



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DN

VT

1/58

10h

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
II

Poittevin, G.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
FRANÇAISE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PAR
EUGÈNE GERUZEZ

Ouvrage auquel l'Académie a décerné le grand prix Gobert

DOUZIÈME ÉDITION

II

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1877

Tous droits réservés.

HENRY MORSE STEPHENS

TO THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

PQ101

G5

1877

V. 2

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

TEMPS MODERNES

LIVRE PREMIER

DE HENRI IV A LOUIS XIV

CHAPITRE PREMIER

Henri IV. — Malherbe. — École de Malherbe. — Racan. —
L'Astrée de d'Urfé. — Maynard. — Dissidents. — Théophile
Viaud. — La Régence de Marie de Médicis.

Les deux grands mouvements qui ont agité le seizième siècle, la réforme religieuse et la renaissance des lettres antiques, se règlent enfin au terme de cette période, et aboutissent à une double conciliation qui fait succéder la discipline à l'anarchie dans le monde politique et dans ce qu'on est convenu d'appeler la république des lettres. Dans l'ordre po-

litique, un roi s'établit glorieusement : c'est Henri IV ; dans l'ordre littéraire, un dictateur s'impose : c'est Malherbe. Avec eux et par eux commencent réellement les temps modernes ; ils annoncent Richelieu et Corneille, qui préparent à leur tour Louis XIV et son cortège de grands écrivains. Le Béarnais était bien l'homme destiné à l'apaisement des troubles : égal à toutes les croyances, il désarmait le catholicisme en l'embrassant, et le souvenir de son hérésie ralliait à lui les protestants. Toutefois ces gages donnés aux deux partis, fatigués de la guerre, en aplanissant les voies du trône, lui laissaient encore bien des difficultés à surmonter. En tenant la balance égale, il ne devait satisfaire ni ceux qui l'avaient servi, ni ceux qui l'avaient combattu. Il ne s'en inquiéta pas : résigné d'avance aux plaintes, aux reproches amers des uns, à la défiance des autres, il prit pour règle de conduite l'intérêt de sa puissance propre et la grandeur du pays, qui se trouvaient d'accord par une heureuse rencontre. Sans doute, comme homme privé, il fut ingrat, oubliant les services au moins autant que les injures ; mais, comme chef de l'État, il fut irréprochable et fit courageusement son métier. Sa politique mit les factions hors de cause.

Malherbe fit pour la langue française ce que son maître, Henri IV, fit pour la France ; grâce au roi, les Français furent une nation, et, par Malherbe, le français fut un idiome : l'un établit et maintint l'indépendance du pays, l'autre celle du langage. Lorsque le Béarnais, maître de Paris, vit défiler devant lui les soldats de l'Espagne, il leur dit : « Bon voyage,

messieurs ! mais n'y revenez pas. » Malherbe adressa le même compliment aux mots étrangers qui avaient fait invasion sous les auspices de Ronsard. Malherbe organisa la langue sur le plan que Henri IV avait adopté pour l'État. Il s'adjugea la souveraineté de cet empire, ne craignant pas d'être appelé le tyran des mots et des syllabes. Le premier soin du maître, dans son empire, fut de repousser les intrus et d'organiser une noblesse. Il fit avec un admirable discernement le départ de la langue noble et de la langue vulgaire, sans toutefois établir de barrière insurmontable. Il savait que les mots sont comme les pièces de monnaie, dont l'empreinte et le relief s'usent et s'effacent par l'usage et la circulation : il ne fit donc pas de castes comme dans les États despotiques, mais des classes ; de telle sorte que la classe supérieure pût se recruter dans les classes inférieures. Puisqu'il y a des mots qui doivent déchoir, il faut qu'il y en ait qui puissent parvenir. Sans ce perpétuel mouvement, la langue d'élite ne tarderait pas à dépérir, et, si ce mal survenait, il serait réparé par un autre mal, c'est-à-dire par une irruption confuse et désordonnée, par une ascension tumultueuse des couches inférieures.

Le génie de Malherbe semblait prédestiné à l'accomplissement de cette œuvre. Plus étendu, il aurait eu moins d'énergie : plus passionné et plus riche d'idées, il aurait dédaigné un travail qui demandait plutôt un grammairien qu'un poète inspiré. Ses pensées, concentrées presque exclusivement sur la grammaire et la prosodie, façonnèrent l'instrument

4 HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

et le moule de la poésie ; d'autres viendront ensuite qui pourront, grâce à lui, en tirer des accords plus hardis et y jeter des pensées plus profondes. On ne saurait nier que Malherbe ait eu peu d'idées et une verve peu abondante ; mais il sut la ménager et ne la répandre que lorsqu'elle s'était amassée et condensée au point de produire quelque œuvre virile. Ses produits sont rares, mais vigoureux. Moins sobre de son génie, il l'eût rapidement épuisé aux dépens de sa gloire. On peut dire de lui,

Qu'il pensait de régime et rimait à ses heures ¹ ;

mais ce régime convenait à son tempérament poétique, et il l'a si bien conservé que, dans l'âge de la caducité, son génie a su produire l'ode à Louis XIII, où la vieillesse ne se montre que par l'aveu qu'il en fait :

Je suis vaincu du temps, je cede à ses outrages ;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi temoigner en ses derniers ouvrages
Sa premiere vigueur ².

Malherbe ne s'est pas borné à épurer, à assainir la langue, il en a su faire un emploi poétique. Certes, ce ne serait pas une gloire médiocre que d'avoir connu et déterminé le génie de notre idiome, introduit dans

Il vivoit de régime et mangeoit à ses heures.

(LA FONTAINE, liv. VII, fab. IV, v. 11.)

¹ *Poésies de François Malherbe*, commentées par André Chénier, éd. de MM. de La Tour, 1 vol. in-18; Charpentier, 1842, liv. III, p. 261.

nos vers une harmonie régulière, une dignité soutenue, et d'en avoir modifié le rythme et la prosodie : mais Malherbe a fait plus, en revêtant de ce langage plein et sonore des idées élevées et quelquefois des sentiments touchants. Nos enfants savent par cœur les stances à Duperrier, qu'on n'a pas surpassées même de nos jours, où la poésie mélancolique a débordé. Ces stances ont été composées en Provence, vers le temps où Malherbe adressait à Caritée des consolations, moins émouvantes sans doute, mais également poétiques. L'ode sur l'attentat commis en la personne du roi, le 19 décembre 1605, d'un autre ton, d'une inspiration plus élevée et presque pindarique, n'est pas seulement populaire pour avoir éveillé la muse qui sommeillait au cœur de notre La Fontaine. On y remarque, entre autres, la strophe suivante, que Racine n'avait pas oubliée :

O soleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un esmerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta severité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité¹ ?

Où trouver plus d'énergie que dans cette invective contre le maréchal d'Ancre :

¹ *Poésies de Malherbe*, liv. II, p. 76.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
 Sur des ailes de cire aux estoiles montée,
 Princes et rois ait osé defier :
 La fortune t'appelle au rang de ses victimes,
 Et le ciel, accusé de supporter tes crimes,
 Est resolu de se justifier ¹.

Il est vrai qu'ici Malherbe imite Claudien, mais il imite en maître. Voici maintenant une strophe tout ensemble noble et piquante, dont le tour et la pensée n'appartiennent qu'à lui : dirigée contre les mignons de Henri III, elle fait sentir, par un exemple frappant, la secrète analogie déjà remarquée entre la strophe ailée et l'épigramme empennée :

Les peuples pipés de leur mine,
 Les voyant ainsi renfermer,
 Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
 Pour conquérir la Palestine
 Et borner de Tyr à Calis
 L'empire de la fleur de lis;
 Et toutefois leur entreprise
 Estoit le parfum d'un collet,
 Le point coupé d'une chemise
 Et la figure d'un ballet ².

L'ode à Marie de Médicis sur les heureux succès de sa régence est peut-être la pièce la plus achevée de Malherbe : il faudrait la transcrire tout entière; contentons-nous de cette admirable opposition entre les maux de la guerre et les avantages de la paix :

Poésies de Malherbe, l. III, p. 225

² *Ibid.*, liv. IV, p. 283.

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin mesme des Etats :
D'elle naquit la frénésie
De la Grece contre l'Asie ;
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils desolèrent leur terre
Les deux freres de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succedent selon nos desirs :
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs supremes,
Fait demeurer les diademes
Fermes sur la teste des rois¹.

Nous voyons dans ces traits, avec le génie de Malherbe, sa pensée d'homme et de citoyen. Le souvenir des guerres civiles lui pèse : cette image ne s'efface pas de sa mémoire ; il craint de revoir ce qu'il a déjà trop vu d'une fois. C'est ce qui lui fait dire :

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivoient des miseres publiques,
Pour les renouveler, ils font tant de pratiques
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement².

¹ *Poésies de François Malherbe*, liv. III, p. 168 et 169

² *Ibid.*, liv. II, p. 68.

8 . HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Pour prévenir ce qu'il redoute, il compte sur la force, et il l'invoque, car c'est l'unique moyen de goûter les douceurs du repos :

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fascheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs ,
Toute sorte de bien comblera nos familles ,
La moisson de nos champs lasserà les faucilles
Et les fruits passeront les promesses des fleurs ¹.

Quelle poésie ! André Chénier affirme que nous n'avons pas de plus beaux vers dans notre langue.

Ce n'est pas tout : Malherbe a devancé et surpassé Jean-Baptiste Rousseau par quelques strophes imitées du psaume cxlv : la poésie du roi-prophète , desséchée par Marot, amollie par Desportes, que Godeau devait délayer et Racan noyer dans leurs languissantes paraphrases , va paraître ici avec l'éclat de ses images et dans toute la profondeur du sentiment religieux :

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empesche de calmer
Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre .
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer,

En vain, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons pres des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mepris et ployer les genoux :

¹ *Poésies de Malherbe*, liv. II, p. 71.

Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'esclat orgueilleux éblouit l'univers
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautes
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Fesait leurs serviteurs¹.

Ces idées du néant de nos grandeurs et de la vanité de nos plaisirs se retrouvent encore dans des vers de Malherbe, qui, cette fois, s'inspire d'Horace et, dans cette lutte nouvelle, sait toujours être original :

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Esgarer à l'escart nos pas et nos discours ;
Et couchés sur les fleurs, comme estoiles semées,
Rendre en si doux esbats nos heures consumées,
Que les soleils nous seraient courts !

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,

¹ *Poésies de Malherbe*, l. IV, p. 287.

La Parque également sous la tombe nous serre,
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hostes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suites de pages,
Quand le terme est eschu, n'allonge point nos jours :
Il faut aller tout nus où le destin commande ;
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut quitter nos amours ¹.

On a bien souvent, avant et depuis Malherbe, essayé de reproduire le charme attendrissant de la strophe d'Horace *Linquenda tellus* et cette harmonie gémissante du poète latin ; mais personne n'en a plus approché que ne l'a fait dans ces admirables stances le père de notre poésie. Après de pareilles inspirations, on comprend que Malherbe, en se comparant à ceux qui l'entouraient, ait eu quelques transports d'orgueil et qu'il ait promis l'immortalité à ses vers et à ceux qu'ils célébraient. Qui donc lui ferait un crime d'avoir prophétisé en beaux vers, lorsqu'il disait :

Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement ².

Ou encore :

Apollon, à portes ouvertes,
Laisse indifferemment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir ;

¹ *Poésies de Malherbe*, liv. I, p. 56 et 57.

² *Id.*, *ibid.*, l. III, p. 250.

Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement ¹.

Malherbe fut chef d'école. Il en eut les avantages et les inconvénients, c'est-à-dire de fervents admirateurs et des adversaires déclarés. Il accepta les louanges, qui jamais ne lui parurent exagérées, et il ne s'émut pas des critiques. En vain mademoiselle de Gournay réclama pour Ronsard; en vain Regnier, prenant en main la même cause, osa-t-il accuser le sévère réformateur d'être de ceux de qui

Le savoir ne s'estend nullement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement ².

et de ne faire autre chose

Que proser de la rime et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agreable son ³.

Malherbe laissa dire et ne crut qu'à sa gloire et à la nécessité de la réforme qu'il avait accomplie. Pour en assurer la durée, il fut même pédagogue; il forma directement par des leçons orales plusieurs disciples auxquels ils n'épargnait ni les conseils sévères ni les réprimandes. Il tenait sa classe dans une petite

¹ *Poésies de Malherbe*, liv. III, p. 171.

² *Regnier*, sat. IX, v. 55.

³ *Id.*, *ibid.*, v. 74.

chambre de l'hôtel du duc de Bellegarde où il demeurerait, vrai logis de poète, à peine meublé ; c'est là qu'on passait à l'étamine les œuvres des illustres dont la gloire était importune, qu'on biffait tout Ronsard, que l'on commentait outrageusement Desportes et Bertaut, que « le grammairien en lunettes, » comme a dit Balzac, « dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules, » qu'il « traitait l'affaire des gérondifs et des participes comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre, jaloux de leurs frontières ; » c'est là sans doute « que la mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période. » Les plus dociles et les plus distingués de ces écoliers étaient le marquis de Racan et le président Maynard. Racan surtout mérite qu'on s'arrête à ses œuvres ; sa réputation se fonde sur des titres légitimes, son nom n'est point destiné à périr, et bon nombre de ses vers ornent encore la mémoire des connaisseurs.

Boileau s'est permis, contre son habitude, une hyperbole de louange en faveur de Racan, lorsqu'il a dit :

Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère¹.

Si La Fontaine ne le rapproche pas d'Homère, il ne le sépare point de Malherbe et il n'y met aucune différence :

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire²

¹ Boileau, sat. ix, v. 44.

² La Fontaine, liv. III, fab. 1, v. 9

et ailleurs :

Malherbe avec Racan parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre ¹.

La vérité, c'est que Racan est un poète, mais un poète nonchalant ; Malherbe n'a jamais pu obtenir de cet heureux génie qu'il se soumit aux rigueurs du travail, qu'il employât la lime pour polir les vers qui coulaient de sa veine : Racan était un rêveur, incapable d'attention soutenue et de forte méditation ; il a su voir et aimer la nature, il a peu connu et il n'a pas étudié les hommes. Lorsqu'il a voulu aborder la pastorale dramatique, il n'a pu ni inventer un caractère, ni combiner un plan. Ses *Bergeries*, dont l'idée lui fut suggérée par la vogue de l'*Astrée* et par l'ambition de réussir au théâtre, n'ont pas, il s'en faut de beaucoup, cette convenance idéale qui tient lieu de vérité dans ce monde d'Amadis à houlettes et à rubans complété par Honoré d'Urfé sur les données de l'*Aminte* du Tasse. L'analogie dans une fiction, même sans vraisemblance, produit une espèce d'illusion pour le cœur et pour l'imagination qui peuvent s'y laisser prendre ; mais lorsque cette analogie fait défaut, comme dans le drame pastoral de Racan, le cœur ne s'engage pas, car le poète n'étale qu'un spectacle pour les yeux, et ne peut donner à l'esprit, par le charme de style et l'expression de quelques sentiments vrais, qu'un plaisir littéraire.

¹ *La Fontaine*, Épître à Huet, v. 93.

Nous devons au moins constater ici l'immense succès et l'influence de l'*Astrée*, quoiqu'on ne parle plus guère de cette œuvre longtemps estimée que pour s'en moquer, et il est vrai que cela est plus facile que de la lire. En effet, nous avons perdu le goût de ces sentiments délicats dont l'extrême retenue et les scrupules nous semblent de la fadeur. Il faudrait aussi bien des loisirs pour achever la lecture d'un livre dont la composition a occupé la vie entière d'Honoré d'Urfé, qui encore a légué à son secrétaire Baro le soin d'en écrire les derniers volumes. N'oublions pas cependant que La Fontaine, malgré la peur que lui causaient les longs ouvrages, faisait de l'*Astrée* ses plus chères délices. Il aimait à vivre par l'imagination dans ce monde idéal où la campagne est toujours fleurie, où les ruisseaux murmurent si agréablement, où les bergères ont des visages si gracieux et les bergers un langage si poli. Il entretenait ainsi ses douces rêveries. Le sévère Boileau, tout en blâmant la morale de l'*Astrée*, qu'il trouve « fort vicieuse, puisqu'elle ne prêche que l'amour et la mollesse, » avoue en même temps que d'Urfé a soutenu l'intérêt de sa longue pastorale « par une narration également vive et fleurie, par des fictions très-ingénieuses, et par des caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. » La passion de La Fontaine pour l'*Astrée* et ce jugement de Boileau suffisent pour protéger l'œuvre de d'Urfé, non pas contre l'abandon, car l'indifférence a une force d'inertie qui est invincible, mais contre le mépris. Sans doute les bords du Lignon sont dépouillés sans retour

de leur charme poétique; le Forez, qu'arrose ce cours d'eau où Céladon a vainement tenté de se noyer, n'est plus la terre promise des amants, Céladon lui-même est déchu, et il expie sa gloire passée sous le ridicule que les railleurs ont attaché à sa résignation langoureuse; mais il faut reconnaître de bonne grâce que le peintre de tant de frais paysages, le créateur de tous ces personnages qui ont intéressé une société d'élite à leurs mœurs et à leurs aventures, n'avait pas une imagination sans puissance. Ainsi, pendant un demi-siècle, grâce à d'Urfé, Astrée, Céladon, Sylvandre, Galathée, Hylas ont été des figures vivantes. Racan n'a pas eu ces bonnes fortunes pour ses *Bergeries*; son Artenice n'est pas devenue la rivale d'Astrée, et son Alidor n'a rien enlevé à la popularité de Céladon.

Ce qui a fait et ce qui soutient encore la renommée de Racan, c'est l'expression harmonieuse de quelques sentiments naturels qu'il avait réellement éprouvés. Ainsi, s'il est souvent faux et quelquefois maniéré lorsqu'il fait parler des bergers de convention, il est noble et touchant, il est tout à fait poète en célébrant les douceurs de la vie des champs comparées aux agitations des courtisans de la fortune :

Le bien de la fortune est un bien perissable :
Quand on bastit sur elle on bastit sur le sable;
Plus on est eslevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa memoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire

16 HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses desirs ;

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides valons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Toute la pièce est du même ton ému et pénétrant ;
aussi ne doute-t-on point de la sincérité du vœu qui
la termine :

Agreables deserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Valons, fleuves, rochers, plaisante solitude !
Si vous fustes tesmoins de mon inquietude,
Soyez-le désormais de mon contentement ¹.

C'est encore le même sentiment qui anime ce tableau
mêlé aux regrets du vieil Alidor :

Soit que je prisse en main le soc ou la faucille,
Le labeur de mes bras nourrissoit ma famille ;
Et, lorsque le soleil, en achevant son tour,
Finiissoit mon travail en finissant le jour,
Je trouvois mon foyer couronné de ma race.
A peine bien souvent y pouvois-je avoir place.
L'un gisoit au maillot, l'autre dans le berceau ;
Ma femme, en les baisant, devoit son fuseau.

¹ *Œuvres complètes de Racan*, éd. de MM. de la Tour, 2 vol. in-18, Bibliothèque Elzévirienne, 1857. T. I, p. 196.

Jamais l'oisiveté n'avoit chez moi d'entrée,
 Le temps s'y menageoit comme chose sacrée;
 Aussi les dieux alors benissoient ma maison;
 Toutes sortes de biens me venoient à foison ¹.

Racan aime donc sincèrement les champs et la nature; cet amour se lie dans son âme au mépris des vanités du monde et de l'ambition des hommes qu'il exprime aussi par de nobles images. En voici quelques preuves :

Que sert à ces galants ce pompeux appareil
 Dont ils vont dans la lice eblouir le soleil
 Des tresors du Pactole?
 La gloire, qui les suit après tant de travaux,
 Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
 Du pied de leurs chevaux ².

S'il y a quelque embarras au début de la strophe, la fin en est admirable. Le bon Racan touche encore au sublime dans ces vers dont Malherbe était, dit-on, jaloux. C'est une stance de l'ode, généralement belle, sur la mort de M. de Termes :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux;
 Il y voit à ses piés ces flambeaux orgueilleux
 Qui tournent à leur gré la fortune et sa rouë:
 Et voit comme fourmis marcher nos legions
 Dans ce petit amas de poussiere et de bouë
 Dont nostre vanité fait tant de regions ³.

Malherbe, avec non moins de raison, aurait pu en-

¹ *Œuvres de Racan*, les *Bergeries*, acte V, sc. 1, p. 110.

² *Ibid.*, Ode au comte de Bussy, p. 156.

³ *Ibid.*, Consolation à monseigneur de Bellegarde, p. 201.

vier encore à son élève cette autre strophe sur la jeunesse du duc de Bellegarde. Le poète s'adresse à l'Amour :

Quand ses jeunes attraits triomphoient des plus belles,
Combien as-tu de fois fendu l'air de tes ailes
Pour éclairer ses pas avecques ton flambeau ?
Et quand toute la cour admiroit ses merveilles,
Pour voir en tous endroits ses graces nompareilles,
Combien as-tu de fois arraché ton bandéau ¹ ?

Et ces vers de la même ode sur les épreuves dont Bellegarde est sorti à son honneur :

Plus il fut traversé, plus il fut glorieux,
Sa barque triompha du courroux de Neptune,
Et les flots qu'émouvoient les vents de la Fortune,
Au lieu de l'engloutir, l'éleverent aux cieux ².

Ne sont-ils pas aussi beaux que les meilleurs de ceux que le maître a composés ?

Racan est irréprochable tant qu'il suit les modèles anciens, quoiqu'il ne les ait entrevus qu'à travers le voile des traductions ³ ou qu'il s'abandonne à son

¹ *Œuvres de Racan*, t. I, p. 149.

² *Ibid.*, p. 150.

³ Racan ne savait pas le latin, et cependant c'est d'après Virgile qu'il a fait quelques-uns de ses meilleurs vers :

Les ombres des costeaux s'allongent dans les plaines. (P. 134.)

Le salut des vaincus est de n'en plus attendre. (P. 91.)

Il me passait d'un an, et de ses petits bras
Cneillait déjà des fruicts dans les branches d'enbas. (P. 43.)

Et son tronc venerable aux campagnes voisines
Attache dans l'enfer ses secondes racines
Et de ses larges bras touche le firmament. (P. 149.)

heureuse nature ; mais , chose étrange , son maître Malherbe est pour lui un mauvais guide , et toutes les fois qu'il le suit , soit humilité de disciple , soit opposition de tempérament poétique , son talent s'éclipse¹. Ajoutons , ce qui est plus grave , que ce talent se fausse et s'égare sur les traces des Italiens. Voici , par exemple , des vers où l'effet du clair-obscur sur la vue , observé par le poète , est heureusement peint :

J'ouvre et hausse la vue , et ne vois rien parestre
Que l'ombre de la nuit , dont la noire pasleur
Peint les champs et les prez d'une mesme couleur².

Mais d'où vient cette pointe qui suit immédiatement ?

Et cette obscurité , qui tout le monde enserre ,
Ouvre autant d'yeux au ciel qu'elle en ferme en la terre.

N'est-ce pas du pur Guarini ? et cette odieuse hyperbole qui se trouve un peu plus loin :

Mes larmes de mon lit ont fait une rivière³,

¹ Les preuves sont nombreuses , nous n'en citerons qu'une seule. Tout le monde sait par cœur la stance de Malherbe :

Le pauvre en sa cabane , où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Voici la même pensée dans Racan :

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux. (P. 155.)

² Racan, t. I, les Bergeries, p. 26.

Id. ibid. p. 27.

ne vient-elle pas de ce Tansille, qui avait déjà fourvoyé Malherbe, lorsqu'il disait dans les *Larmes de Saint-Pierre* :

Ses soupirs se font vents qui les chesnes combattent ¹.

Ne quittons pas Racan sur ces remarques, que cependant il fallait faire. Nous avons mieux à dire. Si Racan n'est pas un poète dramatique, il est certainement le premier de tous nos poètes qui ait parlé la langue qui convient au théâtre ; avant Racine, il a donné à notre hexamètre la noblesse et l'harmonie, sans lui ôter ni le naturel ni la variété. Nous l'avons déjà vu par les vers qu'il met dans la bouche du vieil Alidor ; nous en avons une preuve plus frappante encore dans ceux que prononce le jeune Alidor, amant d'Arténice :

A ces vieux bastiments de qui l'on voit à peine
Les ornemens du faiste estendus sur l'arene,
A ces murs esboulez par la suite des ans,
Je reconnois les lieux autresfois si plaisans,
Quand la belle Artenice, honneur de son village,
Amenoit son troupeau dans nostre pasturage ;
Ces aliziers, tesmoins de nos plaisirs passez,
Ont encor sur leur tronc nos chiffres enlacez ;
Ceste vieille forest, d'éternelle durée,
L'accusera sans fin de sa foi parjurée ;
Ces vieux chesnes ridez savent combien de fois
Ses plaintes ont troublé le silence des bois
Lorsqu'en la liberté de leur ombre immortelle
Elle osoit prendre part au mal que j'ay pour elle ².

¹ *Malherbe*, liv. 1, p. 17.

² *Racan*, t. I, les *Bergeries*, acte III, sc. IV, p. 80.

On a fait bien des vers français depuis Racan, on n'en a pas fait de plus pleins, de plus coulants, de plus harmonieux que ceux qu'on vient de lire. Avant lui, jamais pareille mélodie poétique n'avait charmé les oreilles. Ces belles périodes en vers sont les plus beaux titres de Racan, puisqu'il est le premier qui ait réussi à en faire de telles, mais elles ne nous dispensent pas de lui tenir compte de moindres efforts qui n'ont pas été moins heureux. Ces vers sur la puissance d'un magicien :

Dieux! que sur ces démons il s'est acquis d'empire!
Voyez quel changement! ils font ce qu'il desire,
Et semble qu'il les tient sous son pouvoir enclos,
Comme Eole les vents, ou Neptune les flots ¹,

ne sont-ils pas d'une bonne facture, et ce distique sur la vanité de la gloire humaine :

La gloire des mortels n'est qu'ombre et que fumée,
C'est une flamme esteinte aussitôt qu'allumée ²,

n'exprime-t-il pas avec une précision lumineuse une belle pensée?

Nous n'avons plus, après cela, à nous étonner du suffrage de Boileau et moins encore de l'admiration de la Fontaine. Pour la Fontaine, Racan est un précurseur, il aime les champs, il écrit sans effort, il passe naturellement du simple au sublime, il est rêveur, il est distrait, il est bonhomme, que fallait-il de plus pour reconnaître la parenté morale? Il est

¹ *Racan*, t. I, les Bergeries, acte II, sc. IV, p. 58.

² *Id.*, *ibid.*, acte III, sc. I, p. 69.

plus noble si elle eût été moins tardive, il avait longtemps maugréé. Il disait à son maître :

Malherbe, en cet âge brutal,
Pegase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hospital¹.

A son condisciple Racan :

L'art des vers est un art divin,
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin².

Et à la Destinée, avec plus de tristesse que de modestie :

Destin, veux-tu que mon cercueil
Ne puisse donner de l'orgueil
Qu'au cimetière d'un village³ ?

Il s'était cruellement vengé du refus catégorique, du *Rien* si durement opposé par Richelieu à sa requête, par ce sonnet qui est sans doute un des *deux ou trois entre mille*⁴ auxquels Despréaux faisait grâce :

Par vos humeurs le monde est gouverné.
Vos volontés font le calme et l'orage ;
Et vous riez de me voir confiné,
Loin de la cour, dans mon petit village.

¹ *Œuvres de Maynard*, p. 123.

² *Ibid.*, p. 141.

³ *Ibid.*, p. 102.

A peine dans Gombaud, *Maynard* et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

(Boileau, *Art poétique*, ch. II, v. 97.)

Cleomedon, mes desirs sont contens,
Je trouve beau le désert où j'habite,
Et connoy bien qu'il faut céder au tems,
Fuir l'éclat, et devenir ermite ;

Je suis heureux de vieillir sans employ,
De me cacher, de vivre tout à moy,
D'avoir dompté la crainte et l'esperance ;

Et si le ciel qui me traite si bien
Avoit pitié de vous, et de la France,
Vostre bonheur seroit égal au mien ¹.

On voit déjà que Maynard n'est pas un rimeur vulgaire. Il n'a pas toujours échoué dans l'ode et il a souvent réussi dans l'épigramme ; malheureusement sur les traces de Martial, de Marot et de Saint-Gelais, il a trouvé trop souvent l'assaisonnement de ces petits poèmes dans la licence, et c'est peut-être à ce mauvais emploi de son esprit, plus qu'à l'injustice de la cour, qu'il doit les mécomptes dont il se plaint. Ces pièces, qui lui ont donné accès au *Parnasse satirique*, où il a place à côté de Regnier, Motin, Théophile, et de tant d'autres beaux esprits libertins, devaient lui fermer l'entrée aux honneurs. Le siècle et les grands n'ont pas toujours tort contre les poètes. Si Maynard n'avait jamais compromis sa muse, on pourrait prendre son parti contre les rigueurs qui l'ont frappé. En effet, quels reproches aurions-nous à lui faire si sa pensée avait toujours été grave et noble comme dans ces vers dignes de Malherbe :

¹ *Œuvres de Maynard*, p. 34.

Le temps amenera la fin de toutes choses,
 Et ce beau ciel, ce lambris azuré,
 Ce theatre où l'aurore espanche tant de roses,
 Sera brulé des feux dont il est éclairé.

L'air ne formera plus ni gresles, ni tonnerres ;
 Et l'univers qui dans son large tour
 Voit courir tant de mers, et fleurir tant de terres,
 Sans sçavoir où tomber, tombera quelque jour¹.

Citons encore pour la noblesse et la vigueur la fin d'un sonnet qu'on n'a pas remarqué et qui pourrait bien être le chef-d'œuvre du genre. Maynard y « noircit du nom de tyrans » César et Pompée, puisque le beau-père et le gendre voulaient l'un et l'autre l'asservissement de Rome :

Si Jules fust tombé, l'autre, après sa victoire,
 Par un nouveau triomphe eust abaissé ta gloire,
 Et forcé tes consuls d'accompagner son char.
 Je les blâme tous deux d'avoir tiré l'espée,
 Bien que le ciel ayt pris le parti de Cesar,
 Et que Caton soit mort dans celui de Pompée².

Voilà certes un beau commentaire du vers de Lucain :

*Victrix causa diis placuit sed victa Catoni*³.

Dans le genre badin, nous ne lui savons pas mauvais gré d'épigrammes telles que celle-ci contre ce

¹ *Œuvres de Maynard*, p. 299.

² *Ibid.*, p. 262.

³ *Pharsale*, ch. 1, v. 128.

maître si rude aux valets qui osaient lui demander leurs gages :

Maître ingrat, débiteur sans foy,
Qui défends qu'on parle chez toy
De payement et de salaire,
Ne te laisse jamais flechir :
Le revenu de ta colere
Est capable de t'enrichir ¹.

Nous lui passons encore d'avoir dit d'une coquette :

Le visage qui l'embellit
Demeure dessous la toilette
Et n'entre jamais dans son lit ;

et de la cour :

C'est où l'on est payé de vent ;
C'est où l'on rebute les sages ;
Et c'est où l'on trouve souvent
Plus de masques que de visages ².

Rien ne défend à l'homme d'esprit d'aiguiser finement ses traits piquants contre les ridicules : nous lui défendons seulement de blesser la pudeur et d'offenser les oreilles chastes.

C'est pour avoir manqué à ce devoir d'honneur qu'un homme de talent et de courage, Théophile Viaud, eut à disputer à la justice de son pays une vie qu'il aurait pu employer à sa gloire. Le goût des plaisirs sensuels assaisonnés des licences de l'es-

Œuvres de Maynard, p. 60.

Ibid., p. 253.

prit avait placé Théophile à la tête d'une ligue de jeunes seigneurs dont les mœurs et les propos alarmaient les directeurs de la conscience royale. La cour se partageait entre ces épicuriens, qui se permettaient beaucoup, et les censeurs, qui voulaient les ranger à l'ordre : le roi Louis XIII, encore adolescent, pouvait céder aux entraînements de l'âge et donner gain de cause aux brillants disciples et protecteurs du poète, les Liancourt, les Montmorency. Il y avait rivalité d'influence, et c'est ce qui explique l'ardeur des poursuites dont Théophile fut l'objet, et qui amenèrent au moins son effigie en place de Grève, pour y être brûlée. On avait, en effet, à son intention,

Bandé les ressorts
De la noire et forte machine
Dont le souple et le vaste corps
Estend ses bras jusqu'à la Chine¹.

Théophile avait contre lui le père Voisin pour l'intrigue, le père Garasse pour l'injure; et comme il a été perfidement enlacé, et injurié à outrance, on se prend à le plaindre, on est même tenté de l'absoudre. Sans doute Théophile a été surtout coupable du prestige de son esprit et du crédit qu'il lui donnait à la cour; mais, malgré l'habileté de sa défense, qui renversa le bûcher où il devait monter, qui lui rendit même la liberté, il n'a pour nous qu'une innocence légale. Ses persécuteurs sont odieux, parce qu'ils ont passé toutes les bornes et dans leurs imputations et

¹ Les *Œuvres de Théophile*, divisées en trois parties. Paris, 1636. 5^e partie, Requête au Roy, p. 171.

dans le châtiment qu'ils réclamaient; et toutefois il est clair que ce n'est pas à titre purement gratuit qu'il a été mis en cause.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails de ce procès, qui montre au moins à quel point Théophile paraissait dangereux, et combien il importait à ses adversaires de se débarrasser de sa présence. Était-il le coryphée des incrédules qui s'étaient étrangement multipliés à la suite des guerres de religion? Il s'en est défendu à grands renforts d'arguments; il a même abjuré publiquement le protestantisme; il a traduit le *Phédon* en témoignage de croyance à l'immortalité de l'âme; il est encore vrai qu'il n'a pas personnellement publié le *Parnasse satirique*, mis à sa charge; mais ces démarches et cette abstention ne seraient-elles pas des ruses de guerre? Quoi qu'il en soit, la nécessité de se défendre donna l'essor au talent de Théophile, qui écrivit du fond de sa prison, comme apologie, divers mémoires où il se montre habile dialecticien et prosateur excellent. Il enseigne aux avocats de son temps comment il faut discuter; et, dans une cause personnelle et pleine de difficultés, il devance Beaumarchais par la netteté du langage, par la force des arguments, par le mélange adroit des raisons sérieuses et de la piquante raillerie. En sortant de prison, il lance à Balzac, qui devait au moins se taire quand il y allait de la vie et de l'honneur d'un ancien ami, une lettre cruelle, d'un style nerveux et dont les traits acérés blessent jusqu'au sang; jamais l'amitié trahie et indignée ne s'est vengée avec plus d'amertume et d'éloquence. Ces divers

morceaux; écrits avant la mort de Malherbe et au temps même des débuts de Balzac, assignent à Théophile un rang élevé parmi nos prosateurs.

Comme poète, Théophile s'est trop pressé de produire pour n'avoir pas avorté. Sa tragédie de *Pyrame et Thisbé* serait complètement oubliée, si Boileau n'en eût tiré malicieusement l'apostrophe de l'héroïne au poignard de Pyrame :

Ah! voicy le poignard qui du sang de son maistre
S'est souillé laschement! Il en rougit, le traistre¹!

A laquelle il convient d'ajouter celle-ci pour prouver que la première n'est pas unique :

Conseillers inhumains, peres sans amitié,
Voyez comme ce mur est fendu de pitié².

On ne pouvait pas faire plus mal à propos de plus mauvaises pointes. Cette tragédie, à tirades et à monologues, faite sur le modèle de celles qu'improvisait alors Alexandre Hardy, continuateur de Jodelle et de Garnier, est mauvaise de tout point, et fournirait bien d'autres exemples de mauvais goût; l'hyperbole espagnole et le *concetti* de l'Italie qui s'y détachent sur un fond trivial ne la gardent pas d'être insipide. Théophile subissait à regret la contrainte que lui imposait une œuvre de longue haleine :

Autrefois quand mes vers ont animé la scène,
L'ordre où j'étois contrainct m'a fait bien de la peine;

¹ *Œuvres de Théophile*, 2^e partie; *Pyrame et Thisbé*, acte V, sc. II, p. 164.

² *Ibid.*, act. II, sc. I, D. 126.

Ce travail importun m'a longtemps martyré
Mais enfin, grâce aux dieux, je m'en suis retiré¹.

Il disait encore :

La reigle me desplaist, j'escris confusement
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisement².

Nous avons l'aveu du coupable et le secret de sa fécondité trop souvent stérile. Ces poètes qui méprisent l'art et qui dédaignent le travail dissipent souvent en œuvres éphémères de riches facultés. Théophile n'a pas essayé, à la suite de Ronsard, de contrefaire l'antiquité : en cela, on ne saurait le blâmer ; mais il a eu tort de ne pas se laisser guider par Malherbe, puisqu'il reconnaissait que ce réformateur de la poésie « nous avait appris le français, » et qu'il lisait dans ses vers « l'immortalité de sa vie ». Il disait encore :

J'aime sa renommée et non pas sa leçon³ ;

et il ne comprit pas qu'il aurait fallu écouter la leçon pour avoir part à la renommée. Théophile s'est gâté par nonchalance et par indépendance. On le regrette, parce que la nature, qu'il ne seconda pas, l'avait doué merveilleusement. Il est facile de le reconnaître au tour aisé de ses poésies légères, à la clarté de son langage, au relief et à la netteté de quelques expressions. Ce qui manque, c'est le choix, c'est la connaissance du « pouvoir d'un mot mis en sa place »

¹ *Œuvres de Théophile*, 1^{re} partie, p. 241

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 258.

enseigné par Malherbe. Et cependant cette muse négligée qui refuse de se réduire « aux règles du devoir » a souvent encore d'heureuses rencontres. Ne reconnaît-on pas le poète dans cette peinture des rochers qui bordent l'Océan ?

Ici des rochers blanchissants,
Du choc des vagues gemissants,
Herissent leurs masses cornues
Contre la colere des airs,
Et presentent leurs testes nues
A la menace des esclairs¹.

Et Malherbe lui-même n'aurait-il pas avoué ces deux strophes qui commencent une ode adressée à Louis XIII ?

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les elements,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre :
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut oster demain,
Lui qui vous preste sa lumiere
Et qui, malgré vos fleurs de lys,
Un jour fera de la poussiere
De vos membres ensevelis ;

Ce grand Dieu qui fit les abymes
Dans le centre de l'univers,
Et qui les tient toujours ouverts
A la punition des crimes,
Veut aussi que les innocents
A l'ombre de ses bras puissants

¹ *Théophile*, 1^{re} partie, p. 196.

Trouvent un assuré refuge;
Et ne sera point irrité
Que vous tarissiez le deluge
Des maux où vous m'avez jeté¹.

Voilà, pour un poète accusé d'athéisme, des sentiments bien relevés! On croit, au début, entendre gronder la voix imposante d'un Bossuet. Et de plus, pour un rimeur qui n'aime pas à se contraindre, ces vers ne paraissent-ils pas d'une facture bien savante? Mais Théophile était en prison, il était opprimé, et dès lors son âme s'élève avec confiance vers la source de toute justice, et, de plus, les loisirs ne lui manquant pas pour penser sa parole et pour parler sa pensée, il a médité, et la méditation fait de l'improvisateur un poète véritable. C'est la leçon que nous voulions dégager de cette rapide étude sur Théophile, dont la brillante et trop souvent déplorable facilité a séduit parmi ses contemporains des esprits de même trempe. Ainsi Scudery, qui l'appelle avec emphase le *grand divin* Théophile, a cédé, comme lui, à la fougue d'un talent naturel que la méditation pouvait féconder, que la règle aurait discipliné, et qui, faute de nourriture et de méthode, s'est dissipé follement. Théophile balança par ses succès éphémères en poésie la gloire de Malherbe : comme prosateur, il aurait pu accomplir avec plus de mesure l'œuvre de Balzac; mais sa vie mal conduite et son talent mal employé n'ont laissé dans l'histoire des mœurs et des lettres qu'un souvenir

¹ *Théophile*, 1^{re} partie, p. 141.

nivoque. Malherbe, dont il a dédaigné les leçons, l'a méprisé complètement; et Balzac, dont il a raillé le talent et décrié le caractère, fut pour son siècle un personnage considérable et un écrivain supérieur.

Théophile par les dérèglements de sa vie, les témérités de sa pensée et les caprices de son esprit, représente assez bien la période d'agitation et de licence où il vécut et qui sépare la mort de Henri IV de l'avènement de Richelieu. La régence de Marie de Médicis et les premières années de la majorité de Louis XIII furent fécondes en troubles et en scandales. Le respect de l'autorité, la discipline que Henri IV et Malherbe avaient pu maintenir, chacun dans son domaine, firent place au relâchement et à la turbulence. Les régences sont toujours de périlleuses épreuves. Cette fois encore l'influence des dangers fut fatale aux lettres, aux mœurs, à l'administration. Pour revenir à l'ordre dans les lettres comme dans l'État, aux grands desseins qui affermissent les empires, aux grandes œuvres qui honorent l'esprit humain, il faudra qu'un homme de génie rompe la chaîne interrompue. A des ministres tels que les premiers favoris de Louis XIII suffirent des hommes tels que Théophile; à côté de Richelieu nous trouvons le grand Corneille.

CHAPITRE II

Précurseurs de Balzac. — Du Vair. — Balzac. — Son influence sur la prose française. — Beautés et défauts de ses ouvrages. — L'hôtel Rambouillet. — Voiture. — Sarrazin. — L'Académie française.

Nous venons de voir comment la poésie s'est constituée par l'heureux génie de Regnier et par la sévère discipline de Malherbe. Son heure est venue avant celle de la prose, qui ne tardera guère, grâce à Balzac, dont elle recevra les qualités qui lui manquent encore. Balzac, comme Malherbe, a eu des précurseurs dont il convient de ne pas oublier les services. Nous avons déjà vu ce que la prose française doit à Calvin, à Rabelais, à Amyot et à Montaigne, qui l'ont dotée et enrichie sans songer à gêner le libre cours de ses destinées ultérieures. Ni les auteurs de la *Ménippée* dans leur admirable pamphlet, ni Henri IV dans ses lettres d'une allure si dégagée et si héroïquement cavalière, ni Marguerite de Valois dans ses *Mémoires*, qui ont toutes les grâces de son esprit et qui sont plus chastes que sa vie, n'avaient entrepris « de la réduire, » comme avait fait Malherbe pour les vers, « aux règles du devoir. » Duperron et d'Ossat, en lui communiquant la gravité qui leur est propre, ne l'ont pas asservie ; saint François de Sales, au delà de nos frontières, lui donne l'onction et la douceur

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

on âme. l'aimable coloris des fleurs de ses mon-
es, le gazouillement des oiseaux de ses bois, il
ait le charme des cœurs, des yeux et des oreilles;
ssouplit et il ne la régenté pas¹. Enfin, si le ta-
d'écrire abonde, on ne cultive pas encore l'art
rire, chacun suit sa pente, il n'y a pas de route
le ni de courant général. Le premier maître d'é-
ence, le premier pédagogue de la prose, fut
laume du Vair, qui donne enfin des préceptes
son *Traité de l'Éloquence françoise*. Avec lui la
ice commence sérieusement sa rhétorique.

Le Vair fut garde des sceaux sous Louis XIII,
me plus tard d'Aguesseau sous Louis XV. Les
magistrats ont laissé les mêmes souvenirs de
ité et de faiblesse dans l'exercice de leur charge.
me écrivains, ils restent l'un et l'autre, avec un
t et un zèle qu'on ne conteste pas, bien en deçà
énie. Nous n'avons pas à nous occuper de la vie
ique de du Vair, nous voulons seulement le
re à son rang dans les lettres et constater les
ces qu'il leur a rendus. Nous nous contenterons,
prouver qu'aux leçons de beau langage il a ajouté
exemples, de citer ce qu'il a écrit sur l'efficacité
prière : « La prière est le souverain et parfait
e de la parole. Nous, hommes, vers de terre,
sière agitée du vent, bouillons flottants sur l'eau,
ns en conférence, entrons en colloque avec non
ince, non un roy, non un empereur, mais avec

our saint François de Sales, je renvoie mes lecteurs au
Royal de M. Sainte-Beuve (t. I, ch. x), et à M. Sayous,
ature française à l'étranger.

le Roy des roys, le Roy du ciel et de la terre. Nous sommes receus, non à l'entrée de sa porte, non en son antichambre, mais au plus magnifique et superbe endroict de son throsne. Nous sommes faicts compagnons de ses anges; et bien plus, nous avons ses anges pour ministres, qui nous ouvrent les tentes de ses pavillons et nous introduisent dans les thresors de sa gloire. Avec quel accueil nous y sommes receus, jugez-le, puisque nous y demeurons tant qu'il nous plaist! avec quelle faveur, jugez-le, puisque nous ne sommes jamais esconduits sinon par nostre faute, et quand nous demandons chose injuste et indigne d'estre demandée! tellement que nous pouvons dire qu'en la priere nous avons tout; car Celuy qui n'est point menteur et ne se repent jamais de sa promesse nous dit que nous demandions et nous obtiendrons; et pour ce, vie, santé, richesses, esprit, sont en la priere comme en leur source, d'où nous les tirons à mesure que nous le voulons, pourveu que nous le voulions à la mesure que nous le devons, c'est à dire de nostre salut et de la gloire de Celuy qui nous les donne¹. » Voilà bien l'ébauche de cette prose savante, balancée et rythmique, qui craint surtout d'offenser l'oreille, et plus soucieuse de l'harmonie que de la pensée. Nous arrivons à Balzac, qui l'achèvera.

De nos jours on néglige trop Malherbe et on ne lit

¹ J'emprunte ce passage à M. C.-A. Sapey, qui a remis en lumière les titres littéraires de du Vair dans un fort bon livre qui a pour titre : *Études biographiques pour servir à l'histoire de l'ancienne magistrature française*, 1 vol. in-8°.

pas assez Balzac. On se croit quitte avec lui pour l'avoir appelé le Malherbe de la prose. Au reste, ce surnom qui l'honore lui est bien dû, car Balzac ne s'est pas contenté de chercher, de trouver et de faire sentir dans la prose une juste cadence, de donner du nombre au langage non mesuré, de choisir les mots et de les mettre à leur place, d'épurer le vocabulaire, de se faire comprendre par la propriété et la disposition des termes qu'il emploie, enfin de faire pénétrer dans l'esprit la lumière de ses idées et de plaire à l'oreille par une harmonie soutenue ; mais il a écrit quelques pages où la beauté de l'expression orne de grandes pensées. Il y a dans ses écrits des parties qui méritent de ne point périr. A la vérité, aucun de ses ouvrages ne saurait subsister comme ensemble ; il n'a pas ce qu'on pourrait appeler son chef-d'œuvre et moins encore, dans le sens absolu, un chef-d'œuvre : ce qu'il a de bon est dispersé, et jamais il n'a composé un tout qui soit une unité vivante : *infelix operis summa*. Balzac est un esprit brillant et non une ferme et haute raison, une belle imagination et non une âme naturellement élevée. Il n'a ni cette force d'intelligence qui ordonne et enchaîne les idées, ni cette émotion vraie qui vient du cœur et qui ajoute la chaleur à la lumière. Il nous force quelquefois à l'admirer, mais il n'attache point et ne se fait pas aimer. Il n'y a, en effet, que le cœur qui puisse parler au cœur et le maîtriser. Les mérites qui procèdent seulement de l'esprit et de l'imagination ne survivent pas à la surprise qu'ils causent ; ils se flétrissent bientôt comme cette beauté du visage qui ne tient

qu'à l'éclat de la jeunesse. L'indifférence de la postérité pour Balzac après l'engouement de ses contemporains le punit justement de n'avoir aimé que lui-même, et de n'avoir cherché, même dans les grandes idées qu'il a quelquefois rencontrées, que l'occasion de produire et de faire briller son bel esprit et son beau langage.

Balzac pêche par le cœur, et avant de mettre en relief les rares qualités de son esprit, il faut donner quelques preuves de l'infirmité morale qui a empêché cette brillante intelligence de s'élever jusqu'au génie. Et d'abord aimait-il les hommes celui qui ose écrire les lignes suivantes : « Certes nous n'aurions jamais fait, si nous voulions prendre à cœur les affaires du monde et avoir de la passion pour le public dont nous ne faisons qu'une foible partie : peut-estre qu'à l'heure que je parle la grande flotte des Indes fait naufrage à deux lieues de terre ; peut-estre que l'armée du Turc prend une province sur les chrestiens et enleve vingt mille ames pour les mener à Constantinople ; peut-estre que la mer emporte ses bornes et noye quelque ville de Zelande. Si nous faisons venir les malheurs de si loin, il ne se passera heure de jour qu'il ne nous arrive du desplaisir ; si nous tenons tous les hommes pour nos parens, faisons estat de porter le deuil tout le temps de nostre vie ¹. » Balzac n'a garde de faire venir les malheurs de loin : il a bien assez du mauvais état de sa santé, qu'il

¹ *Les Œuvres de M. de Balzac*, huitième édition, 1 vol. in-12, 630 ; liv. II, lett. I, p. 156.

agère sans doute et dont il parle sans cesse; pour voir pas à porter le deuil toute sa vie, il ne multipliera pas autour de lui les chances de mort, il ira dans un isolement superbe, il déclinera la charge et l'honneur d'être chef de famille. Voici les raisons qu'il en donne : « Je ne veux point être en peine de compter tous les jours les cheveux de celle que j'épouserai, afin qu'elle ne donne de ses faveurs à personne, ni craindre que toutes les femmes qui viendront voir ne soient des hommes desguisés. L'exemple de notre voisin me fait peur qui a mis au monde tant de muets, tant de borgnes et de boiteux, il en pourrait remplir un hospital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres parce que je les ay faicts, et quand je serois assuré de ne faillir en cela, je me passeraï bien d'avoir des enfants qui désireront ma mort s'ils sont meschants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde ¹. » Ainsi Balzac ne trouve à dire au mariage que la femme et les enfants; c'est plus qu'il ne faut pour s'en dispenser. Certes ces grossiers sentiments sont exprimés avec art, mais leur bassesse n'en est que plus repoussante. Je ne suis guère édifié non plus de la délicatesse de Balzac en amour, ni de sa vanterie; il est guindé et gourmé dans l'expression des sentiments tendres; il est cruel dans ses railleries sur le plus grand malheur des femmes, le vieillissement. N'y a-t-il pas de l'inhumanité dans ce trait, d'ail-

leurs piquant, contre une coquette qui faisait mine de tourner à la dévotion : « Elle est aussi éloignée de sa conversion que de la jeunesse. » Balzac se complait à désenchanter la jeunesse et la beauté sur leurs illusions ; il aime à les poursuivre par la perspective et même par la peinture de la laideur : « Vostre front, dit-il à Clorinde, s'estendra jusqu'au haut de vostre teste, les joues vous tomberont sous le menton, et vos yeux de ce temps-là seront de la couleur de vostre bouche à ceste heure ¹. » Le malheureux ! il ne croit pas qu'une femme puisse devenir vieille et rester belle. Maynard lui donne un juste démenti dans ces vers que nous lui opposons :

Ce n'est pas d'aujourd'huy que je suis ta conquête ;
Huit lustres ont suivy le jour que tu me pris,
Et j'ay fidèlement aymé ta belle teste,
Sous des cheveux chasteins et sous des cheveux gris ².

Passons à d'autres idées. Il est bon sans doute de ne pas encourager les esprits à la turbulence ; mais faut-il professer avec l'idolâtrie du passé l'aveugle obéissance à toute autorité et dire servilement : « Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des loix, mais pour obeïr à celles que nous avons trouvées et nous contenter de la sagesse de nos peres comme de leur terre et de leur soleil ³. » A ce compte le genre humain aurait été coupable de ne pas s'en

¹ *Œuvres de Balzac*, liv. III, lett. xx, p. 491.

² *Œuvres de M. Maynard*, p. 258.

³ *Œuvres de Balzac*, liv. III, lett. VII, p. 407.

gourdir dans la barbarie, et il aurait aggravé cette première faute en ne s'arrêtant pas au régime féodal ; et notre soleil aurait dû continuer de tourner autour de la terre immobile ! Heureusement il ne dépendait pas de Balzac et de ses pareils d'arrêter le mouvement de la terre ni la marche de l'humanité. Sans doute encore il convient de maintenir la raison humaine dans ses limites ; mais n'est-il pas disposé à sacrifier jusqu'à ses droits, celui qui s'exprime ainsi : « J'aime bien mieux cette raison prisonnière de la foi et sacrifiée par l'humilité, cette raison abattue et endormie, voire même morte et enterrée aux pieds des autels ; que cette autre raison juge de la foy, animée d'orgueil et de vanité ; si vive et si remuante dans les écoles ; qui fait tant la maîtresse et la souveraine ; qui ne parle que de regner et de vaincre partout où elle est ¹. » Un sujet dévoué, un chrétien sincère, ne parleraient pas ainsi : Balzac exige plus de sacrifices que n'en demandent réellement la fidélité et la foi ; il manque de mesure parce qu'il n'a pas une ferme conviction. Sans doute il se rappelait et il voulait faire oublier ou du moins expier certain pamphlet de sa jeunesse, publié en Hollande, entaché de républicanisme et même d'hérésie.

L'intelligence de Balzac est capable de grandes idées ; mais on voit, par la manière dont il les exprime, qu'elles ébranlent plus son imagination qu'elles n'émeuvent son âme. Ainsi, la puissance du Christ

¹ *Socrate chrétien*, édit. princeps, 1 vol. in-12, Augustin Courbé, 1852, discours sixième, p. 106.

enfant lui suggère des images saisissantes, mais pas un sentiment : « Une stable, une creche, un bœuf et un asne. Quel palais, bon Dieu, et quel equipage ! Cela ne s'appelle pas naistre dans la pourpre et il n'y a rien icy qui sente la grandeur de l'empire de Constantinople. Ne soyons pas honteux de l'objet de nostre adoration : nous adorons un enfant ; mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouva à la naissance des choses ; il eut part à la structure de l'univers ; et rien ne fut fait sans luy, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessein jusqu'à la dernière piece de sa fabrique. Cet enfant fit taire les oracles avant qu'il commençast à parler. Il ferma la bouche aux demons estant encore dans les bras de sa mere. Son berceau a esté fatal aux temples et aux autels ; a esbranlé les fondements de l'idolatrie ; a renversé le throsne du prince du monde. Cet homme promis à la nature, demandé par les prophetes, attendu des nations, cet homme enfin, descendu du ciel, a chassé, a exterminé les dieux de la terre¹. » Voilà, certes, un tableau savamment tracé et qui frappe l'imagination ; mais comment se fait-il que, parmi ces traits de grandeur, il n'y en ait pas un seul qui soit touchant ? Saint Bernard, en présence du même contraste de l'enfance et de la toute-puissance, s'en montre autrement ému et ne permet pas de douter qu'il aime et les hommes, et le Sauveur des hommes, et sa divine mère : « Le voilà enfant et sans voix ; et si ses vagissements doivent inspirer la crainte, ô

¹ *Socrate chrétien*, discours premier, p. 4.

ce n'est pas à toi : il s'est fait tout petit, et sa mère enveloppe de langes ses membres et tu trembles encore de frayeur ! Mais tu qu'il ne vient pas pour te perdre, mais pour ; non pour t'enchaîner, mais pour t'affranchir il combat déjà contre tes ennemis. Par la sagesse de Dieu, il met le pied sur le cou des et des superbes ¹. » Voilà bien l'orateur le croyant ému, et non l'habile maître de qui a trouvé une occasion d'antithèses dans le texte, et qui y déploie, non sans pédantisme, les ressources de son art.

Il ne faut pas que le caractère de Balzac, qui nous nous aveugle sur les beautés que renferment les uns de ses ouvrages. Voici, par exemple, les premières conquêtes du christianisme, une œuvre qui nous paraît irréprochable : « Cette repulsive s'est multipliée par la chasteté et la pureté ; bien que ce soit deux choses stériles et qui ne tendent au dessein de multiplier. Ce peuple choisi par les pertes et par les défaites : il a vaincu il a vaincu étant désarmé. Le monde en vain avoit ruiné l'Eglise : mais elle a accablé les tyrans par ses ruines. La force des tyrans s'est renversée par le courage des condamnés. La patience de nos martyrs a vaincu toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté ². » Ici les défauts

de saint Bernard, in *Nativ. Dom.*, serm. 1, t. III, 1839, p. 1745, 1^{re} col.

Arrestien, discours troisième, p. 33.

de Balzac n'ont pas à se produire, l'antithèse est dans les choses, et devant la grandeur qu'elle renferme il n'y a point de lieu pour l'hyperbole.

J'abandonne à d'autres le soin de rechercher si l'artifice trop visible du langage et une certaine indifférence de cœur sur les rigueurs de la Providence ne laissent pas quelque chose à désirer dans l'admirable passage qu'on va lire. « Il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les Etats. Ces dispositions et ces humeurs, cette fièvre chaude de rebellion, cette letargie de servitude viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pieces qui se jouent sur la terre ont esté composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit estre l'Attrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe gueres de quels instrumens et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempeste, tout est deluge, tout est Alexandre, tout est César. Elle peut faire par un enfant, par un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les geans et les héros, par les hommes extraordinaires. Dieu dit lui-même de ces gens-là qu'il les envoie en sa colere et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas icy l'un pour l'autre. Les verges ne piquent ni ne mordent d'elles-mêmes, ne frappent ni ne blessent toutes seules. C'est l'envoy, c'est la colere, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paroist pas, donnent les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sçay quelle har-

diesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu¹. » Cela est énergique et grand. Les doctrines historiques de saint Augustin, de Paul Orose, trouvent dans ce passage, dont les beautés sont à l'épreuve du temps, un digne interprète. Bossuet n'aura plus tard qu'à développer ce germe fécond ; mais, pour ce grand historien de la Providence, Dieu ne sera pas un poète ; ni Atrée ni Agamemnon ne lui viendront à l'esprit, et il aura autre chose qu'un dédain superbe pour les instruments et les victimes de la puissance divine.

Sans doute Balzac est surtout un rhéteur : on ne saurait cependant lui contester au moins une passion sincère et d'autant plus vive qu'il l'a toujours dissimulée. Cette passion est un profond ressentiment contre Richelieu, qui n'avait jamais voulu voir en lui qu'un habile arrangeur de mots, et qui avait dédaigné de mettre à l'essai sa capacité politique. Cette haine concentrée s'est épanchée à plusieurs reprises avec une extrême énergie, d'abord sous le couvert d'un prince d'Orient qu'il ne nomme pas, et ensuite sous les noms de Théodoric et de Tibère. La première fois il lui dispute tout le mérite des succès qu'il a obtenus : « Il devoit perir, cet homme fatal, dès le premier jour de sa conduite par une telle ou une telle entreprise, mais Dieu se vouloit servir de luy pour punir le genre humain et pour tourmenter le monde. Il falloit donc qu'il fist, quelque malade, quelque moribond qu'il fust, ce que Dieu avoit resolu qu'il feroit

¹ *Acrate chrestien*, discours huitième, p. 140.

avant sa mort. La Raison concluoit qu'il tombast d'abord par les maximes qu'il a tenuës, mais il est demeuré longtemps debout par une Raison plus haute qui l'a soustenu¹. » A la seconde attaque, il lui reproche ses cruautés et il évoque devant Théodoric le spectre de Symmaque pour figurer les têtes sanglantes qui sont tombées, par l'ordre du cardinal, sous la hache du bourreau². Enfin il ne lui faut pas moins que la flétrissure de la tyrannie de Tibère pour avoir raison du despotisme de Richelieu : « Tibere a humilié toutes les ames, il a dompté tous les courages, il a mis sous ses pieds toutes les testes : il s'est eslevé au-dessus de la Raison, de la justice et des loix. Il pense avoir osté à Rome jusqu'à la liberté de la voix et de la respiration : ou les pauvres Romains sont muets, ou ils n'ouvrent la bouche que pour flater le tyran. Mais un homme possedera-t-il sans trouble la gloire d'estre plus grand que les dieux ? On parloit ainsi dans ce temps-là. Gousterat-il sans contradiction le fruict de cette victoire inhumaine qu'il a remportée sur les esprits ? jouira-t-il paisiblement des avantages de sa cruauté, de la peur et du silence de ses sujets ? de la lascheté et des mensonges de ses courtisans ? la verité qu'on retient captive ne sortira-t-elle point par quelque endroit ? ne paroistra-t-elle point en quelque lieu à la honte et à la confusion de Tibere³ ? » Quelle vigueur de pinceau, mais aussi quelle ténacité de rancune ! Balzac a longtemps couvé sa vengeance,

¹ *Socrate chrestien*, discours huitième, p. 136.

² *Ibid.*, p. 149.

³ *Ibid.*, discours neuvième, p. 161.

et elle se trouve mûre et entière dix ans après la mort de celui qui l'a offensé, tant l'orgueil est un sûr gardien de haine !

Balzac, qui fraye la voie à Bossuet par les considérations de théologie politique que nous avons empruntées au plus remarquable de ses ouvrages, le *Socrate chrétien*, a donné, dans ses *Entretiens à Ménandre*, avant Pascal, le modèle d'une polémique forte et mesurée ; il le devança encore et fit comme le programme de quelques-unes des *Provinciales*, en signalant dans le *Prince* la morale relâchée de certains casuistes espagnols, compatriotes d'Escobar. « La cour, dit-il, a produit de certains docteurs qui ont trouvé le moyen d'accorder le vice avec la vertu et de joindre ensemble des extrémités si éloignées. On donne aujourd'hui des expédients à ceux qui ont volé le bien d'autrui pour le pouvoir retenir en pleine conscience. On enseigne aux princes à entreprendre sur la vie des autres princes, après les avoir déclarés hérétiques en leur cabinet. On leur apprend à abréger les guerres dont ils appréhendent la longueur et la dépense, par des assassinats où ils ne hasardent que la personne d'un traître, et à se defaire de leurs propres enfants sans aucune forme de procès, pourvu que ce soit du consentement de leurs confesseurs. Outre cela, comme si Nostre-Seigneur estoit mercenaire, et qu'il se laissast corrompre par presents, comme si c'estoit le Jupiter des païens qu'ils appeloient au partage de la proie et du butin, après un nombre infini de crimes dont ils sont coupables, on ne leur demande ni larmes, ni restitution, ni pénitence ; il suffit qu'ils fassent quel-

que legere aumosne à l'Eglise. On compose avec eux de ce qu'ils ont pris à mille personnes, pour une petite partie qu'ils donnent à d'autres à qui ils ne doivent rien ; et on leur fait accroire que la fondation d'un couvent ou la dorure d'une chapelle les dispense de toutes les obligations du christianisme et de toutes les vertus morales ¹. » Nous verrons plus tard comment la même thèse, généralisée et vivifiée par le génie, est devenue un traité sublime et piquant de morale universelle. Cette morale est de tous les temps. Les païens eux-mêmes en ont proclamé les principes. Horace, par exemple, lorsqu'il disait :

Et peccare nefas aut pretium est mori ².

Les martyrs du stoïcisme et du christianisme l'ont connue et pratiquée. Juvénal en a été le sublime interprète dans ces vers, qui devraient être gravés dans la mémoire et imprimés au cœur de tous les hommes :

*Summum crede nefas animam præferre pudori
Et propter vitam vivendi perdere causas* ³.

Balzac ne l'avait pas oubliée en écrivant ces lignes pleines de tristesse et d'ironie amère : « On laisse, dit-il, crier la vieille philosophie dans les escholes et dans les chaires des predicateurs où elle n'est escoutée que des enfans et des femmes ; elle dit assez qu'un

¹ *Œuvres de Balzac*, 2 vol. in-fol., 1665. — T. II, le Prince, ch. VIII, p. 28.

² *Horace*, liv. III, od. XIV, v. 24.

³ *Juvénal*, Sat. VIII, v. 82.

ad il en devroit naistre un
 ide ne se peut conserver
 d'avis qu'on le laisse per
 s à troubler l'ordre de la
 des affaires superieures
 ains ses commandemens
 univers ; et qu'il faut que
 et que nous lui laissions

xemples, qu'on pourrait
 est pas borné à des sujets
 et l'ambition des grandes
 avait eu autant d'éléva-
 ressources et son imagi-
 é un rang élevé parmi les
 pêche dans Balzac, et ce-
 ou la puissance lorsqu'il
 piété² : « Mais parce que
 it comme morte et de nul
 la plus haute region de
 rs et l'intelligence, et qu'il
 at en la seconde partie où
 les desirs, il la sait faire
 le cœur, afin que ce qui
 et qu'une connaissance si
 it estre fertile en grandes
 rs par des effets admira-
 -mesme et ne s'arreste pas

« les plaisirs oisifs de la simple méditation » Dans ce passage, Balzac porte témoignage contre lui-même : ce qui était lumière dans son intelligence n'y est pas devenu feu, car rien chez lui n'est descendu de la tête au cœur et ne s'est échauffé à ce foyer où les grandes idées deviennent des sentiments en se pénétrant de cette chaleur vitale qui est un principe d'éternelle jeunesse pour les ouvrages de l'esprit. C'est pour cela qu'il n'a pas atteint la véritable éloquence dont il donnait néanmoins une si juste idée par cette définition : « Elle ne s'amuse point à cueillir les fleurs et à les lier ensemble; mais les fleurs naissent sous ses pas aussi bien que sous les pas des fleesses. En visant ailleurs; en faisant autres choses; en passant pays, elle les produit; sa mine est d'une Amatione plustost que d'une coquette; et la negligence mesme a du merite sur elle, et ne fait point de tort à sa dignité¹. » Après tout, Balzac a rendu à la langue d'incontestables services. Avec lui, comme on l'a dit, la France a fait sa rhétorique, et elle l'a faite brillante et utile. Ce mot d'un contemporain : « Tous ceux qui ont bien écrit en prose depuis, et qui écriront bien à l'avenir en notre langue, lui en auront l'obligation, » demeure vrai, en ce sens qu'il n'y a pas de bon style sans euphonie. Il fallait ajouter qu'il nous apprend aussi le danger d'écrire toujours bien de la même manière. L'uniformité de ses procédés est le vice de sa méthode; il est toujours auteur, et ne donne ja-

¹ *Œuvres diverses du sieur de Balzac*, 1 vol. in-12, 1664. De la grande Éloquence, à M. Costar, Discours sixième, p. 114.

mais à son lecteur cette ravissante surprise, dont parle Pascal, que cause le naturel dans un écrit ¹. La marche symétrique de sa phrase est toujours prévue, comme les figures de son langage, l'antithèse, la métaphore, l'hyperbole.

Balzac est le lien et comme le médiateur entre deux assemblées célèbres qui ont beaucoup influé sur la littérature au commencement du dix-septième siècle, l'hôtel de Rambouillet et l'Académie française. A la vérité, il les a peu fréquentées ; mais, en habile homme, il ne s'en tenait éloigné que pour y être plus respecté, en vertu du principe : *major e longinquo reverentia*. Du fond de son château de Balzac, sur la Charente, il était l'oracle du salon d'Arthénice et de la savante compagnie fondée par Richelieu pour régenter la république des lettres. Les épîtres et les dissertations arrivaient du sanctuaire isolé et lointain pour entretenir la ferveur du cercle choisi de madame de Rambouillet, dont les habitués, comme autrefois les oiseaux de Psaphon, répétaient sur tous les tons le nom et les louanges du dieu. De rares visites réchauffaient à propos l'enthousiasme. Balzac était un grand maître de tactique, en fait de renommée. L'Académie le dispensait de la résidence, obligatoire pour les autres membres ; mais son autorité, toujours présente, dirigeait les délibérations et réglait les jugements de ce sénat conservateur : de plus, il prit ses précautions au delà de la mort en fondant le prix d'éloquence.

¹ « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » *Pensées de Pascal*, éd. Havet, p. 115.

L'hôtel de Rambouillet doit avoir le pas sur l'Académie. Ce fut la première institution littéraire régulièrement organisée et le berceau de la société polie. La marquise de Rambouillet ouvrit sa chambre bleue, qui devint bientôt le rendez-vous préféré des beaux esprits et des femmes les plus distinguées; elle l'ouvrit pour l'exemple, parce que les mœurs de la cour de Henri IV offensaient la pureté de son âme, et que le ton goguenard et fanfaron des familiers de ce lieu et du maître lui-même, que Malherbe entreprit vainement de *dégasconner*, blessaient la délicatesse de son esprit. Ce cercle d'élite fut donc, dans l'origine, un centre d'opposition élégante et modérée destinée à combattre indirectement les barbarismes et les orgies de la cour par la pureté du langage et des mœurs. On brigua l'honneur d'y être admis, car l'admission était un double brevet de culture intellectuelle et de décence morale. Le sceptique Bayle, qui ne prodigue pas ses compliments, appelle l'hôtel de Rambouillet « un véritable palais d'honneur. » Fléchier, de son côté, n'a pas épargné les antithèses pour louer ce salon « où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » Ce sont là des vérités d'oraison funèbre où les restrictions sont souvent remplacées par des compléments : on peut accorder qu'il n'y ait pas eu de confusion, malgré le nombre ; mais ni contrainte, ni orgueil, ni affectation, c'est un peu trop dire, même dans un panégyrique. Il vaut mieux s'en tenir au

jugement d'un contemporain qui constate, sans commentaire, l'importance de cette réunion : « C'était, dit-il, le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite, un tribunal avec lequel il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids dans le monde sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour et du grand monde. »

Malgré ses excellentes intentions morales et littéraires, le cercle de la marquise de Rambouillet, de l'incomparable Arthénice, comme on disait alors, ne pouvait échapper à la destinée des réunions de choix, qui deviennent forcément des coteries et qui se font toujours des idées et un langage à part. Le besoin de se distinguer, qui est le principe de leur établissement et la condition de leur durée, produit fatalement l'orgueil et l'affectation : elles ont des initiées pour qui les étrangers sont des profanes, et leur devise sera toujours :

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis¹.

Le nom de *Précieuses*, si longtemps honorable pour celles qui le portaient, n'est-il pas un défi et une injure qui devait, avec le temps, amener une revanche. La raillerie s'attache bientôt à ces beaux noms, d'abord si doux à porter, auxquels l'admiration donne cours et qu'elle se flatte d'avoir consacrés. Combien de noms jetés par injure se sont changés en titre d'honneur, et combien de mots pompeux devenus

¹ Molière, les Femmes savantes. acte III, sc. II.

épigrammatiques ! on en ferait un piquant chapitre dans l'histoire des révolutions du langage. Le discrédit où sont tombées les Précieuses ne doit pas faire oublier les services qu'elles ont rendus. L'hôtel de Rambouillet continua le travail de Malherbe sur la langue française. Celui-ci avait donné à notre idiome la force et la noblesse ; ses continuateurs l'assouplirent, et ajoutèrent aux qualités qu'il possédait déjà la finesse et la délicatesse. Il faut encore rapporter à ce cercle ingénieux l'art et le goût de la conversation, d'où naquit l'*urbanité*, dont le nom même manquait avant les Précieuses qui le reçurent de Balzac. De leur propre fonds elles donnèrent cours à d'autres expressions heureuses qui ont enrichi le trésor de la langue. Elles ont dit les premières : « cheveux d'un blond hardi, » parce que *roux* leur paraissait un mot brutal. Nous leur devons encore : « n'avoir que le masque de la vertu, » pour désigner l'hypocrisie. Elles ont « revêtu les pensées d'expressions nobles ; » elles voulaient qu'on fût « sobre dans ses discours, » il n'y a pas à les en blâmer. Elles ont fourni contre elles-mêmes une excellente épigramme en créant cette vive et piquante locution : « tenir bureau d'esprit ; » mais on ne leur appliquera jamais le mot énergique « s'encanailler¹, » que l'une d'entre elles, et ce n'est pas la moins spirituelle, a frappé d'une empreinte durable, qui garde la trace de ce profond

¹ Le mot est de la marquise de Mauny. Celui d'*enducailler*, qui en est la contre-partie, est de Duclos. La marquise de Mauny a fait d'elle-même un portrait, le meilleur peut-être des morceaux de ce genre, si fort à la mode sous la régence

dédain qu'elles avaient pour les profanes. Les Précieuses ont donc fait autre chose que des périphrases prétentieuses et des métaphores recherchées : souvent elles ont bien rencontré. On ne saurait non plus nier sans injustice que la morale ne doive quelque chose à cette société d'élite qui rendit chastes, au moins en paroles, les auteurs qu'elle admettait dans son sein, et plus retenus ceux même qu'elle n'avait pas enrôlés. On oublie trop que c'est la seconde génération des Précieuses, celle qui relève de mademoiselle de Scudery, qui a donné prise à Molière. La marquise de Rambouillet n'est pas en cause, son salon n'avait, au service de la comédie, ni de Madelon, ni de Cathos, ni même de Mascarille.

Si Balzac fut l'oracle de l'hôtel de Rambouillet, Voiture en est le héros. C'est lui qui représente le mieux, soit par sa prose, soit par ses vers, les qualités et les défauts de cette société brillante et maniérée. Il a prodigieusement d'esprit, et il ne se contente pas d'en avoir, il en fait ; il cherche les rapports les plus éloignés, et peu lui importe qu'ils soient disparates, pourvu qu'ils surprennent et que le rapprochement fasse jaillir une étincelle ; il joue avec les idées et souvent avec les mots ; il a des tours d'adresse et des tours de force pour exprimer ce qui ne peut se dire, et plus l'idée est scabreuse, plus le péril est grand, plus il montre de dextérité ; il côtoie

d'Anne d'Autriche. On le trouve p. 73 de la *Galerie des portraits de mademoiselle de Montpensier*, curieux ouvrage réédité récemment et beaucoup amélioré par M. Édouard de Barthélemy. 1 vol. in-8°, Didier, 1860.

la licence et la bouffonnerie sans y tomber jamais ; il badine ingénieusement ; les témérités de son esprit ne lui servent qu'à en montrer la souplesse et l'agilité ; il aime à inquiéter la prudence, et il ne l'offense pas. C'est qu'au fond son esprit vaut mieux que l'emploi qu'il en fait ; il le gâte sciemment pour mieux divertir l'auditoire dont il aime la surprise et les applaudissements. Il ne s'abuse pas sur la valeur des traits qui lui attirent des suffrages. Homme du monde plutôt qu'écrivain, et voulant vivre parmi les grands sur le pied de l'égalité, il lui fallait compenser le tort de sa naissance en prenant ses avantages du côté de l'esprit. Courageux, familier, quelquefois hautain, toujours soigneux de sa dignité d'homme dans son rôle d'amuseur, il a fait reconnaître les privilèges de l'intelligence parmi les privilégiés de la naissance qui n'étaient pas des sots.

Voiture a été proclamé le père de l'ingénieuse badinerie ; et en effet personne n'a plaisanté plus agréablement, soit qu'il raconte les aventures de son voyage aérien, pendant que, lancé par quatre gailards dont les bras vigoureux l'enlèvent de sa couverture par delà les nues et le mettent aux prises avec un bataillon de grues qui le prennent pour un pygmée ; soit que, continuant une plaisanterie qui a déjà réussi, il donne, par l'entremise du plus muet des poissons, les éloges les plus vifs et les plus délicats à son compère le brochet, duc d'Enghien, et vainqueur à Rocroy ; soit que, de la terre d'Afrique, aride nourricière de monstres, il envoie à mademoiselle Paulet, à la *lionne* de l'hôtel de Rambouillet, des nou-

velles de ses terribles parents du désert; soit enfin qu'il prenne courageusement parti pour la conjonctive *car*, en grand danger d'être proscrite¹. Ce qui fait la grâce de ces plaisanteries, c'est qu'on voit qu'elles ne sont pas une affaire pour lui, mais un divertissement, et que son esprit est bien supérieur aux bagatelles dont il l'amuse.

La diplomatie fut une des distractions de Voiture : il y fit ses preuves d'adresse et de solidité; et lorsque, par aventure, cette plume badine a touché à des sujets sérieux, elle a passé sans effort de la familiarité à la noblesse. Favori de Gaston d'Orléans, Voiture ne tarda pas à comprendre que toutes les intrigues ourdies contre Richelieu étaient des services rendus à la maison d'Autriche. Il se décida à louer hautement la politique du ministre qui vengeait la France en abaissant l'Espagne. Il l'a jugé dès 1636, avant l'achèvement de ses grands desseins, comme a fait la postérité. Il expose les motifs de sa conversion dans une lettre qui devance l'histoire, et qui, écrite avec autant de force que de mesure, mérite d'être lue et méditée. Nous devons au moins en détacher une page qui justifie nos éloges : « Voyons, dit-il, s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renversé ce grand arbre de la maison d'Autriche, et s'il n'a pas ébranlé jusques aux racines ce tronc qui de deux branches couvre le septentrion et le couchant, et qui donne de l'ombrage au reste de la terre. Il fut

¹ *Œuvres de Voiture*, édit. Ubicini, 2 vol. in-18, Charpentier, 1855. T. I, lett. ix, p. 40; lett. clv, p. 401; lett. liv, p. 167; lett. ci, p. 293.

sous le pôle ce héros qui sembloit
mettre le fer et à l'abattre. Il fut
le foudre, qui a rempli l'Allemagne
s, et dont le bruit a été entendu par
Mais quand cet orage fut dissipé, et
n eut détourné le coup, s'arrêta-t-il
it-il pas encore une fois l'Empire en
u'il n'avoit été par les pertes de la
sig, et celle de Lutzen? Son adresse
nous firent voir tout d'un coup une
nte mille hommes, dans le cœur de
e un chef qui avoit toutes les qua-
pour faire un changement dans un
roi de Suède s'est jeté dans le péril
ne devoit un homme de ses desseins
on, et si le duc de Friedland, pour
n entreprise, l'a laissé découvrir :
er la balle qui a tué celui-là au milieu
ou rendre celui-ci impénétrable aux
sane? Que si ensuite de tout cela,
perdre toutes choses, les chefs qui
armée de nos allies devant Norlin-

I guen donnerent la bataille à contre-temps : étoit-il au
-ouvoir de monsieur le Cardinal, étant à deux cents
eues de là, de changer ce conseil, et d'arrêter la
recipitation de ceux qui pour un empire (car c'étoit
e prix de cette victoire) ne voulurent pas attendre
ois jours? Vous voyez donc que pour sauver la mai-
on d'Autriche, et pour détourner ses desseins, que
on dit à cette heure avoir été si téméraires, il a
allu que la fortune ait fait depuis trois miracles; c'est-

à-dire trois grands événements qui vraisemblablement ne devoient pas arriver : la mort du roi de Suède, celle du duc de Friedland, et la perte de la bataille de Norlinghen¹. »

Voiture a encore su parler du duc d'Olivarès² en termes dignes de celui qu'il appréciait, et jusque dans des vers dont le ton est familier, il atteint encore la noblesse en parlant des illusions de la gloire humaine, à propos du nom et des victoires du prince de Condé :

Ces deux syllabes glorieuses
Qui font ensemble votre nom
Seront de tout votre renom
Les héritières glorieuses :
Ces trois faits d'armes triomphants,
Ces trois victoires immortelles,
Les plus grandes et les plus belles
Qu'on trouve en la suite des ans ;
Tant d'exploits et tant de combats,
Tant de murs renversés à bas,
Dont parlera toute la terre,
Seront pour elles seulement
Et pour les figures de pierre
Qui feront votre monument³.

Dans ce passage, Voiture fait un emprunt à Montaigne, qui avait dit : « ces trois victoires sœurs, Salamine, Platée, Mycale, les plus belles que le soleil ait vues de ses yeux, » et comme une avance à Bossuet

¹ *Œuvres de Voiture*, t. I, lett xc, p. 274.

² *Ibid.*, t. II, p. 271.

³ *Ibid.*, Épître à monseigneur le prince sur son retour d'Allemagne, t. II, p. 595.

qui dira plus tard dans l'oraison funèbre du même héros : « des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste. » La même épître a fourni à Voltaire un trait souvent cité. C'est en effet d'après ces deux vers de Voiture :

Et qu'un peu de plomb sait casser
La plus belle tête du monde¹,

qu'il a écrit ce distique :

Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros².

A côté de Voiture, il convient de donner au moins un souvenir à Malleville, dont la *Belle Matineuse*, opposée à celle de notre poète, partagea en deux camps égaux l'hôtel de Rambouillet, comme firent plus tard *Uranie* et *Job*. C'étaient les grandes guerres de la société polie. Voiture eut encore un rival dans ce cercle de beaux esprits, ce fut le nain de Julie, Godeau, qui devait renoncer à la galanterie, même épurée, pour les dignités de l'Eglise. Godeau fut un poète de mérite et un excellent prosateur. Il est poète en parlant de cette aride Provence,

Où les guérets fendus sollicitent en vain,
Pour éteindre leur soif, un ciel toujours d'airain.

« Godeau, dit M. Demogeot, a de l'imagination, de

¹ *Œuvres de Voiture*, t. II, p. 394.

² *Voltaire*, édit. Beuchot. Épître au roi de Prusse, t. XIII, p. 149.

l'harmonie ; il a surtout de l'âme. S'il savait choisir et concentrer, s'il connaissait le mérite de la précision, ses vers seraient encore aujourd'hui une lecture agréable ¹. »

Au reste, le vrai rival de Voiture, c'est Sarrasin, qui n'a pas moins de portée sous les mêmes dehors de badinage. Sarrasin fut moins goûté que Voiture à l'hôtel de Rambouillet, parce qu'il avait pris au petit archevêché, dans l'intimité du coadjuteur, et auprès du prince de Conti, qui n'avait pas encore tourné à la dévotion et dont il fut le secrétaire, l'habitude de ne pas modérer sa langue. Il blessait par la liberté, quelquefois même par la licence de ses propos, les oreilles pudiques. Mais ce bel esprit fécond en plaisanteries, et qui a dû payer comme les autres son tribut au goût équivoque des salons qu'il fréquentait, n'en a pas moins écrit avec fermeté de belles pages d'histoire dans le *Siège de Dunkerque* et la *Conspiration de Walstein* qu'il n'a pas achevée. Sarrasin prit parti dans plusieurs querelles littéraires dont l'importance est un trait des mœurs de cette époque de transition où les petites choses devenaient facilement des affaires considérables. Dans celle des deux sonnets, l'*Uranie* de Voiture et le *Job* de Benserade, il se rangea parmi les uranistes par une glose où il amène avec une adresse infinie, à la fin de quatorze stances satiriques et dans leur ordre, les quatorze vers de la pièce qu'il critique ; il fut pour Ménage dans la croisade que celui-ci suscita

¹ *Tableau de la Littérature française au dix-septième siècle*, avant Corneille et Descartes, 1 vol. in-8°, 1859. P. 275.

contre Montmaur le Grec ou le Parasite. Outre le *Testament de Goulou*, raillerie piquante, il écrivit à ce propos le *Bellum parasiticum*, espèce de Ménippée, en prose latine entremêlée de citations de vers ingénieusement détournés de leur sens primitif. Dans *Dulot vaincu*, ébauche héroï-comique, il fit avec esprit et bon goût justice de la manie des bouts-rimés, que Dulot avait mis à la mode. Même il a réussi dans l'ode en célébrant la bataille de Lens. Depuis Malherbe et Racan, sans excepter l'accident de Chapelain qui fit, Boileau ne sait comment, une assez belle ode en l'honneur de Richelieu, le genre lyrique n'avait rien produit d'aussi remarquable pour le mouvement et l'harmonie. Son sonnet à Charleval est une cruelle et bien spirituelle malice contre les femmes. Après la mort de Voiture, grand deuil littéraire que mena l'Académie, Sarrasin mêla aux sérieux hommages de la docte assemblée une oraison funèbre mieux appropriée aux mérites du héros : ce fut le récit de ses funérailles, où le panégyrique est tempéré par un agréable persiflage. Le malin Normand égratigne son rival en le caressant, mais il le juge sainement lorsqu'il caractérise ainsi cet esprit solide et charmant : « On fit plusieurs jugements de ce génie dans les lieux par où il passa : les uns le prenaient pour un génie enjoué, les autres pour un génie particulier, quelques-uns pour un grand génie. Il ne sembla commun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais ¹. »

¹ Après Sarrasin, il faut au moins nommer Mathieu de Mon-

tration, de l'Église même, y trouvaient un nouveau relief. Aussi vit-on le grand Corneille, après une longue attente, chercher dans les figures les plus hardies de la langue mystique des termes pour égaler ses remerciements à sa reconnaissance. Chargée du dépôt de la langue, l'Académie entreprit, dès ses débuts, la tâche d'en composer le trésor. Tous ses membres se mirent à l'œuvre, dont la direction fut confiée au savoir et à la probité de Vaugelas. Après saint François de Sales, son compatriote Vaugelas resserrait les liens littéraires qui unissaient déjà la Savoie à la France. Cet esprit judicieux et délicat, qui porta le respect du langage français jusqu'à la piété sans que jamais ses scrupules l'aient incliné à la superstition,

Ce charmant poète passait de son temps pour le modèle de l'honnête homme. C'est à ce titre, sans doute, qu'il a fait contre un médisant cette excellente épigramme :

Bien que Paul soit dans l'indigence,
Son envie et sa médisance
M'empêchent de le soulager.
Sa fortune est en grand désordre :
Il ne trouve plus à manger,
Mais il trouve toujours à mordre.

Si l'on pouvait tout dire, on devrait donner place parmi les beaux esprits de cette époque à Saint-Pavin, à Hesnault, à Desbarreaux, à Patrix, au menuisier de Nevers, Adam Billaut, à d'autres encore dont on a retenu quelques vers. Il faudrait aussi ne pas oublier madame de la Suze et madame de Ville-dieu, qui ont été fort goûtées au dix-septième siècle, et qui ne méritent pas même aujourd'hui d'être dédaignées. Ce dénombrement, bien imparfait, de ce que nous laissons de côté sur un seul point indique ce que serait une histoire complète de notre littérature.

On ne se lasse pas de le relire. Pellisson s'était formé à l'école des anciens, et son goût avait gagné à cette culture de pouvoir conserver sa pureté parmi les jeux d'esprit, frivoles et prétentieux, auxquels l'avait mêlé sa passion pour mademoiselle de Scudery. L'influence de Cicéron l'assurait contre la contagion, et lui conservait, par l'exemple de ses lettres, le mérite de parler des choses et des hommes avec convenance, comme plus tard les discours de l'orateur latin lui communiquèrent pour ses mémoires en faveur de Fouquet le rare privilège de mettre de la précision dans l'abondance. Voltaire ne s'y est pas mépris et il rattachait l'effet à la cause lorsqu'il disait : « Si quelque chose approche de l'orateur romain, ce sont les trois mémoires que Pellisson composa pour Fouquet. Ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Cicéron, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'État, traité solidement avec un art qui paraît peu, et orné d'une éloquence touchante¹. » Nous n'avons pas à protester contre ces éloges, mais Voltaire, qui élève si haut l'éloquence de Pellisson, a tort de parler dédaigneusement de son *Histoire de l'Académie*. La matière, il est vrai, lui paraissait complètement dénuée d'intérêt; mais ne devait-il pas, lui dont la prose est si coulante et si naturelle, se montrer sensible à la simplicité et à la pureté du langage de l'historien ?

Pellisson fait preuve de bon goût en louant l'Aca-

¹ Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. xxxii, p. 314, t. XX de Pédit. Beuchot.

démie française de s'être contentée de ce nom et de n'avoir pas, à l'imitation des Italiens, cherché quelque titre ou fastueux ou singulier : « Au choix de ce nom qui n'a rien de superbe, ni d'étrange, elle a témoigné peut-être moins de galanterie, mais peut-être aussi plus de jugement et de solidité que les académies d'au delà les monts, qui se sont piquées d'en prendre ou de mystérieux, ou d'ambitieux, ou de bizarres, tels qu'on les prendrait en un carrousel ou en une mascarade, comme si ces exercices d'esprit étaient plutôt des débauches et des jeux que des occupations sérieuses ¹. » L'Académie pensait, comme son historien, que les lettres sont choses sérieuses. Elle prit au sérieux les travaux qui lui revenaient de plein droit, et en grande considération un autre travail qu'elle n'attendait pas, et qui lui fut imposé par la volonté toute-puissante de Richelieu. On voit que nous parlons de l'*Examen du Cid*, qui fut pour l'Académie naissante une périlleuse épreuve. Pellisson en prend occasion de repousser des préventions du dehors qui commençaient à s'accréditer : « Ceux qui se sont figuré, dit-il, que l'Académie n'était qu'une troupe d'esprits bourrus qui ne faisaient autre chose que de combattre sur les syllabes, introduire des mots nouveaux, en proscrire d'autres, pour tout dire, gâter et affaiblir la langue française en voulant la réformer et la polir, ceux-là, dis-je, pour se désabuser n'ont qu'à lire cette pièce ;

¹ *Histoire de l'Académie*, par Pellisson, t. I, p. 19, édit. de M. Livet.

ils y verront un style mâle et vigoureux, dont l'élégance n'a rien de gêné, ni de contraint ; des termes choisis, mais sans scrupule et sans enflure ; le *car* et plusieurs autres de ces mots qu'on accusait l'Académie de vouloir bannir, souvent employés. Ils verront même que, bien loin d'en introduire de nouveaux, elle en a gardé quelques-uns qui semblaient vieillir, et dont peut-être plusieurs personnes eussent fait difficulté de se servir ¹. » On voit que Pellisson est un habile défenseur, et on sait qu'il aura de moins bonnes causes à plaider.

Cette défense était une réponse à la *Requête des dictionnaires*, plaisanterie de Ménage qui, après tout, était homme d'esprit, quoiqu'à la vérité il eût moins d'esprit que de pédanterie. Ces vieux dictionnaires, qui prennent la parole pour eux-mêmes et pour les mots anciens qu'on croit menacés, ne manquent ni de bon sens ni de malice. Il faut entendre leurs raisons :

Nous osons dire hautement
Que tous les vieux dictionnaires
Sont absolument nécessaires :
Par eux s'entendent les auteurs,
Par eux se font les traducteurs ;
Ils servent à tous de lumières
Dans les plus obscures matières ;
Ils sont les docteurs des docteurs,
Les précepteurs des précepteurs,
Les maîtres des maîtres de classes,
Et tels qu'on a cru savantasses
A la faveur de leurs bons mots,
Sans eux n'étoient rien que des sots.

¹ *Histoire de l'Académie*, t. 1, p. 99.

TITRE III

cement du dix-septième siècle. —
ence de Richelieu. — Débuts de
s chefs-d'œuvre tragiques. — Le
, — Polyeucte. — Corneille poète
-Système dramatique de Corneille.

du seizième siècle, l'état du
bien précaire. Depuis long-
vaient été bannis de la scène,
lée des Grecs et des Latins,
ccuper la place qu'ils avaient
ères de la Passion avaient livré
nomades qui n'avaient, pour
composé de petits bourgeois
arces spirituelles quelquefois
leur privilège, dont ils n'u-
fendaient à outrance, n'était
ntrave à l'établissement régu-
re. Ils ne faisaient rien et ils
nfin une troupe d'acteurs put,
Marais, et c'est d'elle que date
ce d'un théâtre ouvert chaque
que. Cette troupe avait à son
nisable chargé seul de fournir
oins du moment et au gré des
dition tyrannique, aucun sys-

œuvres meilleures, et permirent de les attendre. Le théâtre du Marais finit par attirer, et il eut le bon esprit d'accueillir des auteurs considérables. Théophile, qui osa tant de choses, y fit applaudir sa *Thisbé*, Racan y fit représenter ses *Bergeries*; après cet exemple illustre, Gombaud, déjà célèbre par son roman d'*Endymion*, dont il était, sous le voile de l'allégorie, le véritable héros, et Marie de Médicis la Diane, ne dédaigna pas d'y apporter une *Amaranthe* qui réussit; Mairet suivit de près, et le succès de sa *Sylvie* a fait époque. L'œuvre de Hardy n'était donc pas stérile.

En dehors de ce grand courant dramatique, il y eut des tentatives isolées qui auraient pu être remarquées et qui ont passé inaperçues. Nous pouvons au moins en signaler une dont le succès aurait inauguré, au commencement du dix-septième siècle, toutes les libertés du romantisme. Cette œuvre étrange et puissante a pour titre : *Tyr et Sidon*; elle se compose de deux journées, dont chacune a cinq actes; c'est donc une tragi-comédie en dix actes. Il ne paraît pas qu'elle ait été représentée, mais elle a été imprimée dès 1608, et une seconde fois en 1628¹. L'auteur, Jean de Schelandre, né en 1585, l'avait donc écrite avant sa vingt-troisième année. Jean de Schelandre ose plus que nous ne pouvons dire, mais il ose avec

¹ *Tyr et Sidon*, réimprimé en 1856, fait partie du huitième volume de l'*Ancien Théâtre françois*, bibliothèque Elzévirienne. M. Charles Asselineau avait préparé cette curieuse exhumation par un travail très-intéressant sur Jean de Schelandre, inséré dans l'*Athenæum français*, 13 mai 1854.

talent. Homme de guerre, il a dans son langage des licences de corps de garde, il ne respecte rien, et la règle des unités moins que toute autre chose; il se joue du temps, des lieux et de l'action; il prend des personnages dans l'histoire et ne se soucie aucunement de la vérité historique. Au nom d'Abdolonyme, roi de Sidon, et d'un fils qu'il lui attribue, il coud à sa convenance des aventures romanesques auxquelles il mêle un Pharnabase, qu'il fait roi de Tyr. Pharnabase tient aussi de Schelandre un fils héroïque. Ces jeunes princes sont amoureux et braves avec des succès divers, et c'est de leurs galanteries, de leurs exploits, de leurs revers, que se forme la trame agitée et confuse de ce drame de haute fantaisie, où il y a de la variété et du mouvement, de l'esprit et de l'éloquence, mais où la vraisemblance des faits, la vérité des mœurs et du langage manquent absolument. C'est un roman dont l'intérêt ne se soutient pas. Ce qui le distingue, c'est la vigueur et la souplesse du talent de l'auteur, et çà et là quelques vers vraiment beaux. Je veux citer au moins cet éloge de la guerre :

Les Etats sur la guerre ont fondé leurs colonnes.
 La guerre, c'est la forge où se font les couronnes;
 C'est la guerre qui peut, seule eschelle des cieux,
 Faire les hommes rois et les rois demi-dieux ¹.

Nous n'avons point, je pense, à regretter que la méthode de Schelandre n'ait point prévalu. Ce désordre et ces témérités ne vont guère à notre tempérament

¹ *Tyr et Sidon*, seconde journée, acte II, sc. III, p. 149.

poétique. Nous voulons partout de la mesure, du bon sens et de l'art ; quand le génie s'y ajoute, nous passons de l'estime à l'admiration.

Après les essais de Hardy, le moment était propice à l'avènement de la tragédie. Elle n'attendait plus qu'un poète de génie, et elle trouva par surcroît le patronage d'un ministre tout puissant. Le cardinal de Richelieu n'a pas seulement par la grandeur et l'énergie de sa politique donné aux âmes une impulsion vigoureuse qui inspirait de nobles desseins dans l'ordre poétique, il a encore agi directement sur les poètes en les appelant auprès de lui, en les couvrant de sa protection, en les stimulant par des récompenses. Son unique faiblesse est d'avoir désiré prendre place parmi eux ; mais ce léger ridicule d'un homme supérieur, qui, pouvant ne faire et ne commander que de grandes choses, s'est laissé aller, et non sans passion, à composer de méchants vers, a eu cependant cela d'utile que, voulant rehausser par un grand appareil extérieur le mérite de ses propres œuvres, il a fait construire une scène sur laquelle devaient monter les héros de Corneille.

Corneille, qui éclipse tout ce qui l'a précédé et tout ce qui l'entoure, n'a manqué, nous le savons, ni de précurseurs ni d'émules, et lui-même n'est pas arrivé au combat armé de toutes pièces. L'homme de génie n'a été à ses débuts, et pendant un long noviciat, qu'un bel esprit cherchant sa voie et luttant avec effort, sans parvenir à se dégager de l'ornière où se traînaient la tragédie et la comédie. Dans cette lutte, il donnait quelques signes de force et il déployait une industrie

ingénieuse qui deviendra plus tard une prodigieuse puissance de combinaisons dramatiques. Il y aurait sans doute quelque intérêt à chercher, dans ces essais d'un homme de génie qui se sent déjà, mais qui ne se possède pas encore, et qui s'agite en sens divers avant d'avoir atteint la région où il pourra planer et respirer à l'aise, les symptômes de sa future grandeur : on trouverait des germes tragiques dans *Clitandre*¹, dans *Médée*, dans *l'Illusion comique*, et certains passages de la *Veuve* et de la *Suivante* révéleraient aux yeux clairvoyants les qualités du poète comique qui bril-

¹ Prenons quelques exemples du bien et du mal. Dans *Clitandre*, un des personnages apostrophe ainsi ses blessures :

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux !
Ah ! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger, vous n'êtes pas mortelles.
(Acte I, sc. x.)

Un autre dit à son sang, qui s'écoule trop lentement à son gré :

Coule, coule, mon sang, en de si grands malheurs,
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs.
(Acte IV, sc. x.)

Ces vers sont-ils de Corneille ou de Théophile ? Ceux qu'on va lire sont bien de Corneille. Ils peignent d'une façon vraiment tragique les angoisses de la dernière heure d'un condamné. Je les tire de *l'Illusion comique*, acte IV, sc. VII :

Je vois de mon trépas le honteux appareil ;
J'en ai devant les yeux les funestes ministres,
On me lit du sénat les mandements sinistres :
Je sors les fers aux pieds, j'entends déjà le bruit
De l'amas insolent du peuple qui me suit ;
Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare ;
Là mon esprit se trouble et ma raison s'égare,
Je ne decouvre rien qui m'ose secourir,
Et la peur de la mort me fait déjà mourir.

lent dans le *Menteur*¹ ; mais ces recherches sont du ressort de la curiosité critique, et non de l'histoire littéraire. Gardons-nous toutefois de ne pas rappeler que dans ces œuvres de sa jeunesse et dans un genre qui souffrait tout, Corneille a toujours respecté la pudeur. Avant l'héroïsme il introduisait la décence sur le théâtre.

Montrons maintenant dans tout l'éclat de sa puissance le génie créateur de Corneille. Le plus beau triomphe dont le théâtre ait gardé le souvenir est, sans comparaison ; celui du *Cid*, qui parut, date mémorable ! en 1636. Rien jusqu'alors n'avait préparé les esprits à cette vérité de passion, à cette force et à cet éclat de poésie. Ce fut une surprise d'admiration qui alla jusqu'à l'enthousiasme. Chimène et Rodrigue eurent non pas des partisans, mais des adorateurs : ce couple, nouvellement éclos du cerveau d'un poète, entra dès lors dans la famille humaine, et il y est resté comme le modèle accompli de la grâce et de l'héroïsme : la jeunesse est toujours dans sa fleur sur ces deux visages ; il y a toujours la même fraîcheur dans ces voix, le même feu, la même pureté dans ces âmes. Après plus de deux siècles,

¹ Dès la première scène de la *Veuve*, voici des vers qui ont toute la bonne grâce et le naturel du style de la vraie comédie :

Le joli passe-temps

D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !

iments hé-
 ette fougue
 le courant
 asciter des
 e Pindare?
 ers de don

meur;

ce¹.

pressifs de

de à celui
 qui égalent

;

t

t.

le :

ville;

ident,

nt.

En vain contre le Cid un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue;
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer¹.

Corneille prit ingénument parti pour ses admirateurs:

Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit²,

s'écria-t-il, et pour prouver que sa gloire n'était pas une surprise, voulant arracher à ses détracteurs leur dernier argument, bien qu'il eût prouvé qu'en imitant Guillem de Castro il avait fait une conquête et non un larcin, il entreprit de démontrer sa puissance de création par une œuvre complètement originale. A cette intention, il prit une page de Tite-Live dont on n'avait rien tiré pour le théâtre, il la féconda, et il fit, sous forme dramatique, un admirable fragment d'épopée.

Horace est sans doute la production la plus vigoureuse, la plus originale du génie de Corneille. Là tout est substance, force et lumière. Dans un cadre de médiocre étendue, l'art du poète évoque la famille romaine avec la pureté de ses mœurs, la gravité de sa discipline, la diversité des membres qui la composent, et la cité elle-même tout entière, avec ses institutions et les vertus qui la destinaient à l'empire du monde. Ainsi, par une anticipation si vraisemblable qu'on ne l'a pas remarquée, Rome soumise

¹ Boileau, sat. IX, p. 231.

² Corneille, Excuse à Ariste, t. III, p. 116.

ISTO
s si
race
r qu
. da
vec
ent
ctio
le
lang
at c
océs
ques
es
du
coi
l'int
grac
n de
ns,
mai
ets
nni
l'en
ce
bien
i m
ma
roul
ne
cén
ou

accordé aux conspirateurs ; mais ces beautés supérieures laissent subsister en regard l'inconsistance de quelques-uns des caractères et de l'intérêt qui passe brusquement des conjurés à l'empereur. Cinna s'annonce magnifiquement : il a pour lui tous nos vœux quand il exprime l'ardeur qu'il a communiquée à ses complices ; il commence à baisser lorsqu'il donne perfidement à Auguste un conseil qui lui laisse le droit de l'assassiner, ses hésitations l'amointrissent encore, et au dénoûment, devant tout à la clémence d'Auguste, rentré dans son crédit, chargé de dignités nouvelles, époux d'Émilie, il n'est plus bon qu'à faire un courtisan. Maxime n'a qu'un bon moment, c'est lorsqu'il donne à Auguste un avis loyal, mais il trahit bientôt sa courte probité ; révélateur auprès d'Auguste, traître envers Émilie, sur laquelle il tente un enlèvement, le faux bruit de sa mort dans les eaux du Tibre, sa réapparition imprévue, sa colère contre Evandre, le font descendre au niveau d'un personnage de comédie. Émilie, l'adorable furie, comme disait Balzac, se soutient mieux, elle ne cède qu'à la dernière extrémité ; Livie, une impératrice, ne paraît qu'un instant pour donner un bon conseil mal reçu. L'empereur, sur qui pesaient d'abord les souvenirs d'Octave qui nous faisaient complices de Cinna, commence à s'en dégager : le triumvir va devenir Auguste ; de telle sorte qu'Émilie, qui entraînait comme satellites Cinna et Maxime, se rangera elle-même avec eux sous l'ascendant de l'empereur qui enfin domine et entraîne tout par l'héroïsme de sa clémence.

L'épreuve est longue avant que cette âme d'Octave endurcie dès longtemps par l'habitude de la vengeance, corrompue par la scandaleuse complicité de la fortune, puis troublée par l'effroi, déchirée par le remords, affaissée par le dégoût, révoltée de l'impuissance de ses bienfaits calculés et de son hypocrite magnanimité, se soulève par un suprême effort; c'est alors qu'elle quitte toutes ses souillures, toutes ses faiblesses, au contact de la vertu qui la pénètre; qu'elle se transfigure tout à coup sur la hauteur où l'a portée l'énergique élan de sa volonté, maîtresse d'elle-même, et que, dans l'ivresse du triomphe, s'échappe ce cri de surprise et d'orgueil :

Je suis maître de moi comme de l'univers :
 Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
 Conservez à jamais ma dernière victoire
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
 Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie¹.

L'explosion est sublime, parce qu'elle marque nettement le terme d'une lutte dont l'issue a été douteuse jusqu'alors, même pour Auguste. En effet, il a bien le dessein et l'espoir de se vaincre lorsqu'il mande Cinna, il tâche à s'y affermir lorsqu'il lui parle, mais il se venge encore en lui parlant, et c'est seulement lorsqu'il proclame le pardon qu'il a surmonté ses derniers ressentiments. Jusque-là la colère fermentait toujours et pouvait se rallumer. Corneille a suivi et surpris la passion jusque dans ces profondeurs où

¹ *Corneille, Cinna, acte V, sc. III, t. III, p. 387.*

souvent elle s'ignore elle-même, et c'est parce qu'il a su la peindre avec vérité, avec énergie, qu'il a arraché au grand Condé non pas des larmes d'attendrissement, celles-là tombent de tous les yeux, mais de ces larmes d'admiration, larmes exquises et rares qui mouillent seulement les paupières héroïques.

Quelle que soit la mâle beauté de cette imposante tragédie de *Cinna*, il semble que le génie de Corneille a été plus voisin de la perfection dans *Polyeucte*, où son génie, avec une force égale, montre plus de souplesse et de naturel. L'héroïsme chrétien et la pureté qui en est la grâce y brillent du plus vif éclat. L'exquise beauté de cette tragédie est dans le contraste harmonieux de caractères opposés, et le pathétique y naît de sacrifices d'ordre différent, mais de valeur égale. Polyeucte sacrifiant à sa croyance sa tendresse et l'ambition mondaine, Pauline immolant au devoir les ardeurs désormais innocentes d'un chaste amour, Sévère travaillant lui-même à la ruine de ses vœux les plus chers, présentent un spectacle qui enchante et qui émeut, et chacun de ces personnages concourt également à produire le pathétique et l'admiration. L'œil le moins indulgent aurait bien de la peine à surprendre des défauts dans la texture de ce drame dont toutes les parties sont liées avec un art d'autant plus habile qu'il ne se laisse pas apercevoir. *Polyeucte* réussit selon ses mérites : le *Cid* seul excita des transports plus vifs par la surprise et le premier éclat de la beauté ; l'héroïsme religieux, trompant les appréhensions profanes des beaux esprits du temps, trouva les âmes ouvertes à l'admi-

ration, et même ces coups de la grâce qui frappent subitement Pauline et son père, qui effleurent Sévère lui-même, ajoutèrent aux immortelles beautés du poème un intérêt de circonstance. Déjà, en effet, s'agitaient entre théologiens, et devant la foule attentive, les insolubles problèmes de la grâce soulevés par Jansénius et l'abbé de Saint-Cyran, d'après saint Paul et saint Augustin, et qui allaient devenir des ferments de guerre et des prétextes de persécution. Plus tard, nous devons à cette querelle les *Provinciales*.

L'audace du génie de Corneille croissait avec le succès. Toujours en quête de moyens nouveaux propres à frapper les esprits qu'il avait exaltés, abordant tour à tour, sous ses aspects divers, l'héroïsme qui était le fond de sa pensée et l'idée mère de toutes ses conceptions, il osa, dans *Pompée*, par une hardiesse inouïe, faire porter l'intérêt sur un personnage qui n'est plus, sur l'ombre d'un grand nom¹. Pompée mort remplit toute la scène : il revit dans la mâle figure de Cornélie ; c'est pour satisfaire à ses mânes irrités que périt l'infâme Ptolémée, et les derniers mots de sa veuve promettent contre César même une vengeance éclatante. Malheureusement Corneille, s'étant trop inspiré de Lucain, son poète favori, a donné place à la déclamation et à l'emphase ; son génie s'est tendu outre mesure dans cet effort violent de sa force, œuvre originale et rare que seul il pouvait produire, et cependant de dangereux exemple, puisqu'elle pousse à l'hyperbole dans les caractères et

¹ Stat magni nominis umbra. *Lucain*, Pharsale, liv. I, v. 133.

ES.

léré ingénument ces
pouvaient être, dans
Richelieu, mais que
iximes :

'état.
s ou bonnes
ouronnes :
à épargner ;
régner.
a toujours à craindre ;
tout enfreindre,
u qui le perd,
ui le sert¹.

à Corneille pour pro-
égnait sur le théâtre
à lui comparer ni
l'intérêt réel de sa
trouvé dans *Scévole*
e Rome, ni *Tristan*
Marianne, ni même
e, et trop modeste,
ire avec lui, et qui
eslas, ni son *Saint-*
es dramatiques qui
mais Corneille mé-
irprise nouvelle et à
dire ; entre *Pompée*
e qu'il méditait déjà,
ndre son génie et

trouvé le modèle de ces entretiens sans apprêt, de ces plaisanteries sans affectation, de ces saillies si promptes et si nettes. Comment ce même esprit qui aimait tant à se guinder, cette âme si haute qui se haussait encore si volontiers, ont-ils pu se jouer avec tant d'abandon et de grâce? Le naturel que Corneille trouve ici comme sans effort, et que Mathurin Regnier avait déjà rencontré, Molière lui-même l'a cherché longtemps avant de l'atteindre. N'avons-nous pas trente ans à l'avance le style des *Femmes savantes* dans ce tableau de Paris qui n'a pas cessé d'être vrai :

Connaissiez mieux Paris, puisque vous en parlez.

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :

L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :

On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;

Et parmi tant d'esprits et polis et meilleurs,

Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Dans la confusion que ce grand monde apporte,

Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,

Et dans toute la France il est bien peu d'endroits

Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.

Comme on s'y connaît mal, chacun s'y met de mise

Et vaut communément autant comme il se prise¹.

Le récit de la collation que Dorante imagine en la décrivant et le conte de son prétendu mariage à Poitiers sont des morceaux achevés. Dans ces tirades, comme dans le dialogue, c'est partout le vrai langage de la comédie; mais dans la scène où Géronte fait rougir son fils du vice auquel il s'abandonne, on

¹ Corneille, le Menteur, acte I, sc. 1; t. IV, p. 316.

ERNES.

la tragédie et de
succès de Quinau
Toison d'or et l
n génie dramati
agédies où le sty
e ; ainsi *Rodogr*
ses dernières l
elles créations ;
lle seul pouvait
est encore une c
n se demande av
ôte a pu , d'un
n caché de l'hist
au complet de l'a
l'ascendant de
caractère héroïc
e d'une âme al
ance des matt

et plus on s'étor
ie pour développ
nduire une intr
s le rapport de la
ns, nul ne l'a éga
ous ses drames,
elles diffèrent da
pement ; il n'a
tte toutes ses c
e reproduire ce
i avait injustem
e plagiaire d'au

E LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

ne suffit pas à l'émotion tragique, et il ne peut pas donner place à d'autres sentiments. Donner gain de cause à ses adversaires, l'admiration est insuffisante, hâtons-nous, si elle est nécessaire à la tragédie, car elle serait un affaiblissement de l'âme, une souffrance morale : ni l'une ni l'autre ne nous procure le plaisir ; nous n'éprouverions alors ni terreur, ni cette « pitié charitable » de Boileau. L'admiration mêlée à la terreur exalte au plus haut degré la sensibilité morale et intellectuelle, c'est le fruit de cette noble émotion que le tragique porte à l'humanité tout entière la morale dont il a conscience pour ainsi de sa propre grandeur et de ses faiblesses¹. Le spectacle des grandes vertues avec courage inspire à l'homme une admiration qui adoucit les atteintes de la terreur, double ressort de la tragédie. Ce qu'on voudrait proscrire est la terreur et le plaisir tragique.

La grandeur, ce n'est point la vertu du vieillard ; c'est notre propre grandeur, notre sentiment qui, trop souvent étouffé, dans le poids des intérêts ou des circonstances, se libère dans l'imagination, et y atteint son dernier degré du bonheur placé pour nous de sentir. » (M. Guizot, *Cornéille et son époque*). Guizot a traité avec profondeur, dans ce livre, la délicate question de l'admiration morale mêlée à l'émotion du pathétique.

La supériorité de ce système dramatique est donc dans l'effet moral qu'il produit. L'honneur du grand Corneille sera surtout d'avoir connu et représenté la dignité de l'âme humaine. Ce surnom de grand lui a été donné, Voltaire nous le dit, non pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes : il a été décerné, pour employer la belle expression d'un critique éloquent¹, à la majesté morale de son génie. A ce titre, aucun de ses successeurs, pas même Racine, ne peut lui être égalé. En effet, ce qui caractérise la marche de notre théâtre, c'est la décadence de la force morale et le progrès indéfini de la passion. La passion, contenue dans Corneille par des principes sévères, par une moralité qui a conscience d'elle-même et qui proclame ses principes, n'est plus combattue, dans Racine, que par des habitudes morales ; ce frein s'affaiblit dans Voltaire, et les dramaturges modernes l'ont complètement rejeté. Leurs héros ne font pas la distinction du bien et du mal, ils vont toujours dans le sens de leurs convoitises qui ne rencontrent que de ces obstacles matériels dont on triomphe aisément avec le fer, le poison, les fausses clefs et les échelles de corde. Le principe moral a eu sur notre théâtre le sort de la fatalité chez les anciens, et la tragédie a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. Corneille, même lorsqu'il nous émeut le plus vivement, tient toujours notre âme à une grande hauteur, et la remplit du sentiment de la dignité de l'homme. Racine la fait des-

¹ Monnard, *Revue chrétienne*, 1860.

cendre de ces sommets pour l'attendrir, et Voltaire pour la remuer profondément. Le drame moderne la secoue, la bouleverse et la déchire, et va jusqu'à donner des convulsions à ceux qui le prennent au sérieux. Cet excès est la conséquence forcée du système qui prend l'émotion pour mesure du mérite dramatique. C'est ailleurs qu'il faut la chercher. La tragédie doit tendre à ennoblir et à fortifier les âmes et non les torturer et les dépraver par les violentes secousses de la sensibilité. La passion a tout envahi, on veut à tout prix émouvoir des spectateurs blasés, et l'on oublie qu'on ruine ainsi le fondement sur lequel on s'appuie ; car la sensibilité, au rebours de nos autres facultés, s'émousse par l'exercice, et demande, lorsqu'elle n'est pas retenue dans de justes limites, des excitations chaque jour plus violentes. Le drame, en continuant de marcher dans la route qu'il a prise, ne tarderait pas à rencontrer les bêtes fauves plus énergiques, plus violentes que ses héros, qui viendraient réclamer leur héritage ; car, s'étant fait matérialiste, ce serait justice qu'il fût enfin détrôné par la matière. On n'oublie pas impunément le but véritable et la dignité de l'art. Heureusement ces modèles mêmes dont on s'est écarté subsistent toujours et suffisent pour ramener les âmes vers la grandeur et la beauté.

CHAPITRE IV

Descartes. — Importance et légitimité de la philosophie. — Grandeur et simplicité du système de Descartes. — Beauté de son style. — Port-Royal. — Pascal. — Les Provinciales. Travaux de l'école de Port-Royal. — Les Pensées de Pascal.

L'influence littéraire de Richelieu qui donna l'essor au génie dramatique, tout en aspirant à le discipliner, fut loin, partout ailleurs, de se montrer favorable aux hardiesses de la pensée ; mais, en dépit des entraves, la liberté se manifesta dans la théologie par le jansénisme, et dans la philosophie par les travaux de Descartes et de Gassendi. La pensée humaine, une fois en mouvement, ne se laisse point faire sa part, même par un ministre tout-puissant ; elle franchit de sa propre autorité les limites qui lui sont tracées arbitrairement, *spiritus flat ubi vult* ; elle se joue des ordonnances, elle brave les menaces ou elle les conjure. Le jansénisme entre à la Bastille avec l'abbé de Saint-Cyran, et il se développe au dehors ; la philosophie se réfugie avec Descartes en Hollande, et, de cet asile précaire, elle fuit jusqu'en Suède, d'où elle se répand sur l'Europe entière. Le pouvoir ombrageux qui les pourchasse n'a que les torts d'une persécution impuissante. La gloire de Richelieu ne serait pas amoindrie s'il eût vu sans en prendre ombrage Port-Royal naissant, et si Descartes avait philosophé sous la sauvegarde de l'autorité publique.

Lorsque Descartes conçut le généreux dessein de chasser l'erreur de sa propre intelligence et de montrer aux hommes la route qui conduit à la vérité, le fanatisme élevait le bûcher d'Urbain Grandier convaincu de magie, et l'ignorance imposait à Galilée la plus cruelle des tortures, le désaveu de l'évidence. Ces avanies, faites à la raison au nom de la tradition, détachèrent violemment du passé l'homme de génie qui, dans l'étude des sciences mathématiques, avait pris le besoin de la clarté et l'habitude de n'admettre, sans démonstration, que des axiomes, c'est-à-dire les principes qui s'imposent à l'esprit par leur propre lumière. Cette méthode est une révolution dans l'ordre de l'intelligence : elle féconda les grands esprits du dix-septième siècle, qui lui doivent la sûreté, la grandeur, la lucidité qui les distinguent. Il ne faut pas médire de la philosophie ; l'hostilité systématique contre la raison est un signe de faiblesse et de passion. La raison a son domaine comme la foi, et, malgré la guerre entretenue à dessein entre ces deux puissances de l'âme, elles sont bien loin d'être contradictoires. Leur titre est le même, et c'est l'évidence. Le cœur a son évidence comme l'esprit : l'évidence du cœur produit la foi, comme celle de l'esprit engendre la science ; et la science et la foi sont également irrésistibles, elles ont même puissance sur le jugement. Que la lumière vienne du cœur ou de l'esprit, peu importe, elle est toujours la lumière. La foi, dit excellemment saint Paul, n'est pas une conjecture : elle est la réalité de ce qu'on attend et la démonstration de ce qu'on ne voit

pas¹. Pour que la foi véritable se produise, il faut la pureté du sentiment, *purgetur affectus*, comme dit saint Bernard. L'esprit, selon Descartes, est soumis à la même condition pour atteindre la vérité. Ainsi la philosophie et la théologie ne sont pas naturellement inconciliables, et c'est avec justesse et profondeur qu'on a pu dire : « Il n'y a que la mauvaise philosophie et la mauvaise théologie qui se querellent. » En effet, la foi aveugle n'est pas plus la foi, que la raison arrogante et déréglée n'est la raison.

La philosophie, c'est-à-dire la recherche et l'éclaircissement du vrai par « la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, » est un droit naturel et un besoin impérieux de l'esprit humain : si elle témoigne de sa faiblesse, elle est aussi l'argument de sa noblesse et de sa force. Lors même qu'elle poursuivrait l'impossible, il faudrait encore la maintenir inviolable et respectée : l'alchimie n'a pas trouvé la pierre philosophale, mais elle a développé le génie de l'expérimentation et mis aux mains de la science l'instrument de ses plus belles conquêtes sur la nature. La raison humaine a des bornes ; qui en doute ? mais sa gloire est de les reculer chaque jour et de travailler sans relâche à les franchir. Au moyen âge, le grand crime était de dépasser les bornes que les ancêtres avaient posées ; l'honneur des temps modernes est de les déplacer et de s'avancer dans une carrière indéfinie. L'esprit philosophique n'a pas

¹ « Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. » *Epist. Pauli apostoli ad Hebræos*, ch. XI, p. 107. Nov. Test., édit. de Robert Estienne, 1545.

besoin, pour se légitimer, de créer une philosophie qui s'impose à toutes les intelligences et qui les satisfasse; il suffit à son honneur d'exercer ses droits et de garantir la dignité de l'âme humaine par la liberté dans l'obéissance. *Obsequium sit rationabile*, dit l'Apôtre.

Rien de plus simple et, à tout considérer, de plus solide que le système à l'aide duquel le père de la philosophie française sort du scepticisme volontaire qu'il s'est imposé pour établir dogmatiquement sur le point fixe de la pensée humaine l'existence de Dieu et du monde extérieur. Je pense; la pensée n'est pas l'attribut du néant: ce quelque chose qui pense, c'est un être; cet être, c'est moi, j'existe, un seul homme vaut pour tous, il répond de l'humanité tout entière. Mais, parmi les idées que renferme cette intelligence, il en est une telle qu'elle implique l'existence même de l'objet qu'elle représente. C'est l'idée de l'être nécessaire et infini, de Dieu. Si l'être nécessaire se conçoit, il existe par cela même; or, il arrive que, dans l'inventaire de la pensée, se trouve l'impossibilité de concevoir le néant, et par conséquent la notion de l'être nécessaire: nécessaire partout, car si vous limitez l'existence, vous établissez quelque part l'impossible néant; nécessaire en tout temps, car si vous admettez dans la durée une seule intermittence de l'être, c'est encore le néant. L'être nécessaire et infini existe donc; l'infini comprenant la perfection, l'être nécessaire est véridique: il n'a donc pas trompé l'homme par un spectacle chimérique; et puisque l'homme croit invinciblement à la réalité des

phénomènes extérieurs, la nature existe, et nous avons tout ensemble Dieu, l'homme et l'univers. Ainsi la conscience donne la pensée humaine; la pensée, l'idée de Dieu; l'idée de Dieu, son existence; l'existence de Dieu, la réalité de la matière. Telle est la marche de Descartes. Ne méprisons pas trop la faculté qui, élevée au génie, produit de pareils résultats. Descartes ne s'arrête pas à ces hardis et lumineux prolégomènes; il trace quelques règles simples pour guider l'intelligence dans la recherche de la vérité, et il ne reconnaît sa présence qu'à un seul signe irréfragable, l'évidence, c'est-à-dire cette lumière irrésistible qui emporte le jugement et dont l'autorité est celle de Dieu même.

Le *Discours de la méthode*, qui parut peu de temps après le *Cid*, et les *Méditations* qui suivirent, contiennent tout ce qu'il y a de général dans la doctrine de Descartes; nous y apprenons quelle a été la marche de son esprit et quelles sont les vérités fondamentales dont il a reconnu l'évidence. Toute la méthode de Descartes consiste à se connaître soi-même pour arriver à la connaissance de Dieu et de la nature; son but est de voir clair dans son entendement, afin de bien régler sa conduite; il veut savoir pour bien agir. La grandeur de son entreprise ne l'enivre pas : il en parle avec mesure, avec simplicité, bien différent en cela du chancelier Bacon, qui embouche la trompette et qui emprunte des figures à la langue poétique pour annoncer qu'il apporte au monde un instrument nouveau et une lumière nouvelle. Descartes, qui ferait plus que Bacon, promet beaucoup moins, et il n'a

pas le même dédain pour ceux qui l'ont précédé dans la carrière de la science et de la philosophie. Quoique rien de ce qu'il a appris dans les livres et dans les écoles n'ait satisfait en lui le besoin de connaître la vérité, il se garde bien d'outrager le passé en préparant l'avenir : « Je ne laissais pas d'estimer, dit-il, les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens ; que la gentillesse des fables réveille l'esprit ; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement ; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées ; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très-ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions très-subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes ; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et

enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur et se garder d'en être trompé¹. »

Ce langage si noble et si loyal inspire toute confiance. Descartes use de son droit en cherchant le vrai et en montrant la route qui doit y conduire; mais on voit que s'il prétend s'éclairer et se réformer, il ne veut pas imposer la loi au monde, ni le reconstruire brusquement à son image au risque de le bouleverser : « Je ne saurais, dit-il, aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes, qui, n'étant appelées ni par leur naissance ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours en idée quelque nouvelle réformation; et si je pensais qu'il y eût la moindre chose en cet écrit par laquelle on me pût soupçonner de cette folie, je serais très-marri de souffrir qu'il fût publié. Jamais mon dessein ne s'est étendu plus avant que de tâcher à réformer mes propres pensées, et de bâtir dans un fonds qui est tout à moi. Que si mon ouvrage m'ayant assez plu, je vous en fais voir ici le modèle, ce n'est pas pour cela que je veuille conseiller à personne de l'imiter. Ceux que Dieu a mieux partagés de ses grâces auront peut-être des desseins plus relevés; mais je crains bien que celui-ci ne soit déjà que trop hardi pour plusieurs. La seule résolution de se défaire de toutes

¹ *Œuvres philosophiques de Descartes*, édit. Adolphe Garnier, 4 vol. in-8, 1835. Discours de la méthode, t. I, p. 6 et 7.

les opinions qu'on a reçues auparavant en sa créance n'est pas un exemple que chacun doit suivre¹. » Descartes ne convie aux nobles études dont il donne l'exemple que les esprits supérieurs et les cœurs droits, en un mot, les guides naturels de l'humanité.

Il est bien vrai que, malgré cette réserve, le dessein de Descartes parut trop hardi pour plusieurs. Le théologien protestant Voëtius souleva contre lui une véritable tempête, et fit si bien que la Hollande ne lui fut plus un refuge assuré. Ce fanatique, par une manœuvre familière à ses pareils, imputa l'athéisme à un chrétien qui s'inclinait sincèrement devant Dieu, au philosophe qui a le mieux démontré l'existence de Dieu ; et s'il eût trouvé dans sa haine une imputation plus outrageante et plus dangereuse, il l'aurait jetée sans scrupule à la tête du noble penseur, pour le punir de penser autrement que lui. Cette misérable affaire est un des plus grands scandales de la polémique. Heureusement Descartes trouvait dans l'exercice de la pensée dont on lui faisait un crime la compensation de ces outrages : « J'avais éprouvé, disait-il, de si extrêmes contentements depuis que j'avais commencé à me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux ni de plus innocents en cette vie ; et découvrant tous les jours par son moyen quelques vérités qui me semblaient assez importantes et communément ignorées des autres hommes, la satisfaction que j'en avais remplissait tellement mon esprit, que tout le reste

¹ *Œuvres philosophiques de Descartes*, t. I, p. 14.

ne me touchait point. Dieu nous ayant donné à chacun quelque lumière pour discerner le vrai d'avec le faux, je n'eusse pas cru me devoir contenter des opinions d'autrui un seul moment, si je ne me fusse proposé d'employer mon propre jugement à les examiner lorsqu'il serait temps; et je n'eusse su m'exempter de scrupule en les suivant; si je n'eusse espéré de ne perdre pour cela aucune occasion d'en trouver de meilleures en cas qu'il y en eût; et enfin je n'eusse su borner mes désirs ni être content, si je n'eusse suivi un chemin par lequel, pensant être assuré de l'acquisition de toutes les connaissances dont je serais capable, je le pensais être par même moyen de celle de tous les vrais biens qui seraient jamais en mon pouvoir; d'autant que, notre volonté ne se portant à suivre ni à fuir aucune chose que selon que notre entendement la lui représente bonne ou mauvaise, il suffit de bien juger pour bien faire, et de juger le mieux qu'on puisse pour faire aussi tout son mieux, c'est-à-dire pour acquérir toutes les vertus, et ensemble tous les autres biens qu'on puisse acquérir; et, lorsqu'on est certain que cela est, on ne saurait manquer d'être content¹. »

Descartes a été le plus digne représentant et le plus puissant promoteur de la pensée humaine. Le dix-septième siècle s'est bien trouvé d'être entré résolument dans la voie qu'il avait ouverte, et lorsque l'on considère la hardiesse et la simplicité sublime de sa philosophie, l'importance de ses découvertes dans les

¹ *Descartes*, de la Méthode, t. I, p. 23.

sciences, la beauté de son langage qui a pu se passer d'ornements et de figures, la puissance de création qu'il a communiquée à ceux qui l'ont suivi, et surtout l'influence morale de cette âme uniquement vouée à la recherche du vrai en vue de la pratique du bien, on s'associe sans réserve à cet hommage que lui a rendu M. Cousin : « De tous les grands esprits que la France a produits, celui qui me paraît avoir été doué au plus haut degré de la puissance créatrice, est incomparablement Descartes. Cet homme n'a fait que créer : il a créé les hautes mathématiques par l'application de l'algèbre à la géométrie ; il a montré à Newton le système du monde en réduisant le premier toute la science du ciel à un problème de mécanique ; il a créé la philosophie moderne, condamnée à s'abandonner elle-même, ou à suivre éternellement son esprit et sa méthode ; enfin, pour exprimer toutes ses créations, il a créé un langage digne d'elles, naïf et mâle, sévère et hardi, cherchant avant tout la clarté, et trouvant par surcroît la grandeur. »

Pendant que Descartes jetait les fondements de la philosophie, une école théologique s'élevait avec le dessein de combattre l'hérésie par la science, et de s'opposer par un double effort au relâchement de la morale et aux empiétements du saint-siège sur l'autorité civile. Nous n'avons pas à raconter les origines de Port-Royal, ni à prendre parti dans le débat qui a mis aux prises les solitaires réunis sous les auspices de l'abbé de Saint-Cyran et une société célèbre diversement appréciée. Cette société, instituée pour

la conquête et la domination des âmes, ne pouvait pas voir et ne vit pas sans ombrage se grouper à côté d'elle, et contre elle, sous la bannière de l'Église, des docteurs catholiques aspirant à diriger les consciences et à former les esprits selon d'autres principes. L'abbé de Saint-Cyran enseignait à sa manière les voies de la piété; les Arnauld, de Sacy, Lemaistre et Nicole se faisaient, par des méthodes nouvelles, les instituteurs de la jeunesse. Il y avait rivalité d'influence, opposition de sentiments : la lutte était inévitable, elle était légitime; et, si elle eût été parfaitement loyale, elle nous offrirait un exemple unique dans la guerre.

Les jansénistes ont été vaincus, mais ils ont une place dans l'histoire, disons-le franchement, une place d'honneur. En effet, sous la discipline étroite et parmi la docilité empressée du dix-septième siècle Port-Royal représente, à peu près seul, l'indépendance native et le droit individuel de la conscience. Ces nobles âmes ne voulaient relever que de Dieu et ne se courber que devant Dieu. La question de la grâce, si longtemps débattue, n'est au fond qu'un recours à la force de Dieu contre la violence et les caprices des hommes. « Nous ne sommes pas libres de vouloir le mal, disaient les jansénistes, notre volonté est aux mains de Dieu ; » mais enchaînés de ce côté ils se sentaient affranchis dans leur intelligence, qui opposait partout et contre tout ce qu'elle croyait la vérité à ce qui lui paraissait l'erreur. Sévères pour eux-mêmes, ils se gardaient bien d'avoir pour les autres de molles complaisances. C'est pour cela, pour

cela seul, que Richelieu emprisonnait Saint-Cyran et que Louis XIV traquait les Arnauld ; pour les despotes il n'y a qu'une vertu, c'est l'obéissance, et, à vrai dire, l'obéissance envers les despotes est un vice, car elle est la servilité. Les jésuites semi-pélagiens, tout au moins, laissaient théoriquement le libre arbitre à la volonté ; mais, comme ils asservissaient l'intelligence, ils reprenaient ce qu'ils avaient accordé, et en fin de compte ils travaillaient à faire des esclaves, à la condition toutefois de dominer les maîtres. Louis XIV lui-même en a fait l'épreuve.

La persécution contre Port-Royal frappa d'abord M. de Saint-Cyran ; elle le trouva inflexible ; tout ce qu'on put obtenir de lui, après l'avoir enfermé à Vincennes, ce fut qu'il en sortit. La délivrance de M. de Saint-Cyran, suivie presque immédiatement de sa mort, se rencontre avec l'éclat du livre *De la fréquente communion* par M. Arnauld. Le docteur eut alors les honneurs d'une controverse qui laissa de profonds ressentiments au cœur de ses adversaires : au reste, l'inimitié datait de loin, car le père d'Antoine Arnauld avait entamé vigoureusement la guerre que continuait son fils. Les hostilités, quelquefois interrompues, renaissaient naturellement des dispositions des deux partis ; elles éclatèrent de nouveau en 1656, à l'occasion de deux lettres publiées par Antoine Arnauld. Ces lettres furent déferées à la Sorbonne ; on y inculpait deux assertions téméraires : M. Arnauld n'avait pas vu dans Jansénius les cinq propositions que le docteur Cornet avait tirées du livre de l'évêque d'Ypres : il doutait même

qu'elles y fussent, malgré la bulle qui l'affirmait en les condamnant; il les condamnait aussi, qu'elles y fussent ou non, mais il pensait qu'elles n'y étaient pas; premier grief. Ce qui était plus sérieux, M. Arnauld reproduisait, pour son propre compte, l'équivalent de la première proposition de Jansénius, c'est-à-dire qu'il niait implicitement la grâce suffisante, si chère aux molinistes. C'est là tout le procès. M. Arnauld se défendit énergiquement; ses partisans firent merveille en Sorbonne; mais ils avaient contre eux le nombre: on comprit alors que l'affaire était perdue devant l'autorité compétente, et qu'il fallait tenter une diversion au dehors. Dans l'imminence du péril, il restait une dernière chance de prévenir la censure ecclésiastique par la crainte du scandale et du ridicule, et pour compensation de la défaite, si elle se consommait sous les yeux du public averti, on espérait la sympathie de l'opinion pour les vaincus. Pascal se rencontra à propos dans cette conjoncture, et nous avons *les Provinciales*; la Sorbonne reçut sans sourciller le feu roulant des deux premières *petites lettres*, et elle passa outre. Pascal ne s'arrêta pas non plus sous le coup de la censure.

Ces deux premières lettres, qui portèrent la dispute hors du sanctuaire, traitent de la grâce suffisante et du pouvoir prochain, et de l'alliance toute politique des dominicains et des jésuites. Les molinistes pensaient réellement et disaient ouvertement que le chrétien a toujours la grâce suffisante pour prier Dieu et le pouvoir prochain d'accomplir la volonté de Dieu. Les dominicains, qui suivaient la doc-

oussée, et à l'appui de sa thèse, il apporte en foule
des décisions qu'il prend de toutes parts, et qu'il
dispose, comme eût pu faire un Aristophane, de ma-
nière à dérider les fronts les plus sévères.
Le défenseur de Port-Royal avait mis les rieurs de
son côté, mais on lui reprochait, comme une impiété,
d'avoir provoqué le rire. Il maintiendra son droit par
une distinction qu'il importe de ne pas oublier : « En
vérité, il y a bien de la différence entre rire de la re-
ligion, et rire de ceux qui la profanent par des opi-
nions extravagantes. Ce serait une impiété de man-
quer de respect pour les vérités que l'esprit de Dieu
a révélées ; mais ce serait une autre impiété de man-
quer de mépris pour des faussetés que l'esprit de
l'homme leur oppose. Car, puisque vous m'obligez
d'entrer en ce discours, je vous prie de considérer
que comme les vérités chrétiennes sont dignes
d'amour et de respect, les erreurs qui leur sont con-
traires sont dignes de mépris et de haine ; parce qu'il
y a deux choses dans les vérités de notre religion :
une beauté divine qui les rend aimables, et une
sainte majesté qui les rend vénérables ; et qu'il y a
aussi deux choses dans les erreurs : l'impiété qui les
rend horribles, et l'impertinence qui les rend ridi-
cules. C'est pourquoi comme les saints ont toujours
pour la vérité ces deux sentiments d'amour et de
crainte, et que leur sagesse est toute comprise entre
la crainte qui en est le principe et l'amour qui en est
la fin, les saints ont aussi pour l'erreur ces deux
sentiments de haine et de mépris, et leur zèle s'em-
ploie également à repousser avec force la malice des

impies et à confondre avec leur folie¹. » Au reste, Pascal dicule ; mais c'est la seule : à ses adversaires, car il ne prend une massue pour ach de ses flèches.

Les dernières *Provinciales* d'éloquence, comme les précédentes de plaisanterie : nulle part plus de force et de véhémence c'est pour cela qu'il est ent que ses ennemis font servir à la débauchation toute mondaine et à l'opposition à l'intention la religion et la morale, auxquelles est attaché l'ordre du monde et des hommes ; il est avec ferveur et confiance le défenseur de la religion contre une étrange et longue guerre que les hommes essayent d'opprimer la vérité ; les violences ne peuvent affaiblir la vérité qu'à la relever davantage, les fautes ne peuvent rien pour la vérité ne font que l'irriter encore ; la violence bat la force, la plus puissante détruit la moindre ; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge ; mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une

¹ *Les Provinciales*, 2 vol. in-8°. P. Didot, 1816. Onzième lettre, t. I, p. 234.

sur l'autre Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque ; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même¹. »

L'âme tout entière et le génie de Pascal ont passé et vivront à jamais dans ces philippiques chrétiennes où ce que la logique a de plus pressant, de plus rigoureux et, si on ose ainsi parler, de plus géométrique, où ce que la passion a de plus énergique et de plus émouvant est employé pour revendiquer, avec la sainteté du serment, l'inviolabilité de la vie humaine, et pour faire détester la calomnie. C'est l'indignation contre cet homicide moral, le plus lâche des crimes, qui a fait jaillir du cœur de Pascal cette apostrophe, la plus éloquente qu'une bouche humaine ait jamais proférée : « Cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies ? Pendant que ces saintes vierges adorent nuit et jour Jésus-Christ au saint sacrement, selon leur institution, vous ne cessez nuit et jour de publier qu'elles ne croient pas qu'il soit ni dans l'eucharistie, ni même à la droite de son Père, et vous les retranchez publiquement de l'Église pendant qu'elles prient dans le secret pour vous et pour toute l'Église.

¹ *Les Provinciales*, douzième lettre, t. II, p. 29.

Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre : mais Jésus-Christ en qui elles sont cachées, pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte et terrible qui étonne la nature et qui console l'Église : et je crains que ceux qui endurcissent leurs cœurs et qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en juge ¹. »

La querelle qui a été l'occasion des *Provinciales* ne divise plus les esprits : d'autres sujets alimentent aujourd'hui la controverse. La postérité ne voit pas la question où la plaçaient les contemporains de Pascal : elle a recueilli, sans acception de personnes, au nom de l'humanité et de la religion, et à leur profit, tous ces traits de fine raillerie, tous ces mouvements de noble éloquence, pour s'en faire des armes contre les corrupteurs, quels que soient leur nom et leur bannière, de la morale publique. La probité court trop de périls en ce monde pour qu'elle désavoue aucun de ses défenseurs. Si ce livre de Pascal est assuré de vivre aussi longtemps que la langue, s'il a eu tout d'abord le suffrage de Bossuet et de Boileau, ce n'est certes point parce qu'il traite de la grâce, ni des cinq propositions, ni du jansénisme : il y a de tout cela, et à plus forte dose, dans les *Visionnaires* et les *Imaginaires* de Nicole qu'on ne lit plus ; c'est parce que le génie de l'écrivain passe bien au delà de

¹ *Les Provinciales*, seizième lettre, t. II, p. 185.

la cause particulière dont il a entrepris la défense, et que par l'élévation de sa pensée il met en jeu des intérêts qui touchent tous les hommes. En lisant ces pages immortelles, nous ne voyons plus une lutte de secte et de parti, mais le triomphe de ce que nous avons de plus cher ici-bas, le respect de la vie humaine, la sainteté du serment, l'inéluctable autorité du vrai.

L'homme extraordinaire dont le génie venait ainsi à l'improviste de donner à la France un chef-d'œuvre qui achevait la langue et qui est demeuré un modèle inimitable, n'appartenait à Port-Royal que par une communauté de sentiments avec les solitaires de la vallée de Chevreuse. Il était le compatriote des Arnauld, originaires comme lui de l'Auvergne. Signalé de bonne heure à l'admiration publique par l'étonnante précocité de son génie pour les sciences, il avait fait en mathématiques, en physique, en mécanique, des découvertes et des inventions qui lui donnaient un rang élevé à côté de Galilée, de Descartes et de Fermat ; mais il ne tarda pas à dédaigner la science dont il avait pénétré les secrets, et les inquiétudes d'une piété fervente l'avaient tourné vers la méditation religieuse, après quelques années passées dans le monde où il avait eu souvent à combattre et l'indifférence sceptique et l'athéisme dogmatique. Fort de cette première victoire contre des erreurs qui s'autorisaient du nom de la religion, il n'eut plus d'autre pensée que d'affermir la religion elle-même contre ses ennemis du dehors. Malheureusement la mort, qui n'a ni pitié ni pudeur, comme dit le poète,

prévint l'achèvement de ce dessein. On gémit en songeant au petit nombre de ces jours si bien employés ; le cœur se serre au souvenir des souffrances de Pascal, épiait les intermittences du mal qui dévorait sa vie, pour jeter avec une ardeur fiévreuse, sur des feuilles éparses, les idées et les émotions qui fermentaient dans son âme. De là nous sont venus ces fragments, débris anticipés, pieusement réunis par des amis fidèles, par des confidents éclairés, dont le zèle avait su disposer avec prudence, sans déloyauté et non sans adresse, ces précieux matériaux, de manière à en former un livre qui étonne au moins l'incrédulité quand il ne réussit pas à la vaincre. Mais avant d'aborder cette œuvre, objet de tant d'admiration et sujet de tant de controverses, nous devons au moins faire connaître quelques-uns de ces chrétiens austères et militants qui ont jeté tant d'éclat sur l'école de Port-Royal.

A leur tête figure Antoine Arnauld, docteur en Sorbonne, le vingtième, mais aussi le dernier, des enfants du célèbre avocat qui légua à sa famille, outre le talent de bien dire, le rare courage de ne pas déguiser sa pensée. Ce fils, non moins ardent, non moins loyal que son père, était également trempé pour la controverse, et sa longue vie fut un combat dont il ne s'est reposé que dans l'éternité. Disciple de Jansénius, qui avait développé et sans doute exagéré la doctrine de saint Augustin sur la grâce, il représente plus énergiquement qu'aucun docteur de la même école la pensée religieuse de Port-Royal. Avant tout il veut être orthodoxe ; s'il agite l'Église,

c'est dans le dessein de la réformer avec la ferme intention de ne jamais s'en séparer. Il sera l'infatigable adversaire de l'hérésie des protestants et le champion quelquefois incômmode, mais toujours fidèle, du catholicisme. Rome, qu'il inquiète et qui ne l'aime point, est forcée de l'admirer dans les combats qu'il livre pour l'intégrité de la foi. Ennemi irréconciliable des jésuites et tout meurtri des coups qu'il a reçus en échange de ceux qu'il a portés, il écrit avec Nicole le solide et volumineux traité de la *Perpétuité de la foi*, et dans un autre livre non moins important, il attaque la théologie et la morale des calvinistes : l'exil semble ajouter à son zèle dans ses dernières années, à tel point que les protestants, forcés comme lui de quitter la France, n'ont pas rencontré sur la terre étrangère de lutteur plus acharné et plus redoutable. Son *Apologie des catholiques* contre le ministre protestant Jurieu a toute la véhémence des invectives de la tribune antique. Personne n'a contesté l'austérité de ses mœurs conforme à celle de ses principes, ni la loyauté de son caractère ; son siècle, témoin de tant de vertus et d'un si grand courage, entraîné d'ailleurs par son impétueuse éloquence, lui a décerné le surnom de Grand. Mais, comme il lui a manqué le pouvoir de maîtriser sa passion, de resserrer ses pensées dans de justes limites, et de les graver en traits précis par le langage, la postérité ne voit plus guère qu'un improvisateur diffus dans le controversiste intrépide et véhément qui avait tant d'empire sur ses contemporains.

Nicole, associé aux travaux et aux épreuves du grand Arnauld, fut comme le Mélanchthon de ce Luther orthodoxe. Sa patience érudite amassait les matériaux qui devenaient des armes dans les mains de son chef. Né pour la paix, il lui arriva quelquefois de demander un peu de relâche qui lui était toujours refusé. Enfin, il se dégagea de cette alliance, et, rendu à ses goûts naturels, il écrivit ses *Essais de Morale* qui tendent tous à pacifier les âmes en maîtrisant les passions et en affermissant les croyances religieuses. Il oppose l'Évangile non-seulement à l'indifférence sceptique de Montaigne, mais aux excès du zèle religieux ; s'il ne veut pas de cette paix trompeuse que procure « l'incuriosité » sur les mystères de la vie humaine, il combat également la foi tyrannique qui s'impose avec violence. Nicole nous apaise sans nous affaiblir ; il donne à l'âme de la sérénité, une douce chaleur, une assurance tout ensemble calme et courageuse ; il adoucit et il fortifie, et c'est en ce sens que madame de Sévigné, dont l'imagination si vive est souvent si judicieuse, dit à sa fille qu'elle voudrait faire de tel des *Essais* de Nicole « un bouillon pour l'avaler. »

Au nombre des solitaires, et le plus détaché du siècle, se trouvait Antoine Lemaitre, fils de l'une des sœurs du grand Arnauld. Ses succès au barreau devaient le porter aux plus hautes dignités de la magistrature, lorsque frappé d'un coup irrésistible de la grâce il renonça irrévocablement au monde pour se consacrer sans partage aux pratiques de la piété la plus austère. Il avait montré le premier ce que pou-

vait devenir la langue du barreau, et quoiqu'il n'ait pas échappé à tous les défauts de la plaidoirie contemporaine, « on trouve, a dit d'Aguesseau, dans ses discours des traits qui font regretter que l'éloquence de l'auteur n'ait pas eu la hardiesse de marcher seule et sans ce nombreux cortège d'orateurs, d'historiens et de Pères de l'Église qu'elle mène à sa suite. » Antoine Lemaître trouvait à Port-Royal son frère Lemaître de Saci, traducteur de la *Bible* et du poème de la *Grâce* de saint Prosper, voué dès lors à l'éducation des enfants avec Claude Lancelot qui donna des leçons à Racine. On remarquait encore dans cette pieuse solitude, que visitait souvent Arnauld d'Andilly par lequel elle communiquait avec le monde, les De Pontis, les Du Fossé, les Fontaine, qui ont laissé des mémoires si intéressants où le moderne historien de Port-Royal ¹ a trouvé de précieux matériaux.

La plus solide gloire de Port-Royal n'est pas dans les controverses qu'il a soutenues avec courage et talent, mais dans les ouvrages que ses maîtres ont composés pour l'instruction de la jeunesse. La *Grammaire générale*, qui appartient pour la partie philosophique à Antoine Arnauld, les *Méthodes* grecque et latine, écrites selon les principes de la *Grammaire générale*, et surtout l'*Art de penser* ou la *Logique*, sont des titres qui ne périront point. Le plus sûr moyen de relever les études et de les rendre profitables serait de s'attacher à ces livres, fruits du sa-

¹ *Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve. 5 vol. in-8, 2^e édition Hachette. 1860.

voir, de la méditation et de l'expérience : ils ne sont au-dessus de l'enfance que parce qu'on néglige d'élever jusqu'à eux l'esprit de l'enfance. Cela est vrai de toutes ces œuvres consciencieuses, et on gagnerait surtout beaucoup à mettre aux mains des jeunes gens la *Logique*, qui, bien comprise, armerait si puissamment les intelligences et les cœurs contre tous les sophismes qui pervertissent la raison et les mœurs. Les bons livres ne nous manquent pas, mais la connaissance approfondie de ce que nos devanciers ont écrit sainement et judicieusement.

Après avoir payé, bien incomplètement sans doute, notre dette de reconnaissance à ces maîtres habiles et vertueux qui ont formé Racine et inspiré Rollin, nous pouvons revenir à Pascal. La nouvelle œuvre religieuse conçue par ce grand homme avait surtout pour but de faire passer la foi qui l'animait dans le cœur des incrédules et des sceptiques; il ne s'adressait pas aux chrétiens qu'il aurait troublés plutôt qu'édifiés. Il ne faut pas oublier que Pascal avait rencontré dans le monde quelques-uns de ces athées alors si nombreux dont parle le père Mersenne; il avait conversé avec les Miton, les Desbarreaux, qui se targuaient de leur incrédulité. Combien il en avait souffert, on le voit par cette plainte ironique : « Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? Et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la

plus triste¹ » Dans ces entretiens qui le blessaient si profondément, il avait remarqué qu'il n'avait point de prise par le raisonnement contre ces esprits frivoles et superbes, contre ces cœurs endurcis ou nonchalants. « Je ne me sens pas, disait-il, assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis²; » il n'en avait pas non plus pour réveiller les indifférents. Il comprit que pour faire brèche il fallait frapper ailleurs. Il s'adresse donc à l'imagination; il lui donne le vertige en lui découvrant le double abîme de l'infini et du néant; il s'épouvante lui-même de la terreur qu'il veut produire, et c'est seulement lorsqu'il a confondu et humilié l'orgueil de la raison par la puissance du mystère, qu'il entreprend de la relever et de la consoler en lui montrant derrière ces nuages et ces fantômes l'éternelle vérité.

Pascal veut avant tout émouvoir et troubler ceux qu'il combat et qu'il prétend réduire. Comment en douter lorsqu'il écrit : « En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir. Et sur cela, j'admire com-

¹ *Pensées de Pascal*, page 140, édit. de M. Havet.

² *Ibid.*, page 158.

ment on n'entre point en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi, d'une semblable nature : je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi : ils me disent que non ; et sur cela, ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache en considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois : j'ai recherché si ce Dieu n'a pas laissé quelques marques de soi ¹. » Évidemment cette terrible image qui pénètre dans l'âme, et qui l'opprime comme du poids d'un cauchemar dont elle voudra se délivrer, est destinée à donner prise sur l'intelligence à la faveur du trouble de l'imagination.

Voici maintenant une étonnante page que nul ne

¹ *Pensées de Pascal*, édit. de M. Ernest Havet, 1 vol. in-8°, 1852, p. 169. Nos renvois se rapportent tous à cette édition qui est pour son auteur un titre littéraire et philosophique de grande valeur, et pour les admirateurs de Pascal un service éminent. On peut dire que M. Cousin, dans son savant et éloquent ouvrage sur la publication de Port-Royal, avait ruiné le livre des *Pensées* ; après cet éclat, M. Prosper Faugère nous avait donné (1844, 2 vol. in-8°) avec une scrupuleuse fidélité et une sagacité rare le texte même de Pascal ; M. Havet nous a rendu le livre des *Pensées*. Il a fait disparaître toutes les altérations et surcharges introduites par les éditeurs de 1670 ; il a suivi pour le classement des matériaux un ordre excellent ; il a accompagné son texte d'un commentaire qu'on ne saurait lire avec trop d'attention, ni trop louer ; enfin il a placé en tête de son volume une étude sur les *Pensées* digne, par la beauté du langage, par la finesse et la profondeur des idées, de l'œuvre qu'elle précède.

peut lire sans vertige. Après avoir représenté à l'homme l'infini de grandeur dans l'immensité, et acculé, pour ainsi parler, l'existence finie de l'homme à l'extrême limite où le néant commence, Pascal, sur le bord de l'abîme, saisit tout à coup et presque convulsivement l'atome, l'atome imperceptible aux sens, il s'en empare, il le brise, et, par un effort imprévu, il en fait sortir l'infini : « Mais pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours, il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que

les autres par leur étendue¹. » Il est vrai, la tête se perd, le regard s'éblouit, la raison se trouble dans cette conception étrange, disons plus, dans cette vision, où Pascal, mêlant le monde de la matière et celui des idées, transporte dans l'ordre physique une propriété des nombres qui peuvent en effet se multiplier indéfiniment par la pensée, en deçà de l'unité comme au delà; mais qu'on y prenne garde, le croyant sincère a frappé l'imagination de l'incrédule, et étourdi le rebelle qu'il veut soumettre.

Pascal a des griefs sérieux contre les témérités de la raison, mais il n'a pas de haine contre la raison elle-même. Sans doute il a jeté sur le papier d'éloquentes invectives : « Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez². » Il est encore bien ému et bien véhément lorsqu'il s'écrie : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers³; s'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible⁴ »

¹ *Pensées de Pascal*, page 5.

² *Ibid.*, p. 121.

Ibid., p. 119.

Ibid., 155. — On remarquera que pour le commen-

Pascal a dit tout cela ; et puisqu'il le disait, il l'a pensé ; mais ne sent-on pas jusque sous ces mots frémissants je ne sais quelle tendresse fraternelle pour cette créature jugée de si haut et d'un ton si fier ? Aussi ne s'étonne-t-on pas d'entendre sortir de la même bouche d'autres paroles qui proclament, non sans orgueil, la grandeur de l'homme : « L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien¹. » D'ailleurs cette raison qu'il rudoie, Pascal la prend pour juge sur elle-même : « La raison, dit-il, ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre². Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle doit se soumettre, et qu'elle ne se soumette pas quand elle juge qu'elle ne doit pas le faire³. Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi ; et rien de si contraire à la raison

de ce passage célèbre et le complément qui le termine, nous donnons deux indications ; c'est qu'en effet il a été formé par le rapprochement de deux fragments séparés l'un de l'autre dans le manuscrit. Nous sommes bien loin d'en faire un crime aux premiers éditeurs.

¹ *Pensées de Pascal*, page 20.

² *Ibid.*, p. 185.

³ Phrase ajoutée dans la première édition par Nicole, qui a aussi modifié les phrases qui suivent.

que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux d'exclure la raison, de n'admettre que la raison ¹. » Ainsi les détracteurs systématiques de la raison n'ont pas à compter sur Pascal; et comme sa foi ne l'aveugle pas, de même la sévérité de ses principes ne le jette pas dans les rangs de ces tourmenteurs de conscience qui appellent la force en aide à la prédication. Ce n'était pas un persécuteur, celui qui écrivait ces lignes qu'on attribuerait volontiers à Fénelon : « La conduite de Dieu, qui dispose de toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce; mais de vouloir la mettre dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur². » Et encore : « Commencez par plaindre les incrédules; il ne faudrait les injurier que si cela leur était utile, mais cela leur nuit³. »

¹ Dans le manuscrit de Pascal, il y a seulement : « Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison » (p. 186); — et à côté : « deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. »

² *Pensées de Pascal*, page 295.

³ *Ibid.*

PITRE V

he. — Le Ministère de Mazarin. —
a — Romans historiques. — La
elle de Scudery. — Tentatives d'é-
George Scudery. — Desmarets. —
le. — Guy-Patin. — Scarron.

Provinciales fut le seul grand événement littéraire de la période placée entre la mort de Richelieu et le règne personnel de Louis XIV : encore n'y a-t-il pas moyen de le rapporter à l'esprit dominant de l'époque. C'est de l'austère solitude de Port-Royal et de la conscience indignée d'un chrétien séparé du monde que jaillit, à l'improviste, cet accident de génie. L'Espagnole Anne d'Autriche et le Sicilien Mazarin n'étaient ni disposés à encourager les écrivains, ni capables de les inspirer. Le relâchement s'introduisit de toutes parts ; l'enflure castillane, l'affectation italienne, tous les caprices du mauvais goût, purent se donner carrière. Le génie de Corneille, qui avait produit sous Richelieu, en quelques années de sublime fécondité, sans reprendre haleine, le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* et le *Menteur*, subit alors une première éclipse dans *Théodore*, se relève avec effort par *Rodogune* et par *Héraclius*, pour descendre bientôt jusqu'à *Pertharite*. Seulement le sort de Condé pendant la Fronde l'avait

animé à la composition de ment on ne peut en savoir son ministre. Ce qui app époque, et ce qui la caract la vogue des grandes con l'histoire et la passion son l'importance des cabales l silencieux Conrart et le sous le nom de Sapho, c'est la manie des sonnets houts-rimés, toujours aig core le débordement du b la mesure, les formidables Enfin, dans l'absence de Malherbe qui ne l'aurait p a tiré vengeance, il y a e téraire de Chapelain.

La plupart des héros d victimes de Boileau, et il châtiment qu'ils devaient avaient déjà mérité. Ce n' fait sans valeur, car Cot madrigal aussi bien que I mais ils manquaient de ge tion et des succès illégit rigueurs de la critique. U teurs déçus indiquera les plus considérable et le plu tissement de l'antiquité da qui sont, pour la plupart, partiellement fidèle de

3 MODERNES.

t sous le nom de ces
Gaule et aux conquér
guisé des personna
ps, lorsque mademo
héros de la Perse et
eurs, le langage, les c
e Rambouillet: on air
ne sous les traits de

Montausier n'était j
ou Brutus. C'était ur
its, et le plaisir qu'il
de l'égoïsme que du
lendre, dont la carte
us qu'un jeu puéril ;
yse délicate de l'am
peut détacher du C
labilement tracés et
ec un art infini. L'i
ais il subsiste encore
de, qui ont précédé
mademoiselle de Scu
vigné se reprochait d
n défendre. Ce Gasco
ion ni de cœur, avait

l'histoire, de peind
e l'empire d'Alexand
convulsions de la ré
mond l'établissement
réussi, comme l'a dit
ns d'après lui-même
action attachante

is quelques beaux passages de la
l,

rois que l'on pourrait citer ¹.

ouchent au sublime, le sujet élève
seau de théologie chrétienne est
Rien n'est plus imposant que le

iboyants qui renferment le monde,
hé d'une clarté profonde,
même, et vêtu de splendeur,
empli de sa propre grandeur².

at laisse subsister l'obscurité, re-
ent l'impénétrable mystère de la
a suite du morceau n'est pas in-
ment. Il faut aussi louer la marche
es VII, à laquelle Jeanne d'Arc a
héroïsme, et qu'elle emporte vers
où le roi doit être sacré :

• soldat en son ardeur extrême
eims se porte de lui-mesme :
l'envi, les drapeaux ondoyans
d'eux-mesmes se ployans ;
ns imite le tonnerre,
rdement, font résonner la terre :
e et compose une nuit
iru ne laisse que le bruit³.

les femmes.

p. 16.

33.

acle égal à Racine. Un jour
de Corneille, ce qui valait
r. C'est lorsqu'il a mis cea
he de Brutus :

en nous voulant oster
ne sçauroient acheter :
et Rome enfin trompée,
lui qu'elle a vaincu Pompée;
ux également espris
dont elle estoit le prix,
it et vouloient entreprendre
nt de la défendre :
nous ne pouvions gagner,
eux le dessein de regner,
qu'eust penché la balance,
mesme violence¹.

trouvent encore deux vers
as désavoués. Ils expriment
rands secrets de la politique :

e établit son pouvoir,
fin de tout avoir².

me accidentellement, écrire
avoir fait tant de vers détes-
ue son nom ait été préservé
our qualifier plaisamment les
qui inondent le monde de
, toujours satisfaits d'eux-
ement les gens de goût. Scu-

conde édition, Augustin Courbé,

e premier adversaire
 imagina que Dieu lui
 e son poème, tant il
 rit sa manie pour une
 venir visionnaire lui-
 partie quelques sin-
 ale dans une comédie
 ure à la vérité assez
 tour facile, mais qui
 Molière n'en eût tiré
Femmes savantes et
 resque textuellement
 Trissotin¹. Il parait
 re prophète, et il est

l'abord les vers de Des-

mes travaux !
 que je veux !
 ce authentique.
 publique.
 noires, acte IV, sc. iv.)

re votre prix,
 x beaux esprits,
 ar les rues.
 nner des statues.
 ceantes, acte III, sc. v.)

tre d'une manière frap-
 bien. Il lui suffit ici, pour
 un échange de flatteries
 lor se louent eux-mêmes,
 s habiles l'un et l'autre,
 Vadius, et Vadius Tris-
 oulent de source.

LA
er e

tille
lanse

i tra
era
ne.
nfan
eux
ent
luis
avo
erre

. Au
s'a,
radi
us I
ins
du r
is é
ruit
au
irai
mis
aba
tre
it r
tric
,
Koyu

briel Naudé recueillait avec
en donner une collection
s qui arrivaient de tous les
cardinal, bien assuré que l'o-
ses raisons pour compter sur
te, ne se mit pas en frais de
à faire que de prendre des
si ne trouvons-nous en son
t, boutade indépendante d'un

privain qui n'avait pas le cerveau très-sain, mais qui
mait à jeter des défis qu'il soutenait courageuse-
ment. Cet homme singulier dont on a voulu, bien à
ort, faire un homme de génie, c'est Cyrano de Ber-
erac. Il avait, sans aucun doute, beaucoup d'esprit ;
l'a prouvé dans le *Pédant joué*, comédie mauvaise
la vérité, mais riche de traits comiques, d'inten-
ons plaisantes, et d'où Molière a pu tirer deux
es excellentes ; il avait même une certaine vi-
eur de talent qui éclate çà et là dans la tragédie
Agrippine ; quant à l'imagination, il est inutile de
ire, après ses Voyages dans la lune et aux régions du
ciel, qu'il la portait jusqu'à l'extravagance. Toute-
sa véritable supériorité est dans l'outrage : per-
e n'est plus insolent à provoquer, et on peut
qu'il insulte admirablement ; mais au moins ne
chait-il pas pour faire ce vilain métier, et il était
ours prêt à soutenir son dire l'épée au poing. Le
ombre des adversaires ne l'effrayait pas, et si dans
Lettre aux frondeurs il les provoque en masse, il
ait homme, comme un autre Rodomont, à vider sa
uerelle en champ clos. Tel fut l'unique champion

ron, c'est de mêler la cri-
 Toutes les fois que l'auteur
 sure, il relève les invrai-
 e ingénue et sans paraître
 admirant Virgile, on trouve
 séjournent bien longtemps
 enveloppe et les dérobe à la
 -on pas fâché d'entendre
 e : »

mée ¹ ?

La réflexion jetée après la paraphrase de l'exclama-
 tion de Salmonée, *discite justitiam monili*, est du
 même genre et non moins piquante :

Cette sentence est bonne et belle ;
 Mais en enfer à quoi sert-elle ?
 Faire là des sermons si beaux,
 C'est donner des fleurs aux pourceaux ².

Ne fait-il pas une juste et plaisante censure du carac-
 tère d'Enée dans ce passage :

Enée fit le Jérémie
 Et mouilla sa face blême,
 Il pleuroit en perfection
 Et même sans affliction ³.

C'est par ces traits de critique saine et ingénieuse,
 par le rapport constant de la caricature au modèle,
 par le sel, la vivacité et le naturel de la plaisanterie,

¹ *Virgile travesti*, t. I, liv. I, p. 65.

² *Ibid.*, t. II, liv. VI, p. 166.

³ *Ibid.*, ch. I, p. 49.

DEUXIÈME

DE LOUIS XIV

LE PREMIER

son siècle. — Molière. — Le
u théâtre de Molière. — Ap
omédies. — La Fontaine. —
t de la fable. — Ses rapport

s'apaise comme par en-
tement; la royauté recueille enfin, au profit
France qui l'aime, qui l'admire et qui se repo-
elle, le fruit de leurs efforts communs contre la
sance des grands, source éternelle de discordes c
et d'affaiblissement national. Lorsque cette g
d'intrigues, de chansons, de pamphlets, de perfidi
ciproques a cessé, tous les acteurs, après avoir ch
de rôle plusieurs fois, n'ayant rien à s'envier ni
reprocher en fait de versatilité et de ridicule, pre
bravement leur parti : les princes deviennent l
coration du trône et ses fidèles appuis; le parler
abandonnant toute ambition politique, se résig
enregistrer docilement les édits de toute natu

, dans ce cortège de grands écrivains par des chefs-d'œuvre le règne XIV qui les inspire et qui les prodigions d'abord Molière, qui obtint du génie sous la royauté absolue, le théâtre comique fut presque où on ne parlait pas de liberté, et n'eut aucune entrave. Il est vrai hors d'atteinte et qu'elle se mon-

tra très-facile sur tout ce qui ne la touchait point. Molière eut donc droit de contrôle sur les mœurs de la société, et même ses hardiesses étaient encouragées. La cour et la ville goûtèrent ou subirent d'assez bonne grâce les leçons du poète, qui n'eut de lutte à soutenir que contre l'hypocrisie; mais enfin il réussit à la démasquer en plein théâtre. Avant d'arriver à cette puissance souveraine du talent, Molière avait passé par un long noviciat d'épreuves morales et d'observations. L'étude de son propre cœur troublé par la passion lui avait donné des lumières pour mieux voir les secrets ressorts des actions humaines. Doué d'une force prodigieuse de recueillement et de méditation, au milieu des agitations d'une vie nomade et de la direction d'une troupe d'acteurs plus difficile à régir qu'un empire, il sut unir l'activité et la contemplation; il fit plus encore: il s'oublia lui-même, il se désintéressa de ce qu'il voyait si nettement, de ce qu'il comprenait si bien; son âme sincère et compréhensive reçut fidèlement l'empreinte de l'humanité, et son puissant génie exprima ce que contenait son âme. C'est ainsi qu'il put peindre avec tant de relief

barreau, on ne put l'y re-
nit entrevu le détournait de
raconte que son premier
ermonner pour rompre son
'il l'enrôla lui-même pour
ns la troupe improvisée de
encore il eut à combattre
vocation, car le prince de
condisciple, à Paris, chez
Clermont, tenta sa vanité
de cour. Mais ni l'amitié
ne purent le détacher du
ait marqué de ce signe du
ans une voie déterminée.
tique s'était développé en
oraliste : comme auteur, il
de trouver un terrain digne
r divertir la foule quelques
nière des Italiens, qu'il imi-
et dans *le Dépit amoureux*.
de grande comédie il avait
es, son habileté à peindre
Lié dès lors et comme en-
r ses goûts d'acteur, par ses
, il faut bien l'avouer, par
comprit enfin que la tâche
emporains était un rôle vul-
ait monté devait être élevée
vait devenir une école pour
prit et les vices du cœur, ou,
éconcerter par le ridicule.

sainte ferveur d'un véri-

t d'intrigues à suivre;
e mêler de bien vivre.
s n'ont d'acharnement;
éché seulement,
avec un zèle extrême
il ne fait lui-même¹.

on dire avec Molière; et
e du *Tartufe*.

vertu, que Molière a été
le. Ici encore la réponse
te sur *le Misanthrope* et
eau; mais si le reproche

est grave, la méprise ne l'est pas moins. En effet,
Alceste, tout honnête homme qu'il soit, n'est point
vertueux, puisque la vertu n'existe pas sans con-
trainte, sans sacrifice et détachement de soi-même :

Alceste n'en est pas là. L'erreur de Rousseau vient
e que, dans son orgueil et sa sauvagerie, il se
rait lui-même pour un type de vertu; de sorte
en paraissant défendre Alceste, il plaide sa propre
se. Le fond de la misanthropie est un orgueil
nnique qui n'exclut pas la probité, mais qui la
l insociable : c'est là seulement ce que Molière
que par le ridicule. Alceste a le tort de se croire
ait et infaillible, d'exagérer sa propre valeur mo-
, de ramener tout à soi et de ne voir que faiblesse
erversité dans tout ce qui s'oppose au despotisme

din ou la *Comtesse d'Escarbagnas* pour corrompre la beauté dans les pièces ou sans alliage et enlever ainsi à Molière un poète comique n'osera lui disputer l'hérédité dit-elle après La Fontaine : « mon homme. » Et, en effet, Molière et ceux qui aiment à voir clair dans les hommes, qui n'ont ni le goût de trahir d'être trompés, qui ne craignent pas de se faire du cœur et qui veulent pénétrer et dévoiler les autres. La Fontaine est bien trempé, sincère avec lui-même, indubitablement clairvoyant du côté du prochain. Ces deux écrivains ont eu l'un pour l'autre une estime si grande qu'ils ont entre eux une remarquable raison de ne pas les séparer. Reparaître La Fontaine, et faisons-le d'autant plus que son génie, ne disons pas sa gloire, ne soit mis en doute, ne disons pas en péril, poète.

La Fontaine, c'est la fleur de l'esprit, un parfum d'antiquité. Il relève de Platon, mais il procède aussi de Villon et il a rencontré tout ce qu'il y a de plus pur dans l'antiquité classique et dans le moyen âge sans trace d'effort, de sorte qu'il reproduit d'une double tradition avec le caractère

Je dis *reparaître*, parce que longtemps avant l'histoire j'avais publié sur La Fontaine une étude que vous trouverez dans mes *Essais littéraires*, deuxième volume, page 230.

néité. N'allons pas croire La Fontaine sur parole, lorsqu'il nous dit qu'il fit de sa vie deux parts,

Dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire¹.

Sans doute il a beaucoup dormi, et il parle du *vrai dormir* avec trop de passion et de reconnaissance pour qu'on ne soit pas assuré qu'il en ait souvent savouré les douceurs; mais il est bon de s'entendre sur cette paresse si féconde en chefs-d'œuvre. Certes, ce n'était pas celle de l'esprit. La Fontaine lisait beaucoup, il lisait avec passion :

J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi².

Il jouissait vivement de ses lectures, il les digérait avec délices, et cette ivresse de l'âme le plongeait dans une rêverie méditative d'où il sortait par l'inspiration. C'est ainsi que ce désœuvré pouvait mieux que personne

Faire usage du temps et de l'oisiveté³.

Alors, pleinement éveillé et riche des fruits de ce travail qui avait été pour lui un plaisir, il écrivait, non pas négligemment et à l'aventure, mais avec un soin curieux, une attention soutenue, un goût délicat et plein de scrupules, ces fables immortelles qu'on ne se lasse pas de relire, aliment et parure de la pensée.

¹ *Épître* de la Fontaine, pour et par lui-même.

² *Épître* XXII, à Huet, v. 70.

³ *Id.* XVI, à madame de la Sablière, v. 94.

L'apologue de La Fontaine tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères, à la poésie gnomique par les préceptes. Ce n'est pas tout, car le poète intervient souvent en personne. Le charme suprême de ces compositions, c'est la vie. L'illusion est complète; elle va du poète, qui a été le premier séduit, aux spectateurs qu'elle entraîne. Homère est le seul poète qui possède cette vertu au même degré. La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte, et son récit est une peinture; son âme, doucement émue du spectacle dont elle jouit seule d'abord, le reproduit en images sensibles. Là se trouve le secret principal du style de La Fontaine; tout y est en tableaux et en figures. Cette simplicité dont on le loue n'est que dans le naturel des images qu'il choisit ou qu'il trouve pour représenter sa pensée ou plutôt son émotion. Si l'on veut s'en donner la peine, ou plutôt le plaisir, on verra que l'invention dans le langage n'a jamais été portée plus loin; le mot abstrait ne paraît pas, la métaphore y supplée de manière à parler aux sens. A proprement parler, on ne lit pas les *Fables* de La Fontaine, on les regarde, on ne les sait point par cœur, on continue de les voir. Si l'on ajoute à cet attrait de la réalité vivante le plaisir que cause le spectacle de l'humanité visible sous ces symboles animés, on aura les deux principes de l'intérêt universel qu'excitent les *Fables* de La Fontaine. L'illusion qui le domine et qui l'inspire si heureusement ne tient pas seulement à l'imagination, mais à la sensibilité : car dans sa longue fa-

UE DE
c les
la n
on co
ans l
es de
pell
ce de
une
idrait
ne d
de le
est to
erfide
près
mieu
nais
us sù
ache
tère
parle
sonn

ément. Aussi voyez à quelle mâle élo- |
lève, lorsqu'il met dans la bouche
nube ces terribles paroles :

, Romains, que le ciel quelque jour
te chez vous les pleurs et la misère,
en nos mains, par un juste retour,
dont se sert sa vengeance sévère,
ous fasse, en sa colère,
claves à votre tour ¹.

XI, f. vii, v. 83. — Ce passage a heurei

aura

prin

la p

it p

e, q

onso

... les secrets de morale et de poésie

Il nous a fallu l'aveu direct et public de
sensibles pour être assuré que La Fonta
pour lui l'universalité des suffrages; m
ment des beautés dont il abonde a été
ques-uns, il n'a été donné à person
désabuser le monde d'une admiration qu
dans le cœur de l'homme.

La Fontaine et Molière sont insépa
tiennent pour ainsi dire la main devar
qui les admire et qui les aime. Elle l
tous deux de n'avoir pas haï les homme
peint les travers et les faiblesses avec t
et par des moyens analogues, car la fi
mains de La Fontaine, est devenue

Une ample comédie à cent actes divers

arallèle entre le génie de ces deux
donc inévitable. Chamfort l'a fai
e, dans un morceau célèbre qu'il

Œuvres de La Fontaine, le Songe, pour r
de Conti, v. 24.

ibid., liv. V, f. 1, v. 27.

CHAPITRE II

La Rochefoucauld. — Le Livre des Maximes. — Esprit de cet ouvrage. — Madame de La Fayette. — La princesse de Clèves. — Madame de Sévigné. — Son caractère. — Mérite de ses lettres. — Le cardinal de Retz. — Mémoires sur la Fronde. — Politique du cardinal de Retz. — Ses maximes. — Ses portraits. — Ses narrations.

La splendeur du siècle de Louis XIV a produit, dans l'optique des temps, une illusion qu'il est bon de signaler : c'est que, parmi les noms antérieurs, ceux qui n'ont point pâli dans la lumière de cette époque ont paru lui appartenir. Ainsi Corneille, Descartes et Pascal, que nous avons dû remettre à leur vraie place, semblèrent graviter autour du grand roi, parce que, après sa venue, leur gloire n'en fut pas éclipsée. Voilà sans doute des métaphores bien astronomiques, et comment les écarter quand on parle d'un prince qui avait pris le soleil pour emblème ? Il suffira de ne plus y revenir. Mais si l'inexorable chronologie enlève au siècle de Louis XIV le père du théâtre et celui de la philosophie, et même l'incomparable écrivain dont la prose n'a pas été égalee, il serait injuste de pousser plus loin ces reprises, et de réclamer au profit de l'âge précédent les grandes intelligences qui, bien que déjà mûres, attendirent, pour donner leurs fruits, l'arrière-saison de la vie. Celles-là sont bien, par le génie, contemporaines de Louis XIV. A ce titre, nous ne lui avons disputé ni Molière ni La Fontaine.

téressement conçu par le stoïcisme n'est qu'un mot, mais la vertu n'en est pas moins une réalité. Pour être vertueux, il faut vouloir le bien, et pour le vouloir, il faut l'aimer. La vertu, c'est le sacrifice, et, à un moindre degré, la subordination de l'intérêt privé à un intérêt plus étendu et plus élevé; et, comme le dit encore Vauvenargues : « La préférence de l'intérêt général au personnel est la seule définition qui soit digne de la vertu et qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercenaire du bien public à l'intérêt propre est le sceau éternel du vice¹. » Mais encore, pour la pratique du bien, faut-il le goût, la passion du bien, et dans la passion le moi se retrouve. Le propre de l'affection, c'est de s'identifier tout ce qu'elle embrasse; son effet, lorsqu'elle est grande et noble, est d'agrandir et d'ennoblir le *moi*, non de le détruire. Mettra-t-on sur la même ligne celui dont le moi se concentre dans sa personne, dans la satisfaction de ses sens, de sa cupidité, et celui dont le moi embrasse sa famille, sa patrie, l'humanité, et qui peut dire avec le poète :

Homo sum, nihil humani a me alienum puto².

Le livre de La Rochefoucauld est un réquisitoire contre l'amour-propre. Il est fondé en raison, si l'amour-propre n'est, comme il le dit, que « l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; » cet amour-propre c'est l'égoïsme, et personne ne con-

¹ Vauvenargues, p. 52.

² TÉRENCE, *Heautontimorumenos*, acte I, sc. 1, v. 25.

STOIRE DE LA

de l'égoïsme, q
e, ne soit l'al
nd les homme
les tyrans de
les moyens; r
rs de soi, et n
e comme les
qui lui est pro
dresse et que
ucauld pours
s plus spéciel

« Il est, di
ix et obéissar
et cruel, tim
ons, selon l
ournent et le
ux richesses
selon le cha
et de nos e
t d'en avoir
parce qu'il se
a une quand i
constant, et c
s causes étra
sent de lui e
, d'inconstan
té, de lassitu
et on le voit
empressemen
tenir des cho
, et qui même

L'AMOUR, GOUVERNANT AVEC UN

de François II, galante et spirituelle, curieuse des intrigues de cour, avec son cercle de beaux esprits et de femmes élégantes, n'est-ce pas la duchesse d'Orléans ? Comment méconnaître M. de La Fayette sous le nom du prince de Clèves, et M. de La Rochefoucauld sous les traits de M. de Nemours ? L'analogie est frappante dans le caractère des personnages et dans les données générales de la fable ; la différence est dans les incidents de l'action et dans la rigueur du dénouement.

Comme œuvre littéraire, *la Princesse de Clèves* était plus qu'une nouveauté, c'était presque une révolution. Le roman cessait par là d'être le mensonge de l'histoire et de la passion ; il entrait enfin dans la vérité, il s'humanisait dans ses peintures et dans ses proportions. L'histoire n'est plus qu'un cadre où la passion se développe ; les événements réels qui se mêlent à la fiction ne sont point altérés dans leur essence, ni dénaturés dans leurs principes. Dans ce charmant ouvrage, qui reste un modèle, l'action commence aux dernières années du règne de Henri II, et se prolonge sous celui de François II. L'intrigue se lie habilement aux principaux faits historiques sans nuire à leur enchaînement. C'est déjà le procédé de Walter Scott. Il est vrai que les mœurs sont transportées du dix-septième siècle dans le seizième, et que la cour des Valois est l'image de celle des Bourbons ; mais qu'importe cet anachronisme des mœurs couvert par l'éternelle vérité de la passion ? Racine a eu le même tort, plus gravement peut-être, et la même supériorité dans la peinture du cœur humain

l'absout complètement. De merveille en introduisant dans les drames, ce qu'on a et les soins qu'on a donnés pris sur l'étude du cœur humaine seule fait vivre les œuvres de soire a ruiné le principal, teuse, que les érudits cont ignorants n'apprécient pas, sacrifié la vérité morale que les doctes peuvent reco

Madame de La Fayette ne à madame de Sévigné, qui dans l'amitié qui l'unissait cauld. Ce nom, qui se place porte si bien avec lui l'éloq qu'il est devenu la plus do semble, pour parler comme alexandre et des héros, qu'au admirée ne puisse recevoir d dame de Sévigné les partage. aucune des qualités de son rêveuse, compatissante, au de larmes, esprit railleur sa licence comme sans prudence, toujours simple, vive Sévigné n'a eu d'excès que d'emportement que contre la

¹ « La déraison me pique et l'ense. » T. I, lett. 128, p. 221.

foi. Sa nature fut si heureuse, si pure, si sensee, que Ménage et Chapelain purent l'endoctriner sans la rendre pédante, que les conversations de l'hôtel de Rambouillet ne lui guindèrent pas l'esprit, qu'elle put garder l'amitié de Port-Royal et rester indulgente, et qu'elle reçut les traits envenimés de Bussy sans rien perdre de sa bonne renommée.

Quand on se représente tant de qualités brillantes, ornements d'une solide raison, on ne peut s'empêcher de porter envie à ceux qui ont vécu dans l'intimité de madame de Sévigné, et qui ont vu briller cet esprit dont madame de La Fayette a dit qu'il éblouissait les yeux. S'il est vrai que ses lettres ne peignent pas toute la tendresse de son âme, et « qu'elle cache au monde, à elle-même et à sa fille la moitié de l'inclination qu'elle a pour elle, » il nous manque aussi quelque chose de l'entrain de son esprit si vif à la réplique, si prompt à s'animer, et de son intarissable gaieté. Ne nous plaignons pas cependant; car le commerce épistolaire a aussi des bonnes fortunes qui lui sont propres et qui compensent par la précision du langage, par le trait plus finement aiguisé, et par l'élevation du style et des idées, les charmants caprices de la conversation. Ces lettres, telles qu'elles sont, nous donnent le spectacle unique d'un esprit supérieur, tout entier à ses pensées et à ses sentiments, courant en pleine carrière, se jouant, dans la souplesse gracieuse et forte de sa nature, par mille détours et brusques écarts, précipitant ou ralentissant son allure au gré de ses émotions, s'arrêtant sans fatigue et laissant sur sa trace un sillon de pure lumière.

ISTOIRE

lissent,

plus à louer ce chef-d'œuvre de naturel et d'originalité; on a épuisé toutes les formules de louange et cependant on n'a pas exagéré le mérite de ce style qui peint tout ce qu'il exprime; tour à tour gai, attendrissant, pathétique, quelquefois

il apporte quelques preuves de ces mérites. Laissons de côté la scène de Boileau et du propos des *Provinciales*², et de la véracité de ce récit de l'enlèvement de mademoiselle de Montpensier par le comte de Béthune-Cassepot³, un peu suspect; mais donnons en échange quelques-uns de ces cordons bleus qui faillit ternir la gravité de Louis XIV : « Toute la cour était magnifique, M. de La Trousse des mieux;

il se fâcha et presque honteux d'avoir à revenir sur un point de madame de Sévigné. Mais comme on ne se peut lui reprocher d'avoir dit : « Racine passera comme le café » il ne faut pas non plus se lasser de répéter qu'elle n'a pas comparé Racine et le café, et que si elle a montré quelque froideur pour le jeune rival de son vieil ennemi, elle a fini par l'admirer sans réserve. M. de La Harpe dans son article de la *Biographie universelle* de M. Aubenas dans la *Vie de madame de Sévigné*, ont commenté s'était formée cette phrase sacramentelle, par Voltaire et rédigée définitivement par La Harpe. M. de La Harpe raconte l'histoire de cette curieuse invention dans son étude sur madame de Sévigné, *Essais de littérature* seconde série, p. 290-292.

Madame de Sévigné, lett. 1140, t. VI, p. 96.

lett. 1044. t. V, p. 363.

il y eut un embarras dans sa perruque qui lui fit passer ce qui était à côté assez longtemps derrière, de sorte que sa joue était fort découverte; il tirait toujours ce qui l'embarrassait, qui ne voulait pas venir; cela fit un petit chagrin. Mais sur la même ligne, M. de Montchevreuil et M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle furie, les épées, les rubans, les dentelles, les clinquants, tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes les petites parties crochues étaient si parfaitement entrelacées, que nulle main d'homme ne put les séparer; plus on y tâchait, plus on les brouillait, comme les anneaux des armes de Roger : enfin, toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manège demeurant arrêté, il fallut les arracher de force et le plus fort l'emporta. Mais ce qui déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon d'Hocquincourt, qui était tellement habillé comme les Provençaux et les Bretons, que ses chausses de page étant moins commodes que celles qu'il avait d'ordinaire, sa chemise ne voulait jamais y demeurer, quelque prière qu'il lui en fît : car, sachant son état, il tâchait incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours inutilement : de sorte que madame la Dauphine ne put tenir plus longtemps les éclats de rire, ce fut une grande pitié; la majesté du roi en pensa être ébranlée, et jamais il ne s'était vu, dans les registres de l'ordre, l'exemple d'une telle aventure¹. » Ni Hamilton, ni Voltaire n'ont plus de vivacité,

¹ *Madame de Sévigné*, lett. 1002, t. V, p. 252.

n'ont pas ce degré d'aisance et de naturel dans uement.

outons un tableau du même genre : « L'arche-
de Reims revenait hier fort vite de Saint-
ain; c'était comme un tourbillon; il croit
être grand seigneur, mais ses gens le croient
e plus que lui. Ils passaient au travers de Nan-
tra, tra, tra; ils rencontrent un homme à che-
are, gare. Ce pauvre homme veut se ranger;
heval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six
ux renversent cul par-dessus tête l'homme et
eval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus
e carrosse en fut versé et renversé. En même
t, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à
oués et estropiés, se relèvent miraculeusement,
tent l'un sur l'autre, s'enfuient et courent en-
pendant que les laquais de l'archevêque et le
r et l'archevêque même se mettent à crier :
e, arrête ce coquin; qu'on lui donne cent coups.
evêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais
ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et
les oreilles¹. » On pourrait détacher vingt
aux de même mouvement et de même coloris.
monons-nous le passe-temps d'en détacher un
e, un seul. C'est une scène plaisante et ma-
se où la bonne âme de madame de Sévigné se
le plaisir d'être cruelle. La voici : « Je vis
ne chose chez Mademoiselle qui me fit plaisir.
ne de Gesvres arrive belle, charmante et de

bonne grâce : madame d'Arpajon était au-dessus de moi ; je pense que la duchesse s'attendait que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devais une incivilité de l'autre jour, je la lui payai comptant, et ne bronchai pas. Mademoiselle était au lit ; madame de Gesvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade ; cela est fâcheux. On apporte à boire à Mademoiselle, et sans donner la serviette ; je vois madame de Gesvres qui dégante sa main maigre ; je pousse madame d'Arpajon ; elle m'entend et se dégante ; et d'une très-bonne grâce avance un pas, coupe la duchesse, et prend et donne la serviette. La duchesse de Gesvres en a eu toute la honte ; elle était montée sur l'estrade et elle avait ôté ses gants, et tout cela pour voir donner sa serviette de plus près par madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie ; c'est bien employé : a-t-on jamais vu accourir pour ôter à madame d'Arpajon, qui est dans la ruelle, un petit honneur qui lui vient tout naturellement ? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate. Mademoiselle n'osait lever les yeux, et moi, j'avais une mine qui ne valait rien¹. » Voilà toute la méchanceté de madame de Sévigné, elle se compose d'un peu de malignité et de beaucoup d'enjouement.

Passons « du plaisant au sévère, » et même à l'extrême pathétique. Madame de Longueville a perdu son fils tué au passage du Rhin. Personne n'ose le lui dire, elle va l'apprendre et nous serons

¹ *Madame de Sévigné*, lett. 116, t. I, p. 197.

témoins de sa douleur : « Ma
 était retournée depuis deux j
 elle est presque toujours : on
 M. Arnauld pour dire cette te
 moiselle de Vertus n'avait qu'à
 si précipité marquait bien que
 En effet, dès qu'elle parut : Ah
 ment se porte monsieur mon f
 aller plus loin. Madame, il se
 sure. — Il y a eu un combat.
 lui répondit rien. — Ah ! ma
 mon cher enfant, répondez-mo
 dame, je n'ai point de parole p
 Ah ! mon cher fils ! est-il mort
 pas eu un seul moment ? Ah !
 fice ! Et là-dessus elle tombe s
 que la plus vive douleur peut
 vulsions, et par des évanouiss
 lence mortel, et par des cris
 larmes amères, et par des élans
 plaintes tendres et pitoyables,
 N'eût-elle écrit que cette pag
 ont mouillée, que les plus in
 mais d'un œil sec, madame c
 par le cœur au niveau de nos pl
 sait qu'en parlant de Turenne,
 plus touchante que Mascarón et
 chrétienne. La mort soudaine

¹ Le grand Condé.

² *Lettres de madame de Sévigné*, t.

pirera des paroles dignes de Bossuet : « Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place; dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu; qui était le centre de tant de choses : que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps, je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment ¹. » Lorsque madame de Sévigné écrivait au cours de la plume avec une familiarité sublime ces lignes éloquentes, La Fontaine n'avait pas encore fait dire à la Mort par son vieillard :

Attendez quelque peu :

Ma femme ne veut point que je parte sans elle;

Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;

Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.

Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle ² !

Et sans doute La Fontaine ignorait qu'avant lui madame de Sévigné eût trouvé, comme lui, ce beau mouvement de sensibilité. Mais ces grands esprits de même race sont sujets à de pareilles rencontres.

Si nous voulons savoir ce que, pour son propre compte, madame de Sévigné pensait de la vie et de la mort, nous n'avons qu'à prendre ce qu'elle

¹ *Madame de Sévigné*, lett. 1184, t. VI, p. 201.

² *Fables*, liv. VIII, f. 1, v. 29.

crivait de sa plume toujours si rapide et si re, et cette fois encore éloquente : « Vous me rendez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien : je vous avoue que j'y trouve des chagrins ; mais je suis encore plus dégoûtée de la

Je me trouve si malheureuse d'avoir à finir ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarrassée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'aille, cela m'assomme. Et comment en sortir ? par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un coup au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? Qu'aurai-je à lui présenter ? La crainte, la nécessité feront-elles mon revers lui ? N'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ? Que puis-je espérer ? Suis-je digne du paradis, suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative d'embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude, mais rien n'est si naturel que la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces réflexions, et je trouve la mort si terrible, que je hais la vie, parce qu'elle y mène, que par les épines elle est semée¹. »

Madame de Sévigné, comme La Fontaine, peut bien en être en présence de Louis XIV quelques éblouis-

sements et certaines velléités d'adulation, mais elle n'est point fascinée et elle se remet promptement. Elle avait été frondeuse à côté de son cousin le coadjuteur, elle avait gardé le souvenir de Fouquet, et elle se tenait volontiers à l'écart pour conserver sa franchise. Il est facile de surprendre et de suivre dans ses lettres une veine de fronderie, et comme une nuance d'opposition qui la détache avec agrément de la nouvelle génération. Ainsi elle dira à sa fille : « La royauté est établie au delà de ce que vous pouvez imaginer : on ne se lève plus, on ne regarde plus personne¹. » Cela est légèrement décoché, mais le trait n'en est pas moins pénétrant. Peut-on accuser plus finement l'infatuation de la puissance qui ne daigne plus même laisser tomber ses regards sur ses adorateurs ? Voici dans le même esprit frondeur, sur les impôts, une métaphore peu agréable aux financiers : « J'ai toujours, dit-elle, la vision d'un pressoir que l'on serre jusqu'à ce que la corde rompe². » Ailleurs, elle raille agréablement ces bons Bretons enchantés qu'on ait agréé les subsides qu'ils ont libéralement votés : « Nous avons percé la nue du cri de *Vive le roi !* Nous avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum* de ce que S. M. a bien voulu prendre notre argent³. » Citons encore le passage suivant qui contient en germe un pamphlet foudroyant ; il n'y manque qu'un peu de fiel et de déclamation, mais il ne faut pas chercher ces ingrè-

¹ *Madame de Sévigné*, lett. 397, t. II, p. 345.

² *Id.*, lett. 356, t. III, p. 221.

³ *Id.*, lett. 334, t. II, p. 194.

dients-là chez madame de Sévigné pour réformer les libéralités et les prendre de vieux règlements qu'à la moitié; je parie qu'il n'est pas comme cela tombe sur nos lieutenants généraux, commis, présidents et autres, on n'aura guère de générosité de rien retrancher.

Avec ce fonds d'indépendance, elle était à ses vieilles affections pour madame de Sévigné, qui avait un attachement pour la tribu des *l'ancienne* à crier Vive donc notre vieux le jeune Racine triomphait au moment de la disgrâce du héros d'*Andromaque*, comme elle dit, et elle neille, écrit-elle à sa fille en 1671 qui sera jouée dans quelque temps de venir des anciennes. Molière *le sotin*, qui est une fort plaisante chose, donnera son *Lutrin* et sa *P*

qu'on peut faire pour son service². » A cette époque de sa vie, le cardinal de Retz, hors de faction et d'intrigue, pouvait goûter ces agréables délassements de l'esprit; il aurait pu lui-même en donner, car déjà il avait écrit, en partie, ces *Mémoires* qui font revivre les événements et les personnages de la Fronde. C'est par ces confidences qu'il se recommande à la postérité.

¹ *Madame de Sévigné*, lett. 434, t. II, p. 456.

² *Id.*, lett. 232, t. I, p. 470.

propre témoignage que nous essaye-

ion de Paul de Gondi n'était point
y avait eu deux Gondi sur le siège
s, et il était devenu cadet de fa-
du second de ses frères. Dans les
ne monarchie, cette situation d'un
ison était plus impérieuse qu'une
soustraire à cette nécessité, il eut
un enlèvement en vue d'arriver au
me conspirer contre Richelieu, en-
pour prouver qu'il serait un mau-
idales inutiles! Après avoir écrit,
, l'histoire de la conspiration de
lait sa passion pour les complots, il
fugier dans l'étude de la théologie,
r, les inquiétudes et la pénétration
e tarda pas à monter dans la chaire
fit applaudir son éloquence¹, et
lit de mort, put le désigner, en le

la main de Balzac le témoignage hyper-
ge suivant du *Socrate chrétien* : « Vous
it Jean Chrysostome qui ne se vérifie en
bé de Rais; l'éloquence avec laquelle il
du christianisme n'est point inférieure à
avez figurée. Elle n'instruit pas moins, et
ln y remarque la même beauté, la même
orce. Car il tonne et il foudroie quelque-
de ses figures ne gâtent point la pureté
es sermons, le calme subsiste avec la tem-
dans les Homilies de saint Chrysostome. »
306, édit. de 1652.

un grand coadjuteur, à la survie
 évêque de Paris. Le nouveau
 voir la réalité des vertus de sa
 au moins de paraître ce qu'il
 n'aurais pas, dit-il, de quelle néces-
 saires à un évêque. Je sentais qu'
 eux de ceux de mon ordre m'
 is étroite et plus indispensable
 sentais en même temps que je
 ble, et que tous les obstacles,
 gloire, que j'opposais au dérèg-
 e des dignes fort mal assurées
 rs de réflexion; le parti de fa-
 n⁴. » Il avoue que cela est bon
 devant Dieu, mais c'était le p-
 nde, qui peut être trompé. De
 ncs, n'en sont pas moins honte-
 tes. Au moins, après cela, falla-
 nde, et jouer son rôle de man-
 ie de son côté.

La destinée est pour une forte part dans les torts
 cardinal de Retz, qui n'a pas choisi sa carrière. Sa
 ure les a aggravés, et toute son habileté n'a pas pu
 voiler et moins encore les rendre excusables. En-
 gé malgré lui dans le sacerdoce, il accepta de gaieté
 cœur, il convoita même le rôle de tribun mitré; il
 dut rester évêque et devenir chef de parti; il as-
 a en même temps à paraître honnête homme, et le

désir de concilier ce qui était contradictoire fut un attrait de plus pour son imagination amoureuse de l'extraordinaire, et pour son esprit subtil et hardi, fertile en expédients dans les circonstances difficiles. Ce nom de chef de parti chatouillait son orgueil, parce que rien ne lui paraissait plus épineux et plus glorieux que la conduite d'un parti. Il faut l'entendre sur ce point : « Y a-t-il une action plus grande au monde que la conduite d'un parti ? Celle d'une armée a, sans comparaison, moins de ressorts ; celle d'un État en a davantage ; mais les ressorts n'en sont à beaucoup près ni si fragiles, ni si délicats ; enfin je suis persuadé qu'il faut plus de grandes qualités pour former un bon chef de parti que pour faire un bon empereur de l'univers, et que dans le rang des qualités qui le composent la résolution marche de pair avec le jugement. Je dis avec le jugement héroïque, dont le principal usage est de distinguer l'extraordinaire de l'impossible ¹. » Cela peut être vrai, mais l'illusion du coadjuteur sera de croire que la Fronde est un parti et qu'il la dirige. Il n'y a point de parti sans une pensée sérieuse de réforme ou de conquête. La Fronde ne savait pas où elle marchait : composée d'éléments hétérogènes, elle était un assemblage de factions qui s'agitaient sans intention déterminée et pour le plaisir de s'agiter ; dans ce pêle-mêle, Paul de Gondi n'était que le meneur d'une cabale.

Toutefois, il avait quelques-unes des grandes qualités qu'il demande à un chef de parti ; mais le milieu

¹ *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 18.

quel il était placé ne lui permettait pas de les
 er. Il dissipa en intrigues et en turbulence des
 ces de jugement et d'imagination qui, sur un
 réâtre, auraient pu produire de grands mou-
 s et achever de grands desseins. Il nous donne
 ire, non par ses actes qui ne sont que des ex-
 s et des finesses qui tournent quelquefois à sa
 on, mais par les réflexions que lui suggèrent
 mes qu'il manie et les choses qu'il voit. Il faut
 ir quelques-unes de ces remarques profondes
 t d'un observateur capable de devenir homme
 Il nous dira, par exemple, quels sont les gens les
 doutables dans les émotions populaires : « Les
 dit-il, n'y viennent que par force ; les men-
 y nuisent plus qu'ils ne servent, parce que la
 du pillage les fait appréhender ; ceux qui y
 t le plus sont les gens qui sont assez pressés
 ars affaires privées pour désirer du changement
 s publiques, et dont la pauvreté ne passe pas
 is jusques à la mendicité publique ¹. » Autre
 lu même ordre : « Le crédit parmi les peuples,
 et nourri de longue main, ne manque jamais
 'er, pour peu qu'il ait de temps pour germer,
 rs minces et naissantes de la bienveillance pu-
 que le pur hasard fait quelquefois pousser ². »
 nissait bien l'esprit des masses populaires celui
 it : « Il n'y a rien où il faille plus de précau-
 n'en tout ce qui regarde les peuples, parce qu'il

moires du cardinal de Retz, t. 1, p. 25.

., p. 137.

n'y a rien de plus déréglé ; il n'y a rien où il les faille plus cacher, parce qu'il n'y a rien de plus défiant ¹. » Voici qui témoigne encore de son expérience : « Les extrêmes sont toujours fâcheux ; mais ils sont sages quand ils sont nécessaires ². » Les agitateurs qui ne veulent pas être battus peuvent réfléchir sur la maxime suivante : « Il n'y a rien de si grande conséquence dans les peuples que de leur faire paraître, même quand on attaque, que l'on ne songe qu'à se défendre ³. » On n'a pas besoin de leur rappeler celle-ci, qui n'est pas moins juste : « En matière de sédition, tout ce qui la fait croire l'augmente ⁴. » Ce qu'on va lire ne s'applique pas seulement aux maladies des États : « La guerre civile est une de ces maladies compliquées dans lesquelles le remède que vous destinez pour la guérison d'un symptôme en aigrit quelquefois trois ou quatre autres ⁵. » Retz ne donne pas seulement des avis aux factieux, il avertit aussi ceux qui gouvernent : « L'extrémité du mal n'est jamais à son période que lorsque ceux qui commandent ont perdu la honte, parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect ; et c'est dans ce même moment que l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions ⁶. » Voici encore une observation bien fine et bien juste : « Il y a des temps

¹ *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 133.

² *Ibid.*, p. 101.

³ *Ibid.*, p. 91.

⁴ *Ibid.*, p. 188.

⁵ *Ibid.*, p. 226.

⁶ *Ibid.*, p. 66.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

disgrâce est une manière de feu qui purifie toutes mauvaises qualités, et qui illumine toutes les vies; il y a des temps où il ne sied pas bien à un tête homme d'être disgracié ¹. » On voit que dans *Mémoires* il y a de l'instruction pour tout le monde.

Le cardinal de Retz a tiré de son expérience de sa vie, et de celle de ses contemporains qu'il a emprunté certaines maximes littéraires dont l'empreinte est marquée dans son livre. Ainsi les maximes détachées, comme l'apophtegme, et qui donnent tant de relief à une pensée fine ou profonde, avaient été mises à la mode par le duc de La Rochefoucauld; ainsi les portraits si finement touchés que mademoiselle de Scudery disait dans ses romans, et qui piquèrent d'émulation mademoiselle de Montpensier et Bussy-Rabutin, eurent eu une vogue prodigieuse ²; ainsi encore, le goût de briller, et de garder quelque temps la parole dans les cercles, si nombreux alors, de la société polie, introduit l'habitude de ces narrations piquantes et brillantes, dans lesquelles l'imagination égayée brode ses capricieux ornements sur un fond léger de vérité : en conséquence, le cardinal de Retz fera des maximes, des

Mémoires du cardinal de Retz, t. I, p. 44.

Nous l'avons déjà dit, les portraits ont été une des passions de la première moitié du dix-septième siècle. Tout le monde se peignait ou se faisait peindre. Ces peintures physiques et morales sont des œuvres d'un art souvent très-fin et très-délicat; elles forment une galerie complète. Les curieux et les connoisseurs savent gré à M. Édouard de Barthélemy de l'avoir produite. Voir ci-dessus la note page 53.

portraits et des récits, et il en ornera ses Mémoires. Pro-
cédons par ordre et prenons d'abord quelques maximes :
« Les gens faibles ne plient jamais quand il le faut ; —
toutes les puissances ne peuvent rien contre la réputa-
tion d'un homme qui la conserve dans son corps ; — au-
près des princes il est aussi dangereux et presque aussi
criminel de pouvoir le bien que de vouloir le mal ; —
l'aveugle témérité ou la peur outrée produisent les
mêmes effets lorsque le péril n'est pas connu ; — l'un
des plus grands défauts des hommes est qu'ils cher-
chent presque toujours , dans les malheurs qui leur
arrivent par leur faute , des excuses avant que de
chercher des remèdes ; ce qui fait qu'ils y trouvent très-
souvent trop tard les remèdes qu'ils ne cherchent pas
d'assez bonne heure ; — ce qui est méprisable n'est
pas toujours à mépriser ; — les gens irrésolus prennent
toujours avec facilité et même avec joie toutes les ou-
vertures qui les mènent à deux chemins , et qui par
consequent ne les pressent pas d'opter ; — on a plus
de peine dans les partis à vivre avec ceux qui y sont
qu'à agir contre ceux qui y sont opposés ; — il y a
des espèces de frayeurs qui ne se dissipent que par
des frayeurs d'un plus haut degré ¹. » Il serait facile
de multiplier les exemples de ce genre ; mais il
serait moins aisé , n'étant pas averti , de décider si
des pensées ainsi frappées sont de La Rochefoucauld
ou du cardinal de Retz , tant ces deux ennemis poli-
tiques , au temps de la seconde Fronde , ont , en fait
de style , un air de famille.

¹ *Mémoires du cardinal de Retz , passim.*

Voici maintenant quelques lignes où la sagacité du publiciste touche à la profondeur, et à cette profondeur lumineuse qui n'appartient qu'aux intelligences supérieures. Richelieu avait substitué sa volonté aux anciennes lois de la monarchie, il n'en avait pas fondé de nouvelles, de sorte que sa présence était nécessaire au maintien de son œuvre. A la moindre secousse tout pouvait s'écrouler, car il avait ôté les bases sur lesquelles reposait le vieil édifice. On découvrit enfin la faiblesse cachée sous ce grand appareil de force. Le cardinal de Retz peint admirablement l'effet de cette surprise au début de la Fronde : « Le Parlement gronda sur l'édit du tarif; et aussitôt qu'eut seulement murmuré tout le monde s'éveilla. L'on chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : on ne les trouva plus, l'on s'effara, l'on cria, on se le demanda; et dans cette agitation les questions qu'eux leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques, et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire : il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence. La salle du Palais profana ces mystères¹. » Comme le peuple qui était entré dans le sanctuaire n'avait fait que l'entrevoir, et que le Parlement se trouvait intéressé à la durée des mystères qu'il avait im-

¹ *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 6

prudemment profanés, ces mystères devaient bientôt retrouver dans l'ombre le respect qui les avait si longtemps protégés, et en garder quelque chose jusqu'au moment où les conséquences de l'absolu pouvoir, qui prévalut alors, et prit ses aises pendant près d'un siècle et demi, provoquèrent une nouvelle irruption. Aujourd'hui le mystère s'est évanoui pour tout le monde, et on n'attend plus que la vérité.

Le cardinal de Retz est incomparable dans ses portraits, qui sont moins des figures que des caractères; mais ces caractères sont si bien tracés qu'on imagine les visages par induction. Je ne sais pas si jamais la finesse malicieuse a été portée aussi loin, avec une touche aussi ferme et aussi délicate que dans cette esquisse de la sœur du grand Condé : « Madame de Longueville a naturellement bien du fond d'esprit, mais elle a encore plus le fin et le tour. Sa capacité, qui n'a pas été aidée par sa paresse, n'est pas allée jusqu'aux affaires dans lesquelles la haine contre monsieur le Prince l'a portée, et dans lesquelles la galanterie l'a maintenue. Elle avait une langueur dans les manières qui touchait plus que le brillant de celles qui étaient plus belles : elle en avait une même dans l'esprit qui avait ses charmes, parce qu'elle avait des réveils lumineux et surprenants. Elle eût eu peu de défauts, si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligea à ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite, d'héroïne d'un grand parti elle en devint l'aventurière. La Grâce a rétabli ce que le monde ne lui pouvait

dre ¹. » Ce dernier trait, madame de Longueville, régénérée par la grâce d'en haut et transformée en néophyte fervente et patronne vouée de Port-Royal, est délicieusement cruel. La catatrice en demeure, quoique depuis l'Histoire érudite et passionnée ait continué ce que la Grâce avait commencé. La cruauté va plus loin et rien ne la déguise : le coup de pinceau qui achève le portrait de madame de Montbazon : « Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice aussi peu de respect pour la vertu ². » Un trait lui suffit pour immoler irrévocablement sa partie adverse, témoin celui-ci qui décoché d'une maîtresse et traîtresse main : « Maman de Vendôme avait très-peu d'esprit ; mais je suis certain qu'au temps dont je vous parle sa sottise n'était pas encore bien développée ³. »

Il y avait imprudence, on le voit, à poser devant lui de Gondi quand on n'était pas de ses amis. Il en est advenu à ce Mazarin qu'il poursuivait encore du fond de son exil, ainsi parle Bossuet, « de ses fixes et intrépides regards ⁴, » et sur lequel il a écrit dans les loisirs de sa retraite forcée la page qu'on va lire : « Il promet tout parce qu'il ne voulait rien tenir ; il fut ni doux ni cruel, parce qu'il ne se ressouvint ni des bienfaits ni des injures ; il s'aimait trop, qui est le naturel des âmes lâches ; il craignait trop

Mémoires du cardinal de Retz, t. I, p. 145.

Ibid., p. 146.

Ibid., p. 34.

Oraison funèbre de Michel Letellier, p. 59, t. II, édit. de 1849.

TEMPS MODERNES.

pen, ce qui est le caractère de ceux qui n'ont
soin de leur réputation; il prévoyait assez
mal, parce qu'il avait souvent peur; mais il
médait pas à proportion, parce qu'il n'avait
de prudence que de peur; il avait de l'esprit
sinuation, de l'enjouement, des manières;
vilain cœur paraissait toujours au travers, et
que ces qualités eurent dans l'adversité tout
ridicule, et ne perdirent pas, dans l'air de
grande prospérité, celui de la fourberie; il
filoutage dans le ministère, ce qui n'est jamais
qu'à lui, et ce filoutage faisait que le ministère
heureux et absolu, ne lui seyait pas bien, et
mépris s'y glissa, qui est le mal le plus d'un
État, et dont la contagion se répand le plus
promptement du chef dans les membres.¹ » Il est vrai qu'on peut opposer à ce
le traité des Pyrénées. Elle demeure cependant
est plus vivante que le traité des Pyrénées.

Le plus piquant des récits anecdotiques sur
les volumes du cardinal est sans comparaison
l'apparition de fantômes noirs, qui se trouvent
fin de compte des moines augustins². L'art de
l'intérêt et de le satisfaire par une surprise y
à la perfection. Nous y découvrons aussi une
d'imaginative un peu forte, puisqu'il résulte
prochement de ce récit avec un passage d'un
tant que le narrateur y introduit deux pers

Mémoires du cardinal de Retz, t. I, p. 64.

Ibid., p. 31.

étrangers, le vicomte de Turenne tout conteur, pour être mieux
 « J'étais là, telle chose m'advint
 pas, et son récit est si naturel et
 en serions encore à l'en croire
 contrôle inattendu qui lui donne
 nées, un démenti authentique
 rites d'écrivain original, de
 peintre au ferme dessin, au cœur
 des *Mémoires* du cardinal de
 du genre, bien supérieur au
 Rochefoucauld, de la duchesse
 Mademoiselle, fille de Gaston,
 de ville, quoique ces ingénieurs
 Fronde soient encore de rareté
 pas être oubliés, puisqu'on n'a
 leur témoignage et que leurs événements
 époque de notre histoire se font
 intérêt.

¹ On lit, en effet, dans les *Historiettes de Tallemant des Réaux* (Historiette de Voiture, t. IV, p. 52, édition de 1877).

« Madame de Lesdiguières conta leur frayeur au coadjuteur depuis cardinal de Retz : « Dans huit jours, lui dit-il, je saurai la vérité. » Le coadjuteur, comme il l'avait prévu, découvrit la vérité, et pour se payer de sa peine, il s'est donné le principal rôle dans une aventure où il n'avait pas eu la moindre part.

ITRE

— importance de son rôle
tique. — Poètes dont il n'a pas goûté.
— Quinault. — Épîtres. — Le I
tragédies. — Force et souplesse de
les genres.

Louis XIV avait inspiré le
discrètement encouragé ses ha
faire La Fontaine, qui ne dema
et qui aimait mieux penser à
loin que de se taire ; » il protégea
autres poètes de génie, Boileau
admit à sa cour ; il leur confia
mée en les chargeant d'écrire l'
il parut même les aimer, et cet
roi avait tant de prix à leurs
mourut de la pensée de l'avoir
uelle, méprise d'un
trop tard, à l'épreuve
ouvrait d'orgueil et
e ! Lorsque ce rêve
bien d'autres étaient
Français payaient de
qui n'était pas confie
de la France écrasés
ops de bataille, pou

son chef ne cherchait plus dans l'intérêt de gloire et les conquêtes. Mais n'anticipons point sur les découvertes.

Boileau et Racine, qui étaient entrés dans la vie que en même temps que le roi, se sentirent tous : poètes au moment même où celui-ci, délivré de longue tutelle par la mort de Mazarin, saisissant l'une main ferme le gouvernement du royaume; deux furent échauffés de l'ardeur qui transporta les âmes à l'avènement réel de Louis XIV. ne oublia les sévères conseils qu'il avait reçus de Port-Royal et se tourna vers le théâtre; Boileau quitta la poussière du greffe paternel, et n'ayant tiré de ses études diverses que « la haine des sots » et l'animosité contre ceux qui les font, il lança contre eux « du fouet de la satire. » Tout pendant cette guerre contre les mauvais auteurs, s'associait par instants à l'enthousiasme public par ses loges qui venant d'un satirique n'en chatouillaient plus agréablement l'amour-propre. Louis XIV vit bientôt connaître ce jeune homme si vif dans ses critiques contre les autres, si adroit, si délicat et si sincère dans les éloges qu'il lui adressait. Boileau devint un roi, car sa rudesse n'avait rien de farouche, sa franchise rien de blessant, et d'ailleurs, en faisant valoir sa place dans la république des lettres, il avait travaillé pour sa part à l'ordre général. Colbert, de son côté, malgré son faible pour Chapelain, qui avait eu, à lui, la feuille des bénéfices littéraires, aimait le bon sens et le bon sens du jeune poète, que son âge avait préservé des avances de Fouquet; de sorte

LES MODERNES.

veur, qui ne tarda
out sans entraves de
son humeur satirique. Patru l'y conviait
été devancé par deux hom
Furetière, que leur condui
s qui n'en avaient pas mo

agne que Boileau a si bien me
son temps n'était pas une
simple caprice de l'esprit : c
ile et courageuse ; elle éta
ner de tristes écarts. Nous
ce moment Chapelain était
, et que l'invasion espagnole
quelque temps par Malherbe,
son cours. Le mauvais goût
: dans la chaire chrétienne,
re, lui payait un large tribu
balançait Molière, et Scude
sie badine, où le burlesque i
dans les romans, qui se jo
le l'histoire ; dans l'épopée,
grands avortements des Cl
es Coras et des Saint-Sorlin
errain au profit des homme
es beaux esprits dont l'heure
parer le siècle à priser digne

marque est de M. Marcou : « Les
nts perdus de la bonne cause, p
ouches, le grand combat que cond
iliston, p. 146.

Racine, Bossuet, madame de Sévigné, Boileau ; au nom de la morale et comme le grand prévôt des sages dessein lui gagna Racine, dont il fut le gendre, Fontaine, qu'il défendit contre tout autre imitateur de l'Arioste, lui un puissant auxiliaire dans ses travers sociaux.

Boileau, dans la satire, imite la simplicité de Juvénal ; il n'a pas la grâce d'Horace ; il n'a pas la nonchalance de Regnier : pas l'hyperbole aussi lointaine que celle de Molière ; en montrant le vice, il ne laisse pas atteindre lui-même et gangrèner la société laquellle il s'indigne ; il n'a pas à faire prévaloir les doctrines du bon sens, mode, plus dangereux et plus décevant que le faux décore ; il n'a pas comme eux ce cynisme candide qui, à la vérité, ne démoralise pas, mais qui effarouche la délicatesse de l'âme. En un mot, pour la pureté morale, il est supérieur à ses devanciers ; comme poète, une seule satire exceptée, il doit peut-être leur céder le pas.

Il est inutile et il serait fastidieux de juger ici élément par élément chacune des satires de Boileau. Ses premiers essais dans ce genre sont d'un disciple des anciens qui peut devenir maître à son tour, mais qui ne l'est pas encore. Déjà cependant abondent les vers beaux, ces vers qui frappent d'abord et qu'on n'

blie plus, parce qu'ils expriment nettement une pensée juste. On pouvait dès lors bien augurer non-seulement du talent de celui qui faisait à son début des vers si agréables à lire, si faciles à retenir, mais de la probité et du courage de l'homme qui se promettait d'appeler « un chat un chat et Rolet un fripon. » Toutefois, Boileau dans la satire morale, évita de nommer les personnes ; pour les travers du caractère, il laisse le champ libre à l'allusion, et c'est affaire aux commentateurs de chercher alors contre qui le trait porte ; quant aux vices qui déshonorent, il prit le louable parti de les stigmatiser par des peintures générales, abandonnant à l'opinion et aux tribunaux le châtiment des coupables. Il est plus sévère, il est impitoyable pour les délinquants littéraires : il ne veut pas qu'ils jouissent impunément d'une fausse célébrité ; il prétend que les sifflets viennent au moins contrarier ou même couvrir le bruit de la louange imméritée. Il sera vraiment heureux s'il parvient à

Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux ¹.

A ce propos, on l'accuse de cruauté, et il se défend au nom du goût qu'on outrage et qui crie vengeance. La satire morale est également légitime. Les sots et les pervers ont trop beau jeu quand il ne s'élève pas, au nom du goût et de la conscience, quelque homme de talent qui les inquiète. Il est vrai que la satire ne corrige guère ceux qu'elle poursuit, mais

¹ Boileau, sat. IX, v. 82.

les châtie et peut les
 on utilité. Cependant,
 atirique qui tirerait
 aédire, qui n'aurait
 , serait au-dessous
 que l'intention soit d
 ré, dans une semblab
 ce du bien qui doit fl
 t du beau et du vrai
 , sottise. A ce double
 et de goût, était légi
 ature satirique qu'il ex
 usivement littéraire,
 leur apologie du ger
 x inspiré; il se justifie
 ont de ses ennemis u
 : pièce, qui passe à h
 ivre de notre langue,
 , se remplit naturelle
 antes, de sentiments
 le achevé contre leq
 . Les ennemis du po
 t un coup de maître
 orès cette guerre co
 eau, qui avait fait ses
 a victoire en promul
 es pour vaincre. *L'A*
 xigé, comprend tous
 littéraire consacrés p
 la raison. C'est le c
 té du goût, on ne d

TEMPS MODERNES.

partie de la morale. Lorsque Vauvenargues « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » naissait l'étroite parenté, l'alliance indissoluble et du beau. Les écarts du goût, qui entraînent une dépravation dans le sentiment de la beauté, posent à un certain degré l'altération du sens. Les esprits et les cœurs se corrompent en même temps : défendre le goût, c'est protéger les mœurs, et on peut dire rigoureusement qu'une Éthique orthodoxe est un chapitre de morale. Mais la Poétique exprime par sa forme la beauté et renferme les préceptes, elle est doublement morale, comme règle et comme exemple. C'est le suprême mérite de l'*Art poétique* de Boileau qui nous rend plus éclairés et meilleurs. Telle est l'ambition de Voltaire s'aventure un peu lorsqu'il place l'*Art poétique* de Boileau au-dessus de l'*Épître* d'Horace. Sans doute Boileau est plus méthodique, plus harmonieux, plus soutenu, mais il n'a pas l'allure, la netteté, la profondeur de son modèle. Horace mêle et concilie Aristote et Platon, ses préceptes, et, dans sa marche familière, il agit avec tant d'aisance et d'autorité qu'il paraît s'en tenir à la matière qu'il traite. Boileau a plus de génie, moins de force, plus d'ordre et une moindre variété. Il convient donc de ne pas trancher ce débat au profit d'Horace, qui a toujours l'incontestable avantage d'avoir précédé et inspiré Boileau.

Boileau, tout judicieux qu'il est, n'est pas exempt de partialité, et c'est ici le lieu de contrôler quelques-uns des jugements que nous rencontrons dans les

et dans *l'Art poétique*. Il a ses excès de sévérité : il pèche aussi, chose étrange, par excès d'indulgence. Comme il a eu ses aversions de jeunesse, il a eu aussi ses prédilections du même âge, dont il ne s'est pas complètement détaché ; plus tard il aura ses répugnances de vieillard. Nous avons déjà vu combien il avait frappé juste en s'attaquant à Chapelain, à Scudery et à tant d'autres qui avaient surpris l'admiration des contemporains. Il n'a pas été dupe du succès des interminables romans qui mentaient doublement à la vérité de l'histoire et à la vérité des mœurs, et il égaya de bonne heure sur ce grave sujet les gens du monde, en leur récitant et en mimant, comme il savait faire, son spirituel *Dialogue des héros de roman*. Mais il paraît n'avoir vu que fort tard ce qu'il y avait de vide sous la pompe de Balzac et d'artificiel dans l'esprit de Voiture : Balzac est encore pour lui une imposante autorité, et il accole le nom de Voiture à celui d'Horace. Bien plus, il a rapproché Racan d'Homère, et il veut que Segrais, comme autrefois Virgile, puisse charmer les forêts du nom de ses héros ; or, Racan n'est pas de la taille d'Homère, et moins encore, Segrais est-il un Virgile. Segrais, dans ses églogues, est un poète aimable, il a de beaux passages vraiment bucoliques et beaucoup de vers heureux, mais aucune pièce achevée. C'était d'ailleurs une imprudence que d'accoler son nom à celui de Virgile, car Segrais a traduit *l'Enéide* et on savait alors, on ne le sait plus aujourd'hui, à quel point il a défiguré son modèle. Boileau a donc trop accordé à ses souvenirs. Il est vrai que Racan et Segrais vivaient

la lutte corps à corps, p
sûrement à la défaite ; t
de propos délibéré, tant
leurs ils essayeront de
chutes délibérées et de c
vant espérer l'égalité cor
de compensation et d'éq
sentent jamais, sous pr
parler la bonne langue
et qu'ils connaissent si
théorie du genre dans s
dit-il, attaché servileme
ni à ses pensées, et je n
réparer en beaucoup de
dans les autres. J'ai ajou
beaucoup de choses ; au
m'éloigne quelquefois vo
mot, je vous donne plut
auteur qu'une traductio
bien avertis du système
quelques exemples. Luc
de l'écriture attribuée au

*Phœnices primi, fama
Mansuram rudibus vo*

**Brébeuf prend son avant
suivants :**

*C'est de lui que nous v
De peindre la parole et*

¹ *Lucan*, liv. III, v. 220.

232 HISTOIRE DE LA
Mais est-il si coupabl
cain avait dit :

Flumina, et excelsi
Corpora¹.

Et plus tard l'histoire
écrit : *Stabant cadaver
fluebat cruor flumina*
nait-il pas de montrer

Ces fleuves teints de
Par les débordement
Cet horrible débris d
Sur ces champs empi
Ces montagnes de mo
Que la nature force à
Et dont les troncs po
De quoi faire la guer

Ces hyperboles viennent toutes de Lucain, et on peut dire qu'elles ont moins gonflé Brébeuf que Corneille. Disons la vérité : Brébeuf a rempli loyalement sa tâche, qui était de faire connaître aux Français le génie de Lucain. Il n'a point pallié les défauts qui font corps avec les beautés dans ce poète qui n'a pas eu le temps de se réduire à la vraie grandeur, et qui ne laisse pas d'être souvent sublime. Boileau n'a pas rendu justice à Brébeuf. Ce poète s'est montré non-seulement versificateur habile, mais penseur profond et moraliste vraiment chrétien dans ses poésies reli-

¹ Lucain, liv. VII, v. 780.

² La Mort de Pompée, acte I, sc. I.

gieuses; il y a l'accent pénétré de ce Philippe Habert, son contemporain, mort prématurément comme lui, et de qui les vers, dans le poème qui a pour titre : *le Temple de la mort*, sont d'une touche vigoureuse, dont le sombre éclat ne s'est pas complètement effacé.

Il n'est pas bien sûr que Boileau, qui a plaidé victorieusement en faveur d'un des contes de La Fontaine¹, ait compris tout le mérite de ses fables. Ni l'apologue ni La Fontaine n'ont de place dans *l'Art poétique*. Cette omission donne à penser; ce qui n'est pas moins grave, c'est que Boileau a tenté de refaire une des meilleures fables de La Fontaine². S'il en eût apprécié toute la valeur, se serait-il exposé à une comparaison qui l'écrase? Le fait est que Boileau n'était pas assez épris de la nature et de la naïveté, et il est permis de croire qu'il n'aura pas su reconnaître l'art exquis que La Fontaine y a mêlé. Nous ne voyons pas non plus qu'il ait goûté la poésie de madame Deshoulières, cette femme de tant d'esprit et de grâce, et qui avait tout ensemble de la solidité et du charme. L'idylle que nous avons récitée et que nos enfants récitent encore n'est pas le seul titre de madame Deshoulières. Mais aussi elle était mêlée à la cabale contre Racine, et elle aura payé, outre ses torts, ceux de Pradon et du duc de Nevers.

¹ *Dissertation sur Joconde.*

² Il est à remarquer que Boileau n'a jamais été heureux dans les rencontres de ce genre. Pour l'opéra, il a fait le triste prologue de *la Chute de Phaéton*, qui venge Quinault; pour l'ode, il a *le Siège de Namur*, qui a pu consoler Ronsard et Chapelain.

Les rigueurs de Boileau

que le dix-huitième siècle lui a si durement reprochées, tiennent encore, comme les chicanes de Corneille, à une répugnance de goût en sens traire, mais également invincible, et à ses préférences d'ami. Si les excès de la force lui déplaisaient, il n'avait pas moins d'aversion pour la mollesse. Les héros langoureux et doucereux des premières tragédies de Quinault et la morale facile de ses opéras offensaient son âme chaste et sévère; il ne comprenait pas que le théâtre sérieux, qui pouvait tant pour la force des caractères par des tableaux héroïques, et pour l'expérience par la vérité des passions, devint une école de faiblesse et une amorce de volupté¹. En outre, ces tragédies qui excitaient la bile de Boileau dans ses premières satires, qui inquiétaient la vieillesse chagrine de Corneille par la vogue qui les accueillait, tenaient en échec la gloire naissante de

¹ Boileau a été bien sévère pour l'opéra. Voici quelques lignes de M. Prevost-Paradol, qu'on peut lui opposer et qui font comprendre le charme et l'importance de ce spectacle : « Si pendant un opéra supportable ou en face d'un joli ballet on ferme les yeux et qu'on se laisse aller, de rêverie en rêverie, à se représenter les immenses déserts de notre planète, les tristes grèves battues par les flots, les peuples sauvages qui chassent pour subsister dans ces froides nuits d'hiver, et qu'on se réveille tout à coup au milieu de ces vives lumières, de ces décors ingénieux, de ces charmants costumes et de ces molles harmonies, on sentira qu'avoir réuni tant de moyens heureux et divers d'enchanter l'oreille et les yeux et d'émouvoir l'âme pendant quelques heures, n'est pas, après les moindres efforts de l'imagination créatrice de l'art, des marques les plus méprisables de sa royauté » (*Journal des Débats*, 9 novembre 1860.)

TEMPS MODERNES.

Racine; on applaudissait l'*Astrate* plus vivement que l'*Alexandre*, et même après le triomphe d'*Andromaque*, Quinault disputait encore la prééminence. Tels étaient les griefs de Boileau. Le mérite réel des grands opéras qui suivirent, d'*Armide*, d'*Atys* et de tant d'autres, modifièrent peu son opinion sur le poète : il se contenta de ménager l'homme qui était digne d'estime, et dont les œuvres charmaient la cour. Cinq ans après la mort de Quinault, il continuait la guerre qu'il avait faite pendant sa jeunesse, en incriminant dans sa satire sur les femmes

Ces discours sur l'amour seul roulans...
Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa du son de sa musique¹.

Malgré Boileau, Quinault conserve un rang élevé immédiatement au-dessous des hommes de génie; il a ému les cœurs qu'il amollissait, il a enchanté l'imagination qu'il tenait en éveil, il a caressé les oreilles délicates par des vers qui ont la mélodie de la musique et qui pourraient se passer de sens, tant ils ont d'harmonie; mais l'effort de Voltaire pour élever Quinault à la hauteur des maîtres n'a pas mieux réussi : c'est un caprice de mondain, un accès de cette fièvre d'enivrement que donnait toujours à Voltaire le souvenir des fêtes galantes et littéraires des premières années de Louis XIV.

On place généralement les Éptres de Boileau, écrites pour la plupart pendant sa maturité, au des-

¹ Boileau, sat. x, v. 142.

sus des Satires ; elles sont pleines de sens, et quelquefois d'agrément, mais elles n'ont ni la variété exquise, ni l'aimable négligence, ni la profondeur ornée de celles d'Horace. Il en est une qui a un caractère à part, c'est celle qui célèbre le Passage du Rhin : elle est, sans contredit, un des bijoux de notre couronne poétique. Aucune de nos épopées, s'il est vrai que nous ayons des épopées, n'offre un épisode qui lui soit comparable pour l'invention, le coloris et le mouvement. Le début et la conclusion, qui sont du ton de l'épître familière, se lient habilement au sujet même, pour lequel le poète embouche la trompette héroïque. Cette adresse à changer de ton sans dissonance est un secret dont les vrais poètes ont seuls le privilège. Boileau se joue d'abord des noms barbares qui devraient effaroucher sa muse, sachant bien qu'il en trouvera d'harmonieux pour célébrer son héros, et quand il a triomphé assez longtemps, il revient au badinage par la rencontre d'un nom rebelle à l'harmonie : ce qui ne l'empêche pas de reprendre et de terminer noblement le panégyrique du roi, seul but qu'il se soit proposé. Au reste, cet art de louer délicatement et sans bassesse n'est plus guère qu'une curiosité historique ; mais, au besoin, on en trouverait le modèle dans cette épître et dans le chant deuxième du *Lutrin*, à l'épisode de la Mollesse. Ajoutons que si Boileau, avec tous ses contemporains et pendant ces belles années où la France s'admirait et s'aimait elle-même dans son roi, a loué Louis XIV avec effusion de cœur, il a mêlé assez de courageuses leçons à des éloges sincères pour qu'on ne lui jette pas la flétris-



sante épithète de flatteur, comme l'a fait Voltaire dans un accès de mauvaise humeur par ce vers doublement inique :

Zoïle de Quinsault et flatteur de Louis¹.

Notre poète préludait ainsi à l'épopée badine, au poème héroï-comique qu'il composa pour répondre au défi d'un grave magistrat et sur une querelle récente qui avait troublé la quiétude des chanoines de la Sainte-Chapelle. Prenant le contre-pied du burlesque qui dégrade les héros, il ennoblit avec enjouement des personnages vulgaires et une action commune. L'entreprise était épineuse et délicate ; il sut s'en tirer heureusement, grâce à la finesse de son esprit, à la sûreté de son goût, à la profonde connaissance et au respect des modèles antiques. C'est surtout dans *le Lutrin* que Despréaux est arrivé à la perfection de l'art des vers. C'est là qu'il échappe, après Racine, à l'uniformité de la coupe de nos alexandrins, à la monotonie du rythme ; qu'il tire de l'analogie entre les sons et les idées les plus surprenants effets d'harmonie imitative ; qu'enfin il trouve partout des images sensibles pour peindre sa pensée. Voilà la part du versificateur et de l'écrivain. Du côté de l'invention il n'est pas moins heureux. Je ne parle pas des machines épiques qui introduisent dans ce badinage un merveilleux qui s'y adapte sans effort : l'intervention de la Discorde et de la Renommée ; la Mollesse, divinité née du cerveau du poète

¹ Voltaire, *Épître à Boileau*, t. XIII, p. 237, édit. Beuchot.

et pourtant si réelle, si cher son dortoir à Clteaux ; digne de Dante ou de Reml tre, vision plaisante et te sante, égal dans son genre des mœurs observées avec ment pas et des caractère manière des vrais poètes. point de ces portraits mor miliers à Voltaire et si froic chés et immobiles sur les p met les personnages en scèl peint par leurs actes et par dit nulle part que son vieux de vanité ; mais au soin q son trouble, de revêtir jusi gnes, et lorsque nous l'ente

Je ne pourrai donc plus ét

nous n'avons pas besoin d'a savons, de science certaine d'être vu en grand costum

Que dire du chanoine Évrard qui *lit la Bible autant que l'Alcoran*, et de Fabri soulevant avec tant d'aisance *le vieil Infortiat* dont il terrasse ses adversaires, sinon que Rabelais, mais Rabelais devenu sobre, a conduit l'ingénieux et ferme pinceau qui le fait vivre sous nos yeux ?

Disons tout cependant, car il faut louer avec me-

¹ Boileau, le Lutrin, ch. IV, v. 76.

sûre ce qu'on admire sincèrement : le poète annonce avec trop de fracas le principal champion du préle perruquier l'Amour et Anne sa femme ; ce coup qui occupe d'abord tant de place, disparaît tout à coup et même l'Achille du premier chant ne prend aucune part à l'homérique combat du cinquième. Ajoutez que le dénouement est annoncé sous forme de préritique, et que dans le dernier chant surviennent nouveaux personnages d'une gravité disparate, Piété, Thémis, Ariste, de sorte que la comédie termine en sermon. Cette faute contre les règles de l'art n'a point sans doute échappé à la sagacité du poète ; mais chrétien sincère, Boileau aura voulu dans cet épilogue montrer sans voile ses véritables sermons, et réprimer le zèle de ses détracteurs trop disposés à transformer en outrage impie l'ingénieux badinage d'un bel esprit et d'un honnête homme. L'équité demande que l'enjouement de Boileau sur un pareil sujet soit expliqué par la raison qu'il donne lui-même à la décharge du président Lamoignon, son instigateur et son complice : « Comme sa piété était sincère, elle était aussi fort gaie et n'avait rien d'embarrassant ¹. »

Poète incomparable dans le genre tempéré ; susceptible pour s'élever aux régions supérieures, mais qui ne tombe jamais ; d'une marche sûre et pourtant élégante, d'un maintien grave, d'une physionomie qui sait se dérider dans l'occasion et froncer à propos le sourcil, Nicolas Despréaux est, à tout prendre,

¹ Préface du *Lutrin*.

homme supérieur par l'ensemble et l'harmonie de facultés moyennes. La garantie de son immortalité n'est pas, je l'avoue, dans l'éclat du génie, mais dans la lumière d'un bon sens exquis et dans l'agrément d'un esprit juste et solide. On a tort de lui refuser l'invention, puisqu'il a fait *le Lutrin*; l'imagination, puisqu'il peint par la parole et qu'il produit ses idées en images; la sensibilité même, puisqu'il a tout au moins celle que blessent les défauts et que charment les beautés littéraires. On lui accorde, sans contester, le discernement du vrai et du faux, et le don d'exprimer nettement des pensées judicieuses: or, cette raison, plus ferme qu'élevée, mais si lumineuse, ce tact fin et délicat, cette rare élégance d'un langage toujours exact et souvent poétique, l'ensemble et le bon emploi de tant de précieuses facultés, n'est-ce pas du génie littéraire? Ne disputons pas sur les mots: Boileau est un maître dont la parole fait autorité, et, de tous nos écrivains, c'est lui qui fournit aux esprits bien faits les traits les mieux aiguisés, les armes les mieux trempées pour l'éternel combat du bon sens contre la sottise. N'oublions pas à côté des mérites du poète les qualités morales de l'homme. Boileau a été un noble cœur. Les preuves abondent. Il suffit de nommer Patru obéré et Corneille à son lit de mort qui attestent sa générosité délicate; pour le courage, il y a son invincible fidélité à Port-Royal et son silence sur la révocation de l'édit de Nantes.

Boileau a eu l'honneur insigne et bien mérité d'entendre de la bouche de Racine, que la mort séparait avant le temps d'une famille dont il était le charme,

la gloire et le soutien, ces paroles mémorables : « Je regarde comme un bonheur de mourir avant vous. » C'est qu'en effet Boileau fut pour Racine, plus jeune que lui de quelques années, un guide éclairé, un censeur incorruptible, un appui secourable. Moindre par le génie, supérieur par le caractère, il put jusqu'à la fin garder son ascendant et son autorité. Non-seulement Boileau enseigna à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles, mais il lui apprit, tout satirique qu'il était de profession, à modérer son goût trop vif et souvent cruel pour la raillerie ; il l'arrêta dans la guerre qu'il faisait à Port-Royal en défendant contre Nicole la cause du théâtre. Il lui fit comprendre qu'il ne convenait pas de livrer ainsi ses maîtres à la risée publique, et que, si l'on peut à ce jeu faire briller les qualités de son esprit, on risque de trahir en même temps un vice du cœur. Racine, que la passion aveuglait, maîtrisa ses ressentiments ; il reconnut ses torts ; il les expia même, et il fut plus tard le digne historien de la maison célèbre où l'on avait donné à sa jeunesse d'utiles leçons et des exem-

vertu. Heureusement, en renonçant à une vie qui mettait les rieurs de son côté, il n'alla point jusqu'à sacrifier son goût pour la poésie ; il continua d'écrire pour le théâtre où il avait déjà, par son applaudissement, fait représenter *les Frères* et *l'Alexandre*. Mais il était encore bien éloigné de cette perfection du langage dont il avait eu le modèle, et qu'il convient peut-être de citer ici avant de parler des œuvres mêmes pour assurer la durée.

Horace a dit qu'un vrai poète renonce à exprimer les choses qu'il désespère de pouvoir faire resplendir¹, c'est-à-dire rendre belles, puisque le beau n'est que la splendeur du vrai. En ce sens, Racine, comme Boileau, est de l'école d'Horace. Il choisit entre les idées qui s'offrent à son esprit, et de celles qu'il conserve et qu'il enchaîne il forme une trame solide et délicate, qui est, selon Buffon, comme la substance du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'images et s'anime de sentiments; car, pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle est la matière que le langage rendra sensible. Arrivé à ce point, le poète choisit encore, et le vocabulaire où il puise les mots destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, lui offrira d'abondantes ressources, parce qu'il sait ennobler les termes vulgaires par la place qu'il leur donne; parce qu'il rajeunit, en les rappelant à leur acception primitive, ceux que l'usage a fatigués; parce qu'il prête à tous une lumière nouvelle, un relief inattendu par des alliances si heureuses, que la convenance en efface la hardiesse. Racine n'a pas moins osé que les novateurs les plus téméraires; seulement il a mieux réussi. Au reste, ses plus grandes licences se rattachent ou aux habitudes de notre vieux langage ou aux sources latines: fidèle à une double tradition, même dans ses écarts apparents, il ne forge rien; il découvre et il sait employer. De là tant de richesse

Et, quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

(*De art. poet.*, v. 150.)

TEMPS MODERNES.

unie à tant de pureté. Sa syntaxe et sa prosodie nous passe ces mots techniques, ont le même ordre et de libre mouvement; pour lui alexandrin a de la souplesse et une infinie variété de mouvement; seul il échappe toujours à la mécanique du rythme : il a des propositions qui s'unissent sans lien verbal; il a des accords de temps et de mesure réglés par la seule pensée et qui déconcertent toute grammaire; en un mot, il dispose en maître de la langue, il la domine sans violence, et il en fait au gré de son génie, une peinture et une musique.

Ce n'est pas seulement la langue de Racine qu'il faut louer; elle n'est d'ailleurs que l'image de son esprit, elle exprime la netteté de son esprit, la pureté de son imagination, l'exquise délicatesse de son goût. L'ordonnance de ses drames et la vérité de ses personnages, l'enchaînement de ses idées et la vérité des mœurs, œuvre de la raison et de la science, ne sont pas moins dignes d'admiration que ces plans combinés avec tant de science, toutes les parties solidement liées entre elles, agencées avec une élégance, forment un ensemble harmonieux qui se tient et se soutient; dans ces caractères si noblement conçus, les sentiments généraux de l'humanité et les passions individuelles produisent naturellement des émotions, des résolutions, des actes où le grand homme se reconnaît également par sa force et par ses faiblesses. Ces rares facultés d'expression et de composition, Racine les a appliquées ou à des sujets tirés directement de l'histoire, ou à l'imitation des modèles antérieurs qu'il fallait accommoder au goût

ernes. Cette dernière tâche n'est pas la moins
 euse. En effet, naturaliser sur un sol nouveau
 sporter dans un autre temps ce qui est né, ce qui
 formé dans des conjonctures qui ne sont plus
 tenter l'opération de Médée, le rajeunissement
 vieillard qu'il faut tuer avant de le faire revivre
 membres dispersés du poète, *disjecti membra*
æ, pourront-ils s'assembler en un corps nouveau
 prendre de justes proportions dans la chaudière
 ique où ils fermentent? Un simple germe poé-
 e peut bien, dans l'intelligence qui le féconde
 voir des éléments analogues dont il se nourrit
 croissance régulière et harmonieuse; mais un
 is tout organisé, en se décomposant pour se re-
 aer, ne prendra-t-il pas nécessairement, en
 nge des parties qui auront péri, quelques élé-
 ts réfractaires et mal disposés à s'accorder avec
 ui demeure de la forme première? Ainsi l'anti-
 é, déjà protégée contre l'exacte reproduction de
 œuvres par l'infériorité des langues modernes
 me par la différence des mœurs, résiste encore à
 ransformation par l'extrême difficulté d'établir
 rmonie où manque l'analogie. Cette opération si
 cate et si périlleuse, Racine, dans le cours de sa
 ière dramatique, l'a tentée plusieurs fois, et s'est
 manquée au début, lorsqu'il nous donnait en
 nge des *Phéniciennes* d'Euripide les *Frères en-
 is*, il a pris de glorieuses revanches en rivalisant
 le même poète par *Andromaque*, *Iphigénie en
 dre*. Occupons-nous d'abord de ces emprunts, ou
 ôt de ces conquêtes sur l'antiquité.

TEMPS MODERNES.

1667) est plus qu'un che-
que *le Cid*, une date, u-
i théâtre; c'est le vérita-
t de la tragédie fondée su-
-elle abaissée en quittan-
eille l'avait élevée et m-
ance d'avoir substitué, c-
ion qu'inspire la grande
ntérêt pathétique qui nait
ts et des faiblesses de l-
à résoudre ce problème;
une révolution dramatiq-
nt que la passion telle
romaque n'est ni énervan-
bus, ni Hermione, ni O-
r; cette forte peinture de
une séduction; le spect-
t attendri ne se sent pa-
conduit Pyrrhus à la m-
et Oreste à l'assassinat. L-
, même passionné, je ne
épure et qui fortifie.

[Trois ans s'étaient à peine écoulés dep-
i Racine, guidé par Euripide, faisait, c-
s chefs-d'œuvre du théâtre antique, un
amatoire et ampoulé, sans intérêt comm-
té, et voilà que, transformant une œuvre
poète qu'il vient de défigurer, il étonne,
transporte son siècle par une tragédie
ctères sont fortement dessinés; où l'intr-
ment conduite, renouvelle à chaque si-

et qui ne cesse de croître; où la passion, vraie et profonde, s'élève sans efforts jusqu'à l'éloquence. *Andromaque* d'Euripide n'a fourni à Racine qu'un sujet et la situation d'une mère tremblante pour son fils; mais, dans le poète grec, ce fils n'est pas Astyanax, et la veuve d'Hector est devenue la femme de Pyrrhus. Racine efface du front de la mère ces stigmates de l'esclavage pour faire briller dans toute sa pureté l'amour maternel et la fidélité de l'épouse. Mais, il est vrai, avait montré au troisième livre de l'*Énéide*, Andromaque, veuve de Pyrrhus, femme digne et pieusement fidèle au souvenir d'Hector, que le spectacle de sa douleur fait penser qu'elle ait jamais eu un autre époux. Cette œuvre produite par le génie est le germe de la conception de Racine, qu'on n'aurait pas dû rattacher à un théâtre intermédiaire au spiritualisme chrétien, puisque le christianisme a préparé la transition. Ce qui appartient exclusivement à Racine, c'est le rôle entier de Pyrrhus, qui ne paraît point dans la pièce grecque, la passion d'Hermione, la passion d'Oreste et ses suites, et l'art merveilleux qui associe deux actions distinctes dans un intérêt unique concentré sur la belle et touchante figure d'Andromaque.

Cette fois Racine était entré victorieusement dans le domaine des anciens : il avait complètement éclipsé le modèle. Mais l'*Andromaque* du poète grec est un des plus faibles ouvrages; c'est sur un autre terrain qu'il faut contempler la lutte de deux hommes de génie : *Iphigénie* et *Phèdre* nous en offrent l'occasion. A notre avis, pour ces deux tragédies, il y a

lieu d'hésiter : et si Racine ne doit pas être sacrifié Euripide qu'il transforme, il ne faut pas non plus déprécier Euripide au profit de son heureux imitateur. L'avantage d'Euripide dans *Iphigénie* est d'avoir traité un sujet grec d'un intérêt tout ensemble religieux et national pour des Athéniens ; le mérite de Racine est d'avoir fait de cette tradition mythologique un drame de passion humaine et universelle qui a ému les Français du dix-septième siècle, et qui garde pour tous les temps une part durable de vérité et de pathétique. On ne louera jamais avec excès la noble simplicité du poète grec, le charme naturel, religieux et patriotique de sa poésie. L'*Iphigénie* grecque demandant grâce de la vie, parce qu'il est si doux à une jeune fille de voir la lumière, de goûter les caresses de ses parents, de jouir de leur grandeur comme de leur affection, d'attendre les chastes délices d'un héroïque hyménée ; puis cédant à l'ordre des dieux, vaincue par la fatalité, courant à cette mort tout à l'heure si redoutée, l'embrassant avec joie, avec orgueil, parce qu'elle prépare l'affranchissement et la gloire de la Grèce, cette *Iphigénie* sera toujours un modèle achevé de pureté et d'héroïsme, et le poète qui a créé une si noble figure doit demeurer un des maîtres de la scène. Racine, par malheur, était tenu d'introduire l'amour dans la fable antique, et avec l'amour la jalousie : ce qui l'amenait à modifier la physionomie d'*Iphigénie*, à dénaturer Achille et à découvrir une rivale pour sa princesse. Cette passion nouvelle, il devait la traiter selon les sentiments et dans les idées auxquels la cheva-

lerie et la politesse moderne. Jusque-là il est inattaquable. Il nous paraît toute majesté royale qu'il avait su hausser un peu trop le cothurne qui soulève ses personnages et à les guinder outre mesure, et cependant ses juges ne trouvaient rien d'excessif dans la conduite des héros ni dans leur langage. Cet Agamemnon qui s'étonne d'avoir à réveiller Arcas est proche parent du roi qui a dit à ses gentilshommes : « Messieurs, failli attendre. » Mais le diapason donné par ce fastueux :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille ¹,

une fois admis, tout se tient et s'harmonise, il n'y a plus de dissonance. Ne songeons ni à Euripide ni à Homère, à qui Racine a su dérober tant de traits ou touchants ou héroïques, faisons taire notre érudition, acceptons un anachronisme volontaire et inévitable, suivons le poète dans la sphère qu'il entraîne, et par un peu de docilité nous pourrions nous procurer les plus vives jouissances de l'âme et de la nation.

Si l'*Iphigénie* a dû éprouver tous ces changements avant d'arriver sur la scène française et de faire applaudir, l'*Hippolyte* avait à subir une bien autre transformation. En effet, Racine comprit tout d'abord que le sujet n'était abordable que si l'intérêt qui s'attache dans la pièce grecque au fils innocent

¹ Racine, *Iphigénie*, acte I, sc. 1.

TEMPS MODERNES.

ait être transporté sur sc
t du héros de la chasteté.
e de Vénus, pour n'être p
loucie par les regrets de se
de Diane qu' la console
qui le glorifie. Ce marty
emploi d'un merveilleux
ules et froids, sinon rail
grec n'était donc pas de
cine, qui accepte le suje
et d'intérêt. La Phèdre d

destinée à faire éclater la pureté d'Hippolyt
parer par la calomnie l'apothéose de la victi
au premier plan dans la tragédie français
sion, qui n'était qu'un moyen, devient
drame, et par contre-coup la résistance d'
n'est plus qu'un ressort secondaire; Hipp
cend de son piédestal pour faire place à se
Comment s'étonner après cela que l'Hippo
çais soit de moindre valeur que l'Hippolyt
comment reprocher à Euripide l'inférieur
Phèdre? Cependant pourquoi ne pas avoue
cine a chèrement payé l'incomparable beau
de Phèdre? Disons-le sans détour, Hippolyt
sont de fades amoureux, Théràmène est u
neur peu digne, quoique excellent narrateu
est fabuleusement crédule. Rien de semb
Euripide : Hippolyte est complètement p
blasse et de dissimulation; Thésée aussi doi
témoin de Phèdre qui a donné foi à la
par sa mort, de telle sorte qu'Hippolyte n'

arole à opposer au cri du sang. Phèdre vivante
 ore dans Racine après le retour de Thésée laisse les
 ens de dévoiler l'imposture, et il ne faut pas moins
 l'aveugle emportement du père et les scrupules
 nsés du fils pour que la catastrophe s'accomplisse.
 t cela est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins,
 t que Phèdre couvre et rachète tout. N'essayons
 sur ce point une analyse qui serait incomplète, et
 ns encore une appréciation qui languirait au prix
 émotion qu'excite ce chef-d'œuvre.

Phèdre fut le dernier triomphe de Racine dans
 e lutte contre les anciens. On sait quelle ridicule
 lité lui suscita alors la cabale du duc de Nevers :
 ais l'esprit de parti ne s'était montré plus sotte-
 t inique, pas même lorsque les Claveret et les
 lery s'acharnaient contre le grand Corneille. Boi-
 eut beau démontrer à son ami combien les en-
 is sont utiles aux hommes de génie, Racine vit
 out à quel point est méprisabie cette engeance
 euse, mordante, glapissante, venimeuse; il sentit
 ment l'affront qu'elle lui faisait et il laissa le
 np libre à Pradon et à ses prôneurs, qui firent
 lors assez triste figure. Pendant cet interrègne,
 ère du grand Corneille, Thomas Corneille, déjà
 ore par les succès de *Timocrate* et d'*Ariane*, poète
 s en même temps qu'érudit laborieux, fit encore
 audir *le Comte d'Essex*; et Racine lui-même en-
 ageait les essais d'un disciple docile, qui méri-
 le mieux faire, le pâle et doux Campistron, fan-
 : de son maître, sans éclat, sans vigueur, et non
 grâce. Disons toute la vérité : la cabale qui pour

suivait Racine n'a pas seule décidé sa retraite ; il avait d'autres raisons, d'un ordre plus élevé, pour s'éloigner du théâtre : les devoirs de la famille, une charge de cour, et les scrupules d'une piété sincère, l'affermirent dans sa résolution.

Au reste, avant de se dérober ainsi, il avait largement payé à l'art dramatique la dette du génie : *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet* et *Mithridate* avaient montré ce qu'il pouvait tirer directement de son propre fonds et de l'histoire. On voudrait s'arrêter à loisir devant ces chefs-d'œuvre, mais il faut au moins les saluer au passage. *Bérénice* mit aux prises, à l'insu l'un de l'autre, Corneille et Racine. Tous deux également dociles à la prière d'Henriette d'Angleterre, également empressés, ils se trouvèrent prêts en même temps. Mais Racine était sur son terrain, dans la force de l'âge, avec ses meilleures armes ; Corneille avait vieilli, et sa vocation n'avait jamais été à la tendresse langoureuse : ce ne fut pas un combat. La *Bérénice* de Racine n'est pas, si l'on veut, une tragédie, mais c'est, sous forme dramatique, le chef-d'œuvre de l'élégie ; celle de Corneille est bien une tragédie, et elle n'en est pas meilleure¹. Dans *Bajazet*, notre poète osa mettre sur la scène un fait de l'histoire contemporaine ; mais il comprit que le mystère du sérail et

¹ C'est dans *Bérénice* (acte I, sc. 1) que se trouvent les vers qu'on va lire, et que Corneille lui-même avait fini par ne plus comprendre :

Faut-il mourir, madame ? et, si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort ?

ent du lieu équivaldraient, dans l'optique à la distance des temps et qu'un héros mor- rendrait les proportions d'un personnage 'est là une observation profonde. Les ca- Acomat et de Roxane sont de belles créa- lacine. Bajazet, malgré sa générosité et , pâlit à côté de ces figures si énergique- inées, et la tendre Atalide s'y efface. *Mi-* dans la partie politique, égale les mâles : Corneille. Le caractère de l'implacable s Romains est une étude savante et com- ie rare puissance, et la figure de Monime e force et de grâce à qui on ne peut com- héâtre, que la chaste épouse de Polyeucte.

là (acte I, sc. III) que le poète développe le sys- Rochefoucauld sur l'amour :

ar-propre est la source en nous de tous les autres ;
et le sentiment qui forme tous les nôtres ;
il allume, éteint ou change nos desirs :
jets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
-vous Donnie ou vos plaisirs en elle ?
nd vous aspirez à des liens si doux,
pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous ?
possession l'aimable et chère idée
vos sens enchantés et votre âme obsédée ;
vous conceviez quelques destins meilleurs,
porteriez bientôt votre tendresse ailleurs.
quête est pour vous le comble des délices ;
le vous figurez ailleurs que des supplices ;
ar là qu'elle seule a droit de vous charmer,
s n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.

ut être vrai, mais il est clair que lorsqu'on en est
er ainsi sur l'amour, ce qu'on a de mieux à faire
oint parler et de ne pas essayer de le peindre.

TEMPS MODERNES

Il n'y a de faible dans ce tableau hé deux fils de Mithridate, Xipharès et la physionomie n'a rien d'antique, e geoise par laquelle Mithridate, après l prend le secret d'un amour qui inqui

Dans le genre historique, Racine s' *Britannicus*, qui est son coup d'essai, que n'atteignent ni *Bajazet* ni *Mithri* encore *Bérénice*. Voltaire a dit que c des connaisseurs; et, en effet, plus le à examiner la savante structure de cett la vérité des mœurs et des caractères proportion des scènes, l'art du style, mire. Il est vrai que l'émotion tragique à fait au niveau de la gravité des évènements à l'inévitable infériorité du héros sonnages tels que Néron, Agrippine et térést est celui de l'histoire, qui ne d jours la première place aux victimes beaucoup d'avoir élevé au point où l'a cet adolescent qu'on n'a pu qu'entrevo soudainement. Le miracle du poète c revivre la Rome impériale déjà souillé de perfidies, et retenant de sa force qu de sa grandeur qui chancelle, un pr tempère encore le spectacle de sa dég voir montré sous des formes imposan de cette orgie qu'arrosera bientôt le sa et que punira plus tard le glaive des l doute, le poète pouvait mettre à nu c voile de draperies majestueuses ma

quelque chose à nos yeux, il indique tout, il fait tout comprendre.

On a paru regretter de nos jours que la pudeur du peintre et son amour de la beauté idéale aient éloigné de nos regards les impuretés et les horreurs que fournissait l'histoire : nous sommes bien loin de partager ce regret. L'art a une autre destination que de faire naître le dégoût ; son but est d'élever et d'épurer les âmes par l'image idéalisée des vertus et des vices : l'ambition d'Agrippine, la lâcheté cruelle de Néron et sa luxure, la bassesse de Narcisse, déjà purgées par la forme poétique qui les limite en les exprimant, laissent à la mâle vertu de Burrhus, à la généreuse candeur de Britannicus, à l'innocence de Junie, ce charme de pureté qui pénètre l'âme et qui la fortifie. Agrippine n'est pas moins odieuse, Néron moins méprisable, Narcisse moins vil, parce que la réalité brutale de leurs passions et de leurs vices nous échappe ; il suffit que l'image nous en soit présente dans leurs discours et dans leur conduite, et que la vérité des sentiments qu'ils expriment prête les apparences de la vie à la passion ou à l'idée qu'ils représentent. Ce ne sont pas de pures abstractions, comme on le prétend pour les réprouver, ce ne sont pas des portraits tels que les voudrait la critique réaliste ; ce sont des idées qui ont pris un corps, un visage, une âme, idées vivantes de cette réalité poétique qui suffit à charmer les esprits délicats. L'illusion que produisent ces belles créations ne naît pas dans toutes les intelligences, cela est vrai ; mais, qu'on y prenne garde, l'insensibilité qu'elles rencontrent, le dédain qui les

TEMPS MODERNES.

accueille, ne les accusent ni ne les amoie
il est permis d'y voir, à la charge des i
des railleurs, un signe d'infirmité ou de
N'en déplaise aux détracteurs, *Britannicus*
toujours avec *Horace* et *Cinna* l'honne
premier rang des chefs-d'œuvre de la tr
rique.

Voilà ce qu'avait produit dans la pre
de sa vie le génie de Racine. Ces bell
jeunesse et de maturité, si fécondes en c
bles, n'avaient pas été sans quelques faibl
et sans quelques cruautés d'esprit. Irrit
un poète, en raison directe de son exquis
Racine, toujours alerte à la riposte et à
l'attaque, avait décoché de vives et m
grammes, en prose comme en vers. Le
Britannicus est amère contre le vieux
ses partisans¹; les deux lettres à l'adre
Royal, étincelantes d'esprit, sont d'une
toyable; ses épigrammes au tour mar
cent avec un art perfide le trait finem
chargé de venin. Le tendre Racine pic
dard d'abeille qui reste dans la plaie. M

¹ Il ne m'est pas bien prouvé que dans la pr
deurs il n'ait pas eu contre Molière une intention
qu'il a écrit les lignes suivantes : « Ce n'est p
un grand honneur d'avoir assez longtemps ré
mais je me sais quelque gré de l'avoir fait san
côte une de ces sales équivoques et de ces m
saunteries qui coûtent maintenant si peu à la
écrivains, et qui font retomber le théâtre da
d'où quelques auteurs plus modestes l'avaient

ideurs, revanche aristophanesque des ennuis d'un pèlerin, la plaisanterie n'est pas enjouée, elle n'efface pas les ridicules, elle est ou mordante ou bouffonne; elle tient de la satire et de la parodie. Aussi cette pièce, à laquelle prirent part en se jouant le duc de Furetière et quelques autres amis, malgré ses scènes bien faites et de vers piquants qui sont devenus proverbes, reste-t-elle bien en deçà de la haute comédie. Au reste, ces vivacités d'humeur, ces aigreurs de caractère, n'étaient que des pointes de jeunesse : tout cela finit par s'effacer pour ne laisser paraître, dans une saison plus avancée de la vie, l'homme de bien, l'ami dévoué, le chrétien sincère; et si alors il lui échappe encore quelques épigrammes, elles seront piquantes sans amertume, telles que celle que lui suggère la *Judith* de Boyer. Cette œuvre fervente et profonde ouvrit au génie de Racine de nouvelles sources d'inspiration; elle le plongea dans l'écriture et la méditation des livres saints, d'où il tira pour *Esther* et pour *Athalie* des trésors de poésie. Ne regrettons pas ces douze années de silence et de jeûnement, stériles aux yeux inattentifs, et qui sans doute étaient nécessaires à l'enfantement de la tragédie sacrée.

Esther rendit à Racine, avec innocence, toutes les émotions qui avaient animé et quelquefois troublé sa jeunesse. C'est le plus beau moment de sa vie. Il retrouvait de jeunes talents à former dans l'art de la déclamation où il excellait, lui le maître de Baron et de la Champmeslé : il entendait de nouveau les acclamations de la foule, foule choisie

cette fois, et devant le suffrage imposant de la royauté et de la cour, la critique, auparavant si cruelle, était condamnée au silence. Jamais Racine n'avait parlé un langage plus pur et plus harmonieux, et cette harmonie enchanteresse accompagnait les idées les plus élevées et les sentiments les plus chastes. En outre, le poète avait enfin trouvé un lieu propre à l'alliance de la poésie lyrique, où il devait encore montrer sa supériorité, et du drame, où il avait fait ses preuves, alliance qu'il enviait au théâtre d'Athènes et qu'il réalisait sans atteinte à la vraisemblance. Louis XIV et madame de Maintenon étaient ravis; la cour applaudissait avec transport, car elle trouvait dans les allusions transparentes du sujet de quoi satisfaire son double instinct de flatterie et de malignité.

Athalie, bien supérieure à *Esther*, fut moins heureuse. Ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, comme l'appelle Voltaire, contenait de trop graves leçons : on feignit de ne pas comprendre, et sans se trahir on écarta silencieusement cette image austère et blessante de la foi sincère et du zèle hypocrite. Ainsi Mathan triompha obscurément de Joad. Racine composa bien encore, à l'usage de Saint-Cyr, quelques cantiques; mais pour la tragédie, il fit place à Duché qui avait quelque talent, puisque, entre autres pièces bibliques, il a fait *Absalon*. Étonné de cet échec imprévu, Racine pensa s'être mépris, et Boileau, qui lui promettait avec assurance les suffrages de la postérité, ne paraît pas lui-même avoir soupçonné les causes de cette froideur contre laquelle il protestait

en homme de goût. Racine montrait un Dieu trop sévère à l'orgueil et à l'iniquité des grands, trop compatissant aux souffrances du pauvre ; il imposait à la royauté des devoirs trop étroits, des charges trop lourdes ; il était inexorable comme la vérité, impitoyable comme la justice : la Bible l'avait rendu téméraire et presque séditionnaire. Lorsque tant d'oreilles étaient sourdes à des cris de détresse, n'était-ce pas là bien de la hardiesse que d'avoir dit par la bouche d'Esther parlant de Dieu :

Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage¹.

Celui qui avait trouvé dans son cœur cette plainte si signifiée et si menaçante ne révélait-il pas de morelles souffrances silencieusement dévorées ? A qui voulait-il par cette sentence :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule².

ne s'aurait-il pas été aussi embarrassé que Joas, si quelque voix menaçante lui eût demandé : « Ces méchants, qui sont-ils ? » Mais son plus grand crime, jusqu'il faut le dévoiler, le voici :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même :

Esther, acte III, sc. IV.

Athalie, acte II, sc. VII.

Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime¹.

Ce langage de Joad n'était pas de mise devant un pouvoir désormais sans contrôle et sans contre-poids, quand les courtisans étaient écoutés de préférence, que la France souffrait et qu'elle commençait à murmurer. C'était le temps où Vauban allait cherchant des remèdes à la misère publique, où Fénelon faisait peut-être parvenir jusqu'au trône et que certainement il écrivait cette lettre mémorable qui révèle l'indignation des âmes chrétiennes². Il est permis

¹ *Athalie*, acte IV, sc. iv.

² *Œuvres de Fénelon*, 3 vol. grand in-8°, 1838, t. III, p. 425 et suiv. Il y a dans cette lettre de terribles passages. En voici quelques-uns : « Vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti ; par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provision. » Et plus loin : « Les émotions populaires, qui étaient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser ; ainsi on paye ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité ou de laisser la sé-

de croire qu'*Athalie* déposa au fond de l'âme de Louis XIV le germe obscur de la colère qui éclata, quelques années plus tard, à la lecture de ce mémoire.

Racine écrivit sous les auspices de madame de Mntenon, et qui devait éclairer le roi sur les souffrances de son peuple.

Après cela faut-il s'étonner que Racine soit mort sans la disgrâce, et que Boileau, demeuré seul, ait, après la mort de son ami la sage résolution de ne pas profiter de la faveur qui lui était conservée et ne plus paraître à la cour. « Qu'irais-je faire là? dit-il, je ne sais plus louer. » La vérité est que la nature lui faisait défaut plus que l'art. Boileau avait l'art de louer; mais, comme Racine, il louait sincèrement et, comme lui, il n'avait jamais su flatter. Or le temps était arrivé où la vérité devenait difficile à dire, où il n'y avait guère de place que pour l'adulation.

Suivant ainsi Racine et Boileau jusqu'au terme de leur carrière, on voit que la poésie nous a conduit au delà des années vraiment belles du siècle de Louis XIV : l'éloquence religieuse va nous y ramener.

On impunément et de l'accroître par cette impunité, ou de faire sacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant par vos impôts pour cette guerre afin qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages. » Selon parlait ainsi dès 1694. La révocation de l'édit de Nantes, devait faire tant de bien, opérait depuis neuf ans, on voit quel succès.

CHAPITRE IV

Éloquence religieuse. — Bossuet. — Ensemble de sa vie et de ses œuvres. — Discours sur l'histoire universelle. — Oraisons funèbres. — Sermons. — Bossuet cartésien. — Malebranche. — Fléchier. — Bourdaloue. — Caractère de son éloquence. — Moralistes. — La Bruyère.

L'essor de la poésie pendant les premières années du règne de Louis XIV n'est pas la conséquence directe du pouvoir absolu de ce prince, mais de l'usage qu'il en fit, par grandeur d'âme, et de la liberté qu'il laissa aux hommes de génie, qu'il inspirait encore par le voisinage de ses hauts faits et dont il garantissait les loisirs par ses libéralités. Cette liberté était tempérée par les bienséances, et elle n'en fut que plus féconde ; elle se réglait d'elle-même sous l'œil bienveillant du maître. La chaire aussi fut libre, non par tolérance, mais de droit et par devoir. Elle fut respectueuse dans l'exercice de son droit, dans l'accomplissement de ses devoirs ; car rien alors ne se produisait sans rendre hommage au monarque dont le pouvoir était partout présent. A aucune époque, l'Église en France n'eut autant de splendeur ; assurée de son pouvoir par la piété du prince et par la foi des peuples, en retour elle fut sincèrement gallicane, c'est-à-dire que, sans cesser d'être catholique, elle se montra monarchique et nationale.

Le choix des évêques que le discernement et la justice de Louis XIV élevaient, non par caprice, mais selon l'ordre du talent et des vertus, avait fait de l'épiscopat de France un corps vénérable par l'exemple, puissant par la parole. Le pouvoir royal, qui l'honorait en le contenant, et qui, par prudence autant que par respect, n'appela jamais aucun de ses membres à la direction des affaires publiques, obtint de lui la déclaration de 1682, garantie de l'indépendance du trône. Dans ces termes de déférence commune et de concert indépendant se manifesta la liberté religieuse, et avec la liberté, l'éloquence, bannie du domaine de la politique que lui interdisait la royauté. Ainsi, sous le pouvoir absolu, c'est encore un souffle de liberté qui féconde le génie. C'est l'autorité de la religion et l'indépendance qu'elle impose comme un devoir à ses ministres qui ont fait la grandeur de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon et de Massillon. Nous allons en saisir quelques traces en jetant un coup d'œil rapide sur l'œuvre de ces grands hommes. L'ordre des temps, comme celui du génie, donne la première place à Bossuet.

Bossuet paraît le modèle accompli du docteur et du prêtre. Sa vie est un long combat où le courage ne lui manque jamais ni la victoire : considérée dans son ensemble, elle montre dans la suite de ses travaux, d'abord l'adversaire du protestantisme ramenant, par la mission de Metz, de nombreux dissidents au sein de l'Église ; enlevant à l'hérésie le plus illustre de ses adhérents, le grand Turenne ; leur ôtant, par l'exposition claire et précise de la foi, tout motif

sérieux de dissentiment ; réduisant Claude , par une argumentation serrée , au silence ou à la contradiction ; confondant les insolentes prédictions de Jurieu , et déroulant le tableau des variations des sectes dissidentes , en regard de l'immuable vérité ; enfin , essayant , avec le grand Leibnitz , de réunir en un seul corps tous les membres divisés de la famille chrétienne. Voilà ce qu'il a fait du côté de l'hérésie. Dans le sein de l'Église catholique , prédicateur infatigable du dogme et de la morale chrétienne , il montre à tous ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire ; il repousse avec une égale énergie la morale excessive de ces docteurs qui font haïr la vertu , et celle de ces casuistes dont les relâchements , la coupable complaisance , excusent le vice et élargissent outre mesure la voie étroite qui conduit au ciel ; oracle de l'Église gallicane , il en proclame les principes , sans arrière-pensée de flatterie pour la royauté , sans volonté , mais sans crainte d'irriter le saint-siège : enfin il combat à outrance le quiétisme , qui lui semblait , sous les apparences d'une perfection impossible , mener fatalement aux langueurs d'un déisme mystique.

Orateur , théologien , philosophe , historien , cet infatigable athlète accumule les chefs-d'œuvre sans paraître y songer : il met à tout ce qu'il touche le sceau de son génie. Dans la chaire chrétienne , il fait entendre des accents inouïs jusqu'alors et qu'on n'entendra plus lorsque sa voix s'éteindra. Dans l'histoire , dans la philosophie , même supériorité. Bossuet n'a rien fait en vue de lui-même ni de la gloire

humaine ; il n'a jamais écrit pour écrire, mais pour agir, tous ses écrits sont des actions, et ses actions, l'accomplissement d'un devoir. Il ne s'est jamais dit : « Sois orateur, sois historien, sois philosophe. » Ses ouvrages sont des actes qui témoignent de l'exercice de ses fonctions : il prêche, parce qu'il est prêtre, il enseigne parce qu'il est précepteur ; il combat, parce qu'il est croyant. L'auteur n'est pas distinct de l'homme ; sa vie et ses œuvres se confondent. Les mots ne sont rien pour lui : son style, et il n'en est que plus merveilleux, c'est l'ordre, c'est l'enchaînement, c'est la vigueur, c'est le corps même de la pensée qui sort tout armée de son cerveau. Où trouverez-vous pareille identité entre la pensée et le langage ? quel est l'écrivain qui n'ait point quelque complaisance pour les mots, qui ne s'arrête quelquefois à les ajuster, à les parer ? quel est celui, même entre ceux qui ne veulent pas se faire remarquer, qui ne se laisse voir et surprendre ? Ailleurs vous sentirez l'effort ; dans Bossuet, vous ne voyez que la force. Pour les uns, le langage est un vêtement, pour les autres une parure ; à quelques-uns il tient lieu de substance ; dans Bossuet, c'est la pensée visible et nue.

On a l'air de déclamer lorsqu'on dit que Bossuet est plus qu'un orateur, que c'est l'incarnation de l'éloquence ; et cependant, si on confronte l'idée de l'éloquence et les discours de Bossuet, on trouve l'expression simple et vraie. En effet, l'éloquence n'est-elle pas la production animée, simple, énergique, souveraine, de la raison et de la passion hu-

maines? Or, le langage de Bossuet est-il autre chose? n'est-ce pas la raison et la passion manifestées sans efforts et par un mouvement continu? la passion et la raison de Bossuet ne se font-elles pas maîtresses des nôtres? ne nous entraîne-t-il pas, ne nous tourne-t-il pas à son gré, ne nous emporte-t-il pas d'un élan irrésistible? On peut donc dire à la lettre que Bossuet, c'est l'éloquence même. Par la même raison, Bossuet est plus qu'un théologien : les lumières et les mystères de la théologie se sont incorporés à son intelligence : il sait la doctrine, il connaît les faits et leur signification. Non-seulement il les connaît, mais il en dispose librement comme de sa chose propre : la Bible est là avec l'Évangile, avec les Pères, avec les conciles, livres toujours ouverts sous les yeux de son esprit. Il est donc vrai de dire que Bossuet est la théologie même.

Éloquence et théologie, voilà tout Bossuet : aussi, quelque sujet qu'il aborde, il se montrera théologien et orateur. Il aborde l'histoire; l'histoire dans ses mains devient un discours religieux : c'est un récit des faits de Dieu ou plutôt de ses desseins accomplis par l'entremise de l'humanité qui les ignore. Des hauteurs où il se place pour considérer l'histoire, les empires ne lui apparaissent plus que comme des individus, et les destinées de ces individus ne sont que des scènes ou des actes d'un drame unique qui se dénoue par la naissance du Christ et la rédemption du genre humain. Le prologue, c'est la création; l'exposition, la chute de l'homme; le nœud, la dispersion des hommes, les progrès de l'idolâtrie, et

la durée du peuple de Dieu ; la périclése, la corruption et le déclin du monde idolâtre ; le dénouement, l'avènement du libérateur et le triomphe de sa doctrine.

C'est ici le lieu de transcrire une page admirable où M. Saint-Marc Girardin exprime avec éloquence l'émotion que produit dans les âmes religieuses ce défilé des nations sur la scène du monde : « Quelle admirable revue de tous les peuples ! comme ils viennent tour à tour devant Bossuet témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand ! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte : il faut marcher, il faut courir. Bossuet pousse les uns sur les autres les siècles et les peuples : *Marche ! marche !* dit-il à l'Égypte, et le trône majestueux des Pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave et sérieux passe et disparaît bientôt. — *Marche ! marche !* dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine. — *Marche ! marche !* dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera un jour effacé de la terre, qu'il n'aura conquise que pour Jésus-Christ ; son aigle, qui croyait voler au gré de la politique du sénat, est forcée de reconnaître que son vol était tracé et qu'elle a suivi le doigt de Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée. Ainsi Dieu est partout : il change et renouvelle à son gré la figure du monde ; et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre ré-

véler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré¹. »

Il est vrai que Bossuet, usant d'un privilège que les orateurs ne se refusent pas, passe à côté des peuples qui ne disent rien en faveur de sa thèse. Comme il fait du peuple juif le centre de l'histoire de l'univers, il laisse dans l'ombre les Etats dont les annales ne feraient que gêner sa marche : « Ces empires, dit-il, ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens pour châtier ce peuple ; des Perses pour le rétablir ; d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger ; d'Antiochus l'Illustre et de ses successeurs pour l'exercer ; des Romains pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie, qui ne songeaient qu'à les détruire. Les Juifs ont duré jusqu'à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et sacrifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine et ont exterminé ce peuple ingrat². » Dans cet ordre d'idées, l'Inde et la Chine, avec leurs innombrables populations, auraient été des éléments réfractaires, Bossuet les élimine. Toutefois sa théologie éloquente ne dédaigne pas de démêler, au-dessous de la cause première qui décide tout, les causes particulières et prochaines qui expliquent humainement

¹ *Essais de Littérature et de Morale*, 2 vol. in-18. Charpentier, 1845, t. I, p. 42.

² *Œuvres de Bossuet*, 4 vol. grand in-8° ; Firmin Didot, 1848. Discours sur l'Histoire universelle, 3^e partie, ch. 1, t. I, p. 262.

la grandeur et la décadence des empires : « En effet, dira-t-il, dans le jeu sanglant où les peuples ont disposé de l'empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage et a fait servir la fortune même à ses desseins ¹. » Par ce côté, le libre arbitre de l'homme prend sa place dans le développement des faits, et ne permet pas de confondre la Providence qui conduit les événements avec la Fatalité qui les enchaîne.

Bossuet a résumé toute sa doctrine historique dans les dernières pages de son *Discours sur l'Histoire universelle* ; il conclut comme Balzac, mais en d'autres termes, que ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel, et que si les hommes en sont les acteurs, Dieu en est le poète. Ceux qui s'imaginent gouverner le monde travaillent à un dessein qu'ils ignorent : « Ils font, dit Bossuet, plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus ; ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et

¹ *Discours sur l'Histoire universelle*, 5^e partie, ch. II, t. I, p. 265.

prévient tous les conseils. Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens : Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée¹. » Cette suite réglée des événements achevait l'humanité à la rédemption par la venue du Christ. Là s'arrête l'historien, et il ne dit pas où le christianisme conduira le monde. Il explique le passé, il n'ose pas sonder l'avenir. Il ne nous fait pas même entrevoir quelle sera sur la terre la condition des fils d'Adam, lorsque la doctrine évangélique, qui les a déjà transformés en les effleurant, aura fini par les pénétrer.

Dans la constitution d'un État, Bossuet paraît s'arrêter, si l'on s'en rapporte au traité de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, au pouvoir absolu d'un seul, réglé par la religion et tempéré par la justice ;

¹ *Discours sur l'Histoire universelle*, 5^e partie, ch. VII, t. I, p. 298.

le gouvernement de Louis XIV lui semble la forme dernière et la meilleure d'une société de chrétiens. Cependant d'après le tableau de l'Égypte, qu'il compose avec complaisance de traits empruntés à Hérodote, à Diodore, à Tacite, sur un idéal qui lui appartient, on peut croire qu'il y aurait apporté quelques réformes. En effet, dans cette terre de sagesse et de piété telle qu'il la décrit, « la vraie fin de la politique est de rendre la vie commode et les peuples heureux. » En outre, « il n'était pas permis d'être inutile à l'État : la loi assignait à chacun son emploi, qui se perpétuait de père en fils ; on ne pouvait ni en avoir deux ni changer de profession, mais aussi toutes les professions étaient honorées. Il fallait qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : leur éclat ne fait pas mépriser les pieds ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Égyptiens, les prêtres et les soldats avaient des marques d'honneur particulières ; mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étaient en estime, et on ne croyait pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. » Aussi, « dans un si bel ordre, les fainéants ne savaient où se cacher. » En Égypte, si l'on en croit Bossuet, « personne n'était humilié sous le bon plaisir d'autrui, il n'y avait pas de condition que le dédain des supérieurs rendit intolérable ; » c'était un principe de stabilité. Une autre cause de calme et de prospérité, c'était l'inviolable respect de la loi, à tous les degrés, dans toutes les classes ; seulement « les rois étaient

obligés plus que les autres à vivre selon les lois. Rien de plus simple et de plus pur que l'administration de la justice dans ce modèle des États : « Les juges ne tiraient rien des procès, et on ne s'était encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étaient traitées par écrit dans cette assemblée; on y craignait la faiblesse de l'éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. » Ce peuple, ami de la vérité, attendait pour louer les hommes la fin de la vie, et encore « il n'était pas permis de louer indifféremment tous les morts : il fallait avoir cet honneur par un jugement public; » et lorsqu'un personnage avait mérité d'être loué, « on faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance¹. » Sous ce régime, Bossuet aurait eu dispense et même défense de prononcer quelques-unes de ses *Oraisons funèbres*, et c'eût été un grand dommage pour l'éloquence. Hâtons-nous d'ajouter que si la réalité historique n'eût point souffert de ce sacrifice, les vérités supérieures de la morale et de la religion auraient été privées du plus éclatant hommage qu'elles aient jamais reçu dans la chaire évangélique.

L'écueil de l'oraison funèbre serait de faire retentir la chaire chrétienne d'éloges hyperboliques et de songer pour des hommes puissants, qui n'auraient d'autre titre aux hommages que le rang même de la mort vient de les précipiter. Cet abus n'est p

¹ *Discours sur l'Histoire universelle*, 3^e partie, ch. III, t. I, p. 266-273, passim.

sans exemple, et alors l'éloquence porte une grave atteinte à la morale et à la religion en introduisant la flatterie dans le sanctuaire. Bossuet ne pouvait pas consentir à faire de son saint ministère un instrument de vanité mondaine. aussi, quel que soit le personnage qu'il a mission d'honorer, a-t-il soin d'abaisser la grandeur humaine devant la majesté divine; s'il est tenu, par bienséance, à ménager des morts illustres, il compense des égards nécessaires par les terribles vérités qu'il fait entendre aux vivants. Par ce biais, l'orateur chrétien se retrouve libre et ressaisit pleinement sa dignité : nulle part Bossuet n'est ni plus imposant, ni plus inexorable; il fait payer chèrement aux grands de la terre sa complaisance apparente. Ce n'est pas, au reste, qu'il soit insensible à cette grandeur : sa grande âme en est vivement touchée; mais elle s'affermit contre l'émotion, elle s'élance au delà du temps pour montrer la misère et le néant de tout ce que le temps emporte. Certes l'admiration ne s'est pas méprise en s'attachant de préférence, parmi tant de chefs-d'œuvre, aux oraisons funèbres : c'est là surtout qu'on est amené à détourner sur l'orateur cette comparaison qu'il applique à l'un de ses héros : « comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux¹; aussi vifs étaient les regards, aussi

¹ *Oraison funèbre du prince de Condé*, t. II, p. 73.

vive et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. »
aussi plane le génie de Bossuet ; tel il voit, tel il sait
tel il étreint sa pensée.

Ce génie de Bossuet si sain, si vigoureux, si mal de lui-même, a trop bien conscience des forces (demeurent à l'intelligence humaine, malgré sa chute et de sa dignité, pour en être le détracteur ; il l'a mise dans son essence et dans les œuvres qu'elle a produites : « Je confesse, dit-il, que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour s'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force ; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur acreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi de plus ! il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages : pour mesurer

plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas¹. » Mais il faut lire tout ce passage dans l'admirable *sermon sur la mort*. C'est là aussi que Bossuet ose rattacher l'âme de l'homme à l'essence divine, l'image à son modèle; ce que l'homme ajoute de sa propre industrie à l'œuvre de Dieu lui paraît sur ce point un invincible argument : « O homme, s'écrie-t-il, comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelques fécondes idées tirées de ces idées originelles, en un mot, quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? » Quand Bossuet parlait ainsi de la raison de l'homme et qu'il voulait qu'il y eût dans notre âme un écoulement et comme une portion de l'intelligence divine, personne, ni parmi les théologiens, ni parmi les philosophes, ne songeait à l'accuser, soit de rationalisme, soit de panthéisme : c'est qu'alors les théologiens étaient par surcroît philosophes à la manière de Platon et de Descartes, et que les philosophes ne craignaient pas d'être chrétiens. Pour Bossuet, comme pour Fénelon, il n'y avait point de guerre entre ce que la raison atteint par ses propres forces et ce que la foi lui révèle obscurément; pour eux la foi élargissait la sphère de la vérité; ils croyaient résolument ce qu'elle leur présentait sous un voile mystérieux, et ce voile, ils essayaient encore de le rendre

¹ Bossuet, *Sermon sur la mort*, t. II, p. 496.

transparent à l'aide de la science, c'est-à-dire en portant sur ces vérités supérieures et obscures les lumières de l'observation et du raisonnement. Leur théologie est une métaphysique transcendante. Cette science qui ne s'achèvera jamais, noble exercice de âmes religieuses vigoureusement trempées, Bossuet nous en fait entrevoir les profondeurs dans ses *Méditations sur les Évangiles*, et il nous porte vers les cimes les plus ardues par ses *Élévations sur les mystères*. C'est là surtout qu'il nous montre jusqu'où peut aller la pensée humaine sur les ailes de la religion.

Ce que Bossuet doit à la philosophie de Descartes et à la pratique de sa méthode, on le voit surtout dans le traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ouvrage substantiel et didactique qui suffirait pour initier les jeunes gens à la philosophie. C'est encore Descartes qui a servi de guide et d'initiateur à un autre homme de génie, écrivain supérieur et métaphysicien profond, Nicolas Malebranche, père de l'Oratoire, penseur intrépide et chrétien soumis. Son livre de la *Recherche de la vérité* signale mieux qu'on ne l'avait fait avant lui les causes de nos erreurs, et quoiqu'il s'égare lui-même quelquefois en pensant trouver le vrai, on peut dire que dans cette poursuite il a apporté autant de bonne foi que de sagacité. S'il a dépassé le but, il est permis de croire qu'il l'a touché : faisant route entre deux abîmes, côtoya celui du panthéisme spiritualiste sans y tomber, laissant à l'autre extrémité Spinoza se précipiter dans le gouffre sans fond où la substance unique

impersonnelle et infinie, engloutit la personne humaine et sa liberté. Ce mystère si redoutable et si attrayant du commerce de l'âme humaine et de l'intelligence suprême, Malebranche l'a sondé d'un regard profond et sincère. Il pense que l'homme voit directement la vérité dans sa source même : c'est aussi l'opinion de Bossuet et de Fénelon. Dieu est, à ses yeux, le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps; l'âme humaine vit en lui, elle y puise sa force et sa lumière, sans s'y confondre, et selon sa mesure et sa pureté elle y voit l'essence du vrai. Elle n'y voit pas tout, en dépit d'un vers épigrammatique plus spirituel que juste¹; elle n'y voit que ce qui subsiste éternellement et qui n'est pas ailleurs; c'est de là qu'il lui arrive, soit qu'elle le réfléchisse comme un miroir, ainsi que le veulent d'autres philosophes, soit qu'elle l'atteigne directement, comme le pense Malebranche. Quoi qu'il en soit, la dispute reste ouverte entre les philosophes sur la valeur scientifique des opinions de Malebranche; mais parmi les hommes de goût nul n'hésite à reconnaître le rare mérite de son style, qui, dans un langage souple, précis et lumineux, sait tout ensemble peindre et définir. Malebranche a le génie de la métaphysique; il a aussi le cœur et la pénétration du moraliste; il invite à penser et il pousse à bien agir.

Ce goût de vérité, ce besoin de lumière là où elle peut se produire et d'éclaircissement sur les points mêmes qui doivent demeurer obscurs, commun à

¹ Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou.

Malebranche et à Bossuet, n'a point troublé ces fermes génies dans leur foi religieuse. Bossuet s'en explique fièrement en s'adressant aux incrédules et aux sceptiques : « Mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, que les autres qui les ont vues et les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu ; ils n'entendent rien ; ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu, quelle idole ! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix, qui leur dira ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise ? ... Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que

l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révéree; il se met au rang des gens désabusés; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son dieu¹. »

Telle était l'assurance de Bossuet dans la foi, tel aussi l'ascendant de son éloquence : jamais la parole humaine n'eut plus d'autorité. Lorsqu'il monta pour la première fois dans la chaire chrétienne, il y trouvait le souvenir encore récent du petit père André, orateur jovial et populaire, héritier de ces prédicateurs franciscains qui ne dédaignaient pas de faire rire leur auditoire. D'autres, il est vrai, avaient déjà cherché la gravité et la noblesse : les François de Sales, les Vincent de Paul, les Cospéan, les Lingendes, les Singlin, les Desmares, d'autres encore, étaient entrés dans la bonne voie; le génie de Bossuet y entraîna tous ceux qui hésitaient. C'est alors que Mascaron, après avoir longtemps sacrifié au bel esprit, prenait enfin par l'oraison funèbre de Turenne une place parmi les orateurs. Sur le même sujet Fléchier composait une œuvre qu'on lit encore et

¹ *Œuvres de Bossuet*, Oraison funèbre de la princesse Palatine, t. II, p. 45 et 46.

qu'on admire ; mais Fléchier procède plutôt de Balzac que de Bossuet : le choix des mots, l'harmonie du langage, le tour heureux de la pensée, l'art de placer des figures et de trouver des mouvements oratoires convenables au sentiment qu'il exprime, produisent quelquefois chez cet habile orateur les effets de la grande éloquence. On se tromperait si l'on ne voyait dans Fléchier qu'un rhéteur ingénieux qui simule l'éloquence avec adresse : Fléchier est réellement orateur ; mais il a le tort de montrer avec coquetterie le talent qu'il emploie, et de détourner l'attention sur la parure dont il couvre des pensées solides. Il faut au moins citer un exemple de cet art merveilleux de caresser l'oreille et de charmer l'esprit par l'heureux choix des mots et la proportion des membres d'une période. Il n'a jamais été porté plus loin que dans ce portrait de Judas Machabée : « Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier et forçait celui de l'ennemi avec l'épée, qui donnait aux rois ligüés contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits dont la mémoire doit être éternelle ; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les

plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie ; ce vaillant homme, poussant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel et demeura comme enseveli dans son triomphe¹. » En parlant ainsi, Fléchier voulait sans aucun doute faire admirer Machabée et Turenne, mais il voulait aussi qu'on applaudît le panégyriste.

Bossuet, et c'est sa principale gloire, ne demande rien pour lui-même ; il ne veut que faire passer sa pensée dans l'âme de ceux qui l'écoutent ; il en est de même de Bourdaloue, qu'on a proclamé le premier de nos sermonnaires, quoique Bossuet ait fait des sermons. Quand on lit ces vigoureuses ébauches de Bossuet, tout empreintes de génie, en regard des compositions achevées de Bourdaloue, on s'étonne que la vogue de celui-ci ait rejeté dans l'ombre le souvenir des succès antérieurs de Bossuet. Il semble que les contemporains aient oublié, en entendant Bourdaloue, que pendant dix années Bossuet les eût émus et édifiés de la sainte parole. Mais il faut rendre à Bossuet ce qui lui appartient : l'abbé Maury a raison de dire : « Bourdaloue a été un des premiers et un des plus beaux ouvrages de Bossuet². »

¹ *Fléchier*, Oraison funèbre de Turenne.

² *Essai sur l'Éloquence de la chaire*, § 18, p. 62, éd. Lefèvre, 1 vol. in-18, 1845.

L'œuvre fut digne du maître. Préparé à la prédication par de fortes études, animé d'une foi sincère, exempt d'ambition et d'intrigue, Bourdaloue ajoutait à l'autorité de la parole évangélique la foi de ses exemples. Le monde, qu'il ne flattait pas qu'il ne décourageait pas non plus, car il savait lui montrer son intérêt présent à marcher dans la voie qui conduit aux récompenses éternelles, laissa captiver à son éloquence grave et pénétrante. Bourdaloue put donc mettre à profit la paix de l'église, pendant la trêve qui fit taire les disputes jansénisme, pour établir solidement les vérités du dogme et les principes de la morale. La vogue donna l'essor à son talent en portant partout le nom de l'orateur. Madame de Sévigné, qui *allait en Bourdaloue* plus volontiers qu'aux fêtes de la cour, moins désintéressée, puisqu'elle tenait à Port-Roche par ses affections, dépose, par son admiration toute de fois exprimée sans réserve, de la puissance oratoire de l'éloquent jésuite. Et cependant il négociait tous les moyens de plaire empruntés soit à la passion, soit aux artifices du langage. C'est de là surtout qu'on peut dire avec Fénelon qu'il « ne sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » La sévérité de son style égale la rigueur de ses raisonnements ; c'est lui l'émotion naît du mouvement logique par la clarté, la solidité, le nombre et l'ordre des preuves. Ainsi la lumière se fait dans l'intelligence, et la conscience prononce. Bourdaloue ne met rien d'étranger entre la pensée qu'il exprime et l'esprit qui la reçoit.

l'orateur s'efface, il ne détourne sur lui-même ni la critique, ni l'admiration, et comme la pensée se trouve en contact direct avec la pensée, le jugement ne porte que sur le vrai.

On a tout dit sur la belle ordonnance des sermons de Bourdaloue et sur sa fécondité à en diversifier les plans, lorsqu'il reprend et renouvelle un sujet déjà traité par lui et qu'il semblait avoir épuisé. Pour s'en faire une idée, il faut une étude approfondie, une comparaison détaillée des œuvres de l'orateur ; nous pouvons au moins apporter ici quelques preuves de la pénétration du moraliste et de la vigueur du logicien. Ainsi, comme exemple des sophismes de la haine, de cette habitude fatale de juger les hommes « non point par ce qu'ils sont en effet, mais par ce qu'ils nous sont, » il serait difficile de trouver ailleurs un tableau plus vif et plus vrai que celui-ci : « Comment jugeons-nous d'un ennemi ? il s'est attiré notre disgrâce : c'est assez. Avec cela, en vain, il ferait des prodiges : ses prodiges mêmes ne serviraient qu'à nous le rendre et à nous le faire paraître plus odieux ; en vain il posséderait toutes les vertus : les vertus les plus éclatantes prennent dans notre imagination la teinture et la couleur des vices ; s'il est dévot, nous l'accusons d'hypocrisie ; s'il ne l'est pas, nous le soupçonnons d'impiété ; s'il est humble, nous regardons son humilité comme une faiblesse ; s'il est généreux, nous appelons son courage orgueil et fierté ; s'il est discret et réservé, c'est dans notre opinion un homme artificieux et fourbe ; s'il est ouvert et sincère, nous le

traitons d'imprudent et d'évaporé. Les autres ont beau le combler d'éloges, cet intérêt qui nous préoccupe nous fait croire que ces éloges sont autant de flatteries, de mensonges¹. »

Un seul passage suffira pour donner une idée de la force irrésistible de l'argumentation de Bourdaloue : c'est le développement de la dernière des preuves qu'il tire du mystère de la croix pour démontrer la divinité de Jésus-Christ : « Concluons par une dernière preuve, mais essentielle : c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, élève à toute la gloire que peut prétendre un Dieu ; tellement qu'à son seul nom, et en vue de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux et se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur. Voilà ce que Dieu révélait à saint Paul dans un temps, remarque bien importante, dans un temps où, selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique ; dans un temps où le nom de Jésus-Christ était en horreur. Toutefois, ce qu'avait dit l'Apôtre est arrivé : ce qui fut pour les chrétiens de ce temps-là un point de foi a cessé en quelque façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose et qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croix. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les princes, et les plus grands de nos princes, sont

¹ Bourdaloue, Sermon sur le jugement téméraire.

les premiers à nous en donner l'exemple, et il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pied de l'autel adorer Jésus-Christ sur la croix, de nous consoler et de nous dire à nous-mêmes : Voilà ce que m'avait prédit saint Paul ; et ce que du temps de saint Paul j'aurais rejeté comme un songe, c'est ce que je vois et de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infâme des supplices sur le front des monarques et des empereurs, un homme qui, sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix, a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours ; un homme qui, comme le chante l'Église, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire par le bois qui fut l'instrument de sa mort ; et ce qui est encore plus merveilleux, un homme qui pendant sa vie avait expressément marqué que tout s'accomplirait, et que du moment qu'il serait élevé de la terre, il attirerait tout à lui : un tel homme n'est-il pas plus qu'homme ? N'est-il pas homme et Dieu tout ensemble ? Quelle vertu la croix, où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eue pour le faire adorer des peuples ! Combien d'apôtres de son Évangile, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs, combien de martyrs, combien d'âmes saintes dévouées à son culte, combien de disciples zélés pour sa gloire, disons mieux, combien

de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme secret, mais tout-puissant, de cette croix ¹ ! »

Bourdaloue ne nous a pas éloignés de Bossuet, qui lui a été un précurseur et un modèle ; La Bruyère nous y ramène encore. Bossuet devina son génie et le mit en demeure de se produire : c'est l'évêque de Meaux qui tira d'un obscur emploi de finance, pour l'attirer à la cour, sur le théâtre de ses observations, le moraliste ingénieux et profond qui passa de bien loin Théophraste après l'avoir traduit. La Bruyère ne fut pas ingrat, car, en prenant place à l'Académie, il fit le plus noble et le plus juste éloge de son protecteur en quelques paroles qu'on n'a pas oubliées : « Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire ² ; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et l'éminence de ses talents : orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise ; parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Eglise ³ ? » La Bruyère n'est pas seulement moraliste, il est philosophe et chrétien ; il ne s'est pas

¹ *Bourdaloue*, Sermon sur la Passion de Jésus-Christ.

² Cette expression est empruntée à Bossuet lui-même, qui a dit dans le Discours de la Vie cachée en Dieu : « Vaincre enfin l'envie ou la faire taire. »

³ *La Bruyère*, p. 619, édit. de M. Walckenaer, 1 vol. in-18 Firmin Didot, 1845.

contenté de peindre les travers et les vices de son siècle, il les a rattachés à leur origine, qui est l'oubli de Dieu. Par cette pensée, il est de l'école de Bossuet et de Bourdaloue, pendant qu'il se relie par l'esprit critique et par le sens comique à Boileau et à Molière ; ce dessein de haute moralité forme aussi l'unité de son livre, qui semble au premier abord ne se composer que d'observations détachées.

Personne plus que La Bruyère n'a pris au sérieux l'art d'écrire et le rôle d'écrivain. Il croit fermement que le beau et le bien sont autre chose que des abstractions de l'esprit et des caprices de la sensibilité. Il pense qu'ils existent réellement, qu'on peut les atteindre et qu'on doit y tendre courageusement : « Il y a, dit-il, dans l'art un point de perfection, comme de bonté et de maturité dans la nature : celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait ; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà et au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. » Rien n'est plus vrai ; mais il y a trop de gens intéressés à supprimer la distinction entre les esprits bien faits et les esprits de travers, pour que la maxime de La Bruyère ne soit pas contestée. Ce qui est vrai du fond d'un ouvrage ne l'est pas moins de la forme : « Entre toutes les expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. » Et le propre de cette expression unique qu'on cherche souvent sans la trouver, c'est « qu'on éprouve, quand enfin on l'a trouvée, qu'elle est précisément celle qui était la plus simple, la plus

naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort. » Ailleurs, La Bruyère caractérise en deux mots les écrivains supérieurs : « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre, » c'est-à-dire à contenter la raison et à satisfaire l'imagination. Nous avons des écrivains qui peignent sans définir, et ils sont vagues ou vaporeux ; nous en avons d'autres qui définissent et ne peignent pas, et ils sont secs et froids. « Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, dit La Bruyère, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images ; il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement. » Mais le vrai pour le philosophe, c'est le juste et l'honnête, et il ne suffit pas qu'un écrivain réussisse à plaire par l'éclat de son talent, il doit avoir une ambition plus haute : « Il demande des hommes un plus grand et plus rare succès que les louanges et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs. » Telle était l'ambition, tel aussi a été l'honneur de celui qui n'a pas craint de poser au jugement littéraire cette règle unique qui condamne tant d'ouvrages, même éminents : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon et fait de main d'ouvrier. »

La Bruyère connaissait toute la force du ridicule ; il en savait aussi régler l'emploi dans les limites qui lui sont tracées par le goût et par la morale : « Il ne faut pas, disait-il, mettre un ridicule où il n'y en a point : c'est se gâter le goût, c'est corrompre son

jugement et celui des autres ; mais le ridicule qui est quelque part , il faut l'y voir, l'en tirer avec grâce et d'une manière qui plaise et qui instruisse¹. » La Bruyère n'a pas fait autre chose, et celle-là il l'a faite avec goût et non sans génie : il a vu le ridicule où il était et il l'en a tiré avec grâce. C'est ce qui fait le charme et la solidité de son livre ; la raillerie est son arme favorite, mais il ne la tourne que contre ce qui mérite d'en être frappé. Il ne rit pas de tout, comme ces moqueurs de profession qui ne laissent rien où le respect puisse s'attacher en sûreté : avec lui, l'âme de l'homme ne risque ni de se fausser, ni de s'amollir, ni de se dépraver ; le plaisir qu'il donne n'est pas un plaisir qui corrompe, mais un exercice qui affermit le cœur et qui aiguise l'intelligence ; il nous inspire le goût du bien, en nous faisant respirer comme un parfum de probité qui s'exhale de son âme, et cet arôme nous communique des forces pour la vertu. Il n'a point de bile noire ni de fiel ; il ne fait ni haïr ni mépriser l'homme : il rend le vice méprisable ; il ridiculise les travers du cœur et de l'esprit, et, dans l'occasion, lorsque les torts qu'il signale méritent un châtiment exemplaire, il aime à voiler d'ironie l'indignation qu'il éprouve.

Nulle part il n'a mieux employé cette puissante figure de pensée et de langage qu'à dans le morceau célèbre où il appelle la pitié sur le sort des paysans : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et

¹ Toutes les citations qui précèdent sont tirées du chapitre premier des *Caractères*, qui a pour titre : Des Ouvrages de l'Esprit, p. 149-177.

des femelles, répandus par la campagne, noirs et tout brûlés du soleil, attachés à la terre fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté incalculable; ils ont comme une voix articulée, et quand se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de terre, d'eau et de racines; ils épargnent aux hommes la peine de semer, de labourer et de cueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas regretter de ce pain qu'ils ont semé¹. » Quelle sensibilité dans cette poignante image de l'excès du labeur et de la misère ! La Bruyère, parmi les délices de la vie, n'oublie pas ce qu'il a vu de douleurs et de misères dans les champs où il a passé ses premières années, et ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire après : « Quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part souffrir de faim ? » Il dit encore, car il souffre cruellement des souffrances d'autrui : « Il y a des misères sur cette terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils ne peuvent prétendre de vivre. » Et il ajoute : « Tiens, si l'on voudra contre de si grandes extrémités² ! »

Philosophe par nature et par choix, La Bruyère n'enviait ni les dignités ni l'opulence dont il pouvait se passer; mais il ne pardonnait ni à la fausse modestie ni à l'opulence hautaine et ignorante. Il a

¹ *Les Caractères*, de l'Homme, p. 437.

² *Ibid.*, des Biens de Fortune, p. 281.

adresse des traits qui pénètrent profondément et qu'il a aiguisés à dessein. Laissons-les de côté, et pour montrer combien il était touché de la vraie grandeur, voyons en quels termes il la définit : « La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire, elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue¹. » Dans le monde des grands où il était mêlé, cette vraie grandeur se présentait rarement à ses yeux, et il avait en retour à souffrir bien souvent de la morgue des hommes d'argent, qui ne savent ni apprécier ni respecter la supériorité de l'intelligence. Il s'en console en songeant à la postérité : « Le présent, disait-il, est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles². » La Bruyère comptait bien personnellement sur cette compensation, et on est charmé de voir qu'il ait eu la confiance et la légitime fierté du génie.

La Bruyère est pour les mœurs de son siècle un témoin incommode. On ne peut pas nier sa clairvoyance, et on ne saurait douter de sa véracité. Il a vu ce qu'il peint sans ménagement, mais aussi sans

¹ *Les Caractères*, du Mérite personnel, p. 193.

² *Ibid.*, des Biens de Fortune, p. 283.

TEMPS MODERNES.

amiosité. Il n'a d'autre passion que l'amour
et du juste ; le mensonge le blesse et l'iniqui-
tase : la seule vengeance qu'il en tire est de
présenter au vif ; et comme le fond de la nat-
ure ne change pas , que les mêmes traver-
ses vices subsistent toujours sous des for-
mes costumes divers, selon les temps , son livre
pour les âges suivants une peinture anticipée
malignité des contemporains cherchait et mu-
les modèles de ses portraits, et nous pouvons
les rapporter à des visages qu'il n'a point vus
génération se succèdent et continuent de
parmi les vivants des figures déjà peintes dans
galerie dont les originaux se renouvellent sans
fin. Ainsi, quoique La Bruyère n'ait eu que le dessein
peindre les mœurs et les caractères de son
siècle comme il a vu au delà de la surface et des tra-
verses du dehors, il est plus qu'un témoin du
siècle et son œuvre ne vieillit point. Elle vit, en ou-
tre le style qui donne à tant de réflexions fines
fondées un tour original, à tant de physionomies
distinctes un relief durable et des couleurs qui
ne point pâlir. Cependant, il faut reconnaître
tous ces mérites de peintre et d'écrivain La Bruyère
n'a pas l'aisance, le naturel, en un mot, la
manière des maîtres qui lui ont frayé la voie
et les admirer et il ne veut pas les imiter : c'est
même la peine qu'il se donne pour ne pas le
sembler, cherchant curieusement l'originalité
la structure de la phrase et le choix des mots
appelle invention. De plus, il met partout de

et veut à chaque instant produire un effet ; enfin il n'a pas cet art suprême qui efface les traces de l'art.

Boileau l'a remarqué, et, tout en estimant beaucoup le talent de La Bruyère, il signalait dans sa manière un commencement de décadence. Elle lui parut beaucoup plus sensible dans les premiers écrits de Fontenelle, dont l'affectation et le pédantisme mondain blessaient vivement l'homme de goût pour qui le vrai seul était aimable. Boileau eut à combattre jusqu'à la fin de sa vie, et dans les derniers temps, sa sévérité, qui ne se déridait plus, devint âpre et morose. On cite de lui, à cette époque, des traits d'humeur qui vont jusqu'à l'injustice, et des arrêts qui ressemblent à des voies de fait. C'est ce que nous avons appelé ses répugnances de vieillard. Ainsi Crébillon, qui devait cependant garder un rang élevé à côté des maîtres tragiques, il le reléguait au-dessous des méchants auteurs qu'il avait autrefois bafoués dans ses satires, et le *Diable boiteux*, par lequel Lesage préludait à *Gil Blas*, ne trouvait pas grâce à ses yeux. Avant d'en venir à ces extrémités, excusables chez un vieillard que la nouveauté dépite, parce qu'elle le déroutait, Boileau, sur le retour, avait utilement « régenté le Parnasse. » On l'avait vu au premier rang, avec toute la vigueur de la maturité, à la reprise de cette guerre des modernes contre les anciens, qui a trouvé de nos jours un historien si judicieux, si spirituel, hélas ! et si regrettable¹, grande

¹ Hippolyte Rigault, t. I des *Œuvres complètes*, 4 vol. in-8°, Hachette, 1839.

et interminable querelle soulevée d'abord par Desmaretz, rallumée par Charles Perrault, et que devaient réveiller encore Fontenelle et La Motte. Dans ce dernier engagement, le vieil athlète, rival des anciens qu'il défendait contre des novateurs armés à la légère, fit preuve de vaillance et d'esprit. Ses *Réflexions sur Longin*, qu'on a nommées avec trop de courtoisie les *Provinciales* de la critique, portent au moins témoignage de sa vénération pour l'antiquité.

Boileau, dont les ressentiments étaient moins tenaces que ses admirations, ne garda pas de longue rancune au plus déterminé champion des modernes, à Charles Perrault, esprit aimable, que nous avons tous connu dès l'enfance par ses *Contes des fées*. Il ne tarda pas à l'amnistier après l'avoir rudoyé. Il s'adoucit aussi pour Boursault, comme il avait fait avec Quinault. Il l'avait harcelé d'abord par affection pour Molière, dont Boursault s'était cru l'émule. Homme du monde et financier, Boursault, d'ailleurs fort ignorant, avait le goût des vers et l'instinct de la comédie. Il fit mal d'abord, puis mieux; enfin il réussit à bien faire. Un bon procédé de sa part envers Boileau, malade aux eaux de Bourbon, avait depuis longtemps désarmé le satirique, et par bonheur, Boursault, réconcilié avec son juge, devint vraiment poète; de sorte que Boileau, sur ses vieux jours, put applaudir en lui des succès de bon aloi. Boursault, dans ses dernières pièces, a du naturel, de la gaieté, du trait. *Le Mercure galant*, pièce à tiroir, contient des scènes fort amusantes qui excitent toujours un rire franc et prolongé. *Ésope à la cour* et *Ésope à la*

ville, comédies épisodiques comme la précédente sont d'un ordre plus élevé. Citons à ce propos quelques lignes de Montesquieu qui protégeront longtemps la mémoire de Boursault : « Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour* je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. »

Les comédies d'un autre poète bien supérieur à Boursault, et qui fut aussi un moment aux prises avec Boileau à l'occasion de la *Satire des Femmes*, ne sont point de nature à inspirer de ces généreuses résolutions. On voit que nous voulons parler de Regnard, le premier de nos poètes comiques après Molière, mais à un intervalle qui ne se mesure pas. Nous n'avons pas de comédies plus divertissantes que *le Joueur*, *le Légataire* et *les Menechmes*; mais si Regnard amuse, il n'instruit pas, bien loin de corriger. Il a une verve admirable et peu de nerf, beaucoup de naturel et point de vérité : il arrive au plaisant dans ses caractères par la charge, et dans le dialogue par les saillies où la gaieté va trop souvent jusqu'au souffon. Mais quelle aisance et quel mouvement ! Il fait rire, c'est bien quelque chose ; c'est tout pour lui et ce n'est pas assez pour le spectateur, qui n'est pas fâché de trouver parmi le rire une leçon morale et des caractères fortement tracés. Boileau avait raison de dire que Regnard n'est pas médiocrement plaisant, et de limiter ainsi l'éloge d'un poète qui ne nous montre guère que des fripons et des extravagants. Ainsi Molière était bien dans la tombe.

CHAPITRE V

— Symptômes d'un esprit nouveau.
— Bossuet. — Ses succès comparés à ceux de Pascal.
— Sa disgrâce. — Télémaque.
— Éloge de son éloquence. — Histoire de son siècle.
— Simon.

Il est entrevu, au passage, l'éclat du siècle de Louis XIV. On prend de graves symptômes de pressentiments. Le règne de Louis XIV. a saisi sous cette enveloppe déjà tant de misères, de douleurs, les causes secrètes de la décadence. Il emportera les esprits par lui-même, lors tout commence à se décomposer. Les exigences n'est plus entretenues par les moyens de guérir. On ne prévient ceux qu'on ne prévient pas. On laisse sous le poids des fautes la responsabilité qui retombe sur le silence succède aux applaudissements, par la voix des refus, des imprécations. La religion, qui devait accomplir le progrès de l'incrédulité, débarrassés d'un contre-poids incommode, s'endormi

une sécurité trompeuse, et lorsque les grandes intelligences qui s'étaient formées dans les luttes de la parole au temps où la contradiction était permise se furent éteintes, personne parmi les successeurs des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, ne se trouva prêt pour le combat contre des adversaires d'une autre sorte qui ne se contentaient plus de discuter quelques points de doctrine, et qui prétendaient non pas à réformer, mais à détruire. Mais reprenons la suite des faits, où nous trouverons encore l'occasion de contempler de nobles figures.

Dans le même discours où La Bruyère, devant le jugement de la postérité, mettait Bossuet au rang des Pères de l'Église, il disait aussi, en parlant d'un autre prélat qui commençait à partager avec lui l'admiration publique : « On sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation. Toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse : on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit et comme il le dit; on doit être content de soi, si l'on emporte ses réflexions et si on en profite¹. » Ce rare esprit qui méritait ainsi d'être loué à côté et presque à l'égal de Bossuet, c'était Fénelon. Leur panégyriste commun ne prévoyait pas que l'Aigle et le Cygne, comme les appelle Voltaire,

¹ *La Bruyère*, p. 619, édit. Walckenaer.

TEMPS MODERNES.

seraient bientôt aux prises l'un contre l'autre, lui-même deviendrait partie dans la lutte battant contre le quiétisme. Les deux camps dignes de se mesurer. Nous avons l'ascendant du génie de Bossuet; témoin qu'on ne récusera pas quel que soit la séduction du génie de Fénelon. Saint-Simon¹, était un grand homme fait, pâle, avec un grand nez, des yeux et l'esprit sortaient comme un torse d'une sionomie telle que je n'en ai point vu d'autre, et qui ne se pouvait oublier qu'une fois. Elle rassemblait les contraires ne s'y combattaient point la gravité et de la galanterie, du sérieux et de l'élégance elle sentait également le docteur, l'écrivain, le seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que sa personne, c'était la finesse, l'esprit, la décence, et surtout la noblesse. Il était impossible de cesser de le regarder. On ne pouvait s'en défendre, ni ne pas chercher à l'approcher. C'est ce talent si rare, et qu'il avait en si grand honneur, qui lui tint tous ses amis si chers toute sa vie, malgré sa chute, sa dispersion, les réunissait pour se pencher sur lui, le regretter, pour le désirer, pour se rapprocher plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem après son retour, et l'espérer tout

¹ *Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. 3.
édit. Chéruel; Hachette, 1856.

malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. » Cette attente, on le sait, devait être vaine. Fénelon était destiné à mourir dans son exil de Cambrai, où il a laissé de si touchants souvenirs, précédant au tombeau Louis XIV, qui l'avait disgracié, mais consolé de tout par l'espérance de retrouver ceux qu'il avait tant aimés, le duc de Bourgogne, son élève, et Beauvilliers, qui avait partagé l'honneur de cette difficile éducation.

La plus grande gloire de Fénelon est d'avoir excellé dans l'art de nourrir et de diriger l'esprit de l'enfance. Il l'a prouvé d'abord dans son humble ministère auprès des Nouvelles Converties, d'où sa première expérience a tiré un livre exquis, le traité de *l'Éducation des filles*, et plus tard auprès du duc de Bourgogne, dont il sut avec tant d'habileté dompter la nature indocile. Son caractère était merveilleusement disposé pour cette tâche à laquelle toutes les lumières de l'esprit ne suffisent pas : c'était un mélange exquis de tendresse et de force, de complaisance et de fermeté, de patience et de souplesse, où l'énergie se tempérant de grâce. Le plus sûr moyen de maîtriser l'enfance est de l'aimer et de ne la craindre pas, de se dévouer sans s'asservir, car cette affection courageuse qui prévient toute faiblesse et toute violence est le point d'appui le plus solide et le plus énergique levier de l'autorité. Les enfants ont une stratégie pleine d'artifices que le sang-froid peut seul déjouer : céder avec mollesse ou résister avec emportement, c'est se trahir également à ces petits regards pénétrants et impitoyables ; soit qu'ils lassent

TEMPS MODERNES.

ou qu'ils irritent, ils sentent leur avantage profiter en tyrans consommés. Il faut avec caractère et de l'âme : de l'âme pour les attirer, du caractère pour les dominer. Ces deux qualités Fénélon les possédait dans un rapport plein d'harmonie ; il en usa pour prendre sur son élève l'autorité nécessaire, et dès lors il put instruire avec fruit une jeune et riche intelligence, frémissante en intervalles, mais domptée et disciplinable. Ce royal enfant, « né terrible, dit Saint-Simon dont la jeunesse fit trembler, » que Fénélon posa ces *Fables* si ingénieuses et si attachantes, lit encore après celles de La Fontaine ; ses *Logiques des morts*, où tant de leçons de sagesse sont données par des personnages réels, son langage est conforme à leur rôle et à leur caractère historiques ; enfin, le *Télémaque*, qui remédie à la disgrâce de l'imprudent et au précepteur, et qui est de tous ses titres à l'estime de la postérité le plus considérable.

Nous n'avons plus à louer ces œuvres, c'est par leur auteur moins encore à l'ornement de la culture des âmes ; nous en sommes fiers par l'appréciation qu'a faite du génie de M. Villemain dans une de ses plus belles études littéraires. C'est là seulement que justice entière est rendue au *Télémaque*, un peu rabaissé par Voltaire qui n'aurait pas voulu, et pour cause, « chercher le bonheur dans les murs de Salente¹. » Certes

¹ Cette boutade de Voltaire sur Fénélon est bien i

l'y aurait pas trouvé. Toutefois, cette utopie d'un homme de bien est surtout un hommage à la discipline qui entretient l'ordre, quand il existe, et à l'agriculture, source principale des vraies richesses d'un État. Mais ce plan de cité idéale n'est qu'un détail dans l'œuvre du poète et du moraliste. Ce que M. Villemain nous fait surtout admirer, c'est l'harmonie de l'ensemble, le rapport des parties au tout et la beauté des caractères : « Rien n'est plus beau, dit l'éloquent critique, que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduites à la fin du poème, corrigent d'une manière sublime les emportements de Calypso ; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit, sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples : l'ambition grande et généreuse dans Sésostris ; l'ambition imprudente dans Idoménée ; l'ambition tyran-

cieuse. Il est vrai qu'elle se trouve dans *le Mondain* (t. XIV, p. 150), où le ton qu'il a pris en faisant l'éloge du luxe l'amène à dire :

Je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente
Si je vais là pour chercher le bonheur.

Voltaire ne croyait ni à l'innocence ni à la simplicité du monde naissant, et il aimait la civilisation jusqu'à faire grâce aux vices qu'elle introduit ou qu'elle favorise.

TEMPS MODERNES

nique et misérable dans Pygmalion, hypocrite, impie, dans Adramante, supérieur au Mézence de avec une vigueur d'imagination historique ne saurait surpasser. Ces personnages n'est pas moins rare générale d'un plan. Le caractère dans cette riche variété de portraits jeune Télémaque. Plus développé. le Télémaque de l'Odyssée, il réunir surprendre, attacher, instruire. Dans les actions, il est sous la garde de la sagesse, souvent faiblir, parce que les fautes des hommes; il a l'orgueil du héros de l'héroïsme et la candeur de la jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de soumission, forme peut-être le caractère le plus aimable qu'ait jamais l'épique¹. »

Le style, dans le *Télémaque*, est simple et de l'ordonnance des parties. L'appréhension qu'il en fait est malicieuse. Sans doute cette épopée n'a pas fait un peu le poète de la *Henriade* à partir dans un trop libre badinage, quelque dépit, l'auteur du *Télémaque*

J'admire fort votre style flatteur

et il s'empressera d'ajouter :

¹ *Discours et Mélanges littéraires*, 184

Et votre prose encor qu'un peu traînante ¹.

Nous lui répondrons : Oui , le style de Fénelon est flatteur, mais sa prose n'est pas traînante : elle se déploie avec aisance et majesté; elle flotte comme les plis de la chlamyde antique, et au besoin elle a une ceinture qui accuse la forme et la vigueur de la pensée, comme elle a des couleurs et des figures qui la peignent aux yeux. Où trouver, en effet, plus d'énergie que dans cette peinture du supplice des méchants que leurs crimes ont précipités dans le Tartare : « C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se défaire de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont pas besoin d'autres châtiments de leurs fautes que leurs fautes mêmes; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leur corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur sup-

¹ *Voltaire*, t. XIV, p. 181.

plíce¹ : ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles². » Qu'au spectacle de ces tortures morales on oppose l'image du bonheur de ces hommes justes, entourés d'une « lumière pure et douce qui les environne de ses rayons comme d'un vêtement³, » et l'on connaîtra la souplesse de cette langue, aussi habile à représenter la sérénité des âmes vertueuses que les ténèbres et les angoisses du crime. En général, les tableaux que trace Fénelon, à l'aide de quelques traits bien choisis, sont frappants de vérité, et laissent dans l'imagination une trace profonde. Il y a dans sa manière autant de sobriété que de grandeur. Prenons pour exemple unique le court récit de la mort de Bocchoris : « Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine, les rênes lui échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête, et la prenant par les cheveux il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang, ces yeux

¹ C'est la pensée exprimée par Perse dans cet admirable vers (sat. III, v. 38) :

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

² *Les Aventures de Télémaque*, 4 vol. in-12. P. Didot, 1796, t. III, liv. XVIII, p. 242.

³ *Ibid.*, t. IV, liv. XIX, p. 6.

IRE DE LA I

teints, ce v

tr'ouverte

paroles coi

de la mort n

Dante, ni l

s saisissante

de génie q

uction d'un

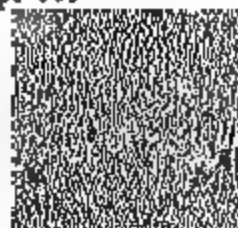
ommes. On

commander

lt à Dieu qu

bition dans des âmes si pures et si bien
lossuet n'aurait pas dédaigné de se mêler
publiques si le dauphin eût régné, et
préparait pour l'avènement de son élève.
ésolûment tenter une épreuve qui n'a
ite, je veux dire l'application de la mo-
nne à la politique. C'était là cette chi-
quiétait Louis XIV, et que Fénelon pour-
oute la force de sa volonté, avec toute la
son âme. Cette pensée se fait jour dans
ages écrites pour son élève; elle se re-
sa correspondance intime; elle est ma-
les conseils qu'il envoie de Cambrai au
villiers pendant la guerre de succession
voulu prévenir; elle est l'âme du long
pour titre *les Directions de la conscience*
nelon croyait opiniâtrément à l'efficacité
comme remède aux maux qui affligent

res de Télémaque, t. I, liv. II, p. 79.



es nations. Si nous sommes parfois étonnés des sacrifices qu'il exige dans l'ordre économique et politique au nom de la modération et de la justice, nous sommes également condamnés à ignorer quelle en aurait été la vertu. Sans doute il n'aurait pas tenté de ramener brusquement son siècle à « l'aimable simplicité du monde naissant, » et quoique dans un de ses derniers écrits il dise : « La honteuse lâcheté de nos mœurs nous empêche de lever les yeux pour admirer le sublime de ces paroles : *aude, hospes, condemnare opes*¹, » et qu'il ajoute : « Heureux les hommes, s'ils se contentaient de plaisirs qui ne coûtent ni crime ni ruine ! C'est notre folle et cruelle vanité, et non la noble simplicité des anciens, qu'il faut corriger²; » la douceur de son caractère nous assure qu'il aurait usé de ménagements, mais aussi la droiture et la constance de sa volonté nous sont garants qu'il aurait lutté contre le dérèglement des mœurs et le goût effréné des richesses auxquels la France s'abandonna sous la régence du duc d'Orléans. Remarquons encore que ce grand esprit dont on a voulu faire un rêveur a vu plus clair et plus loin que Bossuet et Louis XIV du côté de la politique : il voulait que l'autorité monarchique se fortifiât en se limitant, qu'elle se mît en contact direct avec la nation pour en mieux connaître les besoins ; car s'il est vrai que Dieu donne le droit aux princes, il est manifeste que ceux-ci tirent leur force de l'as-

¹ *Lettre sur les occupations de l'Académie*, § 10, p. 238, t. III, éd. Didot, 1838, 3 vol. grand in-8°.

² *Ibid.*, p. 239.

atteignit, dans le lointain, sous des principes en apparence inoffensifs, des conséquences que Fénelon ne soupçonnait point, et qui, selon toute vraisemblance, ne s'en seraient jamais dégagées naturellement.

Loin de nous la pensée de déprécier ou d'élever un de ces grands hommes au profit ou aux dépens de l'autre : nous tenons trop à leur gloire, dont la France se décore, pour essayer de l'amoindrir ; nous aimons mieux expliquer leur rupture par des divergences de vues qui n'altèrent ni l'intégrité de leur foi, ni la loyauté de leurs sentiments, et que les circonstances seules firent dégénérer en animosité. Tous deux avaient le sentiment des dangers que l'incrédulité, prudente encore, mais déjà répandue, faisait courir à la religion ; ils n'étaient pas d'accord sur les moyens de combattre le mal. Bossuet voyait le salut de l'Église dans la science théologique et dans la puissance du mystère. Il craignait que ce qui restait de sentiment religieux dans les âmes ne vînt à se dissiper si on ne le fortifiait par la connaissance profonde des saintes Écritures, si on ne l'étreignait vigoureusement des inflexibles liens du dogme : théologien consommé, c'est par la théologie qu'il voulait captiver la croyance et réprimer l'incrédulité. Fénelon suivit une autre voie : il voulait assurer la religion par le sentiment de la puissance infinie du Créateur et par l'amour de Dieu : il prétendit donner à la croyance des racines profondes, une base inébranlable, en dégageant dans toute sa grandeur l'idée de Dieu, pendant que l'amour, élevant l'âme au-dessus des intérêts de la terre, apaiserait la secrète ré-

volte de la raison contre des mystères impénétrables. Ainsi, quand Bossuet choisissait ces mystères même pour vaincre l'orgueil de la raison humaine et lui enseignait la soumission par le spectacle de son impuissance, Fénelon faisait briller devant elle les clartés de la théodicée, et l'emportait dans l'infini sur les ailes de l'amour divin, espérant rallier toutes les intelligences et tous les cœurs sur ces hauteurs inaccessible aux brouillards et aux orages. C'est pour cela que Fénelon, sans dédaigner la théologie, et sans rien relâcher des règles austères du devoir, s'arrête surtout dans la métaphysique à l'idée de Dieu, et à la charité dans la morale. Ces deux grands hommes, chrétiens sincères et alarmés, devaient se heurter en se rencontrant ; mais comme le contraste de nature qui les a mis aux prises se reproduit dans la famille humaine, les routes distinctes et non opposées qu'ils ont tracées ne seront pas désertes : elles tendent au même but, et si les cœurs fermes et droits suivent Bossuet avec assurance, les âmes élevées et tendres peuvent prendre leur essor dans le sillon lumineux qui marque le passage de Fénelon.

La douceur de Fénelon n'était pas de la mollesse. Il l'a bien prouvé dans sa lutte contre Bossuet, où le cygne de Cambrai a donné des coups d'aile qui ont blessé l'aigle de Meaux. On peut en juger par les traits qui suivent : « Je ne veux pas me juger moi-même. En effet, je dois craindre que mon esprit ne s'aigrisse dans une affaire si capable d'user la patience d'un homme qui serait moins imparfait que moi. Quoi qu'il en soit, si j'ai dit quelque chose qui

TEMPS MODERNES.

ne soit pas vrai et essentiel à ma justification, o
 je l'ai dit en des termes qui ne fussent pas i
 aires pour exprimer toute la force de mes ra
 en demande pardon à Dieu, à toute l'Églis
 ous. Mais où sont-ils ces termes que j'eusse pu
 épargner? Du moins marquez-les-moi; mais
 marquant, défiez-vous de votre délicatesse. Pe
 prend-elle pour une insulte ce qui n'est que la p
 laire de quelque vérité fâcheuse que vous n
 orcé de vous dire. Après m'avoir donné si so
 les injures pour des raisons, n'avez-vous poin
 des raisons pour des injures¹? » La cruauté
 sarcasme si ingénieux et si acéré est une reva
 cela est vrai, mais il fallait être bien armé en g
 pour la prendre ainsi, et encore ne suffit-elle
 la douceur implacable de Fénelon. Il conti
 « Cette douceur, dont vous dites que je m'étais
 on la tournait contre moi; on a dit que je parlais
 on si radouci, parce que ceux qui se sentent
 ables sont toujours timides et hésitants.... Peut
 ai-je ensuite un peu trop élevé ma voix; mais le
 leur peut observer que j'ai évité beaucoup de te
 lurs qui vous sont les plus familiers. Plût à
 que j'eusse pu vous épargner de même ce qu
 termes signifient²! » Nous voilà bien près de Fé
 Fénelon l'atteint s'il ne le dépasse dans le pa
 qui suit et qui termine sa terrible réplique : «
 sommes, vous et moi, l'objet de la dérision

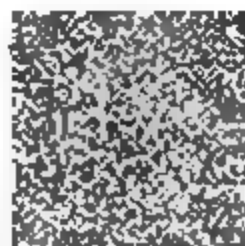
¹ Œuvres de Fénelon, Versailles, 1821, t. VIII, p. 473

² Ibid., p. 474.

impies, et nous faisons ;
 Que tous les autres ho
 ce qui ne doit pas sur
 nistres de Jésus-Christ ,
 nent au monde profane e
 c'est ce qui demande des
 reux si, au lieu de ces g
 toujours fait notre catéchisme dans nos diocèses,
 pour apprendre aux pauvres villageois à craindre et
 à aimer Dieu ¹. » M. Joubert appelle cette am
 d'une âme tendre le fiel de la Colombe ; nous y v
 nous, le déploiement d'une force longtemps voi
 la charité, et qui serait toujours restée dans l'
 si les besoins d'une défense légitime ne l'avaie
 mise en lumière. Grâce à Bossuet, nous savon
 bien Fénelon, qui a toujours prêché la paix, a
 ressources pour la guerre.

Plus jeune que Fénelon, Massillon touche c
 lui par la hardiesse de ses idées, par le goût c
 formes dans l'ordre moral et politique au di
 tième siècle, dans lequel il prolongea fort av
 vie toujours irréprochable. Les philosophes
 ménagé comme Fénelon, et ne pouvant l'effrayer
 dans leur phalange sceptique ou incrédule, les plus
 habiles se sont plu à le faire considérer comme un
 précurseur ; heureux s'ils eussent comme lui imposé
 à leur raison superbe le frein de la pensée religieuse !
 Massillon appartenait, comme Malebranche, à l'Ora-
 toire, compagnie à laquelle « son fondateur n'avait

¹ Œuvres de Fénelon. Versailles, 1821, t.



TEMPS MODERNES.

voulu, dit Bossuet, donner d'autre esprit que l'e
même de l'Eglise, d'autres règles que les canon
d'autres supérieurs que les évêques, d'autres
que la charité, ni d'autres vœux solennels que
du baptême et du sacerdoce; compagnie où
sainte liberté fait le saint engagement, où l'on
sans dépendre, où l'on gouverne sans commar
où toute l'autorité est dans la douceur, et où le
pect s'entretient sans le secours de la crainte¹;
il se montra fidèle à l'esprit de cette société
chercha toujours à édifier le monde et jamais
dominer. Lorsque Massillon monta dans la ch
chrétienne, Bourdaloue touchait au terme de sa
rière oratoire. L'éloquent jésuite, au bruit de
premiers succès, qui furent éclatants, rendit h
mage au talent du jeune et modeste rival qui ve
de se produire, et dit avec une noble humilité : *E*
oportet crescere, me autem minui. La religion s
peut inspirer ce détachement de la gloire humain
ne goût pour les succès d'autrui. Au reste, Mass
ne provoquait aucune comparaison; il suivait sa
et marchait au but sans ambition mondaine,
le seul désir de ramener à Dieu les âmes égarées

Sincère envers lui-même, il avait pénétré, par
connaissance de ses propres faiblesses et par la d
tion des consciences, tous les secrets du cœur hum
Cette analyse profonde et lumineuse forçait ses a
teurs à reconnaître leurs passions dans les peint

¹ Bossuet, Oraison funèbre du R. P. Bourgoing, supérieur
général de la congrégation de l'Oratoire.

qu'il leur offrait ; il les prenait à partie de telle sorte, que chacun d'eux comprenait qu'il était en cause et qu'il ne pouvait pas reporter sur autrui les conseils de l'orateur. C'est là le principe de la puissance singulière de Massillon : la sublimité de Bossuet pouvait passer par-dessus les consciences, la sévère dialectique de Bourdaloue ne les atteignait pas toujours ; Massillon s'y établit par insinuation, il y porte la lumière, il y domine par l'ascendant de la vérité, il les échauffe de la passion qu'il éveille contre celle qu'il combat. C'est ainsi que Louis XIV, après l'avoir entendu, se retirait toujours mécontent de lui-même, ne pouvant plus avoir d'illusion sur ses fautes.

Massillon n'improvisait pas, et sa mémoire n'avait pas cette imperturbable fidélité qui tient lieu de talent à certains prédicateurs en leur donnant l'assurance : aussi disait-il que pour lui le meilleur de ses discours était celui qu'il savait le mieux. Il avait d'ailleurs les dons extérieurs qui recommandent un orateur indépendamment de l'éloquence, une figure noble, une voix pénétrante, une majesté simple dans le maintien : son action, modeste d'abord, s'animait par degrés et se conformait aux élans de la passion, qu'il exprimait dans un langage plein de magnificence et d'harmonie. Jamais orateur ne toucha plus vivement les âmes. Il opérait ainsi de nombreuses conversions et d'éclatants retours à la vie chrétienne. On a gardé le souvenir de l'effet qu'il produisit lorsque, dans le sermon sur *le petit nombre des élus*, il osa faire intervenir le juge suprême pour interroger la conscience des auditeurs pressés autour de sa chaire, et qu'il se

demanda avec terreur si, parmi cette foule, Dieu trouverait une âme, une seule, en mesure de se présenter avec assurance devant son tribunal. Certes, le mouvement involontaire qui souleva tout à coup l'assemblée entière ne fut pas un stérile frémissement de terreur et d'admiration : ces cœurs troublés et ravis résolurent de s'amender pour détourner la sentence de mort.

Massillon est incomparable dans la peinture du cœur humain, et c'est par cette pénétration de moraliste autant que par l'harmonie enchanteresse de son style qu'il a mérité d'être surnommé le Racine de la chaire. Ne prenons qu'un exemple, l'image d'une âme en proie à l'ennui qui naît de la satiété des plaisirs. « Oui, l'ennui, qui paraît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce me semble, réfugié que chez les grands : c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paraître à la tête de toutes les réjouissances publiques : c'est une vivacité d'ostentation ; le cœur n'y prend presque plus de part : le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles ; ce sont des ressources usées qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblable à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essayent de tout, et rien ne les pique et ne les réveille ; et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur âme s'était d'abord flattée : *et spes illorum abominatio animæ*. Toute

leur vie n'est
nui, et tout
même : ils
plier les pla
même de la
déjà les dég

long usage de tout semblent attacher à la vieillesse¹. »

Ce n'est pas tout pour l'orateur chrétien de peindre le vice et de le rendre odieux, il doit encore ôter le masque aux fausses vertus. Comme La Rochefoucauld, Massillon déclare que les vertus humaines ne sont souvent que des vices déguisés, et il développe cette pensée avec une merveilleuse sagacité : « Ces hommes vertueux dont le monde se fait tant d'honneur n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité, ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire ; ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice ; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier

¹ *Petit Carême*, 1 vol. in-8°. Lefèvre, 1824. Sermon sur le malheur des grands qui abandonnent Dieu, p. 73.

qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Ils ont de la faiblesse, mais ils veulent avoir des preuves de leur générosité, et les éloges des opprimés que leur offre de plus touchant leur oppressement misère¹. » L'auteur du livre des *Maximes* n'a dit autre chose, mais Massillon laisse à la vérité la solidité et tout son lustre dans les âmes régénérées par la grâce.

Ce qui a maintenu la popularité de Massillon vers le scepticisme du dix-huitième siècle, c'est cette connaissance profonde de nos infirmités que ses hardiesses d'opinion conformes aux idées prévalaient alors. Ainsi la philanthropie des philosophes avait disgracié la guerre et les conquêtes ; on aimait à s'appuyer de l'autorité d'un chrétien pour flétrir les conquérants dont les entreprises regardées de plus haut et jugées des yeux de la religion s'attachent aux desseins de Dieu sur l'humanité ne voit que le mal qu'ils font, sans se demander si les souffrances des peuples ne sont pas un châtiment que Dieu leur envoie. Voici ce qu'est un conquérant, dit Massillon, qui a été témoin des conquêtes de Louis XIV : « Sa gloire sera toujours souillée de sang ; l'insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleurant, lui dressera des monuments superbes pour glorifier ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais

¹ *Petit Carême, Sermon sur la fausseté de la gloire*, p. 123.

tion de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs, sous lesquelles tant de citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie¹. » Quel magnifique langage ! mais aussi combien devaient plaire à ceux qui voulaient, avant tout et à tout prix, se reposer dans les délices de la paix, cette peinture des horreurs de la guerre et ce décri de la gloire qu'elle procure !

On savait encore gré à Massillon de montrer sur quelle base fragile s'appuyait le privilège de la naissance, et quelles charges il impose. Selon lui, l'obligation des grands est plus étroite que celle du vulgaire, parce que leur grandeur est un don gratuit, une faveur : ils n'ont naturellement aucun droit à être ce qu'ils sont. « Qu'aviez-vous fait à Dieu, s'écrie l'orateur, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume ? Ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains, et rachetés du même prix ? N'êtes-vous pas sortis de la même boue, n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes ? Le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain. » Que répondre à ces pressantes questions, sinon reconnaître humblement qu'il faut rapporter à Dieu les avantages de la naissance ? « Vous vous êtes trouvés,

¹ *Petit Carême*, Sermon sur les tentations des grands, p. 38.

en naissant, en possession de tous ces avantages¹. » Beaumarchais dira soixante ans plus tard : « Vous vous êtes donnés la peine de naître, » et il en conclura révolutionnairement qu'il faut détruire la noblesse ; l'orateur chrétien y voit autre chose : comblé de tant de faveurs, l'homme doit les rapporter à Dieu et les lui payer en hommages : « Mesurez, dira-t-il, mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi ! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles ! » Quelle logique et quelle éloquence ! mais le Dieu qui favorise sait aussi punir : « Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude ; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait². » Pouvait-on annoncer plus clairement les catastrophes que préparait l'impénitence des grands ?

L'orateur ne se contente pas d'inquiéter les grands sur la valeur de leurs titres ; il ose encore remonter à l'origine du droit des princes et fournir d'arguments les partisans de la souveraineté populaire : « Le souverain, disait-il, n'est pas une idole que les peuples ont voulu se faire pour l'adorer ; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre. Ce n'est point de ces divinités inutiles qui ont des yeux et qui ne voient point, une langue et ne

¹ *Petit Carême*, Sermon sur le respect que les grands doivent à la religion, p. 44.

² *Ibid.*, p. 45.

parlent point, des mai
comme dit l'Écriture,
peuples pour les condu
ordre de Dieu, les ont
eux à n'être ce qu'ils
sire, c'est le choix de
sceptre entre les main
les éleva sur le bouclier
verains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs
successeurs ; mais ils le durent originairement
sentement libre de leurs sujets. Leur naissance
les mit ensuite en possession du trône ; mais
les suffrages publics qui attachèrent d'abord
et cette prérogative à leur naissance. En
comme la première source de leur autorité
nous, les rois n'en doivent faire usage
nous¹. » Ce devoir, Louis XIV l'avait trop
le roi enfant auquel Massillon le rappelait
être ni d'humeur à s'en souvenir, ni de force
plier courageusement.

Massillon a osé signaler et flétrir devant
toire de courtisans la cause principale de
puissance des rois à vouloir et à pratiquer
C'est celle que Racine a dénoncée à l'inc
publique lorsqu'il s'écriait :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste².

Aucun autre moraliste n'a accusé avec plus

¹ *Petit Carême*, sur les écueils de la piété des grands.

² *Phèdre*, acte IV, sc. vi.

gie et de véhémence les dangers de la flatterie et l'infamie des flatteurs, pas même Tacite lorsqu'il disait : *Pessimum inimicorum genus laudantes*. « Les fléaux des guerres, dit Massillon, et les stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramèneront bientôt la paix et l'abondance : les peuples en sont affligés, mais la sagesse des gouvernements leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet pas d'en attendre ; c'est une calamité pour l'État qui en promet toujours de nouvelles ; l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en témérité punissable ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse¹. » La flatterie est donc un crime contre la société et que la loi devrait poursuivre : « Quiconque flatte ses maîtres, les trahit ; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône ; la même infamie qui punit la perfidie et la révolte devrait être destinée à l'adulation². » Il ajoute que nulle part l'adulation n'est plus dangereuse et plus coupable que dans la bouche de ceux qui sont par état les interprètes de la vérité : « Quel avilissement pour nous, s'écrie Massillon, si nous faisons du ministère même de la

¹ *Petit Carême*, Sermon sur les tentations des grands, p. 26.

² *Ibid.*, p. 31.

vérité un ministère d'adul
dans ces chaires mêmes, à
corriger les grands, nous
louanges qui achèvent de le
par où la vérité puisse en
porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se
méconnaître¹ ! » C'est ainsi que Massillon e
et pratiquait ses devoirs ; et cet attachem
vérité qui donne tant de ressort à son él
l'honore bien plus que son éloquence même.

Le nom de Massillon ferme la liste de ces
orateurs chrétiens dont la parole ne manqua
Louis XIV. Bossuet se fit entendre le premier
daloue lui succéda, et Massillon prit immédi
la place que lui abandonnait l'éloquent jés
côté d'eux, Fénelon avait paru trop rarement
la chaire ; il y avait jeté un vif éclat, et deux ser
mons ont suffi pour le placer à la hauteur des maî
tres : s'il n'a pas au même degré la sublimité de
Bossuet, la rigueur méthodique de Bourdaloue, le
pathétique de Massillon, il s'élève, il raisonne, il
touche avec un naturel, un tour aisé et noble qui ne
sont qu'à lui ; il a au-dessus de tous la souplesse, la
grâce, et ce mélange du docteur et du grand sei
gneur que Saint-Simon lui attribue par privilège.
Ces grandes renommées ne doivent pas étouffer tout
à fait le bruit de quelques orateurs secondaires qui
ont pu se faire écouter dans le même temps. Nous
avons déjà cité Mascaron et Fléchier ; il y aurait de

¹ *Petit Carême, Sermon sur les tentations des grands, p. 32.*

l'injustice à passer sous silence le père La Rue, esprit orné, fécond, mâle quelquefois, et Cheminais, sitôt enlevé à l'éloquence pour laquelle il était si heureusement doué, jésuites tous deux, et qui auraient été de grands orateurs dans une époque moins féconde en hommes de génie.

La chaire catholique ne fut pas le seul lieu de l'éloquence religieuse. Les protestants eurent aussi leurs orateurs. Chrétiens plus rigides que les catholiques, ils n'eurent pas le même éclat, leur prédication austère et solide eut le mérite de la gravité et de la convenance. Elle fut un enseignement trop didactique sans doute, mais conforme à sa destination, qui était de maintenir le dogme et de faire prévaloir la morale évangélique. Le plus judicieux de ces orateurs fut le ministre Claude, qui soutint contre Bossuet une controverse où les deux partis purent croire, et crurent en effet, que l'avantage leur était resté. Bossuet a dit de lui après leur conférence : « Il me faisait trembler pour ceux qui l'écoutaient. » Bossuet ne tremblait pas pour lui-même, il était trop assuré de posséder la vérité, mais il comprenait la force des raisonnements du ministre protestant, et il pensait que parmi leurs auditeurs il y en aurait un grand nombre qui n'en verraient pas le côté faible et qui risquaient d'être séduits. Ces luttes sont la gloire des Églises. Aussi longtemps que les catholiques et les réformés ne furent divisés que par leurs dissentiments théologiques et qu'ils se bornèrent à rivaliser de vertu et de science, leur émulation dans le bien fut un principe de force pour la religion du Christ.

On ne déplorera, on ne flétrira jamais assez la révocation de l'édit de Nantes, et lorsqu'on examine les intrigues qui l'ont préparée et les violences qui l'ont suivie, le seul doute que l'on éprouve, c'est de savoir si elle a été ou plus inique dans ses causes, ou plus funeste dans ses suites. Louis XIV n'avait pas de sujets plus fidèles, plus industrieux, plus probes que les protestants. Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que la politique repoussait cette odieuse mesure et que la religion ne la demandait pas. Ce n'est pas la force des protestants qu'on a combattue, c'est leur faiblesse qu'on a voulu accabler : ce qui a donné prise sur eux, c'est qu'ils avaient cessé de paraître redoutables : ils étaient une minorité dissidente sur un seul point et non un parti hostile ; ils ne brisaient pas l'unité et ils augmentaient la puissance de la nation. Après leur proscription, la France n'a pas été plus unie, elle a été diminuée.

Les réformés savaient que leur sécurité dépendait de la volonté du roi, et s'ils l'avaient ignoré, leur oracle, le ministre Claude, le leur aurait appris. Voici ce qu'il leur disait : « Ce sera, mes frères, sous la bénédiction divine que nous jouirons aussi de la protection de notre puissant monarque, laquelle, après celle de Dieu, doit être notre unique refuge. Ce grand prince n'ignore pas l'ardeur, le zèle et la fidélité que nous avons pour son service ; mais nous ne devons pas ignorer aussi de quelle nécessité nous est sa bienveillance. Tout serait déclaré contre nous, s'il retirait cette ombre ou, pour mieux dire, ces rayons sacrés de son autorité, qui nous couvrent et qui nous

TEMPS MODERNES.

défendent. Nous ne pouvons avoir sur la terre un recours qu'à sa justice ; elle seule est l'asile à notre espérance. C'est ce qui nous doit plus obliger à prier le Roi des rois que, par sa providence immortelle, il veuille le garder et le servir en toutes occasions, et particulièrement aujourd'hui dans les périls de la guerre où Sa Majesté va s'exposer pour le repos de ses peuples¹. Le roi parlait ainsi neuf ans avant la révocation de l'édit de Nantes. À la veille de ce jour sinistre, quand l'appui du roi est retiré à son troupeau, il n'accuse pas la main qui frappe, il se tourne vers Dieu, seul appui qui ne manque jamais : « Promettez à Dieu de marcher dans ses voies, que sa vérité vous sera plus précieuse que toutes choses, et de lui être fidèles jusqu'à la mort. Je vous jurerai de sa part qu'il sera encore votre Dieu. Vous le promettez ? Vous, cieux, je vous en fais témoin entre ce peuple et son Dieu. De la sorte, il sera toujours votre Dieu. Vous serez sans roi, mais vous aurez pour pasteur le grand Pasteur, le grand Pasteur, que vous irez entendre dans sa Parole. Vous n'aurez plus les serviteurs, mais vous aurez le Seigneur. Vous ne viendrez plus entendre nos prédications, mais vous irez au sermon du Fils de Dieu. Vous n'entendrez plus les instructions de sa bouche. Vous n'entendrez plus notre parole, mais vous entendrez la voix du Seigneur, le chef et consommateur de la loi ; vous serez dans la source même des lumières plu-

¹ *Les Fruits de la repentance*, sermon prononcé à Paris le 1676, p. 41.

plus efficaces ¹ ? » Après avoir touchants de résignation et commande à qui pouvait profiter qui les a faits et la douleur de

Jacques Saurin est supériorité. On peut même dire qu'au point de vue des monnaies de la réforme, il a n Il avait les dons extérieurs, la volume et le timbre de la v geste ; du genre oratoire il plus rares. « Comme orateur inférieur à aucun des grands tholique. Il peut manquer de q qui se joignent à l'éloquence d'idées de Bourdaloue ; il n' de Massillon ; bien qu'à la ha il est sublime, il ne l'est pas d' tinue ; mais il est orateur com tique Saurin, c'est la hardie figures de pensée. C'est ainsi c noncé à l'ouverture de la cam convaincre ses auditeurs de la mence par la mettre en doute crie-t-il, que de choses tu nou Sion couvert de deuil, portes sacrificateurs sanglotants, vierg abattus, déserts peuplés de fugi

¹ *Exhortation* prononcée quelque 1685, date de la révocation de l'édit

² *Histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle*, 1 vol. in-8°, 1860, p. 645.

Christ errants sur la face de l'univers, enfants arrachés à leurs pères, prisons remplies de confesseurs, galères regorgeant de martyrs, sang de nos compatriotes répandu comme de l'eau, cadavres vénérables puisque vous serviez de témoins à la religion, mais jetés à la voirie, et donnés aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux pour pâture, masures de nos temples, poudre, cendre, tristes restes de maisons consacrées à notre Dieu, feux, roues, gibets, supplices inouïs jusqu'à notre siècle, répondez et déposez ici contre l'Éternel. » On croit qu'il blasphème, mais attendons la fin : « Si nous considérons Dieu comme juge, quelle foule de raisons ne pourrions-nous pas alléguer pour justifier ces coups dont il nous a frappés ! L'abus que nous faisons de ses grâces, le mépris que nous avons pour sa parole, les avertissements de ses pasteurs dont nous ne tenions aucun compte, tant de mondanité, tant d'orgueil, tant de froideur, tant d'indifférence et tant de vices odieux qui ont précédé nos misères, sont des témoins trop convaincants que nous les avons méritées ; ils doivent faire succéder à nos plaintes ce triste mais sincère aveu qu'un prophète met dans la bouche de l'Église : « L'Éternel est juste, car je me suis rebellé contre lui¹. » Ainsi l'Éternel est justifié, mais, et c'est en cela que l'artifice du discours est admirable, le réquisitoire qui paraissait dirigé contre lui subsiste pour flétrir les persécuteurs et pour attirer la pitié sur les victimes.

¹ *Sermons choisis de Saurin*, publiés par M. Ch. Weiss, 1854, 1 vol., p. 407.

Saurin n'ignore rien des misères de la proscription, mais il n'en a pas les implacables ressentiments. Comme il adore la main qui le frappe, il ne maudit pas l'instrument dont elle s'est servie. Il laisse à Jurieu l'invective et la soif de vengeance. Il attend que les fautes soient expiées et que la résipiscence des pécheurs ayant désarmé la colère de Dieu, le cœur du roi s'amollisse enfin pour la clémence. La justice de Dieu pallie à ses yeux l'iniquité du roi. L'expression complexe de ce double sentiment élève à la plus haute éloquence l'apostrophe à Louis XIV. : « Et toi, prince redoutable que j'honorai jadis comme mon roi, que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, tu auras aussi part à mes vœux. Ces provinces que tu menaces, mais que l'Éternel soutient ; ces climats que tu peuples de fugitifs, mais de fugitifs que la charité anime ; ces murs qui renferment mille martyrs que tu as faits, mais que la foi rend triomphants, retentiront encore de bénédictions en ta faveur. Dieu veuille faire tomber le bandeau fatal qui cache la vérité à ta vue ! Dieu veuille oublier ces fleuves de sang dont tu as couvert la terre et que ton règne a vu répandre ! Dieu veuille effacer de son livre les maux que tu nous as faits, et, en récompensant ceux qui les ont soufferts, pardonner à ceux qui les ont fait souffrir ! Dieu veuille qu'après avoir été pour nous, pour l'Église, le ministre de ses jugements, tu sois le dispensateur de ses grâces et le ministre de ses miséricordes¹. » Certes voilà un beau mouvement, un noble langage, des sentiments vrai-

¹ *Sermons choisis*, p. 246.

ment chrétiens, et toutefois je ne saurais consentir, avec M. Vinet, à mettre Saurin à côté de Bossuet ; il y a bien là quelque chose qui retentit et qui s'élève, mais ce n'est ni le bruit de la foudre, ni l'essor de l'aigle. Il n'y a eu en France que deux voix de tonnerre, Bossuet dans la chaire, Mirabeau à la tribune. Saurin n'est que le Vergniaud de l'éloquence religieuse. C'est encore une place assez belle.

Nous ne pouvions qu'indiquer les richesses oratoires du siècle de Louis XIV dans le genre religieux, tant elles sont nombreuses, grâce à l'indépendance et aux franchises de la chaire chrétienne. L'histoire ne nous donne pas le même embarras : ne pouvant être sincère dans ses jugements, fidèle dans ses tableaux, utile dans ses leçons que par la liberté politique, elle n'a produit pour les faits contemporains que des panégyriques, parmi lesquels on peut distinguer l'*Histoire de Louis XIV* par Pellisson, où l'hyperbole des louanges n'exclut pas toujours l'éloquence. Mais si le grand siècle n'a laissé en histoire d'autre chef-d'œuvre que le discours théologique de Bossuet sur les temps anciens, œuvre unique à laquelle on ne peut rien comparer dans aucune littérature, l'érudition a fait des prodiges qui étonnent la mollesse de notre siècle. Baluze, Montfaucon, Mabillon, Tillemont, et au-dessus de tous Du Cange, représentent par leurs travaux véritablement cyclopéens l'âge héroïque de l'érudition ; on ne se lasse pas de les consulter, et, grâce à leurs savantes recherches, on est dispensé de les imiter. Dans l'absence d'historiens tout à fait dignes de ce nom, on

rencontre cependant quelques écrivains en ce genre qui ne sont pas à dédaigner : à leur tête il faut placer Mézerai qui a de la vigueur dans le style et de l'indépendance dans la pensée ; quelques pages de sa grande *Histoire de France* rappellent la manière des historiens antiques. On croit qu'il eut grande part à l'*Histoire de Henri IV* que Péréfixe mit sous les yeux de son élève Louis XIV. Vers le même temps Maimbourg, qui n'est pas sans talent, gâtait, par l'affectation du bel esprit, deux grands sujets qui demandaient une gravité soutenue et une instruction profonde, les croisades et la Ligue ; Varillas, écrivain fécond et sans conscience, improvisait une foule d'histoires qu'on lirait avec plaisir si on pouvait les lire avec confiance ; Saint-Réal écrivait avec force et non sans élégance l'histoire romanesque de la conjuration de Venise, et le père Daniel entreprenait après Mézerai une histoire de France qui n'a pas fait oublier celle de son devancier. Citons encore le père Dorléans, qui a tracé un tableau intéressant des révolutions de l'Angleterre ; le réfugié Rapin Thoyras, que son oncle Pellisson ne put convertir ni par son exemple ni par ses arguments, et qui fit éclater dans son histoire d'Angleterre ses ressentiments contre la France. N'oublions ni Vertot, qui sut disposer avec art et raconter dans un style agréable des faits intéressants, ni le comte de Boulainvilliers, publiciste féodal qui présente comme un type d'ordre et de justice les institutions que le temps a détruites, ni surtout l'abbé Fleury, docte historien de l'Église, impartial sans froideur, sévère sans dureté, orthodoxe sans intolérance.

Pendant que ces écrivains de second ordre composaient sans génie des ouvrages dignes d'estime, dont quelques-uns ont survécu, un grand seigneur, courtisan janséniste, d'une curiosité infatigable et d'une incroyable pénétration, témoin prévenu mais sincère des dernières années du grand roi, ignorant l'art d'écrire, mais dont la plume devait être un burin et un pinceau, tant son esprit avait de clairvoyance et son imagination de flamme, le duc de Saint-Simon épanchait chaque soir, secrètement, sur le papier, sa bile étincelante. Avec la négligence d'un grand seigneur et la fougue d'un chevalier, il traçait à grands traits les scènes qu'il avait embrassées d'un coup d'œil, et peignait ces visages qu'il avait, comme il dit, « percés de ses regards clandestins en y délectant sa curiosité. » Quelle joie pour lui lorsque quelque crise imprévue, rompant l'uniformité du cours des choses, livrait à son observation la cour en désarroi ; comme alors il « nourrit les idées qu'il s'était formées de chaque personnage, et qui ne l'ont jamais guère trompé ; » comme « il tire de justes conjectures de la vérité de ces premiers élans dont on est si rarement maître, et qui par là, pour qui connaît la carte et les gens, deviennent des inductions sûres des liaisons et des sentiments les moins visibles en temps rassis ! » Par cet aveu de l'espèce d'ivresse que lui donne le plaisir d'observer, de sa confiance dans les idées qu'il s'est formées, et de la foi qu'il accorde à ses inductions, Saint-Simon nous livre le secret de la vivacité de ses peintures et de ses injustices involontaires. Sa pénétration est si vive, elle a tant de charme pour lui,

qu'il ne veut pas croire qu'il affirme ce qu'il a deviné, il Cette disposition est une gr peindre d'une main assurée en repos. Ainsi sur sa compé les hommes et les choses Sai scrupules à vaincre : sa piét droit d'écrire et de publier sécurité lui vint d'où parta Dégagé de tout scrupule par l qui avait inspiré les livres his de sa loyauté, il ne craint pas stinct de sa nature impitoy haines cordiales et de super pas à les exprimer. C'est ains que son coloris s'anime et q à des traits ineffaçables. Ce r M. Villemain l'a rapproché sobriété, ni le choix de celu plus grand peintre de l'antiquité, il a la même vigueur de pinceau, le même éclat de coloris, et, comme lui, il n'a pas le moindre doute sur la perversité de ceux qu'il déteste ou qu'il méprise.

Un seul fragment détaché de l'immense tableau qui se déroule dans les *Mémoires* de Saint-Simon suffira pour justifier ce rapprochement et pour montrer en même temps les rapports et les différences de manière entre ces deux maîtres. On se rappelle la peinture que fait Tacite de la contenance des convives de Néron, témoins de la mort de Britannicus : voyons en regard celle des courtisans de

au moment où le grand Dauphin vient d'expirer. « Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi ; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière ; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient en partage le caquet, les questions, le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable avaient beau pousser la gravité-jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de

remarquer et de distinguer se tenaient aussi tenaces chés, en garde contre l'opinion contre leur satisfaction, mais leurs yeux suppléaient leur corps. Des changements peu assis ou mal dressés s'éviter les uns les autres, yeux ; les accidents momentanés rencontres ; un je ne sais la personne, à travers le monde composer ; un vif, une fougue d'eux les distinguaient, n'importe. Quelle fougue et quelle liberté et quelle profondeur et quelle assurance de son esprit inquisiteur est arrivé peut dire, sans trop de hardiesse consciences dont il n'a pas peur. Les scènes de ce genre abondent qui donne à la postérité des entrées à Versailles, à Meudon, à Saint-Denis, à Meudon-lès-Royal, qui nous montrent Louis XV en petite tenue, en déshabillé, Louis XVI, le duc d'Orléans, leurs agents mystérieux ; Louis XVI même temps la plus loyal et le plus fécond des enseignants et l'homme d'État.

¹ *Mémoires de Saint-Simon*, ch. VII, t. IX, p. 422, éd. Hachette.

Le duc de Saint-Simon, que nous mêlons par anticipation aux écrivains du grand siècle pour lui faire rendre témoignage sur les dernières années de Louis XIV et sur la régence, est un juge bien sévère. Lorsqu'il peint ce qu'il a vu, il est irrécusable, parce que sa sincérité est hors de doute, mais il ajoute ce qu'il croit, et il ne manque jamais de croire ce qui est défavorable à ceux qu'il n'aime pas. C'est ainsi qu'ayant à se plaindre du parlement de Paris, qu'il obséda de ses prétentions de duc et pair, il accueille sans examen contre le président Lamoignon une imputation odieuse dont l'entière fausseté a été démontrée; c'est ainsi encore qu'ayant ses raisons pour haïr madame de Maintenon, qui lui fermait l'oreille de Louis XIV, qui favorisait les bâtards du roi au préjudice des princes du sang, qui cabalait contre les jansénistes, il la diffame sans scrupule sur un point où tout donne à penser qu'elle est invulnérable. Nous n'avons pas une sympathie bien vive pour cette femme qui, jeune fille, s'affranchit d'une tutelle incommode par un mariage disparate, qui lie son chaste veuvage à la fortune et aux fautes d'une maîtresse royale qu'elle supprime lentement dans la faveur du maître; qui s'insinue si adroitement et s'établit si bien dans le cœur du roi, sans donner le sien, qu'elle triomphe de la fierté de Louis XIV par la passion qu'elle lui inspire; qui, fille d'un huguenot intraitable, porte le prosélytisme orthodoxe jusqu'à la persécution; mais cette vie même de contrainte, de manèges et de sacrifices, qui ne laisse voir que l'ambition, contredit les faiblesses que l'auteur des *Mé-*

moires attribuée à madame qu'elle a écrites, d'un style les graves agréments révèle de solidité avec quelque force ces calomnies de la malveillance ajouter qu'elles lui donnent écrivains qui ont manié ce septième siècle. Louis XIV éducation ait été négligée, langue de son temps; la manière des hommes fixer la pensée un écrivain. Les *Mémoires du Dauphin*¹ ont reçu l'approbation de la cour, et il les a inspirés, la royale.

Ces réflexions morales l'instruction du Dauphin prouvent que la France, lorsqu'elle a été pas dupe de sa propre ivresse de grandeur. Ce prince avait une sagesse qui attirait les hommages solides qui justifient l'adhésion à l'engouement populaire. On trouve dans ces pages écri-

¹ Ces *Mémoires* viennent d'être publiés intégralement pour la première fois, et avec une rare intelligence, par M. Charles Dreyss (2 vol. in-8°; Didier, 1860). Dans une savante introduction, M. Dreyss a fait d'une main sûre la part du roi et celle de ses collaborateurs. La plus belle appartient à M. de Périgny, précepteur du Dauphin avant Bossuet. Pellisson serait venu le dernier pour polir et amplifier.

précis les qualités d'un écrivain supérieur, lorsqu'on sait que la parole de Louis XIV avait le même caractère de noblesse et de naturel. Sur ce point nous avons un témoignage qu'on ne récusera pas : c'est celui de madame de Caylus, qui ne fut pas toujours en faveur à la cour, qui « avait de quoi être méchante, » comme elle l'a prouvé dans ses piquants *Souvenirs*, et qui, de plus, est parfaitement compétente sur la beauté du langage. Voici comment elle juge Louis XIV : « Le roi parlait parfaitement bien. Il pensait juste, s'exprimait noblement, et ses réponses les moins préparées renfermaient en peu de mots tout ce qu'il y avait de mieux à dire selon les temps, les choses et les personnes ; jamais pressé de parler, il examinait, il pénétrait les caractères et les pensées ; mais comme il était sage et qu'il savait combien les paroles des rois sont pesées, il renfermait souvent en lui-même ce que sa pénétration lui avait fait découvrir. S'il était question de parler d'affaires importantes, on voyait les plus habiles et les plus éclairés étonnés de ses connaissances, persuadés qu'il en savait plus qu'eux et charmés de la manière dont il s'exprimait. » C'est bien là l'effet que produisent sur le lecteur les écrits de Louis XIV, de sorte que madame de Caylus dépose, sans y songer, en faveur de leur authenticité.

Louis XIV n'avait ni un esprit vulgaire, ni une âme commune. Le principe de ses erreurs et de ses fautes a été l'éblouissement inévitable d'un homme qui, placé au-dessus de tout, devient le centre de tout. Il nous a décrit lui-même dans son beau langage les

enchantelements et par conséquent les périls de ce poste suprême : « Tous les yeux, dit-il, sont attachés sur lui seul, et c'est à lui seul que s'adressent tous les yeux; lui seul reçoit tous les respects; lui seul est l'objet de toutes les espérances. On ne poursuit, on n'attend, on ne fait rien que par lui seul; on regarde ses bonnes grâces comme la source de tous les biens; on ne croit s'élever qu'à mesure qu'on s'approche de sa personne ou de son estime. » Comment à cette hauteur et parmi tant d'hommages se défendre du vertige et de l'enivrement? La fortune de Louis XIV eut de cruels retours; mais puisque nous aurons à dire quels furent ses torts et ses fautes, nous devons, pour être justes, reconnaître, avec un bon juge de la grandeur morale, que son âme fut à l'épreuve des revers : « Je ne sache rien, dit Montesquieu, de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre. Il avait l'âme trop fière pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis; et il savait bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais ¹. »

¹ *Grandeur et décadence des Romains*, ch. v, p. 53, édit. Ducrocq, 1 vol. in-8°, 1852.

LIVRE TROISIÈME

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

État des esprits à la mort de Louis XIV. — Précurseurs
régence. — Chaulieu et La Fare. — J.-B. Rousseau
Novateurs discrets. — Fontenelle. — La Motte. — Au
dramatiques. — Destouches. — Crébillon. — Lesag
Écrivains de l'école de Port-Royal. — Louis Racine
Rollin. — Le chancelier d'Aguesseau.

Lorsque Louis XIV mourut, la France avait p
depuis longtemps de l'enivrement à l'ennui, la
insupportable des maladies pour les peuples co
pour les individus. Aussi la fin de ce long règne
elle saluée comme une délivrance, et le pe
| toujours extrême dans la manifestation de ses s
ments, témoigna une joie insultante, prodigu
outrages, sur le cercueil du prince qu'il avait en
ragé lui-même à abuser de son pouvoir, d'abord
l'ivresse de son dévouement, et plus tard par
soumission d'esclave. La cour imita le peuple
parlement suivit la cour, et toute cette gran
dont on avait fini par ne plus sentir que le poids

tait évanouie, lorsque dev
mée du monarque Massillo
de vérité : « Dieu seul est
Louis XIV, sur la foi de son
n'avait vu, il n'avait adoré
nouement faisait voir par un
sont impies, chimériques
humaines. Au terme de son
roi absolu avait affaibli tout
fortifier. Son autorité sans
prestige, avait fomenté et
d'indépendance; son ambi
soin de s'agrandir et de
amenèrent de tels revers, l'u
nité même de la nation l'
dévotion étroite, formaliste
contre la religion la fierté ^{qui} ne se croient pas nées pour céder à la violence et qui
s'indignent contre l'hypocrisie; la morale qu'il s'é
tait faite à son usage en affichant royalement l'adul
tère, dont il osait légitimer les fruits, avait, non
sans scandale, relâché les liens de la famille; enfin
les caprices hautains de son orgueil et de son intolé
rance avaient travaillé, sous la compression, au dé
veloppement des principes hostiles qui allaient se
déchaîner. Les hommes qui auraient tenté et qui
étaient peut-être dignes de conjurer cette éruption
n'ayant pas été mis à l'épreuve, on se demande vai-

¹ *Oraison funèbre de Louis le Grand.* Cette phrase est le dé
but même du discours.

nement ce qu'auraient été l'autorité royale et l'influence religieuse, si Fénelon et le duc de Bourgogne eussent été appelés à recueillir l'héritage de Louis XIV et de Chamillart, si la piété sincère, le dévouement à la chose publique, le désir de réformer les mœurs et l'administration avaient été, au commencement du dix-huitième siècle, les ressorts du gouvernement. Pour ce règne en espérance, cruellement détourné par la mort, il n'y a de place que dans les conjectures et les regrets. L'histoire et la réalité nous donnent la régence de Philippe d'Orléans, le ministère du cardinal Dubois, et le règne de Louis XV. C'est assez dire que, dans l'avilissement et l'incurie du pouvoir, la licence des mœurs et la hardiesse des idées vont se donner carrière, que la ruine des institutions anciennes et l'ébranlement des croyances ne peuvent être prévenues, et qu'une révolution est inévitable.

Notre tâche est de suivre rapidement dans cette mêlée le mouvement des esprits, et de crayonner au passage les principales figures qui doivent arrêter le regard; nous avons heureusement d'excellents guides, puisque M. Villemain a tracé de cette époque un tableau complet si ferme de dessin, si riche de couleurs, et que M. de Barante et M. Jay en ont donné des esquisses fidèles et durables¹. Avant d'arri-

¹ *Tableau de la Littérature française au dix-huitième siècle*, par M. Villemain, 4 vol. in-8°. — *De la Littérature française pendant le dix-huitième siècle*, par M. de Barante, 1 vol. in-8°. — *Discours sur la Littérature au dix-huitième siècle*, par M. Jay, couronné par l'Académie. — Voir aussi sur cette mémorable époque les études du pasteur Vinet, de Lausanne,

ver aux grands hommes
 Montesquieu, Voltaire,
 autour desquels nous au-
 vons de talent qu'on peut au-
 vons d'abord à passer
 gués, mûris dans le si-
 rempli l'interrègne du
 maîtres ou dissidents, se-
 tion ou qu'ils essayent
 souvenir, puisqu'ils ont
 et qu'ils remplissent util-
 deux grandes générations
 limite des deux siècles,
 loué avec excès et déni-
 encore à côté des classiq-
 un rang qui lui est vivan-
 seau se rattache par l'édi-
 et le caractère de quelq-
 siècle de Louis XIV, or-
 régence en se mêlant de
 clandestine qui bravait,
 toutes les bienséances. Il
 chez lui par les plaisirs
 en compagnie de grands
 dans leurs splendides hô-
 et de l'impiété; il l'est
 donné d'un rare talent
 des chants religieux qui

penseur sincère et habile é-
 par ses amis et publiées sous le titre d'*Histoire de la Litté-
 ture française au dix-huitième siècle*, 2 vol. in-8°, 1853.

Bourgogne, et prostitué à des épigrammes licencieuses qui égayaient au dessert les soupers du grand prieur de Vendôme. Le tort de Rousseau est d'avoir été, comme on l'a dit : « David à la cour, Pétrone à la ville ; » d'avoir manié indifféremment « la harpe des prophètes et le flageolet de Marot ; » enfin, d'avoir associé les apparences de la religion aux libertés et même aux licences d'une vie toute mondaine.

Parmi ces corrupteurs de J.-B. Rousseau, il y avait au moins deux poètes qu'il n'est pas permis d'oublier, et qu'il est impossible de séparer l'un de l'autre : ce sont l'abbé de Chaulieu et le marquis de La Fare. Pour eux la poésie fut un jeu qui ajoutait aux plaisirs des sens la volupté de l'esprit. Chaulieu aurait pu mieux faire ; mais il tomba aux mains de Chapelle qui lui communiqua son goût pour les vers et pour la table. Chapelle, le père de la poésie facile et l'inventeur des rimes redoublées, épicurien par les sens et par l'esprit, fit doublement école ; s'il échoua auprès de Molière, de Racine et de Boileau, que cependant il dérida souvent et dérangerait quelquefois, le spirituel auteur du *Voyage à Montpellier* réussit complètement auprès de Chaulieu, qui l'avoua pour maître. Grâce à lui, le spirituel abbé fut un vrai païen et mérita le surnom d'Anacréon du Temple. J.-B. Rousseau nous dira où il puisait son inspiration. Lisons pour le savoir ce compliment poétique qu'il lui adresse :

Maître Vincent ¹, ce grand faiseur de lettres,
Si bien que vous n'eût su prosaïser,

¹ Voiture.

TOIRE DE

Clément ¹
clement n'est
s adonc va
l amour pour
montra que
campenols va

, la baguette de Circé le toucha sans le
phoser complètement : elle lui laissa dans
se où elle le plongeait quelque délicatesse
ent et une certaine vigueur de pensée. On
quelques-uns de ses vers que ce mondain est
sible au charme de la nature. Il disait :

me fais des amusements
it ce qu'à mes yeux presente la nature.
plaisir de la voir rajeunir chaque jour !
t dans nos prés, verdit dans nos bocages,
t dans nos jardins ; et dans les doux ramage
seaux de nos bois, elle parle d'amour ².

rec quelle grâce émue il a chanté, au dé
la solitude de Fontenay où il était né e
sortir de la vie :

uses, qui dans ce lieu champêtre
vec soin me fites nourrir ;
eaux arbres, qui m'avez vu naître,
ientôt vous me verrez mourir ³.

¹ de J.-B. Rousseau, 5 vol. in-8°, Lefèvre, 1820, avec
ommentaire de M. Amar, t. II, p. 205.
² de Chaulieu, 1 vol. in-8°, 1823, p. 66.
³ 30.

TEMPS MODERNES.

La poésie de Chaulieu a du naturel, de l'abandon l'harmonie, et elle aurait pu s'élever jusqu'à la blesse. Il y touchait lorsqu'il écrivait ces vers ne sont pas indignes de J.-B. Rousseau :

D'un dieu maître de tout j'adore la puissance ;
La foudre est en sa main, la terre est à ses pieds ;
Les éléments humiliés
M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.
Mer vaste, vous fuyez !

Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les cieux¹.

La Fare est bien inférieur à Chaulieu ; la paresse qui prit pour muse finit par l'engourdir, et Chaulieu qui ne cessa jamais de l'aimer, resté maître de même malgré bien des faiblesses, vit avec douleur son élève, vaincu par la volupté, en était venu à faire nombre dans le troupeau d'Épicure. Un exemple d'abaissement moral dans un homme avait eu assez de force et de sérieux dans l'esprit pour écrire des *Mémoires* que les historiens ne daignent pas de consulter.

Chaulieu et La Fare, qui aboutissent à la régence du duc d'Orléans, représentent ce courant de mœurs dissolues et de libertinage d'esprit qui coula souverainement même aux plus belles années du dix-huitième siècle, et qui, s'étant toujours gonflé, n'était plus séparé de la surface que par une couche

¹ Œuvres de Chaulieu, p. 13.

mince qui se rompi

tune, soit prudence

n'ayant point attiré sur eux la colère du prince, ils

éviterent les coups qui frappèrent Bussy-Rabutin

d'une disgrâce irrévocable et Saint-Évremond d'un

exil qui ne finit qu'avec sa vie. Tel était le sort ré-

servé aux esprits qui s'émancipaient. Au reste, ni

Bussy ni Saint-Évremond, qui passèrent alors pour

des hommes supérieurs et qui furent beaucoup vantés,

n'ont rien laissé de durable comme écrivains; ils

brillèrent dans le monde pour s'éclipser devant la

postérité. Il n'en est pas de même de l'Écossais

Hamilton, naturalisé Français par son langage, et

qui, en racontant, sur ses vieux jours, les prouesses

en tout genre de son beau-frère, le comte de Gra-

mont, a donné le premier modèle de ce langage

alerte, brillant et naturel qui nous charme dans la

prose de Voltaire. Hamilton, tout étranger qu'il est,

ne paraît pas dépaycé à côté de nos meilleurs écri-

vains. Avant d'écrire ses *Mémoires*, il avait réclamé

le patronage de la muse de Chaulieu et de la Fare,

qui lui fut refusé, et dont il n'avait pas besoin.

Revenons à J.-B. Rousseau, dont on sait la gloire et les malheurs. Les torts de sa jeunesse furent expiés outre mesure par un long exil, et ce qui attire un certain intérêt sur sa disgrâce, c'est que, s'il n'est pas exempt de reproches, il est au moins avéré que les couplets scandaleux qui furent l'occasion de sa perte lui ont été faussement imputés¹. Ce n'est pas ici le

¹ Dans cette affaire, Rousseau fut victime d'un complot. On

TEMPS MODERNES.

lieu d'examiner cette ténébreuse affaire; nous surtout à juger le poète qui se porta pour l'honneur de Malherbe et de Racine dans la poésie lyrique ce genre, où il est si difficile d'exceller, même lorsque la saison est favorable et que l'état des âmes porte à l'inspiration et à l'enthousiasme, Rousseau, par un juste sentiment des beautés des cantiques sacrés, par un goût vif et une connaissance profonde de la poésie d'Horace, par le respect des modèles que l'offrait déjà notre littérature, réussit, en employant toutes les ressources de l'art, à composer des cantiques et des hymnes qui n'ont, sans doute, ni le feu de Moïse, ni le feu de prophètes, ni l'impétuosité de leurs mouvements, ni la noblesse de leurs figures, qui n'ont ni toute la grandeur ni toute la force des lyriques profanes, mais qui

avait oublié les premiers couplets composés et répandus par lui-même dix années auparavant, on en forgea alors de nouveaux pour le perdre. Il allait entrer à l'Académie (1710) en remplacement de Fontenelle et de La Motte, et il aurait eu sa part de la pension royale que la mort de Boileau allait rendre disponible. Des recherches pour découvrir le coupable le conduisirent à un géomètre, qui avait remis les couplets à un colporteur. Le colporteur eut l'imprudence d'accuser Saurin de les avoir faits. Saurin, qu'une cause honteuse avait forcé de quitter la France, s'était fait des patrons puissants en venant abjurer son crime aux mains de Bossuet. Il avait l'amitié de Fontenelle et de La Motte. Il est probable qu'une instruction régulière l'aurait convaincu; il l'est aujourd'hui par les aveux de Boindin. Rousseau gâta tout par son emportement d'abord et par sa négligence, lorsque l'affaire se fut embrouillée. La peur le prit, il quitta la France; et comme les absents ont toujours tort, la cabale obtint contre lui un arrêt qui ne peut jamais être annulé.

moins le mérite de charmer l'oreille et de présenter dans un langage poétique de vives images. L'harmonie du rythme, l'éclat des figures, la propriété du langage, la rapidité des mouvements, plus sensibles encore dans ses Cantates que dans ses Odes, ne permettent pas de disputer à J.-B. Rousseau le nom de poète ; mais aussi le titre de Grand, qui ne convient chez nous qu'au seul Corneille, ne saurait lui être maintenu. C'est l'esprit de parti qui le lui a décerné pour amoindrir un autre Rousseau et pour irriter Voltaire ; gardons-nous par représaille de le punir de cette malencontreuse et malveillante hyperbole en le réduisant, comme l'ont fait ses détracteurs par un autre excès, à l'industrie d'un artisan de paroles, n'ayant d'autre souci ni d'autre talent que d'enchaîner avec adresse des syllabes sonores.

Il connaissait la nature et les conditions de l'inspiration poétique, celui qui a dit dans l'ode au comte du Luc :

Des veilles, des travaux un foible cœur s'étonne.
 Apprenez toutefois que le fils de Latone,
 Dont nous suivons la cour,
 Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme
 Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
 Au céleste séjour¹.

Il avait aussi le sens du grand et du terrible, le poète qui a tracé en quelques vers ce lugubre et touchant tableau :

¹ *Œuvres de J.-B. Rousseau*, liv. III, ode première, t. I, p. 168.

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.

Là, ses yeux errants sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion consolant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots ¹.

Refusera-t-on la sensibilité à l'exilé qui a composé
les stances à Philomèle, d'un rythme si tendre, d'un
accent si mélancolique :

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encor à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers à votre retour
Semble renaître pour vous plaire ;
Les dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Et le reste, jusqu'à ce retour sur sa propre infortune
que rien ne vient consoler :

Hélas ! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants !
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents ;

Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,

¹ *Œuvres de J.-B. Rousseau*, cantate VII, t. I, p. 361.

Il faut même que je me p
De la douceur de mes sou

J.-B. Rousseau, disciple b
maitres du dix-septième sièc
entre Boileau et Voltaire : il a
pour recevoir les leçons de l'
les injures de l'autre, dont il
pas détruit sa renommée, fonc
testable. Toutefois il y a bien d
dans le génie de Rousseau, qu
vention, et qui, faute de sincér
naturels de son âme poétique
forte conviction en aurait fait
conscience morale du génie :
tort au poète ; il nous force so
il nous touche rarement ; il é
flatte l'oreille, sans remuer
point cette vive sympathie qu
vegarde de l'admiration. Rousseau est le moindre
parmi les poètes dont la France a fait ses classiques,
sans que cette infériorité nous autorise à l'éconduire.
M. Villemain, qu'on peut prendre avec sûreté pour
arbitre dans le débat littéraire qu'a soulevé le mérite de
J.-B. Rousseau, a dit avec raison : « De tous les poètes,
classiques par l'élégance, il est incontestablement
celui à qui l'on peut reprocher le plus de mauvais
vers, mais sa gloire ne périra pas, tant que durera
notre langue¹. »

¹ *Odes*, liv. II, ode XI, p. 153.

² *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. I, p. 47.

TEMPS MODERNES.

Cette gloire ne se fonde pas seulement du langage dans les belles odes de Rollin, l'harmonie de ses vers qui rivalise avec elle repose encore sur ses succès dans l'opéra où il n'a d'émules que Marot et Racine. Portée à ce point de perfection, aiguë, fine, naïve, décochée avec tant d'adresse, n'est pas une chose vulgaire. *In tenuis non gloria*. Ce sont là des titres presque oubliés que Rousseau a fait des éloges que ces pièces un peu martelées contiennent des images bien frappées; on voudrait ne pas se composer des allégories obscures et envenimées ne produit pas les effets de la colère. Il est désormais inutile de rappeler qu'à ses débuts il n'avait pu vainement prendre place parmi les poètes. Son esprit caustique et personnel l'a empêché de la gaieté et de la vérité qui font vivre la poésie. Dans l'opéra même, où la mélodie de ses vers faisait espérer un successeur de Quinault, il a échappé, et il a eu l'amère douleur d'être vaincu par le froid Danchet, le dur La Motte, ni Fontenelle.

Fontenelle et La Motte, étroitement liés et tous deux en butte aux sarcasmes de Voltaire, qui ne les épargna guère, sont encore de la transition. Hommes d'esprit l'un et l'autre, génie, ils cherchèrent tous deux la nouveauté, le paradoxe; incapables de créer ou de reproduire les vérités reçues, ils prirent le parti de les combattre. C'est ce qui les enrôla dans la cro-

les anciens, et comme

on peut croire qu'ils

naturelles d'une poésie dont ils ne pouvaient sentir le charme. Le doute au moins n'est pas permis pour La Motte, qui s'est donné la peine de jeter le génie d'Homère dans le moule de son esprit et qui l'en a retiré dépouillé de toute grâce et de toute vigueur poétiques. Ce qu'il retranche comme superflu est précisément tout ce qui a fait d'Homère le prince des poètes. Le traducteur absout l'homme en démontrant la complète incompetence du critique. A défaut d'âme et d'imagination, La Motte avait de l'esprit, et il en avait beaucoup ; il le porta dans tous les genres et il le fit briller dans la controverse et dans la fable. Sa malice, son sang-froid, son aménité surtout, déconcertèrent et irritèrent madame Dacier, qui avait raison et qui parut avoir tort, parce qu'elle se fâchait. Heureusement Homère n'était pas à la merci des apologies d'une savante emportée ni des critiques d'un bel esprit railleur. Fontenelle, qui secondait son ami dans cette polémique, ne descendit pas comme lui à la critique des détails ; il se contenta de poser en principe la supériorité des modernes sur les anciens par le progrès continu des connaissances humaines, sans songer que l'imagination, qui a un prisme et des ailes, ne procède point comme la science, qu'elle prend librement son essor et qu'elle ne tire pas ses couleurs des magasins de l'entendement.

Boileau, alors retiré de la lice, souriait aux épigrammes que Rousseau décochait contre Fontenelle et La Motte pour les punir de leur irrévérence envers

TEMPS MODERNES.

les anciens; mais ces épigrammes atteignirent les décourager les deux novateurs, qui eurent bien le champ libre lorsque Rousseau cessa de faire ses courses à Paris. D'ailleurs, la petite cour lettrée que tenaient Sceaux la duchesse du Maine; l'Académie, où ils réussirent par dominer sans contrôle après la mort de Leau; le salon de la marquise de Lambert, alors régissant sur l'opinion et auquel ils donnaient le ton, concourut à mettre en faveur Fontenelle et La Motte qui avaient, au début de leur carrière, rencontré de puissants contradicteurs. L'atticisme de la prose de La Motte fit oublier le prosaïsme et la dureté de la prose de Fontenelle; il eut même par une tragédie faiblement inspirée, mais bien conduite et fort touchante, *In Castro*, un de ces succès populaires qui simulent la gloire; de plus, il affermit sa réputation d'écrivain actuel par des apologues finement conçus, dont quelques-uns ne manquent pas de naturel et ont mérité de vivre, de sorte qu'il put impunément travestir la prose en tragique légende d'Œdipe et donner à ses paradoxes littéraires, qu'il soutenait ingénieusement. Quant à Fontenelle, après avoir essuyé les railleries de Racine, la raillerie de La Bruyère, qui lui, sous le nom de Cydias, le type de la pédanterie maniérée, et les sarcasmes de Rousseau, il devint réellement, dans l'absence des maîtres, une grande puissance littéraire et l'oracle de la science. Pour cela, il lui suffit de pouvoir attendre et de savoir patienter et employer toutes les ressources de son intelligence du côté de sa force réelle.

Il fallait bien que Fontenelle eût un solide et

mérite pour se relever de l
 Racine fait remonter l'ori
 épigramme qui pourrait bi
 genre, et pour faire oublier le portrait que La Bruyère
 avait buriné : « Soit qu'il parle ou qu'il écrive, disait
 l'auteur des *Caractères*, il ne doit pas être soupçonné
 d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raison-
 nable, ni le ridicule ; il évite uniquement de donner
 dans le sens des autres et d'être de l'avis de quel-
 qu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se
 soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent
 qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement
 des choses toutes nouvelles, mais à son gré déci-
 sives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à
 Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et
 de Théocrite ; et son flatteur¹ a soin de le confirmer
 tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et
 d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend
 paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent
 les poètes modernes ; il se met en ce cas à la tête de
 ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place.
 C'est, en un mot, un composé du pédant et du pré-
 cieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de
 la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de
 grand que l'opinion qu'il a de lui-même². » Voilà qui
 est bien dit, mais J.-B. Rousseau fera mieux encore :

Depuis trente ans un vieux berger normand
 Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;

¹ La Motte.

² *Caractères*, de la Société et de la Conversation, p. 263,
 édit. de M. Walckenaer.

Il leur enseigne à traiter galamment
 Les grands sujets en style de ruelle.
 Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
 Il brille encor malgré son poil grison ;
 Et n'est caillette en honnête maison
 Qui ne se pâme à sa douce faconde.
 En vérité, caillettes ont raison,
 C'est le pédant le plus joli du monde ¹.

J.-B. Rousseau n'a pas fait de meilleure épigramme,
 et Fontenelle n'en est pas mort.

Fontenelle était un esprit très-fin et très-étendu ; hardi par la pensée, circonspect de caractère, ennemi du bruit et amoureux de la célébrité ; philosophe ayant plutôt le goût que la passion de la vérité ; versé dans les sciences, capable seulement de les comprendre et d'y ajouter la clarté ; n'ayant de l'âme qu'une certaine délicatesse de sentiments qu'il relevait de toutes les finesses de l'esprit, il comprit de bonne heure que la poésie, où il eut de graves échecs et de petits succès, ne le conduirait pas où il voulait arriver. Il s'y était engagé sous les auspices de ses deux oncles Pierre et Thomas Corneille ; mais n'ayant ni le génie du premier, ni la veine facile du second, il fut averti par la chute d'*Aspar* et d'*Idalie* qu'il n'était pas destiné à recueillir leur héritage dramatique ; il vit aussi que les rapprochements singuliers et les sophismes de morale dont il s'était fait un jeu dans ses *Dialogues des morts*, et la galanterie maniérée de ses *Lettres du chevalier d'Her...*, ne feraient de lui ni un Lucien ni même un Voiture, et comme il avait re-

¹ *Épigrammes*, liv. II, épigr. xv, t. II, p. 289.

cueilli les suffrages des
la science et la philos
la pluralité des monde
cles ", il résolut de ret

force, toute la grâce, toute la finesse de son esprit
mûri par la réflexion, nourri par l'étude, et poli par
le commerce avec les Muses, qui, s'il ne lui avait
point donné directement la gloire, l'avait préparé à
la mériter dans une autre carrière. Rien n'est plus
utile aux savants que la culture et l'amour des lettres,
qui sont réellement, selon l'expression des anciens,
plus humaines que la science. La science sans
les lettres a quelque chose de sec, de hautain et de
farouche qui se communique à ceux qui l'embrassent
exclusivement; les lettrés aussi ont besoin de
science pour échapper au juste reproche de frivolité
et de vanité. Fontenelle, savant et lettré, est, en
écrivant sur la science et sur les hommes qui l'ont
honorée par leurs travaux, un agrément et une solidité
qui font de *l'Histoire de l'Académie des sciences*
et des *Éloges des Savants* un des plus beaux monuments
de notre littérature. Sa gloire est là tout en-

¹ Dans ces deux livres Fontenelle préludait, sans paraître y songer, aux plus grandes hardiesses du dix-huitième siècle. *La Pluralité des mondes* est, en effet, plus inquiétante pour la cosmogonie de Moïse que le mouvement de la terre qui déplace seulement le centre du monde matériel. Fontenelle allait donc plus loin que Galilée. Quant à *l'Histoire des oracles*, on peut croire sans témérité que dans l'intention de l'historien elle atteignait tous les genres de prophéties. Il n'ouvrait pas la main, mais il écartait un peu les doigts, sauf à les resserrer en cas d'alerte.

tière, et elle n'est point médiocre : « Les subtilités, les obscurités, les puérités de l'école, dit M. Flourens, auraient peut-être détourné pour toujours les bons esprits des vraies et solides études. Le pédantisme était le dragon qui gardait cet autre jardin des Hespérides. Fontenelle apprit au monde que le bonnet, la robe, les enrouements gagnés sur les bancs des écoles, n'étaient pas la science ; et il apprit aux savants qu'ils pouvaient très-bien rester hommes d'esprit en devenant savants¹. » Ainsi il est juste d'appliquer à Fontenelle ce qu'il a dit lui-même du chimiste Lemery, qui par ses travaux et par son enseignement avait interrompu la tradition de barbarie pédantesque longtemps en honneur dans tous les laboratoires et les amphithéâtres. « M. Lemery, dit Fontenelle, fut le premier qui dissipa les ténèbres naturelles ou affectées de la chimie, qui la réduisit à des idées plus nettes et plus simples, qui abolit la barbarie inutile de son langage, qui ne promit de sa part que ce qu'elle pouvait et ce qu'il la connaissait capable d'exécuter ; et de là vint le grand succès. Il n'y a pas seulement de la droiture d'esprit, il y a une sorte de grandeur d'âme à dépouiller ainsi d'une fausse dignité la science qu'on professe². »

L'Académie des sciences, dont Fontenelle dirigeait et résumait les travaux qu'il popularisait au dehors, et l'Académie française, où il régnait paisiblement, n'étaient pas ses seuls domaines ; on peut dire que

¹ *Fontenelle*, par M. Flourens, vol. in-18.

² *Œuvres de Fontenelle*, éloge de Lemery, t. V, p. 228, Amsterdam, 1764.

par la conversation il étonna
la société contemporaine
plus d'hommages et n'en
gagné à sa cause les femmes
plus instruites de son temps
d'elles, non la passion et l'ar-
dentement, mais la douceur et le
gaillard et d'enjouement. A
du Maine, il aimait à recevoir
femme d'un esprit supérieur
quants *Mémoires* que tous
si bien connaître les misères
bales, les fêtes poétiques
cour hostile au régent, qu'il
l'épargna, retraite de belles
gères coquettes, espèce
frondeuse où le marquis
proviser ses madrigaux et
Cellamare faisait agréer
Paris, il allait chercher
de Lambert, qui a pris et
nos meilleurs moralistes
donnés avec tant de bon

de douceur à son fils et à sa fille. Il faut demander
aux *Causeries* de M. Sainte-Beuve ce que valent ma-
dame de Lambert et madame de Staal.

En dehors de tous les cercles littéraires et de tous
les partis, nous trouvons à cette époque intermé-
diaire, qui n'est plus le siècle de Louis XIV et qui
n'est pas encore le siècle de Voltaire, des noms qui
n'ont point péri. Au théâtre, Destouches, qui n'a ni

la force comique de Molière ni la gaieté étincelante de Regnard, ni le naturel de Dancourt, peintre inimitable de la naïveté et de la malice des paysans comme des ridicules de la bourgeoisie, n'en a pas moins réussi dans le plus difficile des genres, la comédie de caractère. *Le Glorieux* est presque un chef-d'œuvre. Dans cette pièce Destouches avait osé, comme Molière pour *Tartufe*, punir le marquis de Tufière, et son œuvre en était plus dramatique et plus morale. Par malheur, le dénouement a été sacrifié à la vanité d'un acteur plus glorieux que le héros de la comédie. *Le Philosophe marié* n'est pas de beaucoup inférieur au *Glorieux*. Le mérite de Destouches est de peindre les hommes avec vérité et de placer ses personnages dans des situations qui intéressent; sans verve et sans force comique, il est plaisant quelquefois et toujours attachant. Il n'a pas pris à Boileau, qu'il admirait et qu'il imite, tous les secrets de son style tempéré et poétique; mais il a su, comme lui, détacher sous forme de maximes bien exprimées quelques-unes de ces vérités générales qui deviennent des proverbes. C'est Destouches et non Boileau qui a dit :

La critique est aisée et l'art est difficile ¹.

Et encore :

Chassez le naturel, il revient au galop ².

¹ *Le Glorieux*, acte II, sc. v.

² *Ibid.*, acte III, sc. v.

Dans le *Dissipateur*, pièce inférieure au *Glorieux*, et au *Philosophe marié*, il y a un éloge de l'avarice qui ne manque pas d'originalité :

Plus on aime l'argent et moins on a de vices :
 Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
 Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
 Un ami qu'on implore ou refuse ou chancelle,
 L'argent est un ami toujours prompt et fidèle.
 Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
 Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses désirs,
 Qu'on en a les moyens, notre âme est satisfaite...
 De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
 Et cela me suffit. J'admire un beau château...
 « Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir un plus beau, »
 Me dis-je. J'aperçois une femme charmante :
 « Je l'aurai si je veux, » et cela me contente.
 Enfin ce que le monde a de plus précieux,
 Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
 Sous ma main ; et par là, l'avarice qu'on blâme
 Est le plaisir des sens et le charme de l'âme¹.

Ce style facile manque de vivacité et de relief, c'est de la prose rimée. Molière et Regnard sont poètes sans cesser d'être naturels. Là est leur supériorité. Ils ont aussi dans leurs libres propos le sel gaulois que Destouches ne se permet jamais. Le comique y perd, mais la morale n'y gagne rien, car dans ce théâtre si discret les mœurs se sentent horriblement du relâchement de la régence, nous venons de le voir dans le « je l'aurai si je veux, » du pané-

¹ *Le Dissipateur*, acte III, sc. v.

gyriste de l'argent. En voici un autre échantillon.
Une soubrette dit à sa maîtresse :

Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori.

Et la jeune fille répond :

Mais au fond tu dis vrai¹.

Tout cela se dit le plus naturellement du monde, et sans penser à mal ; car la soubrette ne nous est pas donnée pour une coquine, ni la maîtresse pour une coquette. C'est simplement la morale courante du temps, avant les philosophes.

Sur la scène tragique, Crébillon, dont les premiers essais avaient épouvanté l'oreille de Boileau, ne fut jamais ni tendre ni harmonieux ; mais il frappa vivement les âmes par la sombre énergie de ses drames. Cet excellent homme se plut à peindre le crime, dont il exagéra la noirceur, pour le mieux détester et pour communiquer la haine et l'épouvante qu'ils lui inspiraient. Il ne connaissait pas mieux l'amour qu'il mêle aux horreurs du crime, et il lui prête un langage fade et prétentieux. C'est ainsi qu'il a gâté les belles légendes antiques d'*Électre*, d'*Atrée*, d'*Idoménée*, qui eurent cependant, sous le travestissement qu'il leur faisait subir, un succès d'effroi ; mais il eut un jour vraiment glorieux, une bonne fortune dramatique qui l'immorta-

¹ *Le Philosophe marié*, acte II, sc. 1.

, en composant *Rhadamiste et Zénobie*. Ce n'est Corneille ni Racine; mais c'est Crébillon, et par son caractère en lui, c'est la nature vraie et terrible. On voit qu'il eut un fils qui ne lui ressemble guère, et que ses succès ne sont pas à l'honneur du siècle.

Vers le même temps, une grande comédie de son genre promettait un rival de Molière. Lesage, qui avait déjà fait connaître par un spirituel roman de son genre, *le Diable boiteux*, donna son *Turcaret*, peinture fidèle et divertissante d'un monde dont la réalité ne pourrait inspirer que du dégoût. Lesage, six ans avant la mort de Louis XIV, livrait au ridicule une classe puissante, celle des traitants, et sans comédie apparente, cruel par la seule fidélité de son pinceau, il représentait les mœurs qui naissent de l'opulence lorsqu'elle enivre brusquement des âmes faibles incapables de voiler la corruption sous une politesse. La rumeur fut grande dans le camp des financiers, et leur cabale, qui n'avait pas été assez puissante pour empêcher que ce coup ne leur fût porté publiquement, le fut assez pour susciter à l'auteur des obstacles qui le découragèrent après l'éclat de ce premier succès. Lesage porta sa veine satirique sur un théâtre vulgaire et se contenta de cacher dans la farce les ennemis qu'il avait si violemment frappés sur la scène française. Comme les comédiens s'étaient ligüés contre lui au profit des sommes de finance pour lui faire abandonner la parodie, Lesage prit sa revanche contre eux dans le roman de *Gil Blas*, qui est aussi bien que les fables de La Fontaine, « une ample comédie à cent actes di-

vers. » Ce roman, qu'on ne se lasse pas de relire, est l'image la plus fidèle du train ordinaire de la vie humaine et de l'indifférence habituelle des hommes au vice et à la vertu. Là le mobile de toutes les actions est la poursuite du bien-être : de là, tant d'expédients pour sortir d'embarras et le dégagement de toute règle qui serait une gêne pour l'action. Le héros de Lesage et la plupart de ses personnages n'ont pas de répugnance pour l'honnêteté ; ils n'en ont pas non plus pour la fourberie. La valeur des moyens employés se mesure au succès, mauvais s'ils échouent, excellents s'ils réussissent. Ici, comme dans la comédie de *Turcaret*, l'art de Lesage est de faire vivre les personnages qu'il met en scène, de produire l'illusion par la vérité du langage et la vraisemblance des actes. On a dit de son livre qu'il était moral comme l'expérience : c'est en effet une véritable épreuve de la vie réelle, épreuve sans péril, enseignement sans frais, que la vue de tous ces personnages agissant sous nos yeux et s'y trahissant aux dépens de leurs pareils, qu'on rencontrera certainement dans le monde et qu'on ne manquera pas d'y reconnaître. Lesage n'a point d'illusions, et comme il a eu peu de mécomptes, il n'a point de ressentiments ; son sang-froid lui a laissé la liberté de bien voir, la netteté de son regard donne de la précision aux images qu'il trace, et la gaieté de son humeur ajoute l'agrément à la vérité. Il n'y a pas de lecture qui soit plus facile et plus attrayante que celle de *Gil Blas*, et dans un certain sens il y en a peu qui soient aussi profitables. Lesage est bien de race gau-

loise; il a de
du naturel. Il
voit pas aussi
même; sa tou-

fonde, mais elle est aussi franche¹. » La langue de
Lesage est vive; elle est saine et sans parure; elle a
le vernis des maîtres, la netteté.

Lesage, en peignant les hommes qu'il n'a ni flattés
ni déguisés, ne paraît pas soupçonner qu'on puisse
les réformer; peut-être serait-il fâché qu'ils eussent
moins de défauts et de travers, car alors ils seraient
moins amusants, et il aurait moins de plaisir à les
observer et à les peindre. La corruption qui l'en-
toure ne l'atteint pas et ne l'indigne pas non plus; le
monde est pour lui un spectacle; il ne cherche point
querelle aux acteurs, il les accepte tels qu'ils sont; il
leur sait gré de poser devant lui et de le divertir.
Aussi ne touche-t-il en aucune sorte aux institutions;
l'avenir ne l'inquiète guère; il est sujet fidèle et
chrétien soumis. Il n'entend pas le bruit de la con-
troverser religieuse qui s'est ranimée, dans les der-
nières années du règne de Louis XIV, entre les jan-
sénistes et leurs implacables ennemis. La bulle *Uni-*
genitus sera-t-elle ou non enregistrée? La charrue
passera-t-elle sur les ruines de Port-Royal? il n'en a
nul souci. D'autres esprits prenaient à cœur ces
graves questions : Port-Royal conservait des dis-
ciples fidèles, et parmi eux nous trouvons le pieux

¹ *Mélanges de littérature ancienne et moderne*, 1 vol. in-8°,
1840. Éloge de Lesage, p. 321.

TEMPS MODERNES.

Louis Racine, le bon Rollin et le vertueuxseau. Liés tous trois par une affection sincères mêmes doctrines, ils maintiennent, en des novateurs et des sceptiques qui les r les traditions littéraires et la ferveur rel l'âge précédent.

Le fils de Racine avait un nom difficile et s'il ne l'a pas soutenu au niveau paternel pas laissé tomber. Louis Racine eut plus que de génie; il recueillit de l'héritage de toute sa piété, et il n'eut qu'une faible é son talent poétique. Il a chanté la *Religio* thousiasme, et il a célébré les mystères de sans en avoir sondé les profondeurs. Cepen vers ne sont pas dénués de charme; sa po gravité douce et un accent de probité qui ir respect; mais la marche de ses poèmes es dactique, et son style, toujours correct, n coloris. Il a été plus voisin de la poésie c ques chants lyriques qui rappellent au me pureté et par l'harmonie les chœurs d' d'*Athalie*. Ce qu'on peut surtout louer en le culte des lettres, la sagacité du critique e sité d'un esprit qui s'initie aux littératures é Louis Racine, un des premiers en France, langue et la littérature de l'Angleterre, et monte pas jusqu'à Shakspeare, il s'attache à Milton, et il essaye de traduire *le Para* que ni son père ni Boileau ne connaiss même de nom.

Racine, à son lit de mort, avait légué

est la dernière et la plus utile leçon qu'il nous ait donnée. Elle montre jusqu'à quel point les dons de l'esprit s'accroissent et fructifient par les vertus, et quelle puissance l'amour du bien ajoute au talent¹. » A cette image fidèle du bon Rollin, le plus digne des maîtres, nous pouvons ajouter, tracé de la même main, l'idéal de l'élève fidèle à ses leçons et formé par l'éducation publique, qui seule, bien dirigée, peut donner des hommes à la société, des citoyens à l'État. « Jeté dans la foule il s'y débat, il y grandit sous la loi d'une vigilante discipline, sous la garde de la religion, partout présente à son jeune cœur et mêlée à toutes ses études par l'imagination et l'éloquence ; il étudie avec une ardeur salutaire les modèles de grâce et de sublime que l'on met sous ses yeux ; il est à la fois instruit et candide ; et la préoccupation même du savoir prolonge son innocence. Il n'a pas, comme on le dit, appris seulement des mots, mais toutes les vérités intellectuelles, toutes les nuances morales que renferme la perfection du langage. Il a étudié dans le travail de la traduction la méthode pour penser. Il a recueilli, ainsi le voulait Rollin, mille notions de philosophie, d'histoire, de sciences naturelles, qui sont comme la matière de l'art de penser et d'écrire. De plus, encore enfant par le cœur, il a déjà commencé la vie d'homme par un noviciat de travail assidu². Il a fait avec zèle et persé-

¹ *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. I, p. 244.

² *Ibid.*, p. 247.

véance son état d'étudiant, tard quelque devoir public. »

Un autre homme de bien aux doctrines de Port-Royal la saine atmosphère du dix-huitième siècle pas un maître de la jeunesse, des hommes de loi : c'est d'ailleurs des vices, et ils sont nombreux, et aux devoirs de la nation le barreau et le parquet appartenent leur convient de savoir, et de parler quand on représente la sainte qui règle et qui fait du bien bonne heure au poste d'avocat après à celui de procureur général. Paris, il eut souvent, au début de la révolution l'occasion de donner des examens le ministère lui fut moins favorable les lumières de l'esprit, il lui fut qui est la décision, laquelle fut la probité, dont la régence avait été autrefois Catherine de Médicis était mal à l'aise et gênante et de Philippe d'Orléans. Elle fut de retours de faveur, qui par ses blessures, et toutefois, dans l'exil comme au pouvoir, il ne cessa jamais de jouir de la considération qui s'attache au talent et à la vertu¹. Son éloquence, que

¹ Un ancien magistrat, M. Boullée, a publié en 1848 une vie très-intéressante de d'Aguesseau. Après cette histoire,

TEMPS MODERNES.

les contemporains ont beaucoup louée, et une nouveauté au palais par sa solide élégance ornée, n'a ni la vigueur ni la flamme des grands orateurs; il y a en lui de l'Isocrate, de Fléchier : il polit son langage, il arrondit et ses périodes, il cherche le nombre et il le charme l'oreille, mais il veut la caresser : il touche l'âme, mais il ne la remue point. C'est le défaut des orateurs diserts. Il plaît encore à des esprits calmes et saines, capables de suivre avec attention les développements d'une pensée qui se développe et de goûter des sentiments qui ne flattent que la passion. Les gens de bien qui veulent s'instruire sont les lecteurs naturels de d'Aguesseau : on peut dire qu'il en conserve beaucoup.

Nous trouvons dans une des mercuriales de d'Aguesseau, à la décharge du dix-huitième siècle, où il veut rendre responsable du désordre des siècles, la preuve que le mouvement qui l'a entraîné n'était que plus haut. En 1698, dix-sept ans avant la fin de Louis XIV, d'Aguesseau caractérisait les mœurs du siècle : « Une inquiétude générale répandue dans toutes les professions, une agitation que rien ne peut fixer, ennemie du repos, du travail, portant partout le poids d'une in-

M. Francis Monnier a composé un excellent livre *Le d'Aguesseau*, 1 vol. in-8°, 1860, où l'érudition lui vient en aide à un sens droit et à un goût sûr pour la valeur de cet homme de bien comme jurisconsulte, comme moraliste et comme écrivain. Nous ne rencontrons de pareils ouvrages pour les indiquer à n-

ambitieuse oisiveté, un soulèvement des hommes contre leur état, une conspiration générale dans laquelle tous convenus de sortir de leurs professions confondues, les séances violées; la plupart en place, méprisant leur état. « Toujours occupés de ce qu'ils ne sont, de ce qu'ils sont, pleins de ce qu'ils ne veulent, leur échappe est celui de leur état ¹. »

Ainsi l'inquiétude des esprits déjà troublé l'ordre des rangs, va le verser. L'ambition couvait sous une apparence de piété. Il en était de même des âmes à la foi religieuse : une protestation clandestine au grand jour lorsque la controverse avait dit en 1685, l'année même de l'édit de Nantes : « Un bruit frapper nos oreilles, et nous nous enrichir : après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours ! L'instruction augmente et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait. De tous les vices on ne craint plus que le scandale ; que dis-je ? le scandale même est au comble ; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette ; elle sait se glisser dans

¹ *Œuvres de d'Aguessau*, première Mercuriale, t. I, p. 45.

les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tester Jésus-Christ, comme les pharisiens ¹. » Trente ans après, le bruit sourd était devenu une rumeur publique, la timidité s'était changée en audace, et la seconde année de la régence Massillon pouvait dire : « Aujourd'hui l'impiété est presque devenue un titre de distinction et de gloire : c'est un titre qui honore, c'est un mérite qui donne accès auprès des grands, qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, et même à des princes du peuple, un privilège de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent, et l'impiété, qui devait avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture ². »

N'oublions pas non plus que Bayle, sceptique et sans amour de la tolérance, en exposant avec une apparente impartialité les contradictions et le peu de fondement de la plupart des opinions humaines, n'a pas seulement donné l'exemple du doute, mais que sa vaste érudition avait fourni des armes pour la lutte et que sa dialectique même était une machine de guerre. Dans Bayle il y a deux choses qui sont inévitables; c'est, comme l'a fort bien dit M. Leni-
 « d'un côté, le principe de contradiction apparu à la fin du dix-septième siècle, et préparant sur les points, en religion, en philosophie, en politique

¹ *Sermon sur la fête de l'Épiphanie*, t. II, p. 373.

² *Petit Carême*, Sermon sur le respect que les grands doivent à la religion, p. 89.

CHAPITRE II

Utopistes. — L'abbé de Saint-Pierre. — Économie politique. — Quesnay. — Publicistes. — Montesquieu. — Les lettres persanes. — Considérations sur les causes de la grandeur des Romains. — L'Esprit des lois. — Boulainvilliers, Dubos et Mably. — Caractère de Montesquieu. — Turgot.

Le besoin d'innover et le désir d'améliorer qui tourmentèrent le dix-huitième siècle n'est nulle part plus sensible que dans les innombrables écrits d'un homme singulier dont on ne prononce pas le nom sans sourire et qu'on ne peut se défendre d'aimer : c'est l'abbé de Saint-Pierre, le plus bienveillant des hommes et le plus fécond en projets honnêtes et impraticables. Sa vie fut un long apostolat de paix et de justice. Son âme, tout ensemble d'une ardeur infatigable et d'une inaltérable sérénité, avait l'ambition de réformer le monde à son image. Il voulait que la paix qui régnait en lui devînt la loi de l'humanité. Il s'était pacifié lui-même par un complet désintéressement et par une résignation absolue à la justice, et son illusion fut de croire que ce privilège individuel de sa nature pût devenir un jour le tempérament général de l'espèce. Le trait commun à tous les réformateurs, j'entends ceux qui se disent en possession d'une panacée, c'est de supposer que le malade qu'ils veulent mettre en santé est déjà guéri. A ce prix, ils répondent de la cure. L'abbé de Saint-Pierre veut éta-

n'est pas un médiocre honneur que si rêvé sous un tel ministre. Au reste, le abbé de Saint-Pierre, qui s'étendait à tout, s'est rencontré juste dans les détails, et parmi les maux qu'il a signalés quelques-uns ont été ou guéris ou palliés par des moyens analogues à ceux qu'il indiquait. Ainsi il proposait d'établir pour l'assiette de l'impôt une proportion, et même une certaine progression, qui n'ont pas été négligées depuis qu'on a tenté de distribuer les charges publiques avec équité; il indiquait des ressources pour rembourser les acquéreurs d'offices et donnait le conseil de ne plus en vendre; il voulait diminuer le nombre et la durée des procès, employer l'armée, si onéreuse quand elle est oisive, à la culture des terres; sans rancune contre l'Académie, qui l'avait évincé pour le punir de quelques vérités sévères sur Louis XIV, il l'engageait à honorer dans ses concours la mémoire des grands hommes de la France; il appelait des assemblées politiques et des conseils administratifs à éclairer et à contrôler le pouvoir dirigeant; il demandait encore une éducation non-seulement publique, mais patriotique : que ne demandait-il pas? On a fait quelque chose dans le sens de ses idées, et toutefois on attend encore le bonheur général et la paix universelle ¹. C'est ainsi que les souffleurs du moyen âge n'ont pas

¹ Nous avons sur l'abbé de Saint-Pierre une étude complète, très-savante et très-spirituelle, par M. Goumy, 1 vol. in-8°, 1859. N'oublions pas l'éloge de ce naïf et vertueux philanthrope par Dalemberlt, qui a réuni dans les notes de son discours de curieux documents.

trouvé la pierre philosophique, et qu'ils ont livré de papier et que les lunettes des astronomes pour y lire ce qui n'y est au profit des astronomes, d

Pendant que l'abbé de Saint-Gagné à sa réputation de dire, entretenait le goût et l'espérance des réformes politiques, un savant médecin, Quesnay, étudiait l'origine de la richesse et concevait l'idée d'une science nouvelle, la plus redoutable des sciences jusqu'à ce qu'elle en soit devenue la plus utile, l'économie politique. A peine ébauchée, pleine encore d'obscurités et de contradictions, elle a passionné des hommes de bien et de génie tels que Turgot, qui ne prévoyait pas que cette recherche, entreprise en vue du bien-être général, pouvait devenir une occasion de terribles représailles. Le regard perçant du très-spirituel et très-sensuel abbé napolitain Galiani a vu le premier toute la portée de cette étude nouvelle. A ses yeux, les philosophes étaient de petits saints au prix des économistes : « Quesnay, disait-il, c'est l'Antechrist. » Cet abbé en parlait à son aise, il ne croyait ni à Dieu, ni au fils de Dieu, il ne croyait qu'au plaisir et à l'esprit, et il ne voulait pas qu'on dérangeât le moins du monde un arrangement des choses où il trouvait de bons repas et d'agréables salons. C'était un conservateur gai que les réformateurs sérieux importunaient. Les physiocrates, dont Quesnay était le chef, voulaient que la nature arrivât, en déployant toute sa puissance, à nourrir tous ses en-

fants ; ils cherchaient la cause des famines, si fréquentes alors, et les moyens d'en prévenir le retour. La misère du peuple les navrait et ils ne croyaient pas qu'elle fût une nécessité des choses. Ils espéraient en trouver le remède. Galiani, qui n'avait pas à craindre la famine pour lui-même, ne s'en souciait pas autrement : il s'inquiétait des doctrines qui menaçaient ce qu'on appelait l'ordre établi, et ce qui n'était, en réalité, qu'un désordre régularisé. Il voyait en germe au sein de l'école les sectes qui devaient en sortir par une génération fatale. Dévoiler le mystère de la richesse, c'était préparer la guerre entre ceux qui en jouissent et ceux qui la produisent. Pourquoi aussi, dirons-nous, ne pas mépriser virilement et employer chrétiennement les richesses ; pourquoi risquer d'en faire pour les autres un objet de convoitise par l'attachement qu'on leur témoigne ? Ainsi se posaient dans l'ordre politique et dans l'ordre économique les formidables problèmes qui s'agitent encore et que, Dieu aidant, le temps seul et l'expérience peuvent résoudre.

Entre les utopies de l'abbé de Saint-Pierre et les recherches matériellement positives de Quesnay et de son école il y avait place pour l'étude sérieuse des principes qui régissent les sociétés. Ce fut l'œuvre de Montesquieu, génie lumineux et profond que le présent ne satisfaisait pas, et qui voulait ménager sans secousse violente l'avènement d'une liberté sage par le décri des institutions qui maintenaient en France une autorité dégradée et avilissante. Le but unique de Montesquieu a été de déshonorer le despotisme,

en faisant voir quelle est sa nature et quelles sont ses œuvres, et d'inspirer le goût de la liberté politique, qui seule peut mettre l'homme à son rang. Les peuples qui n'osent pas la conquérir ou qui ne savent pas la conserver ne sont pas pour lui des nations, mais des troupeaux. Il voulait, sans aucun doute, que le genre humain fit valoir ses titres, longtemps perdus, et qu'il lui rendait, selon la belle expression de Voltaire. Il méprise ceux qui exercent et ceux qui subissent la tyrannie; l'oppression lui pèse, soit qu'elle vienne d'un seul ou de la foule; il n'a d'amour que pour la liberté, de respect que pour la justice, et il voit que la justice et la liberté sont des biens indivisibles dont la vertu est le ciment.

Montesquieu n'est pas révolutionnaire, il est libéral. Il compte sur la justice, il croit au droit naturel, il demande du temps. Surtout il n'a pas ce genre d'illusion qui, ne tenant aucun compte des époques, des lieux, des habitudes, des croyances, aime mieux tout bouleverser que de ne pas tout changer en un seul instant. Il prend ses mesures pour éclairer les intelligences et disposer les âmes à recevoir la vérité, qui passe naturellement dans les faits lorsqu'elle est établie dans l'entendement. « Si je pouvais, dit-il, faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois; qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. — Si je pouvais faire que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce

TEMPS MODERNES.

qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui trouvaient un nouveau plaisir à obéir, je le plus heureux des mortels. — Je me croie heureux des mortels, si je pouvais faire que les hommes pussent se guérir de leurs préjugés, non pas ce qui fait qu'on croit certaines choses, mais ce qui fait qu'on s'y croit même. — C'est en cherchant à instruire que l'on peut pratiquer cette vertu générale de prendre l'amour de tous. L'homme, cet être se pliant dans la société aux pensées et aux passions des autres, est également capable de perdre sa propre nature lorsqu'on la lui montre, et de perdre jusqu'au sentiment lorsqu'on la lui cache. Ainsi Montesquieu ne désespère pas de l'humanité, mais il sait qu'on ne peut dissiper leurs erreurs qu'en les instruisant. Il sait aussi combien est difficile l'éducation des peuples.

Les *Lettres-persanes*, ce livre si sérieux sous une apparence frivole, annonce déjà toute la pensée de Montesquieu : d'un côté, il fait entrevoir le despotisme oriental à l'enfanté de corruptions, de lâchetés; de l'autre, il signale les défauts de la société française en esquisant les conséquences de ce peuple, « où l'on en fait des fous pour faire croire que ceux qu'on lui fait paraître sont pas fous, » peuple qui s'étonne de tout, qui ne réfléchit sur rien, qui se croit libre par

¹ *Œuvres complètes de Montesquieu*, 2 vol. in-8, Paris, 1859, t. I, p. 2.

moque de ses maîtres, qui n'ont tous ses plaisirs et à quelle pleine sécurité sur un terrain et sous un édifice qui montent le ton badin et l'enjoué pour se faire écouter de ses élèves, il les instruit par l'exemple. La perte des mœurs conduit à la misère et à la barbarie, et la dignité d'hommes par l'effort. L'apologue est transparent. Paris, qui touchaient sans l'apprendre à quel point. On sait que l'idée de faire des étrangers et de tourner leur appartient à ce Dufresny, qui collaborateur et non l'égal.

de finesse et visant à la singularité, qui ne sut tirer parti ni de son habileté dans l'art de dessiner les jardins où il eut plus d'originalité que Le Nôtre, ni de son sens comique qu'il fatiguait à la recherche de sujets rares et de travers exceptionnels, esprit capricieux et difficile, qui dissipa en esquisses toujours in-

1 Ils avaient commencé ensemble *le Joueur*, qui revenait de plein droit à Regnard. Les deux amis se brouillèrent à cette occasion. Regnard, emporté par sa verve, se trouva prêt avec un chef-d'œuvre, pendant que Dufresny, qui aimait à raffiner ses plans, ses caractères et son style, élaborait à bâtons rompus les actes d'une pièce en prose qu'il retoucha plusieurs fois, et qui fut toujours froidement accueillie. Le vrai père était évidemment celui dont l'enfant était né viable.

généieuses, et trop souvent froides, un talent capable de concevoir et de traiter des grands sujets, et en folles dépenses les largesses de Louis XIV, qui désespéra de pouvoir l'enrichir. *La Coquette du village* et *l'Esprit de contradiction*, ses meilleures pièces, gardent leur place dans la mémoire des connaisseurs comme tableaux de genre finement touchés. Ses *Amusements sérieux et comiques* n'ont fourni à Montesquieu que le cadre des *Lettres persanes*; le tableau appartient sans partage au peintre qui lui a donné la couleur et la vie.

Montesquieu a mis dans les *Lettres persanes* toute la fleur et aussi toutes les richesses de son esprit. Nous n'avons pas dans notre littérature de livre plus spirituel, et on voit de plus que ce livre n'a pu être écrit que par un homme de génie. M. Villemain pouvait seul surprendre et mettre en lumière tous les secrets de l'art employé par Montesquieu pour charmer ainsi son siècle dont il peignait les travers et les vices; il l'a fait dans une page exquise que nous devons transcrire : « Portraits satiriques, exagérations ménagées avec un air de vraisemblance, décisions tranchantes amenées par des saillies, contrastes inattendus, expressions fines et détournées; langage familier, rapide et moqueur; toutes les formes de l'esprit s'y montrent, et s'y renouvellent sans cesse. Ce n'est pas l'esprit délicat de Fontenelle, l'esprit élégant de La Motte : la raillerie de Montesquieu est sentencieuse et maligne comme celle de La Bruyère : mais elle a plus de force et de hardiesse. Montesquieu se livre à la gaieté de son siècle;

il la partage pour mieux la
son ouvrage est à la fois le tri
plus vrai du tableau qu'il veut

Le génie de Montesquieu révéla enfin toute sa force et sa gravité dans les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. Avec un bon sens égal à celui de Polybe, avec plus de netteté et de pénétration, il met sous nos yeux tous les ressorts de la puissance romaine, les principes de cette force toujours croissante jusqu'à ce qu'elle en était l'âme, venant à se relâcher le corps commence à s'affaiblir par des convulsions et s'éteindre dans le marasme. Rome fut aussi longtemps qu'elle eut pour se diriger une saine dans le sénat et pour accomplir ses devoirs son cœur généreux dans le dévouement du bien à la chose publique. Le respect des dieux, la crainte du serment, le sentiment du devoir, le mépris de la fortune et des richesses et l'amour de la gloire étaient tous les rangs, autant de forces vives, égales à la discipline et à l'action, qui réglaient les mouvements de ce corps formidable et le conduisaient fatalement à la conquête du monde. Avec le déclin du sentiment moral, les agitations intérieures ébranlaient la menace pour l'étranger et non un péril pour la république, parce que ces luttes politiques entre les plébéiens et les patriciens exerçaient et augmentaient la force qui devaient s'unir contre les ennemis d

¹ *Discours et mélanges*, 1 vol. in-8°, 1846. Édition de Montesquieu, p. 59.

TEMPS MODERNES.

« Il fallait bien, dit Montesquieu, qu' des divisions : et ces guerriers si fiers si terribles au dehors, ne pouvaient p au dedans. Demander, dans un État hardis dans la guerre et timides dan vouloir des choses impossibles ; et, p rale, toutes les fois qu'on verra tout quille dans un État qui se donne le blique, on peut être assuré que la pas ¹. »

Montesquieu est un patricien ami c place aurait été dans le sénat de Ri jours de la république : il aurait défend de cette auguste assemblée, et surl recommandé les vertus qui seules pour tenir ; car il n'entend pas qu'on en p titre gratuit. Romen'a point péri par ses tines, qui étaient nécessaires, mais par des mœurs. La décadence commença des particuliers, qui purent acheter d que la pauvreté ne fut plus en honneur patriciens irrita le peuple, en blessa ces âmes loyales le sentiment de la ju qu'ils y ajoutèrent, à défaut de digni fierté des plébéiens, et comme la jus se trouvaient engagées dans un débat objet un intérêt matériel, le partage c blic, *ager publicus*, la résistance des

¹ *Œuvres de Montesquieu, Grandeur et c mains, t. II, ch. ix, p. 42.*

convoitise des autres, de parti et le concours de leurs partisans n'eurent plus pour mobile l'intérêt politique, mais le butin. Rome alors, avec ce qui lui restait de courage et de génie, put bien encore avoir de grands hommes, elle n'eut plus de grands citoyens. C'en était fait de la liberté, et, avec le temps, de la puissance de Rome. Montesquieu déplore cette double chute : il ne pardonne pas à Pompée d'avoir mal défendu la liberté, ni à César de l'avoir immolée; il ne pardonne pas davantage aux empereurs l'abus de la toute-puissance, ni à ceux qui les supportent leur avilissement. On lui a reproché sa prédilection pour le patriciat; mais pour lui le mot aristocratie conservait son sens primitif, de pouvoir exercé par l'élite des citoyens : l'histoire lui avait appris que la multitude, lorsqu'elle règne, ne fait jamais régner la liberté et qu'elle remet volontiers sa toute-puissance anarchique aux mains d'un maître dont le niveau ne courbe que les têtes élevées. Cette préférence était surtout un regret, et si l'espérance s'y mêlait, c'était pour un avenir éloigné : les mœurs et les institutions de la France gagnaient trop à cet idéal d'ordre et de liberté que Montesquieu la conviait à le réaliser. Il n'en disait pas moins : « Il n'y a de puissant qu'une république où l'on observe non pas par crainte, non pas par raison passion, comme furent Rome et Lacédémone, pour lors il se joint à la sagesse d'un bon

¹ *Grandeur et décadence des Romains*, t. II, ch.

nement toute la force que pourrait avoir une faction. »

Cette manière de traiter l'histoire était une nouveauté ; sans doute Montesquieu doit beaucoup à Polybe, à Machiavel, et plus encore à Bossuet, qui, dans quelques pages de l'Histoire universelle, avait mis à découvert les ressorts humains de la grandeur de Rome ; mais ces traits de génie, Montesquieu les a précisés par une analyse plus fine ; il les a continués et développés par une étude plus exacte des faits et des lois. Dans cette revue rapide, on ne saurait trop admirer l'enchaînement des causes qui ont produit les événements et les institutions. Si l'historien publiciste ne remonte pas, comme avait fait Bossuet, à la cause première, s'il ne dévoile pas les desseins de la Providence, il saisit plus nettement, dans la sphère de l'activité humaine, la nature et l'action des causes secondes, et il en déduit les effets avec une suite qui a toute la rigueur des sciences exactes. La précision et le coloris du style donnent à la pensée de l'écrivain une vigueur et un éclat surprenants. Ce style brillant et contenu fait voir au delà de ce qu'il exprime, et l'auteur nous instruit doublement et par ce qu'il nous découvre et par ce qu'il nous force à trouver.

Il faut en donner au moins un exemple. Dans le parallèle de Rome et de Carthage peu de traits bien choisis suffisent à Montesquieu pour montrer les causes du triomphe des Romains : « Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait, par cela même, un désavan-

tage : l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais. — Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer. — Des batailles perdues, la domination du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures; mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux : elle ne se déterminait que par sa gloire; et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée¹. » Ainsi quelques lignes nous font connaître deux peuples et nous apprennent de quel côté devait être la victoire ou la défaite. Jamais tant de pensées n'ont été contenues en si peu de mots.

Le livre de la Grandeur et de la Décadence des Romains n'était que le prélude d'un plus vaste ouvrage où Montesquieu, embrassant l'ensemble des législations qui ont régi tous les peuples de la terre, trouvait encore dans les rapports nécessaires qui naissent de la nature des choses les causes de la durée et de la chute des empires. « Cet ouvrage, dit-il, a pour objet les lois, les coutumes et les divers

¹ *Grandeur et décadence des Romains*, t. II, chap. IV, p. 14.

usages de tous les peuples de la terre. On peut dire que le sujet en est immense, qu'il embrasse toutes les institutions qui sont reçues parmi les hommes, puisque l'auteur distingue ces institutions; qu'il examine celles qui conviennent le plus à la société et à chaque société; qu'il en cherche l'origine; qu'il en découvre les causes physiques et morales; qu'il examine celles qui ont un degré de bonté par elles-mêmes et celles qui n'en ont aucun; que de deux pratiques pernicieuses il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins; qu'il discute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain égard et de mauvais dans un autre ¹. » Ainsi Montesquieu ne considère pas les lois dans leur rapport avec la justice éternelle; il ne part pas de l'absolu pour viser à l'idéal : il les prend telles qu'il les rencontre; il en cherche l'origine et il en examine les effets; il voit pourquoi dans tel lieu, dans tel temps, chez tel peuple, elles se sont produites avec tel caractère et non autrement, et quelles conséquences en ont découlé.

En jetant les yeux sur les différents gouvernements des peuples, il découvre sous la diversité presque infinie de leurs formes trois grandes classes auxquelles se rattachent toutes les variétés : ou bien la loi, consentie par tous, domine seule; ou le prince fait des lois qu'il est tenu de respecter; ou la volonté du chef tient lieu de loi : si la loi est seule maîtresse, le gouvernement est républicain; il est monarchique si le chef de l'État est soumis à la loi;

¹ *Défense de l'Esprit des lois*, deuxième partie, t. I, p. 604.

il est despotique si le caprice d'un seul commande à tous. Le principe de ces gouvernements, c'est-à-dire leur raison d'être et de durer, c'est la vertu pour les républiques, l'honneur pour les monarchies, la crainte pour les États despotiques. En effet, la vertu est nécessaire dans le chef et dans les membres pour assurer le règne de la loi ; le pouvoir d'un seul réglé par des lois ne peut subsister que si, d'un côté, l'honneur retient la volonté du maître dans les limites de la loi, et que si, de l'autre, le même mobile entretient le dévouement et l'obéissance des sujets ; quant au despotisme, il est clair qu'il s'affaiblirait de lui-même et tomberait de son propre poids si le despote cessait de menacer ou si ses esclaves commençaient à ne plus trembler. Otez des républiques la vertu ; des monarchies, l'honneur ; du despotisme, la terreur, et vous les verrez aussitôt s'ébranler et crouler ; affaiblissez seulement ces ressorts, et le désordre naîtra, et se produiront soudainement des symptômes de malaise, préludes d'anarchie et de ruine. Montesquieu ne l'entend pas autrement, et il a seulement voulu déclarer quelles sont les conditions de stabilité des gouvernements d'après leur nature. On ne réfute pas Montesquieu lorsqu'on lui montre le vice dans les républiques, la servilité sous des rois, l'intrépidité sous des despotes, car il répond que c'est précisément par là que ces gouvernements se dénaturent et périssent.

Le sang-froid de Montesquieu n'est pas de l'indifférence ; il est bien éloigné d'absoudre le mal qu'il comprend et qu'il explique. Ainsi un seul trait, une image

frappante, lui suffit pour flétrir le despotisme lorsqu'il en a fait connaître la nature : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique¹. » Ainsi il explique fort bien comment s'est établi l'esclavage des noirs; mais si on lui demandait de le justifier, voici ce qu'il dirait : « Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres. — Le sucre serait trop cher si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. — Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. — On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être sage, ait mis une âme, surtout une bonne âme, dans un corps tout noir. — Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes des chrétiens. — De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains, car si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la Miséricorde et de la Pitié²? » Est-il rien de plus poignant, de plus sarcastique, de plus pénétrant, de plus démonstratif que cette sublime ironie?

¹ *Esprit des lois*, t. I, liv. V, ch. XIII, p. 51.

Ibid., t. I, liv. XV, ch. v, p. 204.

Ce n'est plus par l'ironie, c'est par le raisonnement que Montesquieu attaquera un autre fléau plus terrible peut-être que l'esclavage qui est l'asservissement des corps, je veux dire l'intolérance qui prétend à l'asservissement des âmes. La contrainte en matière de foi est à son sens la plus odieuse des tyrannies, pour tout dire les inquisiteurs lui paraissent plus dignes de haine que les planteurs. On le voit bien dans ces « très-humbles remontrances aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal » qui forment le treizième chapitre du vingt-cinquième livre de l'*Esprit des lois*. C'est là qu'au nom d'une juive de dix-huit ans qui venait d'être brûlée à Lisbonne, en plein dix-huitième siècle, il fait entendre le cri du bon sens et de l'humanité : « Vous nous faites mourir, nous qui ne croyons que ce que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez. Vous vous privez de l'avantage que vous a donné sur les mahométans la manière dont votre religion s'est établie. Quand ils se vantent du nombre de leurs fidèles, vous leur dites que la force les leur a acquis, et qu'ils ont étendu leur religion par le fer ; pourquoi donc établissez-vous la vôtre par le feu ? Nous vous conjurons, non pas par le Dieu puissant que nous servons vous et nous, mais par le Christ que vous nous dites avoir pris la condition humaine pour vous proposer des exemples que vous puissiez suivre, nous vous conjurons d'agir avec nous comme il agirait lui-même s'il était encore sur la terre. Vous voulez que nous soyons chrétiens et vous ne voulez pas l'être. Si vous avez la vérité ne nous la cachez pas par la manière dont vous la pro

posez. Le caractère de la vérité, c'est son triomphe sur les cœurs et les esprits, et non pas cette impuissance que vous avouez, lorsque vous voulez la faire recevoir par des supplices. Il faut que nous vous avertissions d'une chose, c'est que, si quelqu'un dans la postérité ose jamais dire que dans le siècle où nous vivons les peuples d'Europe étaient policés, on vous citera pour prouver qu'ils étaient barbares; et l'idée qu'on aura de vous sera telle qu'elle flétrira notre siècle et portera la haine sur tous vos contemporains¹. » On a dit de nos jours, avec douceur, qu'il convenait de renoncer à l'inquisition parce qu'elle ne serait plus bonne à rien. A quoi donc a-t-elle été bonne dans les temps qui ne sont plus, sinon à maintenir et peut-être à dépasser l'antique barbarie? Quoi qu'on puisse dire, l'éternel honneur des philosophes sera d'avoir engagé la lutte contre l'esclavage et l'intolérance, et de nous avoir laissé des armes pour les vaincre.

Le succès de l'*Esprit des lois* fut prodigieux, surtout en Angleterre, où Montesquieu avait vécu pendant plusieurs années, et d'où il avait rapporté ce goût de liberté légale qui est l'âme de son livre. La constitution anglaise était à ses yeux le chef-d'œuvre de la législation dans les temps modernes, comme celle de Rome pour l'antiquité. Il admirait cette nation sérieuse et fière, sa liberté de tout dire, sa ferme volonté de ne rien faire contre la loi, sa patience à attendre des réformes, sa fermeté à les maintenir, ses luttes tenaces et ses sages transactions. Le génie de

¹ *Œuvres de Montesquieu*, t. I, p. 397.

notre grand publiciste avait trop bien pénétré les Anglais, il leur avait témoigné trop d'estime, pour qu'il n'en fût pas payé par une admiration sincère. La France, et c'est un de ses malheurs, fut plus réservée dans ses hommages. Un bon mot, les bons mots sont notre fort et aussi notre faible, accueillit le chef-d'œuvre à sa naissance : « C'était, disait madame du Deffand, de l'esprit sur les lois. » Il est vrai que Montesquieu a prodigieusement d'esprit, et il ne s'en cache pas ; mais il fallait voir que l'esprit n'est en lui que le caractère et comme la physionomie du génie. Sa raison n'en est pas moins droite, ni ses vues moins profondes, pour se produire en saillies. Buffon critiqua la forme de l'ouvrage, et c'est Montesquieu qu'il désignait en disant : « Le grand nombre des divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur ; » et cette observation, juste en général, ne reçoit pas ici d'application, car le sujet multiple et disparate que traite Montesquieu ne comporte pas « cette continuité de fil, cette dépendance harmonique des idées, ce développement successif, cette gradation soutenue, ce mouvement uniforme, » que Buffon demande aux œuvres de l'esprit pour y reconnaître l'unité. *L'Esprit des lois* n'était pas de nature à être fondu d'un seul jet comme une statue ; ce n'est pas même un édifice unique : c'est une suite de constructions diverses formant un ensemble, parce qu'on reconnaît dans toutes les parties la pensée et la main du même architecte. Un riche financier qui se piquait de science et de litté-

rature, M. Dupin, entreprit la critique des détails, et il en avait formé trois volumes qu'il sacrifia, soit qu'il en eût à temps encore reconnu la faiblesse, soit qu'il ait craint de paraître s'être trop souvenu que Montesquieu avait défini le métier des traitants « une profession qui n'a ni ne peut avoir d'objet que le gain, profession sourde et inexorable qui appauvrit les richesses et la misère même ; » et qu'il avait osé dire : « Tout est perdu lorsque la profession lucrative des traitants parvient encore par ses richesses à être une profession honorable. Cela peut être bon dans les États despotiques. Cela n'est pas bon dans la monarchie ; rien n'est plus contraire à l'esprit de ce gouvernement. Un dégoût saisit tous les autres États, l'honneur y perd toute sa considération, les moyens lents et naturels de se distinguer ne touchent plus, et le gouvernement est frappé dans son principe¹. »

Montesquieu laissa sans réponse les critiques qui portaient sur le mérite de son livre ; mais lorsque le gazetier des nouvelles ecclésiastiques, janséniste hargneux, le prit à partie sur ses intentions et le signala comme entaché de déisme et de spinosisme, l'auteur de l'*Esprit des lois* releva le gant de manière à faire repentir son imprudent adversaire. Il opposa de solides arguments à des injures, et il répondit par des textes positifs et une dialectique serrée à des inductions malveillantes et téméraires. Comme ses paroles ne donnaient point de prise directe sur ses croyances, il s'indignait que, pour détruire l'autorité de son livre

¹ De l'*Esprit des lois*, t. I, liv. XIII, ch. xx, p. 189.

et rendre sa personne suspecte, on lui attribuait des pensées qu'il n'avait pas exprimées, et même des sentiments diamétralement opposés à son langage. Il lui fut facile de montrer que les imputations de déisme et de spinosisme étant contradictoires¹, il était insensé de lui attribuer l'une et l'autre doctrine à la fois; mais non-seulement il désavouait le spinosisme, il déclinait encore l'accusation de déisme, puisqu'en plusieurs endroits de son livre il avait distingué les fausses religions de la vraie et qu'il avait reconnu expressément la vérité du christianisme. Cette déclaration devait suffire. Il se plaignait donc avec raillerie, et non sans amertume, qu'on lui reprochât d'avoir omis des choses qui n'étaient point de son sujet, et de n'avoir pas été théologien là où son dessein était d'être jurisconsulte et publiciste. Ce zèle ombrageux, Montesquieu le signale comme funeste aux progrès des sciences : « La manière de critiquer dont on use avec moi, dit-il, est la chose du monde la plus capable de borner l'étendue et de diminuer, si j'ose me servir de ce terme, la somme du génie national. La théologie a ses bornes, elle a ses formules, parce que les vérités qu'elle enseigne étant connues, il faut que les hommes s'y tiennent, et on doit les empêcher de s'en écarter. C'est là qu'il ne faut pas que le génie prenne

¹ « On lui a fait les plus affreuses imputations. Il ne s'agit pas moins que de savoir s'il est spinosiste ou déiste; et, quoique ces deux accusations soient par elles-mêmes contradictoires, on le mène sans cesse de l'une à l'autre. Toutes les deux étant incompatibles ne peuvent pas le rendre plus coupable qu'une seule; mais toutes les deux peuvent le rendre plus odieux. » *Défense de l'Esprit des lois*, t. I, première partie, p. 592.

L'essor : on le circonscrit pour ainsi dire dans une **enceinte**. Mais c'est se moquer du monde de vouloir mettre cette même enceinte autour de ceux qui traitent les sciences humaines. Les principes de la géométrie sont très-vrais ; mais si on les appliquait à des choses de goût, on ferait déraisonner la raison même. **Rien** n'étouffe plus la doctrine que de mettre à travers **les choses** une robe de docteur. Les gens qui veulent **toujours** enseigner empêchent beaucoup d'apprendre. Il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse lorsqu'on l'enveloppera d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentions du monde, on vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête pour nous dire à chaque mot : Prenez garde de tomber ; vous voulez parler comme vous, je veux que vous parliez comme moi. Va-t-on prendre l'essor, ils vous arrêtent par la manche ; a-t-on de la force et de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingle. Il n'y a ni science, ni littérature qui puisse résister à ce pédantisme¹. »

Dans toute cette discussion, qui est un modèle de polémique ferme et courtoise, Montesquieu garde toujours une parfaite mesure de langage, qui ajoute à la force de ses raisons. On y chercherait en vain une seule parole injurieuse : mais comme on a voulu « le rendre

¹ *Défense de l'Esprit des lois*, t. I, troisième partie, p. 627.

odieux à ceux qui ne le connaissent pas et suspect à ceux qui le connaissent, » il ne néglige aucun moyen d'enlever aux paroles de son adversaire le crédit qu'elles pourraient avoir : il lui a prouvé qu'il ne raisonne pas toujours pertinemment et que sa science est souvent en défaut ; il va plus loin dans le passage suivant : « Quoique nous devions penser aisément que les gens qui écrivent contre nous, sur des matières qui intéressent tous les hommes, y sont déterminés par la force de la charité chrétienne, cependant, comme la nature de cette vertu est de ne pouvoir guère se cacher, qu'elle se montre en nous malgré nous, et qu'elle éclate et brille de toutes parts, s'il arrivait que dans deux écrits faits contre la même personne coup sur coup on ne trouvât aucune trace de charité, qu'elle n'y parût dans aucune phrase, dans aucun tour, aucune parole, aucune expression, celui qui aurait écrit de pareils ouvrages aurait un juste sujet de craindre de n'y avoir pas été porté par la charité chrétienne. Et comme les vertus purement humaines sont en nous l'effet de ce qu'on appelle un bon naturel, s'il était impossible d'y découvrir aucun vestige de ce bon naturel, le public pourrait en conclure que ces écrits ne seraient pas même l'effet des vertus purement humaines¹. »

Le principe de ces attaques si vives et si injustes contre Montesquieu était la croyance de l'illustre publiciste à la réalité et à l'importance de la loi et de la religion naturelles, et il a montré à quels périls

¹ *Défense de l'Esprit des lois*, t. I, troisième partie, p. 625.

on expose la société et les religions positives elles-mêmes, en brisant dans les mains de la philosophie ces armes dont elle se sert au besoin contre ceux qui nient Dieu et la justice : « Fait-il bien, s'écrie-t-il, en parlant de son adversaire, de s'effaroucher toutes les fois que l'auteur considère l'homme dans l'état de la religion naturelle, et qu'il explique quelque chose sur les principes de la religion naturelle ? Fait-il bien de confondre la religion naturelle avec l'athéisme ? N'ai-je pas toujours oui dire que nous avions tous une religion naturelle ? n'ai-je pas oui dire que le christianisme était la perfection de la religion naturelle ? n'ai-je pas oui dire que l'on employait la religion naturelle pour prouver l'existence de Dieu contre les athées ? Il dit que les stoïciens étaient des sectateurs de la religion naturelle, et moi je lui dis qu'ils étaient des athées, puisqu'ils croyaient qu'une fatalité aveugle gouvernait l'univers ; et que c'est par la religion naturelle que l'on combat les stoïciens. Il dit que le système de la religion naturelle rentre dans celui de Spinoza ; et moi je lui dis qu'ils sont contradictoires, et que c'est par la religion naturelle qu'on détruit le système de Spinoza. Je lui dis que confondre la religion naturelle avec l'athéisme, c'est confondre la preuve avec la chose qu'on veut prouver et l'objection contre l'erreur avec l'erreur même, que c'est ôter les armes puissantes qu'on a contre cette erreur¹. » Cette argumentation ne prouve pas la parfaite orthodoxie de

¹ *Défense de l'Esprit des lois*, t. I, première partie, p. 603.

Montesquieu, qui avait sans doute ses raisons de se tenir sur la réserve ; mais elle efface tout soupçon d'impiété, et elle démontre l'imprudence de son accusateur. En effet, si l'homme n'avait pas naturellement quelque connaissance de Dieu, il serait impossible d'avoir prise sur ceux qui sont devenus incrédules, et on ne voit pas même comment la foi religieuse aurait pénétré dans les âmes qu'elle échauffe et qu'elle éclaire plus vivement, si elle n'y trouvait pas quelque foyer de chaleur et de lumière.

Le propre du génie de Montesquieu est de tout comprendre, de ne rien sacrifier et de ne rien exagérer. Tempérant et fort, il répugne aux extrémités. Il l'a prouvé en jugeant les systèmes opposés de deux publicistes qui l'avaient précédé dans l'étude des origines de la monarchie française, le comte de Boulainvilliers et l'abbé Dubos. Ses paroles nous serviront à caractériser ces deux écrivains, qui ne doivent pas être oubliés ici, et rendront témoignage de la mesure qu'il a mise en toutes choses. Boulainvilliers prétendait que la conquête des Gaules par les Francs continuait d'avoir son effet dans la supériorité de la noblesse sur les autres états de la nation, et qu'elle légitimait la dépendance de la bourgeoisie. Dubos, au contraire, assurait que cette conquête était un faux bruit accrédité par l'imposture et la crédulité ; que les Francs, appelés et accueillis par les Gaulois, n'avaient eu ni à les combattre ni à les soumettre, et que, par conséquent, ils n'avaient jamais pu jouir légitimement des droits que donne la victoire sur des vaincus. Montesquieu les combat tous deux, et il

rend hommage à leur mérite : « Le public, dit-il, ne doit pas oublier qu'il est redevable à M. l'abbé Dubos de plusieurs compositions excellentes¹. C'est sur ces beaux ouvrages qu'il doit le juger, et non pas sur celui-ci². M. l'abbé Dubos y est tombé dans de grandes fautes, parce qu'il a plus eu devant les yeux M. le comte de Boulainvilliers que son sujet. » Il n'en demeure pas moins avéré que la Gaule a été soumise par les Francs, et que, par conséquent, l'abbé Dubos s'est trompé; et Montesquieu ajoute modestement : « Si ce grand homme a erré, que ne dois-je pas craindre³? » L'abbé Dubos n'est pas un grand homme, mais Montesquieu est un contradicteur poli. Boulainvilliers n'a pas non plus trop à se plaindre de sa critique. Selon lui, « il avait plus d'esprit que de lumières, plus de lumières que de savoir ; mais ce savoir n'était pas méprisable, parce que, de notre histoire et de nos lois, il savait très-bien les grandes choses. » Ces précautions prises, Montesquieu conclut ainsi : « M. le comte de Boulainvilliers et M. l'abbé Dubos ont fait chacun un système, dont l'un semble une conjuration contre le tiers état et l'autre une conjuration contre la noblesse. Lorsque le soleil donna à Phaéton son char à conduire, il lui dit : Si vous montez trop haut, vous brûlerez la demeure

¹ Parmi ces compositions auxquelles Montesquieu fait allusion, il faut compter et placer au premier rang l'ouvrage qui a pour titre : *Réflexions sur la poésie et la peinture*.

² *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734, 3 vol. in-4°.

³ De *l'Esprit des lois*, t. I, liv. XXX, ch. xxv, p. 544.

céleste ; si vous descendez trop bas, vous réduirez en cendres la terre. N'allez point trop à droite, vous tomberiez dans la constellation du Serpent ; n'allez point trop à gauche, vous iriez dans celle de l'Autel ; tenez-vous entre les deux ¹. » Ovide sert ici d'introducteur à la devise de Montesquieu, *inter utrumque tene*, à laquelle il se montra toujours fidèle dans ses écrits comme dans sa vie.

Un autre publiciste demeuré célèbre par les *Entretiens de Phocion* et par ses *Observations sur l'histoire de France*, et qui a eu sur l'opinion une influence considérable et fâcheuse, l'abbé de Mably, ne se fit pas, comme Boulainvilliers, le champion de la noblesse, ni, comme Dubos, l'apôtre du tiers état ; il prit résolument parti contre les institutions et les mœurs des temps modernes en faveur des républiques anciennes. Il fut Grec et Romain, sans espérance toutefois et même sans désir d'amener ses contemporains à partager ses idées. Apre et morose, il éleva comme un fantôme de vertu antique qui n'engageait à rien qu'à mépriser le moyen âge et à maudire la monarchie : « Il se refuse, dit M. de Barente, à entrer dans l'esprit de nos anciennes mœurs et de nos formes de gouvernement. Il est un des premiers qui aient élevé la voix pour déclamer contre les souvenirs français, qui aient accoutumé nos oreilles à entendre taxer de barbarie, de despotisme ou d'anarchie, des institutions nécessaires dans leur temps, et qui, se modifiant successivement, ont

¹ *Esprit des lois*, t. I, liv. XXX, ch. XI, p. 507.

donné à la France, pendant la durée des siècles, quelquefois le bonheur, toujours la gloire. Il n'a pas su voir tout ce que le caractère national a pu présenter de noble et d'honorable durant les anciens temps ; et parce que les compagnons de saint Louis avaient eu pour descendants les courtisans de Louis XV, il a cru ne pouvoir rien trouver d'admirable qu'à Rome ou dans la Grèce¹. » Montesquieu, plus clairvoyant et plus juste que Mably, tout en admirant les anciens, n'a pas déprécié la civilisation moderne.

Il y a peu de noms aussi grands que celui de Montesquieu dans l'histoire des lettres, il n'y en a pas qui soit entouré de plus de considération. Comme écrivain, quelques restrictions ont été mises à l'éloge. On l'accuse d'avoir prodigué l'esprit. Sa pensée, dit-on, s'aiguise en traits, sa lumière jaillit en étincelles, sa profondeur prend une forme énigmatique ; soit, mais on avouera que ces traits ont de la portée, ces étincelles de l'éclat, ces énigmes des mots de grand sens qui satisfont les esprits distingués. Tout ce qu'on peut conclure de là, c'est que cet homme de génie avait, par surcroît, un merveilleux esprit. Comme homme, ce fut véritablement un sage. Si ses ouvrages doivent être un objet d'études assidues et d'admiration, sa vie aussi est un modèle à suivre. Ce grand homme aima et pratiqua la vertu, parce que la vertu est selon l'ordre et qu'elle conduit au bonheur par le respect du juste et du vrai ; il fit le bien sans

¹ *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle*, 1 vol. in-18, Didier, 1860, p. 144.

ostentation et goûta la paix d'une bonne conscience. Il a été donné à peu d'hommes de pouvoir dire comme lui : « Chaque jour, je m'éveille en revoyant la lumière avec une joie ineffable. » Le goût de la solitude, où il ramassait les forces de son esprit dans une méditation féconde, ne le rendait pas insensible aux agréments du commerce des hommes. « Il était, dit Dalember, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales ; sa conversation légère, agréable et instructive, était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies ; point d'amertume, point de satire ; personne ne racontait mieux et sans apprêts. Ses fréquentes distractions ne le rendaient que plus aimable ; il en sortait toujours par quelque trait inattendu. Il était sensible à la gloire, mais il ne voulait y parvenir qu'en la méritant ; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par aucune manœuvre. Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien et ne s'étonnait pas d'être oublié ; quoiqu'il vécût parmi les grands par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur. Il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y retrouver sa philosophie, ses livres et son repos¹. » Un mot encore à l'honneur de Montesquieu. C'est lui qui a marqué l'ordre des devoirs imposés à l'homme pour la conduite de la vie dans ces paroles mémorables : « Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je le rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma

¹ Dalember, Éloges des académiciens.

famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un crime¹. »

A côté de Montesquieu il faut donner place à Turgot. Ce n'est pas qu'on puisse le mettre au rang des grands écrivains, il s'est contenté d'écrire sainement et judicieusement, mais c'est un penseur profond, un cœur généreux, une âme loyale et vigoureusement trempée. Il a été pour son siècle et pour la France un autre L'Hospital. Comme le chancelier de Charles IX, il a voulu introduire la probité dans l'administration et la justice dans la politique, et il a prouvé par un second exemple, qui sera sans doute aussi stérile que le premier, que les gouvernements et les nations malades ne supportent pas la première amertume de ces breuvages qui leur rendraient la santé. L'histoire montre surabondamment qu'il n'est pas donné aux sages qui savent prévoir, et qui veulent conjurer les crises violentes, de se faire écouter. C'est ainsi qu'après avoir repoussé les réformes on subit les guerres civiles et les révolutions. Appelé au conseil par un Maurepas, comme L'Hospital l'avait été par le cardinal de Lorraine, comme lui encore Turgot eut pour premier adversaire son introducteur, et, pour achever la ressemblance, secondé d'abord par le roi, il ne tarda pas d'en être abandonné. Un jeune publiciste, déjà mûr par le talent et par la pensée, M. Henri Baudrillart, va nous dire quelles furent les causes vé-

¹ *Œuvres de Montesquieu, Pensées diverses, t. I^r, p. 456.*

ritables des mécomptes de ce ministre, qui a voulu résolument le bien public et qui n'a pas eu d'autre ambition : « Pour soutenir Turgot contre les attaques du clergé qui l'accusait d'être un impie, de la noblesse qui l'accusait d'être un spoliateur, du parlement qui l'accusait d'être un despote, des fermiers généraux qui le jugeaient leur ennemi, parce qu'il voulait mettre de l'ordre dans les finances, des petits marchands qui ne pouvaient souffrir que leurs ouvriers pussent, grâce au travail, devenir leurs égaux, contre tous ces corps, enfin, qui se haïssaient mutuellement, mais qui haïssaient en commun le réformateur, il eût fallu l'appui constant, énergique de la royauté, et Turgot eut affaire à Louis XVI. » Turgot n'a donc laissé que le souvenir d'une généreuse entreprise. L'insuccès n'obscurcit pas la gloire de la tentative, s'il est vrai que la clairvoyance de celui qui donne un conseil ne doit pas en bonne justice être responsable de l'aveuglement de ceux qui ont refusé de le suivre. Il reste à Turgot l'honneur d'avoir indiqué quels devaient être les avantages de la liberté de l'industrie, du commerce, de la pensée ; de l'égalité des charges ; de la participation des peuples aux affaires publiques ; et pour tout dire en un mot, d'avoir mis dans son programme tout ce qu'on a été obligé d'écrire dans la transaction, après la guerre. Il a fait plus encore en dégageant de ses obscurités l'idée de progrès qui paraît devoir être la lumière nouvelle, qui est déjà l'espérance des nobles âmes dans le long et laborieux pèlerinage de l'humanité vers le but inconnu que lui a marqué la Providence.

CHAPITRE III

Avènement de Voltaire. — Il essaye tous les genres. — Œdipe. — La Henriade. — Originalité de son théâtre tragique. — Voltaire historien. — Adversaires de Voltaire. — Lefranc de Pompignan. — Gresset — Gilbert. — Disciples et admirateurs de Voltaire. — Marmontel. — La Harpe. — Saint-Lambert. — Influence de Voltaire.

Il est temps d'arriver à l'homme supérieur dont la gloire litigieuse, mais impérissable, remplit le dix-huitième siècle. Voltaire a séduit ses contemporains ; il les a enivrés en exprimant sous une forme vive et brillante les idées et les sentiments qui fermentaient dans les âmes d'où s'étaient retirées les antiques croyances. Il ne fit pas, comme on l'en a accusé, l'incrédulité ou plutôt le scepticisme de son temps. Il s'en empara, il l'autorisa, pour faire prévaloir au profit de l'humanité et de la civilisation le seul dogme auquel il fût attaché sincèrement, la tolérance. Là se trouve l'unité de sa vie, le ferment de toutes ses passions, le mobile de toutes les luttes qu'il a ou engagées ou soutenues : c'est aussi ce qui protège sa mémoire contre l'animosité de ses détracteurs. Voltaire a voulu réellement pacifier le monde qu'il a tant agité, il a aimé les hommes qu'il a si cruellement raillés, il a prétendu conduire au bien-être et à la vérité ceux-là même auxquels il a pour sa part et trop souvent contribué à enlever et leurs plus douces consolations

et leurs plus chères espérances. Voltaire était plutôt malicieux que méchant, plutôt indiscipliné que factieux, plutôt relâché que corrompu ; parmi tous les caprices de son esprit, les témérités de sa raison, les inégalités de son humeur, il avait de généreuses passions : il aimait la gloire, il fut sensible à l'amitié, l'injustice le révoltait, et pour redresser les torts de la violence et du fanatisme, on l'a vu braver et irriter courageusement la colère des violents et des fanatiques.

Soyons juste envers Voltaire : s'il a dans sa vie une de ces taches qui ne s'effacent point, et des torts qu'on ne doit ni oublier ni pallier, il a aussi des titres incontestables qui ne permettent pas qu'on l'abandonne sans réserve aux représailles de ceux qu'il a vaincus. Comme son siècle, il a eu dans la guerre contre le passé ses ruses déloyales, ses emportements, ses ingrattitudes. Il a été au delà du but ; mais l'ardeur qu'il ne sait pas toujours maîtriser ne l'entraîne pas à tous les excès : il s'arrête avec respect devant la noble figure de saint Louis, malgré sa haine pour le moyen âge ; il glorifie Henri IV, il honore Louis XIV au delà même de ses mérites ; il reste fidèle à la religion littéraire du siècle précédent ; il défend la civilisation contre les chimères d'innocence et de pureté barbares écloses du cerveau de Jean-Jacques ; il renvoie avec dédain et colère le brevet d'athéisme que lui décernent les d'Holbach et les Lamettrie, et il ne se laisse pas déconcerter par les railleries des Grimm et des Diderot qui lui reprochent comme une faiblesse de tenir encore à son Dieu « ré-

munérateur et vengeur. » En parlant d'un tel homme, il y a certainement un milieu à garder entre l'anathème et l'apothéose.

François Arouet, qui prit à vingt ans le nom de Voltaire, nom sonore et vibrant, destiné à être répété par les mille voix de la foule, tantôt avec amour, tantôt avec colère, jamais avec indifférence, annonça dès l'enfance ce qu'il serait un jour. Avant l'âge de la réflexion il avait comme respiré le germe des doctrines qu'il professa pendant toute sa vie. Les jésuites, qui le reçurent des mains de l'abbé de Châteauneuf, son parrain, ne purent qu'orner son esprit par leurs agréables leçons, et le seul de ses professeurs qu'il n'eût pas séduit, car tous les autres étaient sous le charme et s'amusaient de ses saillies, sans songer à réprimer ses témérités, le P. Le Jay fut prophète à coup sûr, lorsqu'il jeta le cri d'alarme en disant qu'il serait « le coryphée du déisme en France. » Du collège où il avait brillé, il courut vers le monde, qui le connaissait déjà et qui l'attendait pour lui faire fête. Accueilli, caressé, choyé par l'élite de ces courtisans et de ces abbés, épicuriens émérites, les Vendôme, les La Fare, les Chaulieu, les Courtin, précurseurs de la régence, Arouet, novice encore, apportait parmi ces beaux esprits vétérans du plaisir, qui en avaient bu la coupe jusqu'à la lie, le feu de sa jeunesse, la verve étincelante de son esprit, et on peut ajouter l'ingénuité relative de son cœur. Ces vieillards voluptueux l'auraient complètement perverti. Heureusement le château de Saint-Ange, où l'attirait un autre vieillard, M. de Caumartin, ami des

lettres et tout plein des souvenirs de la vieille France, lui suggéra dans la solitude et sous l'influence d'une conversation savante, sérieuse et saine, de grands desseins poétiques, et bientôt la Bastille, qui se referma sur lui pour des vers qu'il n'avait point faits¹, lui donna des loisirs qui furent féconds : c'est là qu'il acheva son *CEdipe* et qu'il ébaucha le poème de la *Ligue*, qui fut plus tard la *Henriade*.

Le succès d'*CEdipe* lui donna la célébrité, qu'il désirait surtout pour étendre son influence. Il s'occupait aussi dès lors à établir solidement sa fortune, persuadé que l'opulence lui serait une ressource et une garantie contre la persécution. Ce mélange de prudence et d'audace caractérise les hommes qui, nés pour la lutte, n'ont pas l'abnégation qui pousse au martyre. Voltaire prit ses sûretés contre lui-même et contre les autres; il voulut pouvoir harceler sans relâche les ennemis qu'il eût de bonne heure, et s'en faire de nouveaux sans donner trop de prise sur sa personne. Aux amis de cœur qu'il doit à une sympathie désintéressée il ajoute des prôneurs qu'il s'attache par ses libéralités et ses éloges. Sa clientèle forme un parti lié à sa cause; il courtise les rois et même leurs maîtresses, et bientôt il a lui-même des courtisans parmi les princes; il déjoue par la puissance de sa propre cabale les intrigues ourdies contre lui; il étonne l'envie par l'éclat de ses succès, et finit par conquérir le droit de tout oser impunément. Nous

¹ La pièce satirique des *J'ai vu*, qui fut le prétexte de l'emprisonnement du jeune Arouet, était l'œuvre d'un obscur rimeur du nom de Lebrun

TEMPS MODERNES.

n'avons pas à suivre dans tous ses incidents orageuse et brillante qui se termine par une ovation et par un enterrement clandestin d'une gloire dont il faut cacher quelque chose ; il convenait de jeter au moins un coup d'oeil sur le caractère de cet homme prodigieux et sur la route qu'il a parcourue. Nous sommes également obligés de choisir entre ses œuvres.

Le génie infatigable et capricieux de Voltaire fut comme une flamme mobile sur tous les domaines des lettres ; il s'arrêta sur quelques-uns, et il y jeta une vive lumière. Sa véritable supériorité est dans son ardeur, son étendue et son inépuisable netteté. Il manque de profondeur : il s'en fait la méprise. Pour lui, aller au fond des choses, c'est s'enfoncer dans un obscur souterrain ; et pour fuir les hauteurs, c'est se perdre dans le vide. Il se contente de ce qu'il ne peut pas atteindre. Au premier rang que dans les choses légères, il place l'ordre des vérités moyennes. Avec quel bonheur exprime ce qu'il comprend, et avec quel bonheur il anéantit ce qu'il ne comprend pas ! Tout mystère est pour lui non avenu, excepté le mystère général que la nature révèle et recouvre avec le temps. Il ne cherche pas à le percer, et il a le courage ou d'imposture tout ce qui tend à l'écart des hautes spéculations de la philosophie sont pour lui des chimères, et les enseignements de la morale sont pour lui l'origine du monde et la destinée de l'humanité. Les conjectures ou des inventions accueillies avec indulgence. Voltaire est tombé au piège de sa

lumineuse sur les choses qu'elle atteignait directement, de son bon sens si droit et si clairvoyant dans ses limites; ce qui est au delà l'importune, et pour s'en débarrasser il le détruit. Sa force est l'occasion de sa faiblesse. Ce n'est point par perversité de cœur que Voltaire est irréligieux : c'est par la séduction de ses propres lumières, et par l'assurance qu'il s'est faite que ce qu'elles n'atteignent pas est inaccessible à tous les yeux. Ainsi, ceux qui n'ont pas vu comme lui ce qu'il voit clairement ont été des barbares plongés dans d'épaisses ténèbres, et ceux qui prétendent avoir vu ce qu'il ne voit pas sont des visionnaires ou des imposteurs. De plus, ce qu'il appelle visions, mensonges, erreurs, étant, à ses yeux, l'aliment du fanatisme, et le fanatisme la maîtresse cause de tous les maux de l'humanité, il pense faire une œuvre pie en essayant de détruire tout ce qui dépasse la nature et surmonte la raison. Il appellera de bonne foi le siècle qu'il éblouit et qu'il enchante le siècle des lumières, et il dira fièrement :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin ¹

Et il ajoutera :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage ².

Il ne disait pas, le savait-il lui-même ? quelle dose de mal la passion avait mêlée à ce bien,

¹ *Voltaire*, épître cxi, t. XIII, p. 266.

² *Id.*, épître à Horace, t. XIII, p. 319.

TEMPS MODERNES.

Nous l'avons déjà dit, Voltaire vrateurs pour avoir des prosélytes ; il et plus encore la domination. En ta demanda d'abord la célébrité au thé des poètes qui réussissent retentit : Son *Œdipe*, qui faisait oublier celui parut l'égal à Racine, et parmi ses d'habiles critiques s'abusèrent au po supérieur à Sophocle. Cette tragédie une œuvre irréprochable ; mais les renferme couvrent les défauts, et l sont d'accord pour avouer que le qua meure, pour le style tragique et l'int des plus belles créations dramatiques mment, pour complaire au goût don pouvait encore diriger et qu'il ne voul Voltaire n'avait pas osé suivre fidèle de Sophocle ; il avait corrompu la antique sujet par un alliage moderne. Quoi qu'il en soit, à dater de ce jour, grand poète, et quelques années après la *Ligue*, devenu la *Henriade*, mi renommée poétique.

Le succès de ce poème, salué du prouve surabondamment que les Français pas la tête épique. Cela est vrai : huitième siècle, où l'esprit narquois était mêlé de scepticisme. Ce poème à proprement parler, qu'une thèse le fanatisme et en faveur de la tol par de brillantes descriptions et glace

allégories. Le poète aime son héros pour avoir triomphé de la Ligue qu'il déteste ; mais on comprend qu'il lui sait peu de gré d'avoir abjuré l'hérésie, et il ne le convertit pas au point de le rendre orthodoxe. On voit trop que le chantre de Henri IV n'a d'autre religion que l'amour de la paix et de l'humanité. Satirique et moraliste, il lui manque la foi, qui, par le sentiment religieux, lui aurait donné l'inspiration poétique. Quelques tableaux peints vigoureusement, des portraits tracés d'un burin énergique et ingénieux, de beaux vers en grand nombre et de nobles idées bien exprimées ne suffisent pas pour une épopée ; il faut des caractères variés, des personnages agissants et vivant de la vie héroïque, le commerce du ciel et de la terre, enfin l'unité d'action et d'intérêt, conditions vitales qui manquent à *la Henriade*. Cependant Voltaire avait rencontré juste : il avait traité ses contemporains à leur gré, et, plus heureux que ses nombreux devanciers dans cette carrière, plus heureux encore que ses successeurs non moins nombreux, il lui fut donné de faire lire sans fatigue et même admirer dix mille alexandrins noblement alignés.

On sait trop, et on voudrait pouvoir l'oublier, que *la Henriade* n'est pas la seule épopée de Voltaire : la seconde, on n'ose la nommer même pour la flétrir. Comment se fait-il qu'un poète, qu'un Français ait osé prendre le ton badin de l'Arioste, en y mêlant le cynisme d'Apulée, à propos de la chaste héroïne dont l'intervention merveilleuse a délivré la France ? Ni le libertinage de l'esprit, ni l'irréligion du siècle ne

peuvent expliquer cet attentat ; ces goûts dépravés auraient pu se satisfaire autrement. Il a fallu , par surcroît, que cette sainte mémoire eût été négligée et que l'ingratitude nationale eût comme enseveli le miracle de notre affranchissement. La responsabilité est donc partagée. Que la France ait un long poème obscène, c'est un malheur et une tache ; mais que ce poème travestisse et souille la plus belle page de nos annales, c'est le châtement d'une coupable indifférence. Certes, si la France avait dignement honoré Jeanne d'Arc, la muse lascive de Voltaire aurait passé outre, en baissant les yeux.

Voltaire n'est ni un Virgile ni un Arioste, quoiqu'il ait entendu ces deux noms prononcés pour lui plaire. Il n'est pas non plus un Racine, mais ses titres comme poète tragique sont mieux établis que pour l'épopée. S'il n'a pas l'exquise pureté du style de Racine, s'il pénètre moins avant dans le cœur humain, s'il combine ses plans avec un art moins délicat, s'il n'atteint pas la vigueur et le sublime de Corneille, il a plus de mouvement et d'éclat ; il a emporté des succès moins durables, il est vrai, mais aussi brillants ; il a remué les âmes et fait-verser des larmes abondantes par une chaleur qui n'est pas toujours factice, par une sensibilité souvent vraie, délicate et profonde, par des situations terribles ou touchantes. Il a ranimé la muse tragique qui, depuis le *Manlius* de Lafosse et les premiers succès de Crébillon déjà éloignés, sommeillait aux accents monotones des disciples dégénérés de Corneille et de Racine : à peine faut-il faire une exception en faveur

de l'*Amasis* de La Grange-Chancel, dont Voltaire a tiré plus tard quelques effets dramatiques pour sa *Mérope*.

Voltaire s'était endormi sur le succès d'*OEdipe*, et, aussi longtemps qu'il se laissa entraîner au tourbillon du monde, l'originalité et le succès lui manquèrent également. Son séjour forcé en Angleterre, l'étude d'une littérature nouvelle, les loisirs de l'exil retremperent son génie. L'amour de la liberté, le respect des lois dont il avait vu l'exemple en Angleterre l'inspirèrent heureusement, lorsqu'à son retour il composa son *Brutus* dont quelques scènes sont dignes de Corneille. Le souvenir de Shakspeare le servit mieux encore, puisque de l'*Othello* du poète anglais il a tiré sa *Zaïre*¹ qui fit couler tant de larmes, qui parut un instant le chef-d'œuvre de la scène et qui demeure la plus émouvante de ses tragédies. A dater de ce jour, Voltaire est un maître qui marche avec indépendance dans sa propre voie.

L'originalité dramatique de Voltaire est surtout marquée dans deux tragédies qui n'éclipsèrent pas *Zaïre*, mais dont le succès fut également populaire : on voit que nous voulons parler d'*Alzire* et de *Mahomet*. Ces deux pièces méritent qu'on s'y arrête un instant. *Alzire* n'est pas la plus touchante des créa-

¹ Voltaire doit aussi à Shakspeare la *Mort de César*, qui n'est guère qu'une tragédie de collège très-bien versifiée, sévère, correcte, mais bien mesquine, surtout si on la compare à celle du poète anglais. M. Villemain a fait cette comparaison dans une des plus brillantes leçons de son *Cours de Littérature*, t. I, p. 227-238.

tions du poète, puisqu'il a fait *Zaïre*, mais c'est la plus neuve et la plus brillante. L'action se rattache à une grande scène historique, la conquête du nouveau monde ; elle met en contraste deux religions, et de plus la civilisation et l'état de nature. Ces grands objets sont déjà une cause d'intérêt ; mais la fable qui se développe sur cette trame et dans ce cadre est par elle-même saisissante et pathétique. Les personnages chargés de représenter les passions et les idées qui sont en jeu attachent par la diversité de caractères bien tracés. Alvarès, Zamore, Gusman, Alzire surtout, ne sont pas des ébauches, mais des êtres réels, qui parlent et qui agissent selon des passions vraisemblables, attachantes, qui ne se démentent pas. La pensée philosophique que le poète veut faire prévaloir, et qu'il enseigne sous forme dramatique, ne le domine pas au point de déplacer ou de glacer l'intérêt : il prêche la tolérance, sans doute, mais il en démontre les bienfaits par une action rapide, qui tient la curiosité en éveil, qui touche le cœur et dont l'issue satisfait le sentiment moral. Il faut ajouter à ces qualités le mérite de l'invention, qui s'étend à toutes les parties du drame, et l'éclat soutenu d'un style que déparent seulement quelques négligences. Voltaire, n'eût-il fait qu'*Alzire*, aurait noblement gagné le nom de poète dramatique et un rang élevé parmi les maîtres de la scène.

Mahomet vise plus haut qu'*Alzire* et dépasse le but qu'il veut atteindre. Le dix-huitième siècle y vit le suprême effort du génie, et nous y voyons, nous, la suprême erreur de Voltaire et de son siècle. Pour

Voltaire, l'établissement d'une religion ne va jamais sans imposture : fondateurs et ministres, il ne fait grâce à personne : dans les chefs il voit la fraude et l'hypocrisie ; dans les disciples, la bonne foi n'est qu'aveuglement. Voltaire pensa faire un coup de maître en montrant sous les noms de Mahomet, d'Omar et de Séide, l'imposture et le fanatisme, parce qu'il pouvait se défendre d'avoir voulu atteindre indirectement la religion du Christ, prêchée et propagée par de tout autres moyens que ceux qui ont amené le triomphe de l'islamisme. Mais ici l'excuse est si plausible, que le coup fourré ne porte pas. Benoît XIV était plus fin que Voltaire en agréant la dédicace de sa tragédie. Aussi bien Mahomet lui-même n'était pas atteint. Voltaire a tellement défiguré l'histoire, sa conception est tellement arbitraire, la violence de ses coups est si mal dirigée, que cette machine si formidable en apparence devient en réalité tout à fait inoffensive. Il a voulu, dit-il, nous montrer Tartufe les armes à la main ! mais Tartufe ne se bat point ; Tartufe ne fonde pas de religion : il se sert de celle qu'il trouve établie, il y asseoit son industrie et il en tire ses bénéfices ; il se garde bien des entreprises qui demandent du dévouement et qui exposent à des sacrifices. Mahomet, tel que l'a peint Voltaire, loin de convaincre et de conquérir la moitié du monde, n'aurait pas entraîné à sa suite un seul chamelier, ni dominé la moindre des bourgades de l'Asie. Ce *Mahomet* de fantaisie et de rancune a beaucoup perdu dans l'estime des connaisseurs, comme œuvre d'art, et de nos jours il a cessé d'émouvoir la foule.

Le succès de ces grandes scènes de l'histoire moderne, transformées par l'imagination du poète et détournées au profit de la propagande philosophique, n'empêcha pas Voltaire de revenir aux légendes héroïques de la Grèce. Après *Mahomet*, il composa *Méropé* sur un sujet antique et d'après une pièce moderne de l'Italien Scipion Maffei. Nulle part il n'a mieux réussi à se rapprocher des tragiques de la Grèce. En effet, l'ordonnance du poème a la simplicité majestueuse d'un temple grec, les figures ont cette netteté de contour qui rappelle la sculpture antique, les passions sont naturelles et contenues, le langage des personnages s'enfle rarement jusqu'à la déclamation¹ ; enfin on peut dire de cette pièce qu'elle est, toute proportion gardée, l'*Athalie* de Voltaire. Il a été bien moins heureux dans *Oreste*, quoiqu'il ait fait illusion à ses contemporains.

La Harpe paraît croire et il insinue que Voltaire égale ici Sophocle qui lui a servi de modèle, et il ne soupçonne pas que l'imitateur, en introduisant dans les caractères des éléments nouveaux, a substitué un pathétique vulgaire à la sainte terreur que produit dans Sophocle l'inexorable puissance de la Fatalité. Sophocle ne comporte pas de changement ; tout ce qui modifie ses conceptions les affaiblit : il est tout entier, qu'on nous passe cette expression vulgaire, à

¹ Il n'y a de traces de déclamation que dans le rôle de Polyphonte, qui ouvre une trop large bouche, par exemple, lorsqu'il dit (*Méropé*, acte I, sc. 1) :

Un soldat tel que moi peut justement prétendre
À gouverner l'État, quand il l'a su défendre.

prendre ou à laisser. Racine l'a bien compris, et il s'est abstenu. Voltaire a été plus hardi, parce qu'il entrevoyait seulement les beautés du modèle à travers un nuage. Il a cru reproduire, il a cru embellir Sophocle, et il n'est parvenu qu'à construire une pièce hybride qui aurait révolté les Athéniens et que les Français ont médiocrement goûtée. En effet, c'est mitiger la terreur et dépouiller le drame de toute valeur morale, de tout enseignement, que de prétendre transporter l'intérêt sur Clytemnestre, épouse adultère, homicide, en lui laissant les sentiments d'une mère, et d'atténuer le parricide d'Oreste en l'amenant par une méprise. Qu'est-ce donc qu'Oreste, si le destin n'entraîne pas son bras et sa volonté au meurtre de Clytemnestre ? Qu'est-ce que Clytemnestre elle-même, si elle ne conserve pas l'audace du crime et l'impénitence ? Clytemnestre *repentie*, et visant à couler en paix ses vieux jours au sein de sa famille unie sous le patronage d'Égisthe, est un personnage chimérique¹ ; Oreste, fils respectueux, devient insignifiant ; Électre elle-même, dont le poète grec avait fait le génie de la piété et de la vengeance, est abâtardie. Tous ces beaux monstres antiques, ainsi apprivoisés, ont perdu leur attrait de terreur,

Je voudrais dans le sein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière. (Acte I, sc. III.)

Ce vœu que Clymnestre exprime dans la seconde scène de la tragédie touche au comique. Pour que la famille fût *entière*, il y faudrait Agamemnon qu'elle sait mort et Oreste qu'elle croit mort. Oreste seul reparaitra, et ce ne sera pas pour que Clytemnestre *finisse en paix sa fatale carrière*.

TEMPS MODERNES.

leur charme d'épouvante. Que valent après ces scènes bien conduites, quelques tirades par une intrigue régulière? Le terrible presage de la race d'Atrée est détruit, et nous n'avons en échange des gens de bien.

Voltaire a laissé sur la scène tragique brillante dont l'éclat s'est affaibli, mais effacé. On se souvient encore de *Rome*, *Sémiramis*, de *l'Orphelin de la Chine*, et *Tancrède*, tableau brillant et pathétique et chevaleresques, drame artistement construit. La faiblesse du style accuse une main sexagénaire. Ce fut au théâtre le dernier signe de sa force. Ses tragédies qu'il composa plus tard, telles que *les Gracques*, *Lois de Minos*, ne sont plus que des parades d'action, et quelle action! Elles n'ont d'autre but que de mettre en scène un grand prêtre déloyal, de montrer de puissantes machines de guerre, de donner un témoignage et châtiment d'une tyrannie qui avait dégénéré en manie. Si Voltaire n'est qu'un être médiocre et même absolument mauvais dans la tragédie, il n'a jamais été bon dans la comédie. Ses demi-succès en ce genre, *Nanine* et *le Prodigue*, reviennent de droit à la comédie moyenne, genre équivoque, genre faux, selon lui-même qui ajoute :

Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie ¹.

¹ Voltaire, le Pauvre Diable, t. XIV, p. 159.

En parlant ainsi, Voltaire lui-même et aussi pour La Fontaine du genre et qu'il estimait disait aussi :

Tous les genres sont bons

Cette maxime est la sentinelle de la comédie. Quand il veut être si plaisant dans ses pampans romans, quelquefois même et hors de propos dans l'histoire, il échoue complètement. C'est que le génie d'observation lui manquait pour pénétrer les mœurs et les caractères; c'est qu'il n'avait pas ce désintéressement de l'esprit qui s'oublie pour faire agir et parler les autres selon leur nature. Il est trop prompt, trop personnel, trop sarcastique pour ne pas se trahir; il veut toujours paraître et se moquer : comme s'il craignait

¹ Voltaire a toujours loué La Chaussée, qui avait débattu par défendre la poésie ou du moins les vers contre La Motte dans son *Épître à Clio*, et il l'a jugé sainement lorsqu'il a dit de lui qu'il était « un des premiers après ceux qui ont du génie. » Parmi ses comédies on n'a oublié ni le *Préjugé à la mode*, ni *Mélanide*, ni *l'École des mères*, ni *la Gouvernante*, qui pourraient être reprises avec succès, puisqu'elles sont écrites naturellement et qu'elles ont doucement fait larmoyer nos pères. En 1736, Voltaire lui envoya un exemplaire d'*Alzire*, comme « à l'homme de France qui sait et qui cultive le mieux cet art si difficile de faire de bons vers. » *Lettre du 2 mai*, t. III, p. 240.

² Cette maxime, qui forme un bel et bon alexandrin devenu proverbe, n'en est pas moins une ligne de simple prose écrite dans la préface de *l'Enfant prodigue*, t. IV, p. 239. éd. Beuchot

de passer pour dupe, il immole lui-même les personnages qu'il devrait abandonner loyalement au jugement du parterre et des loges ; mais le spectateur qui a été devancé par le poète ne rit pas, il siffle ou il bâille.

Quoique Voltaire ait vainement prétendu à l'universalité, il n'en faut pas moins reconnaître et admirer la souplesse et l'étendue de ses rares facultés. Le poète qui pendant près d'un demi-siècle sut frapper l'imagination et charmer l'esprit de ses contemporains sous tant de formes diverses : par des tragédies qui rappelaient Racine et Corneille ; par des discours en vers sur la morale, où abondent de saines idées et de poétiques images ; par des satires piquantes, moins châtiées, mais plus vives et plus acérées que celles de Despréaux ; par des contes moins libres que ceux de La Fontaine et presque aussi naturels ; par des poésies légères qui laissent bien loin celles des Chappelle, des La Fare et des Chaulieu¹ ; ce poète toujours si facile et souvent si distingué se montre

¹ Voltaire a même eu un accès lyrique, un seul (t. XIII, p. 212), c'est à la vue du lac de Genève et des Alpes. Il a jeté un cri de liberté qui retentit encore :

Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré,
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté ! J'ai vu cette déesse altière
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le Téméraire.

encore dans la prose de nos écrivains. Il est clair que Cicéron et Sévigné chez les modernes, la rapidité qui entraîne et qui charme, un style qui étonne les penseurs, elle ne les séduit ; une prestesse, une légèreté surprenantes, crime il se permet de le dire ; enfin il fait l'art d'écrire et de composer, déploie toutes les qualités claires et rapides, ingénieuses et sensées, en maximes ambitieuses courent avec le récit ; l'art par lequel il cause, quoiqu'il ne laisse pas languir l'indulgent, la précision de son séduction.

Parmi ses compositions, il est probable que l'*Histoire* est la peinture achevée qui a le charme de la vérité, les événements et les hommes mériteraient les mêmes éloges. L'histoire d'une époque à

gestes des princes aurait eu rien eût trouvé le secret de bleau unique, outre les faits mouvement des lettres, les petits incidents qui ont eu les vicissitudes des finances ministration; mais en isolant a morcelé la vie sociale et semble qu'il faut reconstruire la conception de l'*Essai sur les nations* est aussi une grande œuvre se perd dans l'exécution, par tout que des causes accidentelles lui dérobe la marche à travers l'obscurité du moyen sous ses yeux et n'avance rien ne règle ni ne mène, scélérats et des victimes; il tour, et il ne soupçonne pas la confuse qui est sans doute hommes après leur rédemption partout dans les temps qui Christ, Voltaire ne le voit l'ont suivie. Toutefois les expriment moins la cruauté de son âme, c'est la qu'il poursuit pour apprendre à barrasser de ces ennemis de dignité. C'est le même esprit man de *Candide* qu'on lui a gaieté railleuse a paru diabol

fond qu'une invitation ironique
geusement les fléaux de la n

Soit que l'on s'indigne o
faut bien reconnaître que V
sur son siècle; mais com
contestée, il a eu contre les

d'un chef de parti qui l'ont emporté jusqu'à la déri-
sion et à l'injure, et d'autre part, comme il était puis-
sant, il a eu des flatteurs qui encourageaient ses
violences. On sait quelle fut son animosité contre
J.-B. Rousseau, autrefois son ami et presque son
patron littéraire, et que ce souvenir aurait dû pro-
téger. Il eut moins d'amertume contre un
lyrique, ami fidèle de Rousseau, Lefranc de P
gnan; mais sa gaieté, qui fut contagieuse, n'en
que plus cruelle. Pompignan n'est à dédaigner
comme poète ni comme prosateur; comme ho
et citoyen, il était digne de beaucoup d'estime.
droit et généreux, il fit preuve de courage en pa
jusqu'au trône les doléances du peuple; il n'en
montra pas moins lorsqu'il jeta contre les abus de
l'esprit philosophique ce cri d'alarme qui émut la bile
de Voltaire. Philosophe lui-même, mais toujours
chrétien, Pompignan avertissait les novateurs du
danger qu'ils faisaient courir à la société en portant
leurs coups au delà de la superstition. Ils renver-
saient l'arbre pour atteindre quelques branches pa-
rasites. Que ne l'émondaient-ils :

De son tempérament il eût encor vécu ¹,

¹ *La Fontaine*, liv. X, v. 11, v. 75.

TEMPS MODERNES.

et de ses bons fruits il eût continué de faire vivre le monde. Telle était la pensée de cet honnête homme ; mais il donnait prise sur lui par l'importance exagérée qu'il s'attribuait, et aussi par l'emphase de son langage, et Voltaire, dont il contrariait les desseins pouvant lui répondre sérieusement, le prit par le côté faible : il fit pleuvoir sur lui une véritable grêle de traits plaisants dont il resta criblé ; tout le monde répétait après lui, et même le dauphin, tout piqué qu'il était :

César n'a point d'asile où son ombre repose
Et l'amî Pompignan pense être quelque chose ¹.

Pompignan était sans doute moindre qu'il ne croyait ; mais enfin il avait, non sans raison, conscience de sa probité et de son talent, et il voulait sincèrement bien public. Ses cantiques *sacrés* ne sont point, pour ceux qui les ont *touchés* ², un objet de raillerie ; y trouve de la noblesse, de l'harmonie, et l'élévation du sentiment religieux. Voltaire, qui les avait faits, n'aurait pas réussi à en faire de semblables, et même encore cette ode sur la mort de J.-B. Rousseau, comme il a été forcé, par surprise, il est vrai, d'admirer au moins une strophe. Comme tragique, Voltaire a fait beaucoup mieux que la *Didon* de Lefranc ; mais cette pièce avait réussi, et certainement elle n'est l'œuvre d'un sot. En outre, Pompignan, con-

¹ *La Vanité*, sat., t. XIV, p. 172

² Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

(*Le Pauvre Diable*, sat., t. XIV, p. 154.)

Louis Racine et d'Aguessa
connaissance des lettres
çaises, il étudiait encore
reste Voltaire gardait de l'
combattant à outrance. Il
çonner et il y parvint.

Un poète charmant, le
à côté de Voltaire dans la
cut de la même main un
blessé profondément. Gre
dépit des épigrammes de V
Celui-ci avait été charmé
des jésuites pour rimer
« Un poète de plus et un
grand bien dans le monde
ses adieux au monde par u
Voltaire atténua ses éloges
que Gresset n'était pas au
et qu'il s'accusait à tort
N'en déplaise à Voltaire,
comédie ; la seule peut-être
il n'était pas en fonds p

¹ Il ne s'en cache pas. « C
point sur l'essentiel, et laissent subsister le mérite de l'homme
de lettres et du galant homme. » *Épître au roi de la Chine*,
note a, p. 281, t. XIII.

Gresset se trompe, il n'est pas si coupable,
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas : il faut une action,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.

(*Le Pervers Diable*, sat., t. XIV, p. 156.)

TEMPS MODERNES.

prises du même genre, mais il a réussi comme Piron pour *la Métromanie*. Pi un ennemi de Voltaire, mais il a les grammes qu'il n'en a reçu. Ce joyeux avait la répartie vive et il n'était pas p ger avec lui un duel de bons mots.

Damis est le poète lui-même qui, sen avait de noble et de comique dans la l portait son âme au delà du monde r laissant son corps, a fait de cette néc là où il lui était impossible de se régl dinaire des choses le pivot d'une a blable et divertissante. Il y a mis tout âme, tout le piquant de son esprit, t d'une verve étincelante, et par une unique dans sa vie, il a fait un Desmahis aussi ne pouvait faire qu'une en se peignant lui-même, et ce fut *l'Is Métromanie* et *le Méchant* sont au th titres de Piron et de Gresset, quoiqu d'autres pièces et même des tragédies rien, puisqu'elles sont oubliées. Gress succès encore. Son petit poème de *Ve badinage* où la coquetterie du style s le naturel et la grâce, et on admire merveilleuse aisance de ses vers dans et quelques autres pièces spirituelles surtout harmonieuses. Gresset a eu to de l'adolescence dans ses premières charme ne s'est pas effacé; sa maturité mais encore féconde, puisqu'elle a

chant, qui est, comme l'a dit daille des salons du dix-huit. toutes les grâces du monde, à cette amertume mêlée d'insolitions si vives, cette verve de d'égoïsme qui veut être gaie rente sur soi-même pour se sacrifice de toutes les choses tiété de l'esprit qui jette dangereté enfin qui n'est souvent tion et de raison, n'ont été si poétique est né de cette peint ciété sans âme et sans poésie

On ne trouve nulle part dans le nom de Gilbert; il paraît à injures de ce poète comme à sa jeunesse de cet adversaire inat beauté de quelques-uns de ses désarmé. Gilbert, mort à vingt trace dans l'histoire. Un cri d' la corruption des mœurs de son siècle et la depravation du goût, un gémissement de douleur résignée exhalé à la veille de sa mort sur un lit d'hôpital, voilà ses titres devant la postérité, et ils sont durables. Dans la satire, Gilbert a toute la véhémence de Juvénal, mais il n'a pas au même degré la sève et l'énergie poétiques; il met de la déclamation dans l'éloquence: on sent que sa colère se nourrit trop de haine et d'envie,

¹ *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle*, t. I, p. 331.

TEMPS MODERNES.

et qu'il venge moins la morale que lui-même l'élégie, son âme est purifiée; elle n'a plus une ni de convoitise : elle gémit, elle pardonne est vraiment chrétienne. On voudrait qu'on par égard ou par dédain pour ses détracteurs tout par respect pour lui-même, eût toujours la même réserve; mais il a eu trop souvent blessé de vouloir se venger. Il est inexcusable voir pas mesuré ses coups, d'avoir prodigué l'insulte et même la calomnie. Sans doute il a contré sur sa route de bien méprisables et acharnés contre sa gloire; mais combien dans cette gloire même, pour avoir trop goûté le laid et cruel plaisir de la vengeance! On peut reprocher à Voltaire d'avoir diffamé Fréron, incommode, sans doute, mais qui, pour avoir servi Voltaire, n'en était pas moins homme de sens et de probité. Que n'a-t-il pas dit contre les d'Alarbes, de seau, Jean-Baptiste et Jean-Jacques, contre Larcher et bien d'autres encore? En vérité ses paroles de colère ressemblent fort à des accents de justice. Quelle leçon pour ceux qui, engagés dans la lutte, ne refusent rien à leur orgueil et à leurs sentiments!

Voltaire n'était pas toujours de cette humeur. L'abbé Guénée lui avait fait de profondes blessures dans ses *Lettres de quelques Juifs*, où il relève ses erreurs et avec tant d'esprit bien des bévues de son héros. Voltaire, tout irascible qu'il est, le ménage et lui témoigne de l'estime : c'est que l'abbé Guénée faisait preuve d'urbanité, qu'il n'était point

qu'il savait avoir raison avec mesure. Ainsi encore Marivaux, se croyant désigné par Voltaire, qui avait parlé de comédies métaphysiques, lui avait dans un moment d'humeur décoché le titre de bel esprit fieffé : Voltaire ne récrimina point ; il estimait le caractère et le talent de Marivaux, et il se garda d'envenimer une méprise qui pouvait, s'il l'eût relevée avec amertume, dégénérer en animosité : « Je serais, disait-il, très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité ; » et il ajoutait avec une douce malice : « J'aime d'autant plus son esprit que je le prierais volontiers de le moins prodiguer ¹. » C'est ainsi qu'il convient de critiquer un auteur. Voltaire avait raison de ne pas dédaigner le talent de Marivaux : quoique, par l'abus de la finesse et de l'esprit, la manière de cet écrivain ait donné cours au nom de *marivaudage*, l'auteur de la comédie des *Fausse confidences* et du roman de *Marianne* est un esprit d'une rare distinction. Il faut oublier ses débuts dans le genre burlesque, mort avec Scarron, et qu'il ne fallait pas essayer de ressusciter ; il s'y émancipa jusqu'à s'attaquer à Homère et à Fénelon. Mais dans la comédie il trouva une veine nouvelle qu'il suivit avec un art infini. Il sonda les replis du cœur d'une main délicate, et il exprima les nuances les plus fugitives du sentiment dans un langage qui a du trait, de la finesse et de la grâce. Les artifices d'un dialogue plus brillant que naturel lui servent à dérouler le fil d'une intrigue lé-

¹ Lett., février 1736, t. LII, p. 181.

gère, qui se briserait à chaque instant sans des prodiges d'adresse. Dans ce cadre étroit, sur cette trame si mince, il n'y a que des profils, des nuances et des mots; mais le roman, qui lui donne plus d'air, plus d'espace, un terrain plus solide, lui permet de nouer et de développer une intrigue attachante, de peindre fidèlement les mœurs et de tracer des caractères : *Mariamne* passe à bon droit pour un de nos meilleurs romans.

Voltaire n'a pas non plus gardé rancune à Palissot, qui avait, à l'instigation du duc de Choiseul, traduit sur la scène *les Philosophes*. Il est vrai qu'il était personnellement épargné dans cette comédie d'un Aristophane gagé par la cour¹, et que Jean-Jacques Rousseau y était un objet de risée; mais ses amis Dalember et Diderot étaient attaqués, et Voltaire ne souffrait guère qu'on touchât à ses amis. Il faut lui laisser le mérite d'avoir eu de la chaleur et de la sincérité dans ses affections. S'il a trop souvent abusé de sa renommée et de son autorité pour écraser, pour humilier ses ennemis, quelle bonne grâce n'a-t-il pas mis à encourager, à patronner les jeunes gens qui annonçaient le goût des lettres et qui avaient besoin d'aide! C'est à Desmahis qu'il disait :

Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,
Je m'affaiblis et vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.

¹ Voltaire ne figure pas davantage dans sa *Dunciade*, poème satirique publié d'abord en trois chants, et qui finit par en avoir dix. Palissot tenait à y loger tous ses ennemis, et comme

Je jouis peu, mais j'aime encore;
 Je verrai du moins vos amours,
 Le crépuscule de mes jours
 S'embellira de votre aurore.

Je dirai : Je fus comme vous;
 C'est beaucoup me vanter peut-être;
 Mais je ne serai point jaloux :
 Le plaisir permet-il de l'être ?¹

Voltaire promet également et avec la même bonne grâce son héritage à Marmontel, à La Harpe, à Saint-Lambert, au comte de Tressan, au chevalier de Boufflers, à Chabanon même. Ces jeunes clients lui forment un cortège dont on ne peut pas le séparer. Il faut placer à leur tête Marmontel, qui n'est pas un écrivain supérieur, poète du genre tempéré, quoiqu'il aspire au sublime dans ses tragédies dont quelques-unes ont réussi sans pouvoir rester au théâtre, prosateur élégant qui a fait lire des poèmes en prose, *Bélisaire*, que les philosophes accueillirent avec faveur et qui scandalisa la Sorbonne, et plus tard *les Incas*. On a beaucoup loué ses *Contes moraux*, qui ne répondent pas toujours à leur titre. Ses *Mémoires*, dont les premiers livres sont exquis, et ses *Éléments de littérature*, qui sont d'un critique judicieux et quelquefois hardi, feront vivre son nom plus sûrement que *Bélisaire*, autrefois si vanté et qui garde encore.

chaque jour lui en amenait de nouveaux, il avait chaque jour à composer de nouveaux vers. Cette satire, qui dans ses premières dimensions était loin d'être gaie, toucha en s'allongeant la limite extrême de l'insipidité.

¹ *Voltaire*, t. XIII, p. 201.

bien qu'on ne s'en doute guère, de nombreux fidèles. Le principal tort de Marmontel est d'avoir essayé de déconsidérer Boileau, qu'il ne pouvait pas remplacer comme arbitre du goût. Voltaire l'avait averti : « Ne dites pas de mal de Nicolas, cela porte malheur, » lui disait-il souvent, mais inutilement. Beaucoup de vers prosaïques, sans parler des essais de prose poétique, ont vengé Boileau des irrévérences de son jeune détracteur.

Marmontel n'a jamais cessé de louer Voltaire, et pendant longtemps La Harpe, autre disciple non moins aimé du maître, rivalisa d'ardeur avec lui. La Harpe, comme Marmontel, fut poète et critique. Il a mieux réussi au théâtre, puisqu'on se souvient au moins du succès de *Warwick*, de *Philoctète* et de *Mélanie*; comme Marmontel, il brilla dans les concours académiques. Il a su le premier introduire l'éloquence dans la critique littéraire : toutefois on l'a flatté en lui donnant le surnom de Quintilien français; mais s'il a faiblement apprécié les anciens, qu'il ne connaissait guère que par le souvenir de ses premières études plus brillantes que fortes, il s'est montré critique supérieur dans l'appréciation de nos grands écrivains, et on peut toujours étudier avec fruit cette importante partie de son *Cours de littérature*. Disons-le en passant, notre jeunesse ferait mieux de lire La Harpe que de le dénigrer sur la foi d'autrui et que de répéter, après un de ses spirituels détracteurs :

La Harpe avait du goût, heureux qui n'en a point ¹.

¹ Ce vers est de M. Amédée Pommier, *Crédneries et Dettes*

En vérité, ce genre de b
pour être envié.

Marmontel et La Harpe
gés de Voltaire, et il n'e
aient prodigué l'éloge. Si
vait rien, poussa l'hyperb
mettre au-dessus de Cor
distique :

Vainqueur des deux rivaux
D'un poignard plus tranchant

Telle était l'admiration
avait trop de goût pour en
sait. Saint-Lambert a jeté
lateur dans le poème des
pas sans harmonie et qu
quelques grandes scènes
froide cependant et mono

de cœur, 4 vol. in-8°, 1842,
aussi brouillé avec le goût q
une heure de résipiscence faire
casse sa prose dans l'éloge d'A.
sur la mort de l'archevêque de

¹ A ce prix et par un échange c

L'HARMONIEUSE CENSURE
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle.
(Épit. cxii, p. 268, t.

Mais la satire intervenait à son tour, et faisait e
coup de sifflet :

Saint-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante.
(Gilbert, le Dix-huitième siècle,

sentiment religieux qui, sur le même sujet, inspira Thompson en Angleterre, et qui seul peut vivifier les descriptions de la nature. La poésie de Saint-Lambert, qui a rarement de l'éclat et souvent de la pesanteur, ne permettait pas cependant de prévoir combien serait lourde et terne la prose du même auteur, lorsque, atrophie par le matérialisme et glacée par l'âge, il écrivit en l'honneur de la sensation et de l'intérêt bien entendu le *Catéchisme universel*, immense et illisible testament des plus tristes doctrines du siècle. Quoi qu'il en soit, ce poème des Saisons donna le signal à la poésie descriptive et la mit à mode. Dans les dernières années du siècle qui virent paraître et qui accueillirent favorablement les *Jardins* de Delille, les *Fastes* de Lemierre, l'*Agriculture* de Rosset, les *Mois* de Roucher, ce fut un véritable débordement de vers très-artificiels à propos de la nature. Delille, qui se produisit quelques années après Saint-Lambert et qui emporta tout d'abord le nom de poète par sa belle traduction des *Géorgiques*, fut aussi partie du cortège de Voltaire, dont il ne dédaigna ni le patronage ni les éloges. Tous les rayons poétiques venaient aboutir à Voltaire comme à leur centre. Il reçut encore les hommages du lyrique Imbert, dont les odes étaient la fanfare de tous les événements du siècle : cette musique dura longtemps, grâce à la longévité du poète, qui put, après la chute de la monarchie, chanter l'héroïsme républicain et la gloire de l'empire. Nous le retrouverons alors

¹ Je lui ai donné place dans l'*Histoire de la Littérature française pendant la Révolution*, t. II, chap. III, p. 193-194.

Lebrun conseilla en h
 Voltaire s'empressa d'
 une nièce du grand t
 poète à dédaigner : la
 forcées dont ils abonde
 qui les déparent en v
 lèvent ni le feu ni la
 ment et presque d'adm
 La France crut avoir :
 qui serait inexcusable
 dare. La vérité est que
 égalé dans l'ode J.-B
 le prix de l'épigramme

Entre tous les poète
 et dont Voltaire enco
 donner une place dist
 duction des *Georgique*
 ney le surnom d'abb
 tiques fondées ce tra
 chef-d'œuvre de la ti
 Delille n'a pas reprod
 l'original; il n'a pas
 profondeur cette sen
 jusqu'aux préceptes d
 libre allure de son m
 perpétuelle invention
 dont se compose la dé
 latin; mais il a triom
 autant que le permet
 notre langue et les en
 soumettant l'inspirati

enferment l'imitateur dans un cercle infranchissable. Quelle souplesse dans cette infinie variété de ton, quelle facilité de pinceau dans ces nuances fines et vigoureusement touchées, quelle dextérité pour faire entrer tant d'idées et de figures dans le moule inflexible de l'alexandrin ! Certes la traduction n'a ni le titre ni le poids du modèle ; le métal est de qualité inférieure, mais ici le problème à résoudre ce n'est pas d'arriver à l'égalité, c'est de s'en rapprocher plus possible. Or, jusqu'à preuve contraire, il est vraisemblable que Delille a atteint les limites du genre. D'autres ont fait autrement, personne n'a fait aussi bien. Delille a donc la gloire d'avoir été plus loin que pas un dans une carrière marquée par tant de chute.

Il faudrait ajouter beaucoup de noms à cette énumération pour épuiser la liste des disciples de Voltaire. « Quelques-uns, dit M. Jay, se distinguaient par d'honorables tentatives ; Guimond de La Touche, Saurin, Lemierre, obtinrent d'honorables suffrages. De Belloy, mieux inspiré dans le choix de ses sujets que dans la manière de les traiter : des noms chers à la France attachèrent à ses productions un intérêt puissant ; le spectacle de l'héroïsme national commandait l'indulgent ; protégeait les succès du poète et fait encore pardonner à ses défauts ¹. » En effet, *le Siège de Calais* de cet auteur tragique, écrivain très-médiocre, fait époque dans les annales de notre théâtre. Quant à Lemierre, qui ne manquait pas de talent, mais de goût, et q

¹ *Tableau littéraire de la France pendant le dix-huitième siècle*, t. IV (p. 1-106) des œuvres de M. A. Jay, 1859.

s'admirait avec un orgueil naïf dont on souriait, il a frappé d'une empreinte vigoureuse, dans ses tragédies et dans ses poèmes qu'on ne lit plus, quelques vers excellents qu'on a retenus. *L'Iphigénie en Tauride* de Guimond de La Touche et le *Spartacus* de Saurin ont été remarqués dans leur temps. Voltaire applaudissait à ces heureux essais. Il se montra de même favorable au comédien La Noue, auteur de *Mahomet II*, et d'une comédie longtemps applaudie, *la Coquette corrigée*. Il vit encore les premiers succès de Ducis, à qui il n'a manqué, pour monter au premier rang, qu'un style plus châtié et l'art de composer un plan. L'ensemble de ses tragédies, qui renferment toutes d'admirables scènes, est toujours défectueux. Imitateur de Shakspeare, que Voltaire regrettait, sur ses vieux jours, d'avoir fait connaître en France, Ducis a transporté sur notre scène tragique quelques raccourcis des chefs-d'œuvre du poète anglais, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Lear*, *Macbeth* et *Othello*. Personne ne l'a surpassé dans l'expression des sentiments moraux, et il a peint avec charme l'amour filial, avec noblesse l'autorité paternelle. Il rajeunissait la tragédie comme avait fait autrefois Voltaire, il lui succédait au théâtre et il le remplaça à l'Académie.

Nous n'avons pas quitté Voltaire en voyant défiler devant nous quelques-uns de ses adversaires et de ses admirateurs; nous le retrouverons encore; il est partout. L'histoire de sa vie serait celle de tout son siècle, et l'examen de ses ouvrages soulèverait toutes les questions morales, religieuses, politiques, litté-

raires, dont la discussion est l'aliment et l'attrait des grandes intelligences. On aurait beaucoup à louer, beaucoup à reprendre, et il y aurait une ample matière aux diatribes et aux panégyriques. La difficulté serait de garder une juste mesure. Louer sans réserve et même excuser avec complaisance, c'est prendre une part dans de coupables excès que flétrit justement la conscience humaine; mais aussi le dénigrement systématique de Voltaire trahit, chez ses détracteurs, une secrète sympathie pour les abus qu'il a voulu détruire. Ceux qui n'ont que l'outrage pour sa mémoire ne disent pas tous leur dernier mot, qui serait fort menaçant pour la liberté de conscience et pour bien d'autres conquêtes, moindres sans doute, mais précieuses encore, de la civilisation moderne : « L'envie que j'aurais, dit très-judicieusement et très-spirituellement M. de Sacy, de condamner sans ménagement des écrivains et des philosophes qui n'ont pas su se préserver de la corruption commune, tombe quand je vois que l'arrêt qu'on demande contre eux est un arrêt de réhabilitation pour tous les abus que leur voix vengeresse a fait écrouler ¹. » Laissons à Voltaire l'honneur de ses bonnes pensées et de ses généreux sentiments, ne lui disputons pas le rare mérite de ses meilleurs ouvrages, et ne contestons pas les qualités qui brillent encore dans ceux que nous réprouvons. Quoi qu'on puisse dire, Voltaire est un grand écrivain : il a, quand la passion ne l'égare

¹ *Variétés littéraires, morales et historiques*, 2 vol. in-8° 1838, t. I, p. 276.

pas, la raison la plus droite, la lucidité, la netteté d'un bon sens exquis; ne faisons pas non plus un démon de malice, un monstre de perversité, de celui qui a eu l'ambition de rendre les hommes plus humains et moins ignorants, qui a eu la passion du travail et de la justice, qui a salué avec transport l'avènement de Turgot au ministère, qui s'affligea de sa disgrâce comme d'un malheur public : « La France, disait-il, aurait été trop heureuse ! » Et il ajoutait : « La destitution de ce grand homme m'écrase, et je vais mourir en le regrettant. » Il ne mourut que deux ans plus tard, et sur son lit de mort voici les derniers mots que le généreux défenseur des Calas et des Sirven traça d'une main défaillante lorsqu'on lui annonça que le comte de Lally-Tollendal venait de réussir à faire casser l'arrêt qui avait conduit son père à l'échafaud et qui flétrissait sa mémoire : « Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; il embrasse bien tendrement M. de Lally; il voit que le roi est le défenseur de la justice. Il mourra content. » C'est du même cœur qu'étaient sorties, pendant la révision du procès de Sirven, ces paroles vraiment humaines : « Cette affaire me donne plus de soins et d'inquiétudes que n'en peut supporter un vieux malade; mais je ne lâcherai prise que quand je serai mort, car je suis têtue¹. » Noble entêtement qui efface bien des fautes et qui donne la gloire !

¹ Lettre du 4 sept. 1769, t. LXVI, p. 10.

comptes furent nombreux, et que le bâtiment, battu en brèche par les ennemis du dehors pendant qu'on y travaillait avec précipitation, vit s'écrouler quelques-unes de ses parties, qui furent des ruines anticipées. Voltaire avouait qu'il était « bâti moitié de marbre, moitié de boue ¹ ; » Dalember, usant d'une autre métaphore, y voyait un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. Ainsi les auteurs mêmes de l'œuvre en signalèrent les imperfections, et, comme on le voit, ils n'imputaient pas tous les torts aux intrigues et aux voies de fait des adversaires de l'entreprise. Il y avait d'insurmontables difficultés qui tenaient à la matière même et aux artisans de l'œuvre.

La responsabilité de l'*Encyclopédie* revient surtout à Dalember, qui en a tracé le plan, et à Diderot, qui a pris la plus grande part dans le travail de direction. Voltaire se contentait de les encourager de loin. Dalember avait la considération d'un sage, qu'il s'était acquise par la modération de ses désirs et par la noblesse de son caractère ; il y ajoutait la gloire d'un savant du premier ordre, qu'on ne lui conteste pas même aujourd'hui, quelques progrès qu'aient pu faire depuis la géométrie et la mécanique par où il s'est illustré. La préface qu'il composa pour servir d'introduction et comme de péristyle passa pour un chef-d'œuvre, et elle demeure un livre excellent, de sorte que le satirique Gilbert n'a fait qu'une méchante antithèse sans portée en disant :

¹ Lettre du 12 mars 1758, t. LVII, p. 518.

couvert de l'abbé de Saint-Flour avait proposé la destruction de la théorie, selon le formulaire tracé, s'étend à toutes les sciences et conforme à sa pratique.

« Parmi les abus sans nom, le métisme fait gémir l'humanité, sans soin ceux que les ministres devraient défendre à force ou négliger aucune occasion que le mufti et ses suppôts tutelle, par l'autorité qu'ils ont celle dont ils s'emparent et sans cesse mettre en opposition leur doctrine, leur luxe avoué, font profession, leur fanatisme prêchent et qu'ils annoncent.

Le principal complice de Dalember dans cette conspiration, le fougueux Diderot, n'était pas homme à user de ces ménagements : l'ardeur de son sang et sa vive imagination l'emportaient dans ses imprudentes manifestations au delà même de ses propres idées. Voltaire écrivait un jour à Dalember : « Vous dites donc que Diderot est un bonhomme ; je le crois, car il est naïf. Plus il est bonhomme et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie¹. » Le fait que Diderot était à la merci de tout le monde

¹ Lettre du 13 mars 1758, t. LVII, p. 518.

surtout de lui-même ; je veux dire de son génie, car avec lui il ne faut point parler de volonté. Si jamais homme parut irresponsable de ses paroles, et même de ses actes, c'est bien Diderot, qui n'a jamais atteint l'âge de raison, quoiqu'il ait beaucoup raisonné ; ni de la réflexion, bien qu'il ait fait beaucoup de systèmes. C'est de sa propre expérience qu'il a tiré la désolante et immorale doctrine qui substitue la fatalité au libre arbitre. Fatalité des sens, fatalité de l'imagination, fatalité des circonstances, il a tout subi, et son activité désordonnée, infatigable, inépuisable, n'a été que le mouvement d'une nature, tout ensemble fougueuse et docile.

Autour de lui, les choses et les hommes usaient et abusaient de ses puissantes facultés : les nécessités de la vie, dans une condition précaire, arrachaient à sa plume les productions les plus disparates, et alors il composait sans scrupule, quelquefois sans conviction, et toujours avec feu, des romans, des traductions, des prospectus, et jusqu'à des mandements et des sermons. On criait famine à ses côtés, et il n'entendait que ce cri du besoin. De plus, ses amis, les Grimm, les Raynal, les d'Holbach, bien d'autres encore, épiaient ses accès de verve et d'enthousiasme pour en profiter, et le prodigue ne réclamait rien : il donnait sans compter, comme il recevait. Certes, il y a peu d'écrivains aussi dangereux que Diderot, car il est sincère ; peu de perturbateurs de l'intelligence plus désastreux, car il est éloquent : et il n'y a guère de recours contre ses erreurs que dans ses contradictions. Heureusement elles sont nombreuses et pal-

pables. Nous n'avons pas de place à leur donner ici, et nous aimons mieux, laissant de côté ses sophismes, le prendre dans un de ses bons moments qui ne sont pas rares, et alléguer, comme preuve de son talent, un passage où cet homme, qui a fini par se croire et peut-être par devenir athée, rend témoignage à Dieu : « Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser? — Sans doute; mais que s'ensuit-il de là? — Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je, l'univers! si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, les actions et la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence, que dans le mécanisme d'un insecte? La Divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton? Quoi! le monde formé prouverait moins une intelligence que le monde expliqué! Quelle assertion! l'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits ¹? Songez donc que je ne vous objecte

¹ *Œuvres de Diderot*, 6 vol. in-8°, 1818. *Pensées philosophiques*, t. I, p. 110.

que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers. »

Diderot a dispersé son génie dans l'*Encyclopédie* et dans une foule d'ouvrages, romans et dissertations, où quelques traits de lumière percent à travers le fatras. Les néologismes abondent pour représenter les caprices de son esprit, et les apostrophes pour soulager la passion qui l'anime. Ses écrits sont l'image de sa conversation, qui n'était guère d'ailleurs qu'un monologue dans lequel sa chaleur, toujours croissante, était prodigue de flamme et de fumée. Comme le corps parlait au corps, et que sa pensée avait alors pour se manifester complètement le secours d'une voix sonore, d'une vive pantomime et d'un visage expressif, il produisit par la parole improvisée tous les effets de l'éloquence ; peut-être la chaire ou la tribune auraient-elles fait de lui un grand orateur : encore eût-il fallu que sa fougue se réglât et qu'il se fût longtemps recueilli avant de parler ; toujours est-il que, comme écrivain, il n'a pas échappé aux inconvénients de l'improvisation, la négligence et l'enflure. Cependant il avait la passion et même la manie du naturel ; il l'a cherché au théâtre avec une singulière affectation. L'épreuve ne lui a pas été heureuse ; car *le Père de famille* et *le Fils naturel*, qui auraient toujours été très-médiocres comme drames, sont devenus insupportables par le soin puéril de reproduire tous les détails de la vie commune, et par ce luxe de phrases inachevées, de propos interrompus donnés comme une fidèle image des entretiens réels. Dans cette réforme du théâtre.

Diderot eut un auxiliaire fort compromettant, le dramaturge Mercier, détracteur juré des maîtres du dix-septième siècle, également fécond en idées nouvelles qui étaient fausses et en nouveaux mots qui étaient barbares. Le souvenir de Sedaine est plus favorable à Diderot. Sans doute il lui aura prêché les mérites de sa théorie dramatique ; mais cet artisan illettré, qui laissa l'équerre et la truelle pour bâtir des pièces de théâtre, l'a rectifiée par un bon sens et un naturel exquis. Diderot a eu du moins le mérite de goûter ces qualités qu'il n'avait pas, d'encourager, de prôner, de faire apprécier ce talent qui s'ignorait lui-même et dont l'instinct, qui devinait les secrets de l'art, a produit pour le grand Opéra *Aline, reine de Golconde*, pour l'Opéra-Comique, *le Déserteur* et *Richard Cœur-de-Lion*, pour le Théâtre-Français, *le Philosophe sans le savoir*.

La complaisance de Diderot à la célébrité et à la paresse de ses amis le met de moitié dans bien des œuvres dont d'autres ont eu longtemps tout l'honneur. C'est ainsi que les petits princes d'Allemagne dont Grimm¹ était à Paris le correspondant officiel ont cru lire la prose de leur baron, lorsqu'ils recevaient les

¹ Grimm est certainement un critique distingué et un esprit original. Son caractère seul est équivoque. Il exploitait ses amis et les supplantait volontiers. Voltaire commence ainsi une lettre à Frédéric, nov. 1769. « Sire, un Bohémien qui a beaucoup d'esprit et de philosophie, nommé Grimm.... » Comme Grimm était Bava-rois, le nom de Bohémien a bien l'air d'être pris dans le sens d'aventurier. Grimm n'en fut pas moins baron et diplomate. Son esprit le tira de la rotu-re où il était né.

comptes rendus de nos expositions de peinture, cependant c'était bien Diderot qui, de sa meilleure plume, mettait tant de goût et surtout d'invent dans la critique des beaux-arts. Le temps lui a substitué cette œuvre originale, qui est son meilleur titre. Il a aussi recouvré, et c'est un moindre avantage, les tirades pompeuses et déclamatoires qui font la fortune de l'*Histoire philosophique des Indes*, par l'abbé Raynal. La contagion du matérialisme de Diderot, mais non celle de son éloquence se fait sentir encore dans Helvétius, qui composa le traité *De l'Esprit* pour prouver que la matière seule existe. Ce livre, qui se serait naturellement abattu de son propre poids, fut soulevé par la tempête qu'il excita. Les théologiens l'attaquèrent vivement, la Sorbonne prépara ses foudres, et cela suffit pour mettre en faveur l'interprète de doctrines qui d'elles-mêmes ne se soutiennent pas. L'intervention de la Sorbonne paralysa la bonne volonté de J.-J. Rousseau, qui avait opposé sa dialectique et son éloquence à ce manifeste du matérialisme. Helvétius ne voit pas que la vie physiologique, par laquelle il croyait expliquer les phénomènes de la pensée, demande elle-même, pour être comprise, l'action d'une force immatérielle. En effet, les lois qui régissent la matière ne donnent pas le secret du jeu de nos organes. Ainsi, quand les fonctions du corps accusent déjà la présence des ressorts étrangers à la matière, Helvétius tire de la matière le ressort de l'intelligence. L'âme humaine, dans son triple rôle de force sensible, active et intelligente, apparaît à la conscience comme une substance unie

et la nature des phénomènes dont elle est ou le sujet ou l'agent démontre qu'elle est une substance simple. Qu'oppose-t-on à ces données du sens intime et à ces déductions du raisonnement? rien que des hypothèses. On écarte le fait invincible attesté par la conscience, c'est-à-dire un témoignage universel, direct, irrécusable, et on décline arbitrairement les conséquences qui en découlent; on dit à l'être qui se voit cause et principe qu'il est dupe d'une illusion. Mais alors d'où viendra la lumière? Quels sont vos titres pour nier, quels sont vos moyens de contrôler et de confondre l'évidence intérieure? Il n'y en a point : mais il était si doux de pouvoir garantir une mort définitive; l'annonce du néant était une si bonne nouvelle, qu'on pouvait bien, en vue d'un résultat si attrayant, démentir l'expérience et la logique! Sur ce fond de grossière métaphysique, Helvétius établissait la morale de l'intérêt bien entendu, comme s'il était facile à l'homme d'entendre son véritable intérêt et que le bien dépendît de calculs compliqués qui peuvent toujours mettre en défaut la prévoyance la plus exercée. La conscience procède avec plus de simplicité et d'autorité : elle montre clairement où est le devoir, et elle ne laisse aucun doute sur la nécessité d'obéir¹.

¹ Il est bien entendu que notre blâme porte seulement sur les doctrines et non sur la personne de ceux qui les ont professées. Helvétius a été un modèle de probité et de générosité, d'Holbach jouissait d'une considération méritée. Si l'on veut connaître à fond tous ces représentants du matérialisme, il faut lire les consciencieuses études de M. Damiron

Cette école, qui prenait plaisir à dégrader l'humanité, tout en aspirant à la glorifier et à l'affranchir, a eu d'autres adeptes encore plus cyniques, et parmi eux il faut citer, non pour leur faire honneur, deux étrangers, tous deux barons : d'Holbach, qui tenait table ouverte au profit de l'impiété, véritable amphitryon de l'athéisme, et Grimm, qui en était l'entremetteur et le parasite. La maison de d'Holbach était l'officine où se fabriquaient et d'où partaient ces livres impudemment clandestins, pesamment érudits, tantôt anonymes, tantôt pseudonymes, et dont quelques-uns ont osé se couvrir du nom de Fréret, si digne de respect pour tant de beaux travaux sur l'histoire et la chronologie. Les morts dont on chargeait ainsi la mémoire ne pouvaient pas réclamer.

Le dix-huitième siècle, ou tout au moins ses enfants perdus étaient arrivés à ces tristes doctrines pour avoir quitté les traces de Descartes. Une mauvaise méthode, un faux point de départ, ont égaré, à la suite de philosophes sincères et à vue courte, des esprits malsains, avides de nouveauté. Locke, et après lui Condillac, ont mis sur cette mauvaise voie les téméraires qui ont tout gâté. L'erreur de ces penseurs honnêtes, qui auraient désavoué avec mépris et colère les logiciens qui ont mené si loin leurs principes, a été de chercher l'origine de la pensée avant d'en étudier la nature, d'avoir fait une table

lues à l'Académie des sciences morales, et qui, réunies successivement en volumes, forment une histoire pleine d'intérêt, judicieuse et impartiale de la philosophie en France au dix-huitième siècle.

rase, et comme une membrane d'abord inerte et obscure, de la substance qui agit spontanément avant de savoir comment elle doit agir, qui voit avant de regarder, qui connaît avant de réfléchir, et qui est par essence force et lumière. En effet, si l'âme ne possédait rien par elle-même, si elle était réduite à tout recevoir du dehors, elle ne pourrait jamais devenir libre. Condillac, qui tire de la sensation toutes les idées et même les facultés de l'âme par une suite de transformations arbitraires et incompréhensibles, n'a aucun moyen de lui donner l'indépendance et l'initiative qui font d'elle une personne morale et responsable, et la condamne à demeurer invinciblement l'esclave des sens qui l'ont éveillée et avertie de son existence. Il faut, pour qu'elle les domine, qu'elle ait en soi la puissance de s'affranchir, c'est-à-dire qu'elle soit naturellement une force vive, libre, clairvoyante ; que créée, comme on nous l'enseigne, à l'image de Dieu, elle soit, dans les limites du fini, substance et cause.

Dans le groupe encyclopédique, il faut donner une place distincte à Condorcet, ouvrier de la onzième heure, mais ouvrier infatigable et désintéressé. Condorcet, savant distingué, écrivain de second ordre, est au premier rang par le cœur. Il a aimé l'humanité avec passion. Il n'eut pas d'autre passion que cet amour ; il y consacra, il y sacrifia sa vie, gardant encore ses espérances pour l'avenir des hommes, lorsque l'aveuglement de quelques forcenés le réduisit à désespérer de lui-même, à l'une des heures les plus sinistres de notre histoire.

TEMPS MODERNES.

La licence des mœurs et des idées n'étendit contagion sur Vauvenargues, ce rare esprit, ce cœur qui, mêlé aux philosophes, remarqué et par Voltaire, semble tenir encore à la famille Pascal et des La Bruyère. Vauvenargues eut unique souci la connaissance de l'homme et cherche des moyens d'éclairer son intelligence d'améliorer son âme. Mort à la fleur de l'âge, peut pas savoir jusqu'où l'amour de la vérité, détachement de tout intérêt mondain et la pureté morale auraient élevé ce penseur loyal et pénétrant capable de devenir un grand écrivain. Quoi qu'il soit, quelques années d'un travail souvent rompu par la maladie ont suffi pour assurer à Vauvenargues une renommée durable et un rang honorable parmi les moralistes. Il se distingue à côté des plus acorédités par l'estime qu'il fait de l'homme, le relève et il l'honore, et pour cela, il n'a que de le mettre à son niveau ; il prétend lui restituer ses vertus, » dont les uns lui ont disputé le mérite, et les autres la réalité. Il réfute La Rochefoucauld sans le prendre à partie, et on peut dire qu'il a vu les hommes en n'observant que soi, que n'a fait La Rochefoucauld en les étudiant dans un moment et dans un milieu où leur étaient pas favorables. La rencontre d'un homme de bien, clairvoyant et sincère à un moment où les meilleurs esprits déguisent leurs véritables pensées par prudence ou les exagèrent par bravade, rafraîchit les yeux et repose le cœur. Vauvenargues est un ami pour tous ceux qui le lisent ; il leur

des pensées justes et belles, nettement exprimées ; il leur suggère de nobles sentiments. Il donne avec une juste notion de la vertu le désir et la force de la pratiquer, tandis que les matérialistes en détruisent jusqu'à l'idée, et que les spiritualistes tels que J.-J. Rousseau en forment seulement une idée vague et chimérique, plus puissante sur l'imagination qu'elle échauffe que sur la volonté qu'elle ne règle pas.

Le charme de la beauté morale, si puissant sur l'âme de Vauvenargues, ne ferme pas, quoi qu'on ait dit, ses yeux au spectacle de la nature ; il ne la décrit pas, mais il la sent ; et il en était ému, puisqu'il lui emprunte des images pour représenter les émotions de l'âme. Celui qui a dit : « Les feux de l'aurore ne sont pas plus doux que les premiers regards de la gloire¹, » avait eu les yeux charmés du spectacle auquel il compare si heureusement la pure ivresse d'une âme qui commence à recueillir l'admiration dont elle est digne. S'il a écrit, avec l'imagination d'un poète, et le cœur d'un moraliste : « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme², »

¹ *Pensées et Maximes*, n° 758, p. 477. Nous suivons l'édition donnée par M. D.-L. Gilbert, auteur de l'*Éloge de Vauvenargues*, couronné par l'Académie française en 1856. Cette édition se compose de deux volumes, dont le premier comprend les œuvres publiées du vivant de Vauvenargues ; le second volume, outre les œuvres posthumes, renferme une correspondance inédite du plus grand intérêt. Cette édition définitive et monumentale lie honorablement le nom de M. Gilbert à celui de Vauvenargues. 2 vol. in-8°, Furne, 1857.

² *Œuvres de Vauvenargues*, *Pensées et Maximes*, n° 757, t. I, p. 477.

c'est que le parfum et le chaste éclat des fleurs et de l'adolescence le charmaient également. L'originalité de Vauvenargues, comme moraliste, est de n'avoir ni injurié ni voulu détruire les passions, mais d'en avoir reconnu l'utilité et réglé l'usage : « L'esprit, dit-il, est l'œil de l'âme et non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions ¹. » Ainsi contre ses contemporains Vauvenargues affirme que la raison ne suffit pas, et contre Pascal que les passions ne sont pas uniquement des suggestions diaboliques. Il disait encore contre Pascal, et, dans un certain sens, avec raison : « La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre ². » Il connaissait bien l'emploi de la vie, celui qui a pu dire : « Faisons généreusement et sans compter, c'est le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu. » Quelle noblesse dans la maxime qu'on va lire et qui est comme le gémissement d'une âme héroïque : « La servitude abaisse les hommes au point de s'en faire aimer ; » et combien d'équité dans celle-ci : « Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs ; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme. » Fermons le livre, car si on se laissait aller au plaisir de citer Vauvenargues, il faudrait tout transcrire.

Vauvenargues avait tout à défendre contre son siècle, religion, libre arbitre, vertu, dignité et responsabilité morale ; il a tout maintenu avec force et

¹ *Vauvenargues*, n° 149, p. 380.

² *Ibid.*, n° 143, p. 388.

mesure. Il l'a fait devant Voltaire, qui ne l'en a pas moins aimé. Cette tendresse, où se mêlait le respect malgré la jeunesse de Vauvenargues, aurait été, on peut le croire, un frein pour Voltaire si la mort ne lui eût pas ravi ce jeune Mentor, à peine âgé de trente-deux ans. Voltaire, qui gardait encore quelque mesure, eût-il osé mettre Vauvenargues dans la confiance de ce poème déjà ébauché, sans doute pour amuser à Cirey les loisirs de madame Du Châtelet, et la crainte de perdre l'estime de cette jeune âme si loyale et si pure ne l'aurait-elle pas gardé de s'engager plus avant ? Si la vie de Vauvenargues pouvait avoir cette heureuse influence, combien sa mort prématurée n'est-elle pas à déplorer ! Voltaire le savait bien, lorsque devenu éloquent pour louer son ami il consacrait sa mémoire par ce touchant souvenir : « Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesesses ? et comment la simplicité d'un auteur timide couvrait-elle cette profondeur et cette force de génie ? je sentirai longtemps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ¹. »

Vauvenargues ne tient à la philosophie de son époque que par la liberté de penser ; il s'en détache par le caractère de sa pensée sincèrement morale et religieuse. Il n'est pas le seul qui ne doive pas être

¹ Voltaire, Éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. t. XXXIX, p. 43.

confondu dans la foule. Les fanfarons d'incrédulité déplaçaient fort à un autre philosophe, historien et moraliste, qui eut de la tenue et qui parut avoir de la franchise, à Duclos, qu'on peut toujours croire sincère, puisqu'il n'a d'autre accusateur devant la postérité que le témoignage posthume de Grimm dont il avait pénétré la fourbe et gêné les intrigues. Quoiqu'il en soit, Duclos a joui d'une grande considération parmi ses contemporains, et nous n'avons le droit ni de le mépriser comme homme, ni de le dédaigner comme écrivain. Sa rudesse bretonne, la brusquerie de son esprit fécond en saillies, n'excluaient pas une certaine habileté de conduite qui a fait dire à J.-J. Rousseau qu'il était droit et adroit : ce mot le caractérise à merveille. Membre de deux académies, secrétaire perpétuel de l'Académie française, historiographe du roi, il eut tous les honneurs littéraires ; érudit, grammairien, moraliste, historien, il avait mérité ces honneurs par ses travaux. Duclos, comme grammairien, a moins de méthode que Dumarsais, moins d'originalité et de profondeur que Beauzée, moins d'invention que Court de Gébelin. Historien, il manque de coloris et d'imagination ; il a fait du règne de Louis XI un tableau exact et sévère, mais froid. Lorsqu'il tente d'égaler Tacite, dont il affecte la manière, il n'atteint pas même dans ce genre le mérite d'un écrivain qui ne passait alors, sur la foi de quelques vers bien tournés, que pour un bel esprit mondain, et qui se montra peintre habile et politique profond dans l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*. Nous voulons parler de Rulhière. Le meil-

leur titre de Duclos comme penseur et comme écrivain, ce sont les *Considérations sur les mœurs* de son siècle. Il ne trace pas de portraits comme La Bruyère; il ne détache pas ses pensées en maximes comme La Rochefoucauld et Vauvenargues; il présente avec suite, d'un style nerveux, original par le tour, des réflexions fines, des observations judicieuses, et il exprime des sentiments qui sont d'un honnête homme et d'un bon citoyen. Nous n'en citerons qu'un passage, mais il prouvera à quel point il voyait juste dans la plus importante des questions sociales : « On trouve parmi nous beaucoup d'instruction et peu d'éducation. On y forme des savants, des artistes de toutes espèces; chaque partie des lettres, des sciences et des arts y est cultivée avec succès par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'est pas encore avisé de former des hommes, c'est-à-dire de les élever respectivement les uns pour les autres, de faire porter sur une base d'éducation générale toutes les instructions particulières; de façon qu'ils fussent accoutumés à chercher leurs avantages personnels dans le plan du bien général, et que, dans quelque position que ce fût, ils commençassent par être patriotes. » A qui la faute? Duclos avait dit au début de son livre : « J'espère que mes idées s'éloigneront également de la licence et de l'esprit de servitude; j'userai en citoyen de la liberté dont la vérité a besoin. » Ces mots simples et fermes peuvent servir de devise à tous ses ouvrages.

Un autre homme de bien qu'aucun soupçon ne peut atteindre, et qui échappa complètement à la

contagion morale dans un siècle de licence , c'est Thomas, philosophe à la manière des anciens, disciple d'Epictète et de Marc-Aurèle égaré parmi des épicuriens. Thomas a le sentiment de la grandeur, mais il n'en a pas la mesure; il n'a pas non plus de place où développer naturellement sa force : cette âme antique ne respire pas librement dans l'atmosphère corrompue des temps modernes. De là cette tension continue et cette emphase qui gâtent chez lui l'expression de sentiments nobles et vrais. Les *Éloges* de Thomas élèvent l'âme et fatiguent l'esprit ; ils sont d'un orateur condamné à devenir rhéteur, mais sa rhétorique est celle d'un Dion Chrysostôme qui a retrouvé et qui exprime , comme on peut le faire sous le pouvoir absolu , les idées de vertu et de liberté. Par les mêmes raisons, Thomas , dans ses vers, car il a aussi tenté d'être poète, a la pompe d'un Claudien. Malgré ces défauts que le temps a rendus plus sensibles, Thomas conserve encore des lecteurs ; mais s'il a sur l'âme des jeunes gens une heureuse influence morale, il risque d'égarer leur goût en les poussant à la déclamation. La seule gloire qu'on ne puisse lui contester, c'est d'avoir été un homme de bien irréprochable. Parlons maintenant d'un homme de génie.

Bien supérieur à Dalember par l'imagination , à Diderot par la consistance des idées, à Voltaire par la gravité et l'unité de ses travaux, Buffon, trop sérieux et trop réservé pour s'enrôler parmi les philosophes militants, trop fier et trop indépendant pour venir en aide à leurs adversaires, se réfugia dans l'étude de la

nature, laissant à d'autres moins scrupuleux et plus ardents le soin de débattre les problèmes de la politique, de la morale et de la religion. Sur les traces d'Aristote et de Pline, avec plus de savoir que n'en eut Pline; avec moins de méthode, mais plus de hardiesse et d'éloquence que n'en eut Aristote; doué d'une patience infatigable et d'une imagination brillante et forte, il conçut le dessein d'embrasser, de coordonner et de peindre, dans un tableau unique, l'ensemble des œuvres de la création. Non-seulement il prétendit faire connaître, par l'étude des trois règnes de la nature, tout ce qui couvre la surface de la terre et ce qu'elle renferme dans ses entrailles, mais il osa remonter par la pensée vers des âges où l'œuvre divine se formait sans autre témoin que Dieu lui-même; il voulut nous faire assister à ces révolutions successives qui ont façonné le théâtre où l'homme, dernier venu de la création, règne en souverain. Comment s'est formée notre planète? Buffon nous répond : C'est un fragment incandescent détaché du soleil et jeté dans l'espace par le choc d'une comète; il a bouillonné pendant trente-cinq mille ans; attiédi enfin par le rayonnement séculaire de sa chaleur innée, il a vu refluer vers sa surface les vapeurs qu'il avait rejetées, et ces vapeurs, en se condensant, ont formé une sphère liquide qui servit d'enveloppe à ce noyau de lave brûlante. Après vingt-cinq mille ans d'ébullition et de refroidissement, le niveau des eaux s'abassa pour laisser paraître de vastes espaces solides, où commencèrent la végétation et la production d'êtres animés se mouvant par une force intérieure.

bien un fond de vérité dans ces reproches : une méthode plus sévère, des observations plus précises n'auraient rien gâté dans l'œuvre de notre grand naturaliste ; mais ce qu'on peut désirer au delà de ce qu'on a reçu est bien compensé par la fécondité de l'admiration qu'inspire une œuvre de génie : « Buffon, dit excellemment M. Villemain, par le caractère seul de ses recherches, la sublimité de ses conjectures, de ses paradoxes même, agitait les esprits, appelait de loin les découvertes, et créait ce qu'il ne savait pas encore ¹. »

Le débat sur la science de Buffon a été fermé par l'exposition lucide que M. Flourens a faite de ses travaux ². Comme écrivain, on ne conteste pas sa gloire. Buffon a exposé lui-même ses procédés de style et de composition dans son discours de réception à l'Académie française. En indiquant la méthode que doit suivre un écrivain pour arriver à la perfection, il s'était pris pour modèle, et nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire une page dans laquelle il énumère complaisamment les secrets de son art et les qualités qui distinguent son style. « Pour bien écrire, il faut posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire succes-

¹ *Tableau de la Littérature au Dix-huitième siècle*, t. II, p. 215.

² *Buffon, Histoire de ses travaux et de ses études*, 1 vol. in-18, Paulin, 1844.

sivement sur ce premier tracé sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté¹. » Qu'on ajoute à ces traits cette chaleur tempérée qui naît du paisible enthousiasme de la science et le coloris qui tient à l'imagination, on aura Buffon tel que ses ouvrages nous le montrent, méthodique, précis, grave, majestueux, abondant, animé d'un feu contenu, et colorant sa pensée de teintes énergiques et brillantes. Disons encore, pour compléter ce tableau, que lorsque Buffon composait il aimait à mettre le monde extérieur en harmonie avec la dignité de sa pensée. Le cabinet voisin de la tour solitaire de Montbar, où il se retirait dans un majestueux isolement, était

¹ *Œuvres complètes de Buffon*, t. I, p. 5; édit de M. Geoffroy Saint-Hilaire, 3 vol. grand in-8°, 1837.

comme un sanctuaire dans lequel l'interprète de la nature célébrait les merveilles de la création.

« Il ne manquerait rien à Buffon, dit M. de Chateaubriand, s'il avait eu autant de sensibilité que d'éloquence. » D'autres critiques lui ont reproché de manquer de simplicité et de variété, et l'on sait que Voltaire, entendant louer l'*Histoire naturelle*, ne se refusa pas une maligne épigramme, en disant à voix basse : « pas si naturelle. » Ces reproches sont fort exagérés. Buffon n'est pas un écrivain sentimental, mais il est gravement et profondément ému de la majesté de la nature, de ses beautés douces et terribles. Parmi les animaux dont il décrit les mœurs, il y en a qu'il admire, qu'il aime, qu'il redoute, qu'il méprise, et les sentiments divers qu'il éprouve passent dans son langage, qu'ils teignent de couleurs différentes et qu'ils animent d'émotions diverses. Son éloquence, qui est partout, communique au lecteur les impressions de l'écrivain. Buffon est toujours noble, mais ce n'est pas à dire qu'il soit uniforme, et moins encore monotone; car il a la noblesse de tous les styles : s'il a la noblesse du sublime, il a aussi celle de la grâce et même de la simplicité; ses couleurs sont toujours pures, son dessin toujours correct, mais aussi combien de nuances et quelle souplesse de contours! Ne lui demandez pas d'être vulgaire et négligé, il s'y refuse : il a trop de respect pour sa pensée. Il n'a point cette variété que produisent les dissonances et les disparates, mais celle qui naît du rapport du langage au sujet qu'on traite, de la convenance des parties et de l'harmonie de l'ensemble. Buffon est

Il n'y a pas jusqu'à la coquetterie qui ne gagne à ce mélange de noblesse, comme on le voit à ce petit chef-d'œuvre si artistement travaillé, la description de l'oiseau-mouche : « De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleur en fleur ; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que des climats où sans cesse elles se renouvellent¹. »

Buffon admire les œuvres de la nature ; il en est profondément ému, et c'est pour cela qu'il les décrit avec tant de vérité ; mais il n'est pas moins touché des conquêtes de l'homme sur la nature elle-même. Avec quel noble orgueil il montre partout la trace du génie de l'homme : « L'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ;

¹ *Œuvres de Buffon*, t. V, p. 63.

la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde¹. » Avec quelle joie il énumère les travaux et « les monuments de puissance et de gloire qui démontrent que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature² ! » Mais que l'homme n'aille pas s'imaginer que cette part de l'empire lui soit acquise à jamais, il ne peut la garder que par les-moyens qui la lui ont donnée : « Il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse les plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux³. » Grande et terrible leçon, qui s'étend de l'ordre matériel à l'ordre moral, qui s'applique aux individus comme aux nations, sanction manifeste de cette loi de la Providence qui met la conquête de tous les biens, de toutes les vertus, et leur durée, au prix du courage et de la persévérance.

On avait osé soupçonner et dire que Buffon, tout entier à la science, absorbé dans l'étude des forces de la nature et des ressources du génie de l'homme, ne s'était pas élevé jusqu'à la cause première de cette

¹ *Œuvres de Buffon*, t. III, p. 321.

² *Ibid.*, t. 3, p. 320.

³ *Ibid.*, p. 321.

double grandeur. Buffon, qui avait toujours dédaigné de repousser les attaques de ses détracteurs, confondit enfin ces soupçons injurieux lorsque, protégé par sa vieillesse et par sa gloire, il pouvait à son choix continuer de se taire ou s'expliquer. Il rendit hommage à Dieu par cette prière, qui est aussi pour l'humanité un acte d'espérance : « Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : le sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme ; le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre ; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration ¹. »

¹ *Œuvres de Buffon*, t. III, p. 321.

CHAPITRE

des Rousseau. — Déclaration
d'émancipation. — La Nouvelle Hé-
roïne de l'éducation. — L'Ém-
ancipation sociale. — Disciples d'
Jean-Pierre. — Précurseurs de
la Révolution. — Mirabeau

de Montesquieu touché
dans toute sa gloire, ses
belles œuvres, lorsqu'il
se sentait entravé dans sa marche
par les mêmes que la destinée

l'entraînait, mais avec élan
littéraire par une double déclaration
aux lettres et à la civilisation. C'est le
Rousseau, le plus éloquent des écri-
vains, l'Apôtre de la vertu, dont le sens
s'est élevé dans son âme par le contact et la
liberté de l'indépendance, après avoir
eu honte d'une position quelquefois
précaire, il parle de la dignité de
l'homme et même de religion à des maté-
rialistes, du devoir de conquérir et
de défendre les droits de citoyen à des mutins as-
surés de railler et de lacerer la
simplicité et des vertus de la na-

sybarites fiers de leur luxe et infatués de leur corruption. Il se fait écouter, parce qu'il étonne; il entraîne, parce qu'il émeut et qu'il commande impérieusement. Le secret de la force de Rousseau n'est pas tout entier dans son éloquence; il est surtout dans son ton d'oracle, dans la véhémence de ses reproches, dans l'assurance de son dogmatisme. Voltaire avait armé les esprits pour la défensive et surtout pour l'attaque; Rousseau les échauffa du feu de sa parole, il les gonfla, il les souleva de terre, il leur donna l'essor sans les diriger, il les vivifia sans les remplir, et il parut les avoir ennoblis.

Jean-Jacques Rousseau n'est pas une âme saine, mais c'est une âme puissante; ce n'est pas un esprit juste, mais c'est une forte intelligence : il a la passion de la vertu et de la vérité, et s'il n'y conduit pas sûrement, il y convie énergiquement, ou plutôt, et cette illusion n'est pas sans danger, ceux qu'il a émus se croient déjà transformés, tant ils sont épris du désir de se montrer vertueux. La séduction de ses ouvrages a été et devait être contagieuse, parce que, devant les ruines déjà faites, il promettait de tout renouveler et de donner le bonheur à la société régénérée. Il entraînait dans les idées de son siècle en blâmant le présent; il caressait la passion de détruire, et il la purifiait en lui donnant pour but la conquête d'un meilleur avenir. Il rejetait tous les torts du passé non pas sur l'homme, dont il faisait une créature excellente, mais sur ses maîtres et sur les institutions qui l'avaient égaré et corrompu; il faisait de ses lecteurs autant de complices de son orgueil. De même que,

TEMPS MODERNES.

pour son propre compte, tout en avouant ses blesses et ses égarements, il ne s'est jamais de torts, il rejetait sur la société et non sur les individus toutes les misères et tous les crimes de la civilisation : de sorte que, sous la forme et avec le caractère d'un censeur impitoyable, il était réellement méprisé par les flatteurs. Il ne s'inquiétait pas de la contradiction qui faisait découler d'une source d'impuretés, et de l'égalité primitive tant de quantes inégalités ; il n'en disait pas un mot d'assurance : « Tout est bien en sortant de la main de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme ; » il ajoutait : « tous les hommes sont naturellement égaux, » et il en concluait qu'il est possible de revenir à l'état de nature et à l'égalité. Mais qu'est-ce que l'état de nature, qu'est-ce que l'égalité ? Rousseau l'ignore ; par une méprise étrange, il confond l'état de nature, qui est le règne de la force, avec l'état de civilisation, d'où découlent tous les droits que la loi seule peut garantir. Tout ce qu'il voit, c'est que la civilisation, telle que l'a faite la société, lui pèse, et que les supérieurs imposés lui sont insupportables. Quant à la dépravation de Rousseau, c'est le pire des vices, plus criante des iniquités.

La magie du style de Rousseau et la violence de ses émotions, lorsqu'elles dominent son âme, colorent son imagination, communiquent une puissance irrésistible. Il ne nous touche si vivement s'il n'était pas réellement touché.

pugne de voir en lui un charlatan de sensibilité, un hypocrite de vertu : sans doute, sa sensibilité et sa vertu sont plus dans l'imagination que dans le cœur, mais elles sont aussi dans le cœur. On ne parle pas de la nature avec cet accent pénétré lorsqu'on n'en a pas senti et goûté les charmes, et on n'y est pas sensible à ce point si on n'a pas à quelque degré la bonté et la beauté de l'âme. Voyons ce qu'éprouve Rousseau au réveil de la nature, dans l'attente et à la vue des premiers rayons du soleil : « On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe. L'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait ; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun

TEMPS MODERNES.

de sang-froid ¹. » Certes, il n'y a pas à déviner la vérité de l'émotion, et il faut en tirer la conséquence au profit de celui qui l'exprime avec tant de force et d'éclat.

Mais, hâtons-nous de le dire, Rousseau n'a pas seulement touché des splendeurs de la nature physique, il a devant la beauté morale la même émotion, le même attendrissement. Il faut voir avec quelle couleur il peint l'adolescence que le souffle du ciel n'a pas flétrie : « Un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions les plus affectueuses : son cœur compatissant s'émoussait de ses semblables ; il tressaillait d'aise quand il revoit son camarade ; ses bras savent tirer d'étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la douleur de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'émotion qui l'enflamme le rend vif, emporté, il voit le moment d'après toute la honte de sa conduite dans l'effusion de son repentir ; il pleure sur la blessure qu'il a faite ; il voudrait, avec son sang, racheter celui qu'il a versé ; tout son portement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même, il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge

¹ *Œuvres de J.-J. Rousseau*, 4 vol. grand in-8°, I, *Émile*, liv. III, t. II, p. 495.

vengeance ni de la haine; elle est celui de la commiseration, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains pas d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est à cet âge le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes¹.» Il y a bien des regrets dans cette émotion, qui n'en est que plus touchante. Hélas! ce n'était pas sur ses propres souvenirs que Rousseau décrivait ainsi la pureté de l'adolescence.

Il serait facile, en profitant des aveux de Rousseau sur sa vie et en relevant les fausses idées contenues dans ses ouvrages, de composer une diatribe qui ne laisserait rien subsister de sa grandeur; mais il est plus juste de reconnaître les belles qualités de son génie et les généreux mouvements de son âme, sans toutefois se laisser prendre aux sophismes de son puissant esprit et aux prestiges de son éloquence. Rousseau est un malade qui veut guérir les autres; il se fait illusion à lui-même, et il est bon de prendre ses précautions contre la contagion de son mal; mais il ne faut pas l'injurier, car il a beaucoup souffert et il fut homme de génie.

Rousseau avait près de quarante ans, et il avait mené cette vie d'aventures que nous retracent les premiers livres de ses *Confessions*, lorsque son génie, jusqu'alors méconnu de tous et peut-être ignoré de lui-même, prit tout à coup un essor imprévu. Une annonce insérée au *Mercury* fit sortir du nuage l'éтин-

¹ *Emile*, liv. IV, t. II, p 553.

lettres ; il est d'ailleurs beaucoup plus chimérique et tout aussi déclamatoire. Pour faire pièce à la civilisation, Rousseau imagine cette fois une ère d'ignorance et de pureté morale, sans autre autorité que les rêves de son esprit, et il accuse la société d'avoir substitué le mensonge de ses institutions aux rapports simples et légitimes que la nature avait établis. Tout le mal venait de la propriété : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne ! » Ainsi le gage du bonheur aurait été de ne pas cultiver la terre, car la culture crée un privilège sur les fruits et même sur la fécondité du fonds cultivé. Voltaire prit la chose du côté plaisant, et il écrivit à Rousseau : « Vous donneriez l'envie de marcher à quatre pattes ; » les bipèdes s'obstinèrent : ils parurent peu jaloux de goûter les douceurs de l'état sauvage, et Rousseau put comprendre que la civilisation était un mal irrémédiable.

Rousseau n'était pas seul à médire de la civilisation : un jeune écrivain qu'il n'est pas permis d'oublier, puisqu'il a eu prodigieusement d'esprit et des succès de bon aloi, Chamfort, l'auteur des *Éloges* si distingués de Molière et de La Fontaine, et d'une

jolie comédie, *la Jeune Indienne*, s'est montré au moins par boutades plus misanthrope que le philosophe de Genève : « Les fléaux physiques et les calamités de la nature, disait-il, ont rendu la société nécessaire ; la société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine. » Voilà, dirons-nous, la dernière expression du pessimisme. Rousseau n'en est pas arrivé à ce point. Les malheurs et les iniquités de la société lui paraissent intolérables, mais il y cherche au moins des palliatifs, et c'est dans cet esprit qu'il composa coup sur coup, dans les loisirs d'une retraite heureuse, *la Nouvelle Héloïse*, *le Contrat social* et *l'Émile*. Remarquons en passant, et pour qu'on y réfléchisse, cette fécondation de l'intelligence par la solitude. Quatre grands écrivains ont laissé, au dix-huitième siècle, des monuments durables, et le nom de chacun d'eux rappelle une retraite illustrée par leurs travaux : le château de la Brède raconte la gloire de Montesquieu, Montbar parle de Buffon, Cirey de Voltaire, et on ne sépare plus du nom de Rousseau celui de la vallée de Montmorency.

Ces deux discours de Rousseau semblaient un engagement public de vertu : ils n'en furent pas moins suivis de *la Nouvelle Héloïse*, qui a troublé et qui trouble encore tant de jeunes imaginations. Rousseau la composa sous le charme de quelques souvenirs de vraie passion mêlés à des sentiments chimériques. Pour sauver la contradiction, le réformateur écrivit

dans le préambule de son
mœurs de mon siècle, et
Qu'étaient donc les mœurs d
eussent besoin d'être ramen
des peintures dangereuses p
nature du remède prouve bi
n'est pas ici le lieu d'entre
faut bien remarquer que si R
ment par cette œuvre moral
mille, la voie qu'il suit est
ceux qu'il guide peuvent être
faisant. Tel est le danger de
l'exaltation du cerveau. Un
de Rousseau, qui n'a pas eu
les mœurs ni de réformer la f
d'ambition littéraire, l'abbé L
de la vérité et de la simplicité
aventures de *Manon Lesca*
passion beaucoup plus attac
littérairement plus rare et ph
de Julie et de Saint-Preux.
velle *Héloïse*, il n'y a rien de
le paysage. Rousseau avait l
ment la nature; mais tout ce
tout ce qui touche aux rap
de vraisemblance, d'analogie

Quelle qu'ait été l'intenti
certain que ceux qui se pla
de son roman n'y vont pas
certainement pas le calme
l'âme. *Le Contrat social* n'e

TEMPS MODERNES.

en politique. Sous l'enseigne trompeuse de la
et de la souveraineté populaire, ce traité est é
lité un système de servitude et de despotism
oppresseur que les législations les plus tyran
de l'antiquité. En posant des principes absol
il déduit les conséquences avec une rigueur g
trique, Rousseau, rejetant bien loin la pruden
thode de Montesquieu, ne s'est embarrassé
l'histoire, ni de la science politique, ni de l
tique des affaires; sa pensée a combiné, dans
ment, les ressorts d'une machine simple et puis
sans dessein d'application complète et proc
autant peut-être par ambition de montrer la f
la sagacité de son génie que par espérance de
former un jour le monde. Mais l'autorité de so
accrédita ces principes abstraits dont la clart
déjà une séduction, et on ne tarda pas à en
l'épreuve sur une société qu'ils bouleversèrent
pouvoir la réorganiser. Rousseau fut le docteu
tique de la Convention, et si cette assemblée
l'emploi du ressort énergique que *le Contrat*
mettait dans ses mains, a préservé pour un
l'indépendance de la France, elle a gravemen
promis l'établissement de la véritable liberté. L
rience a ruiné les théories politiques de Rou
notre siècle n'admet pas l'infailibilité du peu
contrôle par l'éternelle idée de la justice les a
tous les pouvoirs quels qu'ils soient, et l'autorit
légitime à ses yeux que par l'exercice réguli
la puissance souveraine. La foule communiquel
force par son assentiment, le droit vient de plus

Au reste, la réforme d'un État est toujours une entreprise ruineuse, si on laisse subsister les mœurs et les idées d'où sont sortis les abus que le législateur prétend déraciner : Rousseau l'a bien compris, et c'est pour cela qu'il a composé un traité d'éducation. Pour que le corps social puisse se régénérer, il faut avant tout en modifier les molécules organiques. Les habiles ont toujours dit : Donnez-nous les enfants, et nous répondons des hommes. L'élève que Rousseau entreprend de former et dont il veut préserver l'intelligence et le cœur de toute contagion, cet enfant, destiné à être un modèle de pureté et de raison, doit communiquer sa vertu aux générations nouvelles. L'éducation d'Émile n'est donc que le prélude de l'éducation nationale; mais dans ce but restreint est-elle complètement saine et praticable? Et d'abord, en demandant tout à la raison de son élève dans un âge où l'intelligence est surtout alimentée par la foi et par la mémoire, Rousseau est-il bien sûr de ne pas opprimer la faculté qu'il surcharge? retrouvera-t-il, à point nommé, celles qu'il a laissées dormir? Que dire de cet ajournement de la notion de Dieu, que le précepteur réserve pour la faire luire à sa convenance, comme s'il était assuré que cette notion sublime, si nécessaire et si naturelle qu'elle semble innée, ne préviendra pas longtemps à l'avance le signal qu'il veut lui donner à son heure? Ces objections, d'une force réelle, troublent l'ensemble du système de Rousseau; mais son livre n'en demeure pas moins un des plus beaux monuments que le génie de l'homme ait élevés, et les vérités partielles qu'il

renferme ont suffi pour opérer une réforme heureuse dans l'éducation. On peut dire que l'*Emile* a reconstitué la famille par l'importance nouvelle qu'il donne aux enfants; il a garanti la vertu des mères par l'exercice des devoirs que leur impose la nature, que leur conseille la tendresse; il a protégé la jeunesse contre ces traitements barbares, contre ces peines corporelles qui étaient toujours la dernière et souvent la seule raison des maîtres; en forçant peut-être l'emploi de la raison, il a certainement détrôné la routine; en présentant la notion de Dieu dans son antique simplicité, il a arrêté l'irréligion sur la pente glissante de l'athéisme.

La destinée diverse des livres de Rousseau est un grand exemple de l'iniquité et de l'aveuglement des passions. *La Nouvelle Héloïse* qui était un danger moral au moins pour l'inexpérience, *le Contrat social* qui sapait la base de tous les gouvernements établis, le *Discours sur l'inégalité des conditions* qui renversait la société, ont paru sans scandale, tandis que l'*Emile*, qui faisait un appel éloquent aux vertus de la famille et qui opposait aux progrès de l'athéisme l'autorité du sentiment religieux, souleva des tempêtes. Le Vicaire Savoyard fut traité en ennemi public. Le clergé catholique, le parlement janséniste, la république calviniste de Genève, eurent contre lui des foudres et des bûchers. Ce fut un crime inexpiable à cet inoffensif apôtre de la religion naturelle d'admirer la majesté des Écritures et d'affirmer l'existence de Dieu, quand la Bible était tournée en dérision, quand Dieu passait au rang des

480 HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
fables, quand l'esprit devint
et la matière reine du monde
pas les erreurs de Rousseau
qu'il y a mêlées qui auraient
persécuteurs. Au reste, les hommes
qui sont trop souvent devenus
humaine, ni par des abus
abus de la force, qu'il faut
adversaires naturels et
sont les idées vraies, et c'est
phismes ce sont des raisonnements

Nous ne l'avons pas dit
pour nous un oracle ; mais
des corrupteurs systématiques
qui a protesté avec tant d'indignité
tion, qui a proclamé si haut
et qui n'a pas craint. en
d'ailleurs, de la rattacher à sa
écrié : « Conscience ! C'est
immortelle et céleste voix
ignorant et borné, mais
infaillible du bien et du mal
blable à Dieu ! C'est toi qui
ture et la moralité de ses
rien en moi qui m'élève
triste privilège de m'élever
l'aide d'un entendement
sans principe ¹. » Rousseau
même et pour les autres

¹ *Emile*, liv. IV, t. II, p. 38

est venu troubler les s
leur triomphe au mom
à toujours maitres de
craint de dire, au bri
bach : « La majesté d
qui a prononcé sur la
la mort du Christ des
tienne a souvent répét
germe d'où devait éclo
« Nul, dit saint Jean, n
l'attire¹. » Or, Rousseau
et c'est pour cela que
ples, je ne dis pas de s
briand a été conduit à
Rousseau a fait au moin
plus à rien et qui étaien

Avant d'inspirer M. d
formé un disciple qui, a
d'onction et d'attrait, p
c'est Bernardin de Sain
sente plus d'une analc
Tous deux passèrent p
bien des mésaventures,
tions, avant de donner
génie s'était trempé da
sort et contre les hon
Bernardin de Saint-Pie
et n'ayant pas subi d'

¹ Nemo potest venire ad
cum. (Ev. sec. Joh., cap. vi
1548.)

devient puissance. » Ainsi tendrement et qu'il se garferait un panthéiste, Bernardin pénétré d'amour et de respecteur des mondes, il voit la plainte de la puissance de la nature pour l'homme. Là, tout se fait que la Providence a confié les règnes de la nature lui ordonne de soutenir et d'embellir tout : pour donner plus de vie à la nature, Bernardin de Saint-Pierre par la présence de l'homme rend de prairie qu'une danse riante, ni de tempête que ne rende plus terrible. » Ils ne sont jamais séparés et Bernardin de Saint-Pierre, et leur unité et la vie. L'intérêt avec la froideur des poètes faire admirer par surprise leurs vers et la mignardise n'ayant parlé qu'aux yeux tôt délaissés.

Bernardin de Saint-Pierre moraliste aimable, a créé la science et dans la politique et de l'imagination n'est qui est tout entière dans la pureté des sentiments, parmi les savants

Quelque goût qu'un écrivain n'échappe pas au besoin d'un peu de cœur et d'imagination produisirent les écrits de de Saint-Pierre en est trouva encore, dans un témoignage sensible, sans génie et non sans avec faveur pour avoir des passions par l'image de qui n'a jamais été. Le plus délicats fut le jeune F. bercé l'enfance sans la mesure toutes les ambitions de ses Pastorales qui ont ni de ses Nouvelles qui sont chants ou plaisants, ni perd sa noirceur et gai épopées en prose, *Numi Cordoue* où l'héroïsme s'humanité, ni de son *Don Q* de Cervantes fait place à de côté tous ces agréables térieures qui lui ont ser

"homme ne vaut pas l'écrivain et motivée dans l'*Histoire de la Révolution*, 1 vol. in-18, p. 232-244.

¹ M. Sainte-Beuve a remarqué le nom de Florianet donné par comme une prophétie littérai

blions pas ses *Fables*, que relève une malice sans aigreur et qu'une saine morale fortifie. Sans doute Florian reste bien en deçà de La Fontaine ; mais pour le second rang, dans ce genre si difficile et si attrayant auquel ont déjà prétendu beaucoup d'esprits distingués, nous ne lui voyons guère de compétiteur vraiment redoutable que M. Viennet, qui a su de nos jours, après Arnault, et avec plus de verve et de gaieté mordante, faire de la fable une forme nouvelle de la satire. Pendant que Florian renouvelait ainsi, en les diminuant, la pastorale italienne, la satire espagnole, les grands romans de la régence d'Anne d'Autriche, l'apologue de La Fontaine, le comte de Tressan, remontant à des sources plus éloignées, essayait de rajeunir le moyen âge ; il civilisait, pour les faire agréer, les héros de la table ronde et nos fabliaux du moyen âge. Il faut lui savoir gré d'avoir, en déguisant le *Petit Jehan de Saintré*, préparé notre siècle à accueillir l'œuvre originale. Il a, de concert avec le comte de Caylus, Barbazan, Le Grand d'Aussy, le marquis de Paulmy, Lévesque de la Ravallière, l'abbé Sallier et quelques autres, ouvert la voie où sont entrés avec plus de courage les critiques érudits qui exhument de nos jours les œuvres si longtemps enfouies de notre moyen âge.

Cependant l'antiquité grecque et latine paraissait délaissée. Mais déjà les sérieux travaux du président de Brosses, le savant et judicieux abrégé du président Hénault, les conjectures hardies des Pouilly et des Beaufort, sans distraire le siècle, annonçaient que l'érudition n'était ni inactive ni stérile. Au reste,

l'époque qui avait produit ces
rieux auteurs de l'*Histoire li*
était plus à faire ses preuves.
voux ne sortaient guère de l'
l'enceinte de l'Académie des
demandait à être popularisé
esprit délicat, écrivain élég
ouvrage longtemps médité
gens du monde, réveiller l'a
chefs-d'œuvre de la littérat
des Grecs. L'abbé Barthéle
nières années du siècle le
charsis. La science histori
raire, sous cette nouvelle
man, perdait sans doute que
et de sa profondeur ; mais c
cette parure ajustée pour le
daient abordables. Platon,
Démosthène, étaient francis
cueillait cette image altérée
lui inspirait le désir de v
Lorsque Barthélemy acheva
savoir et de patience, il ne
jeune diplomate français qu
pur sang des Hellènes et dar
du génie de la Grèce, And
par l'étude solitaire et l'ins
de Simonide et la naïveté de

Ces retours isolés vers un p
pas le mouvement des idées
à de nouvelles destinées. T

la monarchie étaient debout, mais aucune n'était respectée ; on était dans une paix profonde, mais on pressentait l'orage sans prévoir d'où il viendrait, et sans songer à le prévenir. L'opinion publique applaudissait à toutes les témérités de la pensée, et les novateurs les plus hardis trouvaient des complices parmi ceux-là même dont la fonction était de les réprimer. La puissance des mœurs et des idées paralysait l'action des lois, qui subsistaient terribles, mais impuissantes. Le prodigieux esprit de Beaumarchais et son audace précipitèrent une crise inévitable. Personne plus que lui, dans ces dernières années du siècle, ne contribua à déconsidérer la force publique et à secouer l'ordre ancien sur ses appuis vermoulus. Dans le cours du long procès qu'il eut à soutenir contre un conseiller du parlement Maupeou, Goesman, il vilipenda, il immola la justice elle-même, en ne paraissant attaquer qu'un de ses ministres indignes. La rancune des parlementaires disgraciés et le discrédit de leurs successeurs l'autorisaient à tout oser. Ses *Mémoires*, qui étaient de véritables comédies sans cesser d'être des pièces d'éloquence, se succédaient avec un applaudissement général. Au scandale de la cause s'ajoutait le scandale du succès, dont l'éclat fut tel que la gloire de Voltaire s'en alarma. Il croyait cependant qu'il était plus beau d'avoir fait *Mérope* ; il n'en disait pas moins, dans l'enchantement où le jetaient ces merveilleux et insolents plaidoyers : « Les Mémoires de Beaumarchais sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique,

de plus intéressant, de plus humiliant pour ses adversaires. Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme Arlequin sauvage renversait une escouade du guet¹. » Il est plus explicite encore dans le passage suivant : « Quel homme que ce Beaumarchais ! Il réunit tout, la plaisanterie, le sérieux, la raison, la gaieté, la force, le touchant, tous les genres d'éloquence, et il n'en recherche aucun, et il confond tous ses adversaires, et il donne des leçons à ses juges. Sa naïveté m'enchanté ; je lui pardonne ses imprudences et ses pétulances². » Le public allait plus loin : il savait gré à Beaumarchais de ce que Voltaire lui pardonnait. Mieux que Voltaire, avec plus de pénétration encore et plus d'équité, M. Villemain a caractérisé les Mémoires de Beaumarchais dans une page qu'il faut citer : « Ce singulier talent de l'éloquence judiciaire, tel que les anciens l'ont vanté, l'ont pratiqué ; ce talent plus puissant que moral, analysé par Cicéron avec tant de plaisir et d'orgueil ; cet art d'envenimer les choses les plus innocentes, d'entremêler de petites calomnies un récit naïf, de médire avec grâce, d'insulter avec candeur, d'être ironique, mordant, impitoyable, d'enfoncer dans la blessure la pointe du sarcasme, puis de se montrer grave, consciencieux, réservé, et bientôt après de soulever une foule de mauvaises passions au profit de la bonne cause, d'intéresser l'amour-propre, d'amuser la malignité, de flatter l'envie, d'exciter la crainte, de rendre le juge sus-

¹ Voltaire, lettre du 3 janvier 1714, t. LXVIII, p. 418

² Id. *ibid.*, p. 447.

pect à l'auditoire et l'auditoire redoutable au juge ; cet art d'humilier et de séduire, de menacer et de prier ; cet art surtout de faire rire de ses adversaires, au point qu'il soit impossible de croire que des gens si ridicules aient jamais raison ; enfin tout cet arsenal de malice et d'éloquence, d'esprit et de colère, de raison et d'invective, voilà ce qui compose en partie les *Mémoires de Beaumarchais*¹ ! »

L'éloquence judiciaire devenait ainsi aux mains de Beaumarchais un instrument de réforme sociale et politique : elle avait déjà eu le même caractère dans les réquisitoires de quelques magistrats qui furent d'énergiques orateurs, les La Chalotais et les Monclar ; elle l'eut encore dans les plaidoyers de quelques avocats, hommes probes, habiles à bien dire, les Servan, les Élie de Beaumont, les Dupaty, que Voltaire applaudissait, et dans plusieurs remontrances des parlements ; mais aucune de ces harangues n'égala la puissance oratoire et l'effet moral des *Mémoires de Beaumarchais*, qu'un accident de sa vie de spéculateur avait conduit au palais. Il ne s'arrêta pas à ce premier succès et il porta sur le théâtre sa verve sarcastique. C'est ce qui fit dire à Gilbert, dont la critique touche de bien près à l'éloge :

Ce fameux Beaumarchais qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire².

¹ *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. III, p. 474,

² *Gilbert*, le Dix-huitième siècle, v. 437.

Le théâtre, grâce à Voltaire, à Diderot, à Sedaine, à Marmontel même, était alors une école d'opposition : « Pendant la dernière moitié du dernier siècle, dit M. Saint-Marc Girardin, l'esprit philosophique régnait au théâtre comme dans le reste de la littérature. Dans la tragédie, des tirades contre le fanatisme; dans les comédies et les drames, des maximes d'égalité; dans les opéras-comiques, des leçons de morale données en couplets; partout enfin de ces choses qu'on appelle hardies, faute de pouvoir mieux définir ce qu'elles sont¹. » Cela est vrai de tous les écrivains qui eurent alors quelque popularité; mais Beaumarchais fut plus vif et plus directement agressif que ses devanciers. On a pu dire qu'il avait par Figaro donné le signal et le programme de la révolution². Figaro est de la famille de Panurge : comme le héros de Rabelais, il représente la supériorité de l'intelligence et l'infériorité sociale, l'éternel contraste de la capacité et de la condition, dont on fait un crime à la société, qui, à vrai dire, n'en peut mais. Tout ce qu'on peut lui demander, c'est de disposer les choses de manière à atténuer autant que possible le scan-

¹ *Essais de littérature et de morale*, t. I, p. 99.

² La vie de Beaumarchais n'a plus de secrets pour nous depuis qu'elle a été racontée à l'aide de documents inédits par un écrivain distingué (*Beaumarchais et son temps*, par M. Louis de Loménie, 2 vol. in-8, 1855), qui, en suivant toutes les phases de cette existence agitée, nous montre combien a été quissante et active l'influence de Beaumarchais pendant les dernières années du dix-huitième siècle. Le comte Almaviva et le barbier Figaro ligüés ensemble n'auraient pas mieux fait.

TEMPS MODERNES.

dale du désaccord, en ne posant pas de franchissables. Nous nous plaignons comme si la naissance était un fait nécessaire et que la condition fût contingente, et c'est le contraire qui est vrai. Nous pouvions indifféremment naître ou ne pas naître; mais naître autres que nous sommes, nous ne le pouvions pas. Voilà ce qui est secret et toujours fatal. Figaro ne s'est pas même aperçu de naître, il est né sans le vouloir; et, quoiqu'il en ait, quoiqu'il en pense, il ne peut rien faire contre le nombre des choses fortuites, et il ne peut que se prendre qu'à Marceline de la condition fâcheuse se trouve jeté. C'est à lui d'y demeurer comme on veut ou d'en sortir avec honneur.

Beaumarchais disait en parlant du *M. Figaro*, qui s'appela aussi *la Folle journée* : « quelque chose de plus fou que ma pièce et son succès. » Nous pouvons ajouter qu'il y a quelque chose de plus fou que le succès, c'est de la représentation autorisée d'un pareil spectacle sous un régime qui n'était pas celui de la liberté, d'un gouvernement qui tolère, qui protège même de tels écarts, une société qui se laisse ainsi gouverner, qui est pour elle-même un agréable sujet de dérision. Ils déclarent de concert qu'ils n'ont pas l'intention de vivre; peu importe qu'il y ait encore quelques hommes inoffensifs, amoureux de l'art, tels que Collin d'Harleville ou le spirituel Andrieux, celui-ci *les Étourdis*, celui-là *l'Optimiste*, *le Vieux célibataire*, et d'autres comédies sans aigreur : ce sont là des di-

qui ne tirent pas à conséquence, avéré, par les licences et les chais en plein théâtre, que envahisseurs.

De toute part on press Louis XV, avec son insouciance : « Tout cela durera bien aussi » et il s'était endormi dans la nonchalance « le beau tapage » Rousseau pressentait un bon il conseillait aux privilégiés mesure de précaution, à l'apprentissage d'un métier ; de La Harpe, le mystique C prophétique, aurait révélé à d'un repas, avec la précision la cruelle destinée qui les éclata, car on n'avait rien conjurer ; tous les essais de avorté : « Au fond, dit très n'était changé : le parler légères, la cour continuait les lait l'intolérance, la noblesse le roi exerçait l'arbitraire. Victor de Bonstetten nous d d'autres termes : « En Angle exceptions, en France ce soi

¹ On sait aujourd'hui que ce c'est un acte de contrition et Harpe, converti et non régénéré soulageait ses rancunes persistant

France avait soif de justice et de liberté, et elle en accueillit l'espérance avec ivresse lorsque les états généraux furent convoqués. Nous n'avons pas à dire ici comment et pourquoi ces nobles espérances furent déçues ; disons seulement que la première de nos assemblées nationales dressa pour l'éloquence politique une tribune où montèrent des orateurs dignes des temps antiques. Au-dessus de tous s'élève Mirabeau, qui eut souvent la véhémence et, par intervalles, la vigueur logique de Démosthène. Homme puissant par la passion et par la pensée, capable de dominer les autres et de se dompter lui-même ; âme supérieure à laquelle la corruption ne put enlever ni l'énergie du caractère, ni la clairvoyance de l'esprit, ni même la générosité des sentiments, combien il dut gémir, lorsque sa haute raison eut surmonté ses ressentiments et qu'il entreprit de lutter contre le désordre qu'il avait aggravé, de contenir et de régler le mouvement qu'il avait accéléré, d'avoir à traîner avec soi les souvenirs d'une jeunesse scandaleuse et de ne pouvoir pas ajouter à la force de la raison l'ascendant de l'autorité morale ! En cela Mirabeau est bien le symbole de son siècle, qui, par la licence des mœurs et le dérèglement de la pensée, avait perdu le droit de voir l'accomplissement pacifique des nobles vœux qu'il avait faits pour le bien de l'humanité. Les torts des nations et leurs mérites ont leur sanction dans le temps ; comme leur destinée s'accomplit tout entière en ce monde, elles y reçoivent le salaire qui leur est dû. C'est pour cela que notre révolution, châtement et récompense tout ensemble, a été une expia-

tion et un bienfait, qu'elle a eu sa gloire et ses souillures, et que, si elle est triomphante, il lui reste encore d'irréconciliables ennemis. Elle n'est ni achevée ni assurée. N'oublions pas que si elle a rendu meilleure la condition des hommes, nous ne possédons pas ces avantages à titre gratuit, mais à la charge de nous en montrer toujours dignes. Faisons en sorte qu'elle vaille enfin tout ce qu'elle a coûté.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

LISTE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE, AVEC LES DATES

DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS ET PERSONNAGES NOMMÉS
DANS CE VOLUME.

A

- | | |
|---|---|
| <p>Ablancourt [Perrot d' — 1606-1664], 229.
 Alarcon, auteur espagnol, 90.
 Amyot [1513-1593], 35.
 Andrieux [1759-1833], 493.
 Anne d'Autriche [1602-1656], 23, 129.
 Apulée [I^{er} siècle], 408.
 Arioste [1474-1533], 180, 224, 408, 411.
 Aristophane [450..... avant J.-C.], 113.
 Aristote [304-322 avant J.-C.], 227.</p> | <p>Arnauld d'Andilly [1589-1674], 121.
 Arnauld [Antoine — 1612-1694], 109, 110, 118-119.
 Arnault [1760-1834], 487.
 Arnould-Fremy, 370.
 Arouet [François], 405. Voy. <i>Voltaire</i>.
 Assouci [d' — 1604-1679], 154.
 Asselineau [Charles], 73.
 Aubenas, 200.
 Augustin [saint — 354-430], 88, 112, 118, 284.
 Aurélius [Victor — II^e siècle], 282.</p> |
|---|---|

B

- | | |
|---|---|
| <p>Bacon [1561-1624], 103.
 Baluze [1630-1718], 327.
 Balzac [Guez de — 1594-1654], 12, 29, 30, 33, 52, 56, 84, 112, 228, 209, 228, 268, 279.
 Barante [de], 339, 398.
 Barbazan [1696-1770], 487.
 Barthélemy [l'abbé de — 1716-1795], 488.
 Barthélemy [Ed. de], 56, 214.
 Baudrillart [Henri], 401.
 Bayle [1647-1706], 53, 369, 370.
 Beaufort [de — mort en 1795], 487.
 Beaumarchais [1732-1799], 29, 489, 493.
 Beaumont [Elie de — 1732-1786], 491.</p> | <p>Beauvilliers [1648-1714], 304.
 Beauzée [1717-1789], 455.
 Belloy [de — 1727-1775], 435.
 Benserade [1612-1691], 62.
 Bernard [saint — 1191-1253], 43, 201.
 Bernardin de Saint-Pierre [1737-1814], 482-486.
 Bertaut [1552-1611], 12.
 Billaut [Adam — 1562], 65.
 Boccace [1313-1375], 180.
 Boileau [1636-1711], 12, 14, 21, 24, 30, 80, 96, 116, 130, 136, 142, 144, 150, 172, 177, 208, 241, 260, 286, 357, 430.
 Bonafous [Norbert], 370.
 Bonstetten [de], 494.</p> |
|---|---|

- Bossuet [1627-1704], 33, 48, 116, 171, 218, 262-281, 286, 296, 307, 308, 320, 383, 419.
 Boulainvilliers [1658-1722], 328, 396, 397, 398.
 Bourdaloue [1632-1704], 171, 262, 280-285, 286, 320.
 Boursault [1638-1701], 293, 294.
 Brébeuf [1618-1661], 229-233.
 Brosset [le président de — 1706-1777], 487.
 Buffon [1707-1788], 242, 340, 390, 457-466, 474.
 Boyer [1618-1698], 256.
 Bussy-Rabutin [1618-1693], 199, 344.

C

- Caboche, 370.
 Calmet [dom — 1672-1737], 488.
 Calprenède [de la — 1610-1663], 131.
 Calvin [1509-1564], 35.
 Campaux, 370.
 Campistron [1656-1737], 250.
 Camus [évêque de Belley — 1582-1652], 132.
 Caro, 370.
 Caumartin [de — 1683-1720], 405.
 Caylus [Mme de — xvii^e siècle], 335.
 Caylus [le comte de — 1692-1765], 487.
 Cazotte [1720-1792], 494.
 Chamfort [1741-1794], 55, 474.
 Chapelain [1595-1674], 62, 80, 130, 133-137, 142, 222, 223, 228, 233.
 Chapelle [1626-1686], 341, 419.
 Charles VII [1403-1461], 135.
 Charleval [1612-1693], 64.
 Chateaubriand [1768-1848], 462, 482.
 Chaulieu [l'abbé de — 1639-1720], 341-343, 405, 419, 488.
 Cheminai [1652-1689], 321.
 Chénier [André — 1762-1794], 4, 8, 488.
 Chéruel, 297.
 Chrysostôme [saint — 344-407], 209.
 Cicéron [106-143 avant J.-C.], 67, 130, 419.
 Claude [1619-1687], 321, 324.
 Claudien [né vers 365], 6.
 Claveret [xvii^e siècle], 280.
 Colbert [1619-1683], 222.
 Collin d'Harleville [1755-1806], 493.
 Condé [le prince de — 1621-1686], 272.
 Condillac [1714-1780], 449.
 Condorcet [1743-1794], 450.
 Conrart [1603-1665], 64, 130.
 Coras [1630-1677], 223.
 Corneille [Pierre — 1606-1684], 2, 65, 71, 75-98, 129, 137, 141, 169, 189, 192, 208, 229, 231, 232, 240, 251, 255, 346, 353, 411, 412, 419.
 Corneille [Thomas — 1625-1709], 250, 353.
 Cornet [Nicolas — théologien du dix-septième siècle], 110.
 Cospéan [1560-1646], 278.
 Cotin [1604-1682], 130, 225.
 Cougny, 370.
 Court de Gibelin [1725-1784], 455.
 Cousin [Victor], 108, 124.
 Crébillon [1674-1762], 292, 359, 411.
 Crébillon fils [1707-1777], 360.
 Cyranode Bergerac [1620-1655], 149.

D

- Dacier [Mme — 1651-1720], 350.
 D'Aguesseau [1668-1751], 36, 121, 306, 366-368, 424.
 Dalember [1717-1783], 400, 429, 446-449, 458.
 Damiron, 448.
 Danchet [1671-1748], 349.
 Dancourt [1661-1726], 357.
 Daniel [le père — 1649-1128], 328.
 Dante [1265-1321], 238, 304.
 Deffand [Mme du — 1697-1780], 290.
 Delavigne [Casimir — 1793-1843], 183.
 Delille [1738-1813], 433, 434, 435.
 Deltour, 370.
 Demogeot, 61.

DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS, ETC.

- | | |
|--|---|
| <p>Desbarreaux [1602-1673], 65.
 Descartes [1596-1650], 99, 103-109,
 117, 189, 275, 449.
 Deshoulières [Mme — 1638-1694],
 233.
 Desmahis [1722-1761], 425, 429.
 Desmarest [1599-1669], 278.
 Desmarest de Saint-Sorlin, [1596-
 1676], 130, 133, 142, 293.
 Desportes [1546-1606], 8, 12.
 Destouches [1680-1754], 356-359.
 Diderot [1713-1784], 404, 429, 440,
 442-446, 458, 491.
 Diodore [de Sicile — 1^{er} siècle av. J.-
 G.], 270.</p> | <p>Dorléans [le père —
 328.
 Dreyss [Charles], 324,
 Dubos [l'abbé — 1670-
 397, 398.
 Ducange [1610-1688], 3
 Duché [1668-1704], 26
 Ducis [1733-1816], 436
 Dacles [1704-1772], 45
 Dufresny [1648-1724],
 Dulot [xvii^e siècle], 62.
 Dumarsais [1676-1756],
 Dupaty [1744-1788], 4
 Duperron [1556-1618],
 Duval [1850-1821], 36</p> |
|--|---|

E

- | | |
|---|---|
| <p>Epictète [1^{er} siècle], 457.
 Esopé [... vers 550 avant J.-C.], 177.
 Etienne [L.], 370.</p> | <p>Esopé [480 avant J.-C.
 246, 247, 249.</p> |
|---|---|

F

- | | |
|--|--|
| <p>Fabre [Victorin — 1785-1831], 95.
 Fénelon [1651-1715], 128, 172, 259,
 262, 281, 290-310, 320, 368.
 Fermat [1595-1665], 117.
 Fléchier [1632-1710], 53, 204, 278-
 280, 320.
 Fleury, [l'abbé — 1640-1723], 323.
 Flourens, 355, 460.
 Fontaine [1623-1709], 121.</p> | <p>Fontenelle [1657-1757
 292, 345, 349, 351-
 Fossé [du — 1634-1698
 Florian [1755-1794], 46
 Fouquet [1615-1680], 1
 François II [1544-1560
 Freret [1688-1749], 44
 Fréron [1749-1776], 4
 Furetière [1620-1688],</p> |
|--|--|

G

- | | |
|---|---|
| <p>Gallani [l'abbé — 1728-1787], 375.
 Galilée [1564-1642], 100, 117.
 Gandar, 370.
 Garasse [le père — 1582-1631], 28.
 Garnier [1545-1601], 30.
 Gassendi [1592-1655], 99.
 Gilbert [1751-1780], 426, 440.
 Gilbert [D.-L.], 192, 432.
 Godeau [1605-1672], 8, 61.
 Gombaud [1676-1766], 73.
 Gomberville [1600-1647], 122.
 Gondî [Paul de — cardinal de Retz —
 1614-1679], 62, 190, 208-220.</p> | <p>Goumy, 370, 373.
 Gournay [Mlle de — 156
 Grandier [Urbain — 159
 Gresset [1709-1777], 4
 Grimm [1723-1807], 4.
 Guarini [1537-1612], 1
 Guenée [l'abbé — 1717-
 Guillem de Castro [poète
 Guimond de la Touche
 435, 436.
 Guizot, 72, 96.
 Guy Patin [1601-1671]</p> |
|---|---|

H

- | | |
|--|---|
| Habert [Philippe — 1605-1637], 233. | Hérodote [484-406 av. J.-C.], 270. |
| Hamilton [1646-1720], 201, 344. | Hesnault [xvii ^e siècle], 65. |
| Hardy [Alex. — 1560-1631], 30, 71-73. | Hippocrate [460-350], 147. |
| Havet, 52, 124. | Holbach [d' — 1723-1789], 404, 443, 449, 482. |
| Helvétius [1715-1771], 447. | Homère, 12, 142, 181, 184, 228, 248, 304. |
| Hénault [le président — 1685-1770], 487. | Horace [né vers 66 avant J.-C.], 173, 180, 224, 227, 228, 229, 242. |
| Henri II [1518-1559], 197. | |
| Henri IV [1553-1610], 1, 23, 34, 35, 53 | |

J

- | | |
|---------------------------------------|--------------------------|
| Jansénius [1583-1638], 88, 118. | Jodelle [1532-1573], 30. |
| Jay [1770-1854], 339, 435. | Joubert, 310. |
| Jeanne d'Arc [1410-1431], 134, 411. | Jurieu [1639-1713], 119. |
| Jean de Schelandre [1585-...], 73-75. | Juvénal [vers 42], 224. |

L

- | | |
|--|--|
| Labitte [Charles — 1816-1845], 370. | La Rue [1643-1725], 321. |
| La Bruyère [1639-1696], 172, 285-292, 296. | Le Brun [Ecouchard — 1729-1807], 433, 434. |
| La Chalotais [1701-1785], 491. | Lefranc de Pompignan [1709-1784], 422-424. |
| La Chaussée [Nivelle de — 1692-1754], 418. | Le Jay [le père — 1657-1734], 805. |
| La Fare [le marquis de — 1644-1712], 341, 343, 405, 419. | Le Grand d'Aussy [1737-1800], 487. |
| La Fayette [Mme de — 1632-1693], 169, 190, 196. | Leibnitz [1646-1716], 263. |
| La Fontaine [1621-1695], 4, 5, 12, 14, 21, 173, 188-205, 206, 233, 419, 487. | Le Maître [Antoine], 120. |
| Lafosse [1653-1708], 411. | Le Maître de Sacy [1612-1684], 109, 121, 178. |
| Lagrange-Chancel [1676-1758], 411. | Lemercier [1771-1840], 170. |
| La Harpe [1739-1803], 430, 431, 432, 494. | Lemierre [1723-1793], 433, 435. |
| Lally-Tollendal [1751-1830], 438. | Levêque de la Ravallière [1697-1762], 487. |
| Lambert [Mme de — 1647-1733], 356. | Linière [1628-1704], 223. |
| Lamettrie [1709-1751], 404. | Le Moyne [le père — 1602-1671], 144, 146. |
| Lamotte [1672-1731], 293, 345, 349-351. | Lenient, 369, 370. |
| Lancelot [Claude — 1615-1695], 121. | Lesage [1668-1747], 292, 360-363. |
| La Noue [le comédien — 1701-1761], 436. | L'Hospital [le chancelier de — 1503-1573], 366, 401. |
| La Rochefoucauld [1613-1680], 190-196, 214, 253, 451. | Lingendes [1591-1660], 278. |
| | Locke [1632-1704], 449. |
| | Loménie [Louis de], 492. |
| | Longueville [Mme de], 217. |
| | Louis IX [1215-1270], 399, 404. |

O

- Olivet [l'abbé d' — 1682-1768], 66. | Ossat [d' — 1536-1601], 35.
 Orléans [Gaston d' — 1608-1660], 59. | Ovide [43 av. J.-C.-7 ap. J.-C.], 398.

P

- Palissot [1730-1814], 429. | Phèdre [1^{er} siècle], 173, 177.
 Pascal [1623-1662], 52, 99, 111-118, 122-128, 189, 451, 453. | Pindare [520-456 av. J.-C.], 79, 434.
 Patin, 22, 362. | Piron [1689-1773], 425.
 Patru [1604-1681], 179, 223. | Platon [429-347 avant J.-C.], 227.
 Paul [saint — 2-66], 88, 100. | Plaute [224-184 avant J.-C.], 164.
 Paulmy [le marquis de — 1722-1787], 487. | Plutarque [1^{er} siècle], 364.
 Pellisson [1624-1698], 66, 69, 178, 179, 327, 334. | Polybe [205-125 avant J.-C.], 380, 383.
 Péréfixe [1605-1670], 328. | Pommier [Amédée], 431.
 Perrault [Charles — 1628-1703], 293. | Pontis [de — 1583-1670], 121.
 Perse [34-62], 303. | Pradon [1632-1698], 233, 258.
 | Prévost [l'abbé — 1697-1763], 476.
 | Prévost-Paradol, 234.

Q

- Quesnay [1694-1774], 375. | Quinault [1635-1688], 93, 234, 235. •

R

- Rabelais [1483-1553], 35, 173, 180, 238, 492. | Richelieu [1585-1642], 2, 23, 24, 34, 52-99, *passim*, 110, 129, 136, 149.
 Racan [1589-1670], 1, 8, 12-22, 24, 63, 72, 228. | Rigault [1821-1858], 132, 292, 370.
 Racine [1639-1699], 5, 20, 97, 121, 122, 140, 177, 208, 224, 229, 237, 241-260, 349, 408, 411, 416. | Rollin [1661-1741], 122, 363, 366.
 Racine [Louis — 1692-1763], 363, 424. | Ronsard [1524-1585], 3, 11, 12, 31.
 Rambouillet [la marquise de — 1588-1665], 53. | Rosset [...-1788], 433.
 Rapin-Thoyras [1661-1725], 328. | Rotrou [1609-1650], 89.
 Raynal [1711-1796], 443, 447. | Roucher [1745-1794], 433.
 Regnard [1665-1709], 294, 358, 378. | Rousseau [J.-B. — 1670-1741], 8, 340-349, 352, 419, 422, 423, 427, 434.
 Regnier [Mathurin — 1573-1613], 224. | Rousseau [J.-J. — 1712-1778], 404, 427, 447, 452, 467-482, 493.
 | Rulhière [1735-1791], 455.
 | Ryer [du — 1605-1648], 89.

S

- Sacy [de — 1612-1684], 109. | Sallier [l'abbé — 1685-1731], 487.
 Sacy [Sylvestre de], 437. | Saint-Amant [1594-1660], 142.

504 LISTE PAR ORDRE ALPHA

Variot [1655-1735], 328.	Voëtin
Viennet, 467.	Voisin
Villedieu [Mme de — 1632-1683], 65.	Voitur
Villemain, 299, 308, 319, 346, 364, 379, 426, 460, 490.	179
Villon [1431-1500], 172.	Voitain
Vincent de Paul [1576-1660], 278.	92,
Vinet [1767-1847], 324, 326, 330.	237
Virgile [69-19 avant J.-C.], 10, 153, (85, 166, 167, 226, 411.)	344
	451
	480

Y

Yng, 376.

W

Walter-Scott [1771-1852], 197. [Wales

FIN DE LA LISTE ALP

TABLE DES MATIÈRES

TEMPS MODERNES

LIVRE PREMIER.

DE HENRI IV A LOUIS XIV.

CHAP. I. Henri IV. — Malherbe. — École de Malherbe. — Racan. — L'Astrée de d'Urfé. — Maynard. — Dissidents. — Théophile Viaud. — La Régence de Marie de Médicis.....	1
CHAP. II. Précurseurs de Balzac. — Du Vair. — Balzac. — Son influence sur la prose française. — Beautés et défauts de ses ouvrages. — L'hôtel Rambouillet. — Voiture. — Sarrazin. — L'Académie française.....	35
CHAP. III. État du théâtre au commencement du dix-septième siècle. — Essais de Hardy. — Influence de Richelieu. — Débuts de Corneille. — Ses premiers chefs-d'œuvre tragiques. — Le Cid. — Horace. — Cinna. — Polyeucte. — Corneille poète comique. — Le Menteur. — Système dramatique de Corneille	71
CHAP. IV. Descartes. — Importance et légitimité de la philosophie. — Grandeur et simplicité du système de Descartes. — Beauté de son style. — Port-Royal. — Pascal. — Les Provinciales. — Travaux de l'école de Port-Royal. — Les pensées de Pascal.....	99
CHAP. V. La Régence d'Anne d'Autriche. — Le Ministère de Mazarin. — Invasion du mauvais goût. — Romans historiques. — La Calprenède. — Mademoiselle de Scudery. — Tentatives d'épopées. — Chapelain. — George Scudery. — Desmarets. — Saint-Amant. — La Fronde. — Guy-Patin. — Scarron.....	129

LIVRE II.

SIÈCLE DE LOUIS XIV.

CHAP. I. Influence de Louis XIV sur son siècle. — Molière. — Le génie dramatique. — Moralité du théâtre de Molière. — Appréciation de ses principales comédies. — La Fontaine. — Son caractère. — Ce qu'il a fait de la fable. — Ses rapports avec Molière.....	157
---	-----

- CHAP. II. La Rochefoucauld. — Le Livre des Maximes. — Esprit de cet ouvrage. — Madame de La Fayette. — La princesse de Clèves. — Madame de Sévigné. — Son caractère. — Mérite de ses lettres. — Le cardinal de Retz. — Mémoires sur la Fronde. — Politique du cardinal de Retz. — Ses maximes. — Ses portraits. — Ses narrations.** 189
- CHAP. III. Boileau. — Importance de son rôle. — Satires. — Art poétique. — Poètes dont il n'a pas goûté le mérite. — Brébeuf. — Quinault. — Épîtres. — Le Lutrin. — Racine — Ses tragédies. — Force et souplesse de son génie propre à tous les genres.....** 221
- CHAP. IV. Éloquence religieuse. — Bossuet. — Ensemble de sa vie et de ses œuvres. — Discours sur l'histoire universelle. — Oraisons funèbres. — Sermons. — Bossuet cartésien. — Malebranche. — Fléchier. — Bourdaloue. — Caractère de son éloquence. — Moralistes. — La Bruyère.....** 261
- CHAP. V. Déclin de Louis XIV. — Symptômes d'un esprit nouveau. — Fénelon en lutte avec Bossuet. — Ses succès comme orateur et comme précepteur. — Sa disgrâce. — Télémaque. — Massillon. — Caractère de son éloquence. — Historiens. — Mémoires de Saint-Simon.** 295

LIVRE III.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

- CHAP. I. Etat des esprits à la mort de Louis XIV. — Précurseurs de la régence. — Chaulieu et La Fare. — J.-B. Rousseau. — Novateurs discrets. — Fontenelle. — La Motte. — Auteurs dramatiques. — Destouches. — Crébillon. — Le Sage. — Écrivains de l'école de Port-Royal. — Louis Racine. — Rollin. — Le chancelier d'Aguesseau.** 337
- CHAP. II. Utopistes. — L'abbé de Saint-Pierre. — Économie politique. — Quesnay. — Publicistes. — Montesquieu. — Les lettres persanes. — Considérations sur les causes de la grandeur des Romains. — L'Esprit des lois. — Boulainvilliers, Dubos et Mably. — Caractère de Montesquieu. — Turgot.....** 371
- CHAP. III. Avénement de Voltaire. — Il essaye tous les genres. — Œdipe. — La Henriade. — Originalité de son théâtre tragique. — Voltaire historien. — Adversaires de Voltaire. — Lefranc de Pompi-gnan. — Gresset. — Gilbert. — Disciples et admirateurs de Voltaire. — Marmontel. — La Harpe. — Saint-Lambert. — Influence de Voltaire.....** 403
- CHAP. IV. L'Encyclopédie. — Dalember. — Diderot. — Philosophes matérialistes. — Helvétius. — d'Holbach. — Philosophie de la sensation. — Condillac. — Écrivains spiritualistes. — Vauvenargues. — Thomas. — L'Histoire naturelle. — Buffon.....** 439

Publications de la Librairie Académique DIDIER et C^{ie}

SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Le général Philippe de Ségur. 1 vol.....	3
La Serbie. — Mitlosch. — Kara-George. 1 vol. in-12.....	3
Bohême et Hongrie. Tchèques et Magyars, etc. 2 ^e édit. 1 vol. in-12...	3

COMTE DE CARNÉ

Les États de Bretagne, etc. 2 ^e édit. 2 vol.....	7
Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration. 2 ^e édit. 1 vol.	8

C. ROUSSET

Le Comte de Gisors. Étude historique. 2 ^e édit. 1 vol. in-12.....	3
Histoire de Louvois et de son administration, etc. (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française, 1^{er} prix Gobert.</i>) Nouv. édition. 4 vol. in-12.	14

MIGNET

Éloges historiques, faisant suite aux <i>Portraits et Notices</i> . 1 vol. in-12.	3
Charles-Quint, SON ABDICATION, SON SÉJOUR ET SA MORT AU MONASTÈRE DE YUST 7 ^e édition. 1 vol. in-12.....	3
Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'à 1814. 11 ^e édition 2 vol. in-12.....	7

COMTESSE DE CLERMONT-TONNERRE

Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord. — Floride et Canada d'après PARKMAN. 1 vol.....	4
---	---

FR. MONNIER

Vercingétorix et l'Indépendance gauloise. 2 ^e édit. augmentée. 1 vol.	2
--	---

H. DE LA VILLEMARQUÉ

Barzaz Breiz. — Chants populaires de la Bretagne, recueillis et annotés. 7 ^e éd (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>) 1 vol. avec musique.	4
Le Grand Mystère de Jésus, drame breton du moyen âge, avec une Étude sur le théâtre celtique. 2 ^e édit. 1 vol.....	3
La Légende celtique et la Poésie des Cloîtres bretons. Nouv. édit. 2 vol.	3
L'Enchanteur Merlin (Myrd'hinn), son histoire, ses œuvres. 1 vol...	3

ZELLER

Les Tribuns et les Révolutions en Italie. 1 vol.....	3
Les Empereurs romains. Caractères et portraits historiques. 4 ^e édition. 1 vol in-12.....	3
Entretiens sur l'histoire. — Antiquité et moyen âge. (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>) 2 vol.....	7

ALPH. FEUILLET

La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul. 1 vol...	3
--	---

CH. AUBERTIN

L'esprit public au XVIII ^e siècle. (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française.</i>) 2 ^e édition. 1 fort volume.....	4
--	---

